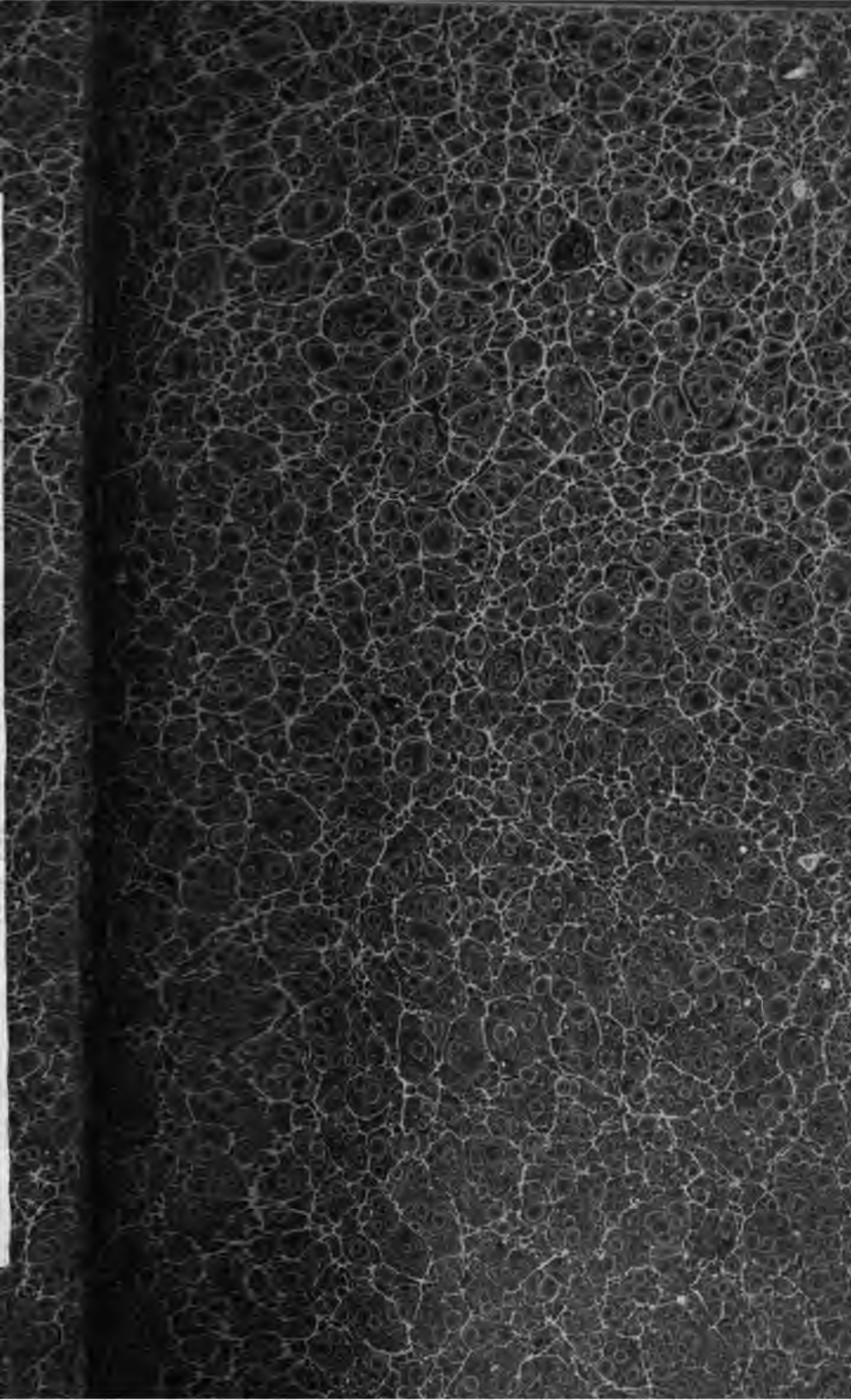


WIDENER LIBRARY
HX K2JB G





BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,

FAISANT SUITE

A LA BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE

Rédigée à Genève

PAR LES AUTEURS DE CE DERNIER RECUEIL.

TOME DIX-NEUVIÈME.

Septième année.

A GENÈVE,

De l'Imprimerie de la Bibliothèque Universelle,

1822.

PHILOSOPHIE.

ETUDES DE L'HOMME OU RECHERCHES SUR LES FACULTÉS DE SENTIR ET DE PENSER. PAR C. V. DE BONSTETTEN.

(*Second extrait. Voyez p.* 315 *du vol. préc.*)

L'IDÉE de l'*infini* a toujours été la pierre d'achoppement de la philosophie de la sensation. A commencer par Locke, tous les écrivains attachés à cette doctrine, ont échoué contre cet écueil. Les uns, en voulant faire naître l'infini de la sensation, se sont engagés dans une suite de contradictions absurdes; d'autres, plus conséquens, ont nié absolument la réalité de l'infini, et n'ont vu dans cette idée que le produit fantastique d'une imagination déréglée. Cette assertion, à laquelle doit nécessairement arriver quiconque, en partant de la sensation, veut être conséquent avec lui-même, est le principe fondamental et le complément de la philosophie des matérialistes-athées. Il est évident, en effet, qu'en mettant le *fini* en possession exclusive de la réalité, on détruit, par cela même, toute idée de Dieu, de liberté et d'immortalité.

Du fini à l'infini point de transition: tel étoit un des axiomes de la philosophie ancienne. Si cet axiome porte en lui-même sa certitude, comment échapper aux conséquences immédiates qui en résultent pour la philosophie de la sensation? N'est-il pas évident que cette philosophie n'a nullement le droit d'aborder les questions qui sortent du domaine du fini? Toute sensation est nécessairement finie, limitée, déterminée: or, comme, selon le principe fonda-

mental de l'école de Locke, toute connoissance dérive de la sensation, il s'en suit que l'esprit de l'homme ne peut jamais aller au-delà du fini. Que cette philosophie ne sorte donc pas du cercle qu'elle s'est elle-même tracé. Qu'elle ne cherche pas à rompre les chaînes qu'elle s'est volontairement imposées. Elle peut plaider sa cause sans doute, mais elle ne doit jamais faire entendre les mots de *Dieu*, *d'infini*, *d'éternité*, *d'immortalité*; ces expressions, comme les idées qui leur correspondent, sont absolument hors de sa portée: elle ne doit, ni ne peut les connoître.

L'inconséquence est une ressource commode sans doute, mais doit-elle être permise en philosophie? La vérité peut-elle sortir de l'erreur lorsqu'il s'agit de raisonnement? Une fois engagé dans la route de la sensation, on n'en peut sortir qu'en sacrifiant ses propres principes. Il faut opter: on peut être conséquent et marcher d'erreur en erreur, jusqu'à la plus monstrueuse de toutes, l'athéisme; on peut revenir à la lumière en faisant dériver la vérité de l'erreur. Dans les deux cas on péchera contre les lois de la logique.

Si ces réflexions sont justes, il est difficile de comprendre comment Mr. de B., en partant de la sensation, est arrivé aux deux plus beaux chapitres de son ouvrage: celui de l'*immortalité de l'ame*, et celui de l'*existence de Dieu*. Nous avons déjà vu que l'auteur des *Etudes de l'homme* avoit été obligé de faire un saut pour arriver de la sensation au *moi*. Il a été forcé d'en faire un second pour passer du *moi* à l'*Etre infini*.

En effet, Mr. de B. n'a rien gagné en se faisant idéaliste; il n'a fait que retourner les difficultés. Il étoit difficile, sans doute, de passer du *non-moi* au *moi*, mais il n'est pas plus facile de passer du *moi* au *non-moi*; et Mr. de B. en se plaçant dans le *moi central*, s'est enfermé lui-

même comme dans un labyrinthe enchanté dont il parcourt toutes les sinuosités sans en pouvoir sortir. Si Mr. de B. n'avoit pas dépassé les bornes de la sensation, il seroit resté enchaîné dans un *réalisme* partiel et relatif: en voulant échapper à de telles entraves, il est tombé dans un *idéalisme* également partiel et relatif; car il est contradictoire de vouloir passer du relatif à l'absolu.

En se faisant idéaliste *subjectif*, Mr. de B. a laissé échapper pour jamais la réalité *objective* et extérieure; de là l'embarras que lui causent les *objets* placés en dehors de la sensation. Il s'efforce sans cesse de les faire disparoître et de les bannir du domaine des recherches philosophiques, mais ces objets reviennent toujours se présenter, malgré lui, à sa pensée ; ils le poursuivent comme un mauvais rêve. C'est ainsi qu'il dit quelque part: « l'*opinion qu'il existe derrière les phénomènes, une substance qui est cause de ces phénomènes, et qui contient la raison de ces phénomènes, présente un point de vue absolument faux.* » (T. II p. 323, note 1) Mais s'il en est ainsi, qu'est-ce donc que ces *objets extérieurs* dont nos *idées*, selon Mr. de B., ne sont que des *représentations*, et qui reviennent presque à chaque page des Etudes de l'homme? « *C'est*, » dit l'auteur, « le sentiment » de la contrariété du mouvement des objets *qui ne sont* » *pas nous*, avec l'entraînement des idées *qui ne sont que* » *nous*, qui donne à l'homme l'idée de quelque chose *qui* » *n'est pas lui.* (p. 56) Ce sont les secousses que nous » donnent les *objets extérieurs*, qui nous forcent à nous occu- » per de ces objets, et à sortir sans cesse de nous-mêmes. » (p. 57) Qu'on nous dise donc enfin, ce que sont ces objets. L'auteur nie qu'ils soient une *substance*, ce sont donc des *accidens*; mais les *accidens* de quoi? d'une substance extérieure au *moi*? Il n'y en a point; du *moi* lui-même? mais

dans ce cas ils ne sont pas extérieurs au *moi*; et cependant *ils ne sont pas nous*, ils nous contrarient, ils nous *donnent des secousses.*

Quel labyrinthe de difficultés ! L'auteur y échappe en condamnant comme absurde, toute espèce de recherche sur ces questions. (T. II. p. 59) Après nous avoir mis dans l'embarras, il nous abandonne; et au lieu de délier le nœud gordien, ou même de le trancher, il n'y touche pas et s'en éloigne.

Loin de regarder comme oiseuses les questions sur ce que sont les *choses en soi*, nous croyons, au contraire, que cette discussion est le premier pas nécessaire dans le domaine de la philosophie. Les grands développemens qu'a pris la science en Allemagne depuis Kant, sont nés, pour ainsi dire, de cette discussion; en l'évitant, on condamne la philosophie à n'être plus qu'une science subordonnée, et à parcourir éternellement le cercle du fini.

L'incertitude dans laquelle Mr. de B. est resté quant à la question fondamentale de l'existence des *objets en soi*, contribue beaucoup à jeter du vague sur les chapitres de l'immortalité de l'ame et de l'existence de Dieu. Cette même incertitude rend absolument incompréhensible le chapitre que l'auteur a intitulé: *Du rapport des vérités logiques avec les objets extérieurs.*

Les difficultés se présentent dès la définition de la *vérité*, qui, selon l'auteur, consiste dans l'*énoncé d'un rapport.* Cette définition est certainement incomplète, car de quels rapports s'agit-il ici? du rapport des *idées* aux objets extérieurs? mais vous ne savez rien de ces objets extérieurs, puisque vous ne pouvez pas les atteindre au travers de la sensation; vous ne pouvez donc point en faire un des termes du rapport, car, comme le dit l'auteur lui-même, *dans ce pays*

là, il est aussi absurde de nier quelque chose que d'affirmer quelque chose. (T. II p. 53) D'ailleurs, selon Mr. de B., *les rapports sont des opérations de l'esprit, qui ne peuvent point s'expliquer par la sensation.* (*id.* p. 83) Il s'agit donc évidemment du *rapport des idées entr'elles.* Mais, dans ce cas, la vérité est une création du *moi*, du sujet; c'est une abstraction *idéale*, et rien ne nous dit qu'en dehors de nous, il y ait quelque chose qui lui corresponde dans l'existence *réelle.* Tout ce qui est *subjectif*, est par cela même *relatif*, car le *sujet* n'a de signification que dans son opposition avec l'*objet.* Toute vérité est donc *relative;* il n'y a rien d'absolu dans nos connoissances, et personne ne peut dire, en suivant ce système, si dans la suite des temps, à la mort, par exemple, il ne s'opérera pas dans les lois de notre intelligence, un changement qui bouleversera tout ce que nous regardons comme des vérités. Nous croyons que *deux fois deux* font *quatre*, mais cette proposition, dira-t-on, n'est vraie que par rapport à nous, à l'état actuel de nos facultés; et nous ne savons point si nous ne serons pas un jour intimément convaincus que *deux fois deux* font *cinq.* C'est ainsi qu'en *subjectivant* la vérité, on lui enlève toute base absolue, on donne beau jeu au scepticisme, et l'on détruit jusqu'à l'idée même de la philosophie.

Si l'auteur se fût montré idéaliste conséquent, il auroit nié tout-à-fait la réalité des objets extérieurs; il auroit cherché à prouver que ces objets mêmes sont un produit de l'activité du *moi*, et que l'univers qui nous apparoit n'est que le *moi* se déroulant devant nos yeux. Il se seroit efforcé de montrer que cette *productivité* du *moi* est placée au-delà de la conscience réflexive, et que, par conséquent, le moi doit voir dans son propre produit, une existence étrangère à lui-même, ou un *non-moi.* En restant dans une vague incertitude entre le *moi* et le monde extérieur, l'auteur s'est

nécessairement engagé dans une foule de difficultés insolubles. Il en est résulté une espèce d'*harmonie préétablie* entre le moi et la nature, harmonie qui, dans le point de vue de Mr. de B., nous semble absolument incompréhensible.

« Imaginez, » dit l'auteur, « la tête de Newton placée sur » une table. Son intelligence s'éveille, les résultats de toutes » les connoissances qui l'ont précédé, se réunissent en lui » pour tracer peu-à-peu dans son esprit les grandes lois » de la marche des corps célestes, et ce tableau dessiné » dans son cerveau, se trouve être la représentation des » mouvemens de ce que nous appelons l'univers! La tête » de l'astronome qui a calculé le retour d'une comète, sonne » l'heure de ce retour comme la pendule sonne l'heure in- » diquée sur le cadran. Quelle admirable précision de rap- » ports entre l'intelligence qui trace la route des idées, et » la réalité qui les fait marcher de concert avec les corps » célestes, comme feroient les pièces d'une même pendule.» (T. II. p. 51)

Examinons cette hypothèse.

La première chose qui nous frappe, c'est que la tête de l'astronome et la comète, sont considérées ici comme absolument indépendantes l'une de l'autre; chacune va de son côté, selon ses lois; et, chose merveilleuse! elles se trouvent s'accorder exactement. Mais ceci renferme une contradiction; car,

1.° *La tête de l'astronome est déterminée par la marche de la comète.* S'il n'y avoit point de comète, la tête ne calculeroit pas; et si la tête calculoit autrement que la comète ne marche, l'hypothèse tomberoit.

2.° *La marche de la comète est déterminée par la tête de l'astronome*, car pour que l'astronome calcule, il faut qu'il voie, qu'il observe la comète; or, en voyant la comète, il ne voit que sa propre sensation, et non point la comète

en elle-même. De plus, l'*espace* que parcourt la comète, le *temps* qu'elle met à parcourir cet espace, n'existent pas réellement en dehors de la tête de l'astronome; car l'*espace* appartient aussi à sa sensation, et le *temps* est une des *formes* de son esprit, selon Mr. de B. lui-même. (Voy. T. II p. 66) En croyant calculer la marche d'une comète, l'astronome ne calcule donc réellement que sa propre marche, car c'est lui qui fait marcher la comète.

Qu'on cherche maintenant à se représenter ce que peut être une *comète* dépouillée des formes du temps et de l'espace, évidemment rien. Il n'y a donc pas d'harmonie préétablie entre la tête de l'astronome et la comète; et l'hypothèse est absolument incompréhensible.

On voit qu'en évitant ce que Mr. de B. appelle les *questions abstruses*, on n'est pas aussi sûr qu'il semble le penser, d'être en possession de la lumière. On croit cheminer avec sureté, parce que, en passant à côté des difficultés, on s'avance d'un pas facile au travers du domaine de la science. Si l'on néglige de sonder le terrain sur lequel on marche, on risque de tomber dans des abîmes sans fond. Sans doute les grandes questions offrent aussi de grandes difficultés; mais ne seroit-il pas surprenant que la science qui embrasse toutes les autres, ne présentât que des problêmes faciles à résoudre? et faut-il s'étonner que le mystère des existences ne se dévoile pas aux yeux de celui qui n'ose en pénétrer les profondeurs?

En imprimant à la certitude un caractère de *subjectivité*, Mr. de B. s'est enlevé à lui-même la base de toute démonstration, et il s'est privé de tout point d'appui pour pouvoir s'élever jusqu'à l'idée de l'Etre absolu. Nous ne prétendons point par-là que Mr. de B. n'aît pas saisi cette idée dans toute son étendue, mais nous croyons qu'ici encore, un sentiment vif et profond de la vérité, l'a entraîné bien au-delà des bornes que lui imposoient

les principes et le point de vue qu'il a choisis. Aussi la question de l'existence de Dieu, telle que Mr. de B. la présente, repose-t-elle bien plus sur le sentiment que sur le raisonnement.

« Il me semble, » dit l'auteur, « qu'on pourroit distinguer » deux espèces de preuves de l'existence de Dieu. Les unes » se fondent sur l'existence des objets extérieurs, les autres » émanent du fond même de notre être..... Voici la dif- » férence qu'il y a entre ces preuves. Les premières se fon- » dent sur des faits placés en dehors de nos sensations, et » supposent une chaîne ascendante et descendante de causes » et d'effets. Les secondes se fondent sur un rapport entre » nos idées, qui entraîne nécessairement la conviction. De » ce genre sont les démonstrations d'Euclide, qui ne sont » fondées sur aucun phénomène, sur aucun fait placé hors » de nos sensations. Chez Euclide, toutes les idées sont » vraies parce qu'elles sont liées entr'elles, et l'on voit s'é- » lever un édifice de vérités, d'une structure aussi admi- » rable que solide. » (T. II. p. 63)

Qui ne s'aperçoit au premier coup-d'œil, que, dans le système de Mr. de B., ces deux genres de preuves se détruisent eux-mêmes, et que tout cet édifice de démonstrations ne porte sur rien !

La première classe de preuves se fonde sur l'*existence des objets extérieurs*, sur des faits *placés en dehors de nos sensations*. Mais Mr. de B. ne nous a-t-il pas prouvé que nous ne pouvons jamais atteindre ces *objets* et ces faits, et qu'il est absurde de vouloir affirmer ou nier quoi que ce soit ? Et maintenant cette existence problêmatique, vague, obscure, insaisissable, doit servir de base à la démonstration de la première et de la plus grande des vérités ! D'ailleurs ce genre de preuves *suppose une chaîne ascendante et descendante de causes et d'effets*, et Mr. de B. a aussi con-

damné comme oiseuses toutes les questions sur la *causalité* (1). *Nous sommes faits*, dit-il, *pour voir des causes et des effets ; mais cette connoissance ne nous apprend rien sur la réalité d'une liaison entre deux faits ou entre deux phénomènes* (p. 60) (2). En ceci, Mr. de B. est conséquent avec lui-même, mais il ne l'est plus lorsqu'il prétend fonder sur cette notion subjective de *causalité*, une démonstration dont le résultat doit être l'*absolu.*

L'autre genre de preuves ne repose sur aucun fait extérieur, mais sur *un rapport entre nos idées.* Ici reviennent toutes les objections que nous avons faites à Mr. de B. à l'occasion de sa définition de la vérité. Il est évident qu'en fondant une démonstration sur une *abstraction subjective* (car, selon Mr. de B., tout *rapport* est une *abstraction* et un *produit de l'intelligence*) on n'obtiendra qu'une connoissance idéale, abstraite, relative, et jamais l'absolu. Dire que chez Euclide toutes les idées sont vraies *parce qu'elles sont liées entr'elles*, c'est dire, par cela même, qu'elles ne sont vraies que d'une vérité relative : assertion qui répugne entièrement au caractère d'universalité et de nécessité, qui distingue l'évidence mathématique. La liaison des idées mathématiques constitue si peu leur vérité, que chaque proposition d'Euclide, considérée à part, a la même évidence que dans l'ensemble. Chez Euclide, les idées ne sont donc pas vraies

(1) (Voy. T. II. p. 54 lig. 1 et p. 59 lig. 12)

(2) Hume le sceptique a dit de même : « On ne sauroit tirer » un argument, même probable, de la relation de la cause à » l'effet, ou de l'effet à la cause.... La liaison de l'effet avec sa » cause est entièrement arbitraire, non-seulement dans sa pre- » mière notion *a priori*, mais encore après que cette notion nous » a été suggérée par l'expérience. » (*Humes philosophical essays* p. 53, 54 ; 62, 63).

parce qu'elles sont liées entr'elles, mais elles sont liées entr'elles parce qu'elles sont toutes vraies.

Voilà les deux genres de preuves de Mr. de B. ébranlés jusques dans leurs fondemens; et au lieu de l'*Etre absolu*, seule source de tout ce qui est, nous n'avons plus qu'une *abstraction*. L'auteur s'efforce, il est vrai, de tirer une nouvelle preuve de l'idée d'*ordre*, pour arriver de là à celle d'une Suprême Intelligence, mais il ne parvient jamais à franchir l'abîme qu'il a lui-même placé entre le *moi* et l'Univers, et tout en voulant saisir la réalité, il retombe sans cesse dans la relativité subjective.

Tout ceci est le résultat nécessaire du point de vue qu'a choisi Mr. de B. On pouvoit prédire avec une entière certitude qu'il ne pourroit jamais atteindre logiquement l'absolu. Vouloir arriver de la sensation à Dieu, du fini à l'infini, du relatif à l'absolu, c'est prétendre réaliser une contradiction. En plaçant l'existence *réelle* dans les sensations, en ne voyant dans les connoissances humaines que le développement de ce qui est contenu dans ces mêmes sensations, on condamne l'esprit de l'homme à s'élever d'abstraction en abstraction, en s'éloignant toujours plus de la réalité; on le condamne à chercher éternellement la base absolue et le complément de ce qu'il sait, ou de ce qu'il croit savoir, sans jamais pouvoir trouver cette base.

Mr. de B., il est vrai, n'avoue pas ces conséquences nécessaires de son système; on peut remarquer en lui une double tendance; et la distinction qu'il a faite lui-même entre l'homme qui pense et l'homme qui sent, peut fort bien s'appliquer à lui. Toutes les fois qu'il abandonne le fil du raisonnement, une salutaire inspiration l'entraîne loin de ses propres principes, des pages pleines d'une éloquence forte et souvent profonde, attestent qu'il plane bien au-dessus de son système apparent. Dès qu'il revient à ses déductions,

il rentre dans le labyrinthe des difficultés et des contradictions; il lutte péniblement contre des conséquences qu'il rejette et qui le poursuivent.

C'est ainsi que l'auteur reconnoît partout que l'idée de Dieu est la base, le complément, le principe de lumière de toute connoissance. « Dans le crépuscule de la vie hu-
» maine, » dit-il, « une idée toujours variée et toujours la
» même, comme on a dit du soleil, semble, en embras-
» sant l'univers, lier ce qu'on sait, expliquer ce qu'on ne
» sait pas, et répandre l'espérance dans le sein des ténè-
» bres. Cette idée à la fois consolante et lumineuse, est
» celle d'une Suprême Intelligence, ordonnatrice des lois
» de l'univers. Cette idée sublime sert de complément à la
» connoissance de l'homme qui sait et de l'homme qui ne
» sait pas. Toujours présente à qui la cherche, elle prend
» également les formes de l'ignorance et celles du savoir:
» elle accompagne les nations à travers toutes les phases
» de leurs croyances, et toutes les métamorphoses de leurs
» systêmes variés: » (T. II. p. 62)

» Sans cette idée, toute connoissance est incomplète, et
» toute vérité aboutit enfin aux ténèbres. » (p. 64)

» Sans la notion d'une Suprême Intelligence, on peut bien
» élever science sur science, mais tous ces édifices ne re-
» posent sur rien. » (p. 65)

» En réalité, toutes nos connoissances ne sont que des
» effets rangés et posés sur des ténèbres sans fond, où tout
» devient lumineux et solide sitôt qu'on admet une Suprême
» Intelligence, et où tout est ténebres et illusion si on ne
» l'admet pas. » (p. 382)

Voilà sans doute de hautes vérités, mais comment cela résulte-t-il de la sensation? Comment tout-à-coup la lumiere est-elle sortie des ténèbres, la vérité de l'illusion? La base nécessaire de toutes les connoissances se déduiroit-elle de

ces connoissances mêmes ? C'est ce qu'il est difficile de coucevoir.

Ecoutons l'auteur lorsqu'il revient à ses principes.

« L'analyse de nos pensées a deux résultats ; elle nous » conduit, ou à la connoissance de l'idée qui nous occupe » comme *signe*, ou à la connoissance de l'objet même de » cette idée. Toute idée composée peut être décomposée » dans ses élémens ; et si l'on ne parvient pas à la con- » noissance de l'objet de cette idée, on parvient du » moins à celle de l'idée même qu'on *suppose* représenter » cet objet. »

» J'entends quelques incrédules me dire : avec cette manière » de raisonner, vous arriverez à un résultat très-clair ; et » nous allons vous prouver qu'en dévidant, l'idée de Dieu » ou de l'ame, vous n'aurez que votre fil, et rien au-delà. » Je réponds que, par rapport à l'ame, rien n'est plus faux » que de prétendre que tous les faits qui peuvent en éten- » dre la connoissance, se trouvent épuisés. La connoissance » de l'ame se compose du résultat des phénomènes qu'elle » nous présente ; tant que cette connoissance peut être aug- » mentée, la connoissance de l'ame n'est point épuisée. Je » dirai la même chose de la connoissance de Dieu. La » connoissance d'une *Cause Intelligente* se puise dans la » connoissance de la *totalité des effets*. Tant que j'aurai » quelque connoissance à acquérir sur les phénomènes phy- » siques et moraux ; tant que j'aurai des sens et une ame, » j'aurai quelque chose à apprendre de ce que je dois pen- » ser de la Cause Suprême de tout ce qui est à la portée » de mes sens et de ma pensée. » (T. II p. 322).

Tout le résultat du systême est contenu dans les lignes que nous venons de citer.

L'auteur reconnoît lui-même que l'idée de Dieu est purement *subjective*, puisque, en décomposant cette idée, nous

n'apprenons jamais à connoître que notre idée comme *signe*, et non point l'objet que nous *supposons* être représenté par cette idée.

L'objection que Mr. de B. se fait faire par quelques incrédules, touche au véritable nœud de la question, et selon nous, la réponse ne détruit point cette objection. Car il ne s'agit pas de savoir si le fil que vous déroulez est *fini*, ou *non fini*, mais bien, s'il est *à vous* ou s'il n'est pas à vous. Il est évident que vous aurez beau dérouler *votre* fil pendant une éternité, *ce sera toujours votre fil et rien au-delà.*

« *La connoissance de Dieu*, » dit l'auteur, « *se puise dans la totalité des effets.* » Ceci dépend nécessairement du point de vue de la sensation; mais aussi en résulte-t-il immédiatement que vous n'aurez jamais que la connoissance d'un Dieu tel que le peut fournir la philosophie de la sensation, c'est-à-dire d'un Dieu *être fini!* Ce qui signifie, en d'autres termes, que vous n'aurez jamais la connoissance de Dieu.

En effet, il ne peut y avoir que deux suppositions.

Ou la totalité des effets est finie, et alors la connoissance que vous aurez de cette totalité, sera *finie* aussi.

Ou la totalité des effets est infinie, et alors l'homme n'arrivera jamais à la saisir comme *totalité*, c'est-à-dire, comme *infini;* car il est aussi contradictoire de prétendre épuiser une totalité infinie d'objets, qu'il le seroit de vouloir achever de dérouler un fil d'une longueur infinie. Dans ce second cas, votre connoissance ira s'agrandissant avec les siècles, mais elle sera toujours *finie*; car ce n'est pas par l'accumulation du fini que vous atteindrez l'infini.

Voilà donc l'homme condamné à ne jamais connoître Dieu, c'est-à-dire, selon l'auteur lui-même, à errer toujours dans les ténèbres et l'illusion. Tel est le résultat de la philosophie de la sensation; cette doctrine, contradictoire dans sa

base, débute par le *fini*, et vient aboutir au *fini*; tous ses efforts pour atteindre l'*infini* et l'*absolu*, sont vains, parce qu'ils se neutralisent eux-mêmes.

Les bornes qui nous sont imposées par la nature même de notre travail, nous empêchent de prolonger cette discussion. Nous soumettons nos réflexions à l'auteur lui-même, et nous sommes certains qu'il les examinera avec impartialité; il est partisan de la liberté des opinions, et il ne rejettera point la discussion.

Résumons maintenant nos objections.

Nous reprochons à Mr. de B. d'être resté incertain entre deux systêmes partiels, le *réalisme* et l'*idéalisme*, sans parvenir à concilier les deux points de vue. Il en résulte qu'il se met en contradiction avec lui-même, et qu'il s'embarrasse dans une foule de difficultés inextricables. Le réalisme et l'idéalisme, pris isolément, ont sans doute leur côté foible, comme tout systême partiel; mais l'idéaliste évite les difficultés du réalisme, comme le réaliste celles de l'idéalisme. En se plaçant entre les deux doctrines sans les mettre d'accord, on se charge à la fois des difficultés de l'une et de l'autre; c'est ce qui est arrivé à Mr. de B.

Nous nous empressons de reconnoître que l'analyse que nous avons faite des *Etudes de l'homme*, ne peut en donner à nos lecteurs qu'une idée fort incomplète. Nous n'avons parlé, en quelque sorte, que de la charpente de l'édifice, mais le mérite incontestable de l'ouvrage est dans les idées de détail, dans les digressions nombreuses et intéressantes que l'auteur a entremêlées aux raisonnemens abstraits, dans l'excellente tendance qui se fait partout sentir. Mr. de B. est éminemment original, et dans ses pensées, et dans la manière de les exprimer. Le grand nombre d'idées neuves répandues dans l'ouvrage, est d'autant plus remarquable, que l'auteur a tout tiré de son propre fonds; il a peut-être même

même, trop redouté l'influence des idées d'autrui, et nous croyons que si l'auteur eut mieux connu les progrès qu'à faits la science en Allemagne, depuis Kant, il eut été modifié salutairement dans ses principes. On gagne toujours à connoître ce que les autres ont dit et pensé avant nous; et les développemens de la science marchent en raison du frottement des opinions opposées.

L'originalité de Mr. de B. se montre jusques dans sa méthode et dans les divisions de son ouvrage. Les lecteurs qui exigent avant tout une certaine symétrie dans l'arrangement des chapitres, seront sans doute surpris de trouver l'article des *Suisses* dans l'analyse du *sens moral*, et celui de la *conversation* dans le chapitre de *la vérité et de l'immortalité de l'ame*; mais cela n'ôte rien au mérite de ces deux morceaux, que nous recommandons particulièrement à nos lecteurs. Nous les engageons aussi à méditer les belles réflexions que l'auteur présente sur la *mort*, en traitant de l'immortalité de l'ame; ici les pensées profondes et lumineuses, se succèdent et se pressent, et le lecteur se sent entraîné par une éloquence pleine de vigueur, et par un style orné d'images brillantes.

Un tel genre de mérite échappe à l'analyse philosophique et ne peut être reproduit que par des citations nombreuses. Nous aurions mieux aimé sans doute, nous donner le plaisir de réunir ainsi les morceaux les plus remarquables, mais l'intérêt de la science nous imposoit la tâche de la critique; il ne nous reste plus qu'à engager nos lecteurs à prendre en main l'ouvrage même. Nous ne doutons point que les *Etudes de l'homme* ne contribuent à étendre la réputation bien méritée de leur auteur.

DROIT PUBLIC.

Essai sur la nature et l'origine des droits, ou déduction des principes de la science philosophique du droit; avec cette épigraphe : *Dans le temple de la Raison, la logique et la physique occupent le vestibule, la morale et le droit habitent le sanctuaire.* (J. Fries. Sc. phil. du droit.) Par J. A. Bruckner. Seconde édition, chez *Hartmann*, Leipsick 1818.

(*Second extrait.* *Voyez p.* 14 *du vol. précéd.*)

Nous avons annoncé le but de Mr. Bruckner et indiqué sommairement la marche de ses idées : nous allons essayer maintenant de faire saisir l'ensemble de son travail.

Les principes philosophiques, doivent dominer la science du droit, et en ordonner les diverses parties. Il est une région d'idées, où la Métaphysique, la Morale et la Jurisprudence, se trouvent étroitement liées par un enchaînement nécessaire de principes et de conséquences, par une communauté d'intérêts et de résultats. Cela a été senti par tous les écrivains vraiment penseurs, qui ne se sont pas bornés au travail aride de rassembler des faits comme l'école historique, ou des coutumes et des lois comme l'école plus nombreuse encore des praticiens; mais dont les recherches profondes et les méditations originales ont jeté un jour nouveau sur l'étude importante de la législation, et ont fait avancer l'esprit humain dans cette carrière. Hobbes et Puffendorf, Rousseau et Montesquieu, Burlamaqui et Bentham, une foule d'autres hommes célèbres, dont la science du Droit

s'honore, prennent toujours pour base ou pour point de départ, certains principes de philosophie rationnelle, qu'ils énoncent ou qu'ils supposent, et dont l'ensemble de leurs recherches, considéré sous ce point de vue, n'est qu'une savante déduction. Mr. Bruckner suit en cela leur exemple ; mais comme il écrivoit sous l'influence du *criticisme*, c'est dans les théories de Kant qu'il a pris son point de départ.

Il seroit bien difficile de faire bien connoître dans un morceau de peu d'étendue, cette philosophie profonde qui déjà a eu sur la marche des sciences en Allemagne, une grande influence. Nous n'en parlerons qu'autant qu'il sera nécessaire, pour faire comprendre le principe générateur du systême de Mr. B.

La science du Droit, selon la définition de l'auteur, a pour objet de faire connoître les bases sur lesquelles reposent les *rapports de coëxistence entre les hommes*. Traiter de ces rapports c'est parler des hommes eux-mêmes. Cette recherche doit donc être précédée d'une étude plus ou moins approfondie de la nature de l'homme.

L'homme est un composé, d'une nature animale soumise aux lois d'une causalité physique, et d'une intelligence gouvernée par les lois d'une causalité libre. Ces deux natures sont absolument différentes et cependant sont étroitement unies : elles forment un ensemble, tellement lié, que l'homme, forcé de reconnoître les caractères qui les distinguent, se sent intimément convaincu de l'unité de son être, et de son individualité constante.

Cet être mixte est susceptible d'être affecté par certaines impressions que les sens lui transmettent et dont la cause se trouve placée hors de lui. Ici, c'est surtout la partie physique de l'être humain, qui entre en exercice, comme pour fournir des matériaux à la partie intelligente. Cette faculté porte dans l'école du criticisme le nom de *sensibilité*.

Le principe intelligent, n'agit point d'une manière immédiate, sur les objets de ces impressions qui se transforment en représentations dans l'ame. Il agit seulement sur ces représentations mêmes. Il s'en empare, il les rassemble, il les sépare, il les combine selon certaines lois qui lui sont propres et à l'aide desquelles il forme des notions et des idées. Dans ce travail, le principe intelligent se manifeste par deux fonctions, qui dérivent de deux facultés distinctes désignées sous les noms d'*entendement* et de *raison*.

L'entendement conçoit ou juge, c'est-à-dire, rassemble ou compare les représentations fournies par la sensibilité. La raison, faculté d'un ordre plus relevé, s'empare des données de l'entendement, comme celui-ci s'emparoit des produits de la sensibilité; elle en forme des principes, destinés à diriger l'esprit de l'homme dans la recherche de la vérité, comme à régler sa volonté dans ses déterminations. Ainsi, la raison se trouve législatrice souveraine. Elle préside aux opérations de la pensée, aux mouvemens du cœur, comme aux déterminations du libre arbitre.

Les principes de la raison, ne sont point fournis par l'expérience; ils la dominent au contraire, et ils servent à la régler. La raison les puise dans son propre sein et pour ainsi dire, dans la partie la plus intime de l'être. Ils ont un caractère d'universalité absolue : ce sont des vérités éternelles, nécessaires, nées avec l'ame, auxquelles doivent se rattacher toutes les connoissances et toute la conduite de l'homme.

L'esprit humain entraîné sans cesse par le besoin de connoître, est, sous la puissance ordonnatrice de la raison, qui se manifeste par des *lois speculatives* ou par des *lois pratiques*. Lorsque l'homme recherche *ce qui est* et les causes des êtres, les fonctions de la raison se bornent aux speculations; lorsqu'il recherche *ce qu'il doit faire* ou quels principes un être

libre doit se prescrire dans ses actions, les fonctions de la raison s'exercent dans la sphère des obligations morales. Les principes émanés du sein de la *raison spéculative*, concernent immédiatement la science, l'envisagent comme leur but unique et n'ont d'influence que dans ses intérêt. Les principes dictés par la *raison pratique*, sont des lois régulatrices de la volonté, destinées à diriger ses déterminations ; ils n'intéressent la science, qu'autant qu'il est en leur pouvoir d'éclairer la marche des actions humaines. Kant, a fixé le premier cette double attribution de la raison législatrice, et dès lors un jour nouveau s'est répandu sur toutes les recherches de la philosophie et de la morale.

Les lois de la raison pratique, dont Mr. B. fait de ce moment l'objet exclusif de ses méditations, ces lois qui régissent la volonté, sont placées sous la garantie de la conscience, dont la voix les révèle à l'homme, de la manière la plus claire et la plus irrécusable. Cependant la réflexion, venant à soumettre cette conscience même à son analyse, découvre qu'elle ne parle pas dans toutes les occasions avec une égale autorité. Dans certains cas elle ordonne ; dans d'autres, elle se contente de conseiller ou de permettre. L'auteur croit pouvoir conclure de cette observation, que l'autorité législative de la raison pratique, s'exerce par deux fonctions diverses, l'une *impérative*, l'autre *autorisante.* Ici, le disciple s'éloigne du maître, et il s'en justifie. Comme cette distinction sert de base à tout son système, nous allons le laisser développer lui-même les raisons sur lesquelles elle est appuyée.

» Si tout ne nous trompe, nous croyons que cette idée » qui vient se présenter pour ainsi dire, d'elle-même, mé» rite d'être prise en grande considération. Elle pourra de» venir la base d'une nouvelle théorie sur la nature pra» tique de la raison humaine en général, et c'est sous ce

» point de vue que nous la développerons. Ce début nous
» l'avouons, paroît annoncer, en quelque sorte, un
» projet de réforme dans la science pratique en général,
» et sur-tout dans la partie qui concerne la morale et
» le droit. Un tel projet peut paroître téméraire; mais,
» avant de prononcer, le lecteur impartial, plus ami de
» la vérité, que d'un système quelconque, voudra bien
» suspendre son jugement jusqu'à ce que nous ayons émis
» plus clairement notre opinion. Nous nous contentons pour
» le moment, de fixer son attention sur l'état actuel de la
» science du Droit, dont les principes sont encore un objet
» de contestation entre les philosophes.

» Pour parvenir à résoudre le problême le plus important
» en philosophie, celui qui concerne la nature pratique de
» l'homme, l'auteur de la Critique de la Raisón pure, prit
» en sous-œuvre, tout l'édifice de nos connoissances en gé-
» néral. L'observation, guidée par un talent supérieur pour
» la spéculation, lui fit appercevoir la ligne de démarcation
» entre les domaines respectifs de la raison théorique et de
» la raison pratique. Il prouva jusques à l'évidence, que
» les principes de cette dernière, à raison de leur caractère
» particulier, devoient être regardés comme une *autonomie*
» pure, et indépendante de celle de la spéculation. Ce trait
» de lumière l'éclaira sur la nature des vérités pratiques en
» général, et sur celle des vérités morales en particuliers,
» dont il fit dès lors l'objet principal de ses recherches.
» Après avoir montré que la morale peut à juste titre, as-
» pirer au rang d'être une science qui repose sur des prin-
» cipes irréfragables, il lui rendit sa dignité dont elle étoit
» presqu'entièrement déchue, depuis qu'une philosophie étroite
» l'avoit défigurée, en la représentant sous les traits de l'a-
» mour de soi-même, ou de l'intérêt personnel.

» Mais, nous ne saurions nous empêcher d'observer, que

» ce grand philosophe paroît s'être fait illusion sur un point » important concernant la nature pratique de la raison. La » correspondance étroite qui se découvre entre la morale et » le droit, l'a entraîné à croire que leurs principes se con- » fondoient, et que le droit, devoit avoir la morale pour » base. L'autorité du maître a séduit les disciples, et on » s'est généralement réuni à l'idée que les lois de la jus- » tice, recevoient immédiatement leur sanction de l'*autonomie* » morale, qui dicte les lois du devoir. On est d'accord sur » ce point, comme sur un principe fondamental de la » science du droit. Qu'on nous permette cependant, de de- » mander ici, d'où vient que cet accord n'existe plus dès » qu'on en vient aux résultats qui doivent être des consé- » quences du principe? D'où vient qu'au lieu d'avoir, pour » le droit comme pour la morale, une seule théorie qui » réunisse tous les suffrages, nous en comptons plusieurs, » plus ou moins en contradiction les unes avec les autres, » et que les auteurs de ces théories discutent même encore » entr'eux sur la définition d'un droit? Cette discordance, se re- » marque sur-tout dans la manière dont on cherche à con- » cilier le droit avec la morale; et c'est là le nœud gordien » qui fait encore le désespoir des philosophes, quoiqu'ils » aient souvent cherché à se le dissimuler.

» Il nous semble que ce fait seul, auroit dû depuis long- » temps faire soupçonner quelque méprise, quelqu'erreur » dans les prémices qui servent de base aux théories du » droit que l'on a publiées jusque ici. En effet, vouloir » établir le droit sur les principes de la morale, c'est mé- » connoître le caractère distinctif de l'une et de l'autre de » ces sciences, c'est se faire illusion sur leurs tendances » différentes, c'est enfin mettre la morale aux prises avec » elle-même, ou l'exposer à compromettre sa dignité, en » la réduisant à recourir à des subtilités et même à des so-

» phismes, soit pour justifier des actions qui blessent la » sainteté de ses lois, soit pour en condamner d'autres, qui » réclament hautement l'appui de la justice.

» Tout doit donc nous faire sentir la nécessité de reprendre » en sous-œuvre toute la science du droit, en commençant » par ses premiers fondemens. Cette science doit présenter » un système de vérités déduites d'un principe qui lui soit » propre. Et, puisqu'on la traite comme une science à part, » il faut qu'on parvienne à s'assurer aussi qu'elle a un objet » qu'aucune autre science ne peut revendiquer. Cet objet, » c'est le droit, le droit pur, qui par sa nature se dis- » tingue de tout ce qui n'est pas lui. Saisissons donc, la » notion pure du droit, et pour lui assurer son indépen- » dance, examinons si la différence entre les principes du » droit et ceux de la morale, s'explique peut-être par l'idée » de deux fonctions législatives distinctes de la raison pra- » tique. » (Sect. I. Art. 35).

Ainsi, Mr. B. prétend établir une séparation complette entre la morale et la jurisprudence. Il voit en elles deux sœurs, filles d'une même mère, mais qui ont des attributions distinctes, et qui ne peuvent tenter de confondre leurs travaux sans entrer dans des différens inconciliables. Cette théorie, affranchiroit sans doute, la philosophie morale d'un grand nombre de difficultés épineuses, dont les moralistes ont embarrassé souvent la science du droit, et les juristes la science de la morale; elle aideroit peut-être à tracer la limite entre les conventions et les devoirs, et présenteroit un moyen d'accorder les philosophes sur la distinction tant débattue, de l'*honnête* et de l'*utile*. Mais nous l'avouerons; la distinction sur laquelle Mr. B. fonde son système, nous paroît plus arbitraire que réelle; lui-même n'indique pas avec précision la ligne qui sépare le droit et le devoir, il se voit obligé souvent de dévier de ses propres principes et de ra-

mener la sanction de la conscience où l'on n'attendoit que la sanction de la loi.

L'auteur assigne à la législation de la raison, qu'il nomme *impérative*, le domaine de la morale; à la législation de la raison, qu'il nomme *autorisante*, le domaine du droit. Mais avant de développer leurs attributions respectives, il poursuit son analyse de la nature de l'homme; il traite successivement, de la spontanéité de nos actions, de ce que l'on appelle l'instinct, des modifications que le franc arbitre apporte à l'instinct, de la faculté déterminante de l'homme ou de la volonté, de la conscience, et des diverses espèces de liberté dont l'ame est douée. Cette partie de l'ouvrage, qui termine la première section, peut être considérée comme une digression intéressante et profonde. Cette digression conduit l'auteur à des réflexions générales sur le principe de la morale, il se résume, et s'efforce de justifier encore l'idée-mère du système qu'il va développer.

Fidèle à la distinction qu'il établit entre les fonctions de la raison pratique, Mr. B. s'attache à considérer l'homme sous deux points de vue différens; comme être moral, et comme être juridique; la section seconde de l'ouvrage est consacrée toute entière à l'analyse de l'être moral, et n'est qu'une déduction du principe de la philosophie critique. D'après ce principe, la moralité de l'homme se trouve placée sous la sanction d'une loi sans appel, dont une conscience intime révèle l'existence. Plus rien d'indécis, de conventionnel, d'arbitraire ou de soumis au calcul. Tout ce qui concerne la conduite de l'homme, toutes les règles des actions, sont marquées d'un caractère de *nécessité*, que l'auteur distingue avec soin de la *nécessité physique* et de la *nécessité logique*, mais qu'il annonce comme aussi rigoureuse, aussi obligatoire, et qu'il nomme *nécessité pratique*. « Il ne s'agit point, » selon lui, d'établir que l'homme peut

avoir le sentiment ou la conscience de la loi morale, qui émane de l'*autonomie* de la raison pratique; mais il s'agit de se rendre compte de ce que nous sentons, lorsque la voix de la conscience morale se fait entendre et nous rappelle les immuables arrèts de la raison. « Toutes les actions prescrites par la raison pratique sont inconditionnellement nécessaires, sont en elles-mêmes un but, qu'un agent libre doit se proposer, sans les rapporter à autre chose qu'à elles seules. Ce n'est pas là une nécessité prévue et calculée, mais jugée et sentie. On sent que ces actions là sont prévues pour elles-mêmes et non pour autre chose. »

Ces lois nécessaires s'adressent à des êtres libres. Ce seroit une contradiction, que de prescrire des lois à des êtres asservis. L'homme peut braver ces lois, ou leur obéir. C'est ce qui constitue un état de volonté libre, qui n'exclut point un sentiment de dépendance devant l'obligation imposée.

On conçoit qu'une doctrine de cette nature, doit être fort contraire aux systêmes qui fondent la morale sur l'intérêt. Sans avoir l'intention de prendre parti dans le débat, nous croyons devoir rapporter ici quelques-uns des argumens dont Mr. B. se sert pour combattre un principe auquel des auteurs souvent cités, ont donné quelque crédit.

« Une obligation morale, » dit-il, « fait taire la voix de l'intérêt
» personnel, sous quelque nom qu'il se déguise; ce n'est point
» en consultant ses penchans intéressés qu'on y satisfait.
» Comment a-t-on jamais pu s'imaginer que les lois du de-
» voir eussent leur sanction dans l'amour de soi-même?
» Comment a-t-on pu vouloir trouver un principe d'obliga-
» tion dans l'intérêt du penchant, dans quelque chose qu'un
» être sensitif est toujours porté à faire ou à éviter, sans
» en attendre l'ordre? »

» De toutes les méprises auxquelles l'esprit humain ait

» jamais été livré, la plus funeste à la moralité a été sans » contredit celle qui a fait penser, que le sentiment d'une » obligation morale, puisse être excité par l'amour de soi- » même qui veille à ses intérêts. Cette erreur, que la cons- » cience intime désavoue sans doute, mais qui malgré cela » s'est glissée dans les systêmes philosophiques; cette erreur » vient d'abord d'un défaut d'attention, parce qu'on n'a » pas fait de distinction entre ce qui est absolument né- » cessaire ou exigible, et ce qui ne l'est que conditionnel- » lement, sous le rapport de convenance ou d'utilité, ou » sous celui de moyen pour un but. En conséquence on » ne pouvoit apprécier les actions en général, que d'après » des principes pratiques matériels. A cette première mé- » prise, on a joint celle de ne considérer l'homme que » comme un être sensitif et intelligent, livré à des pen- » chans qu'il est de son intérêt de modérer et de diriger » convenablement. On ne voyoit donc en lui, que l'*appéti-* » *tion sensitive*, éminemment intéressée, comme premier mo- » bile de son activité, mais surveillée et tempérée par la » sagesse. Comme être sensible, disoit-on, l'homme cherche » naturellement et nécessairement à devenir heureux. Son » bonheur consiste dans la jouissance, dans les sensations » agréables, dans le contentement des penchans qu'il tient » de la nature. La nature n'a pas sans doute voulu se » jouer de lui en les lui donnant. Au contraire, pour l'é- » clairer sur le choix des moyens qui conduisent au bon- » heur, elle l'a doué d'une intelligence, qui sous le nom » de raison, de bon sens, de sagesse, est chargée de le » diriger. Mais aux yeux de cette intelligence, l'emploi de » ces moyens est aussi nécessaire que le désir d'être heu- » reux est inséparable de son être. Ce qui convient à sa » nature, ce qui s'accorde avec ses penchans naturels, ce » qui lui assuré son bien-être, cela a de l'intérêt pour lui.

» Comment pourroit-il ne pas le vouloir? Il le veut sans
» doute; il *faut* donc qu'il le veuille. Voila le matériel de
» la morale, d'après cette doctrine. Mais comme être rai-
» sonnable, il ne *doit* travailler à son bonheur qu'avec mo-
» dération, pour ne pas abuser de ses moyens et pour pré-
» venir le dégoût et la satiété; qu'avec prudence et cir-
» conspection, pour ne pas se précipiter dans des démar-
» ches qui lui prépareroient des regrets; qu'avec des égards
» pour ses semblables, dont l'intérêt est souvent lié au sien,
» afin de se menager des secours au besoin. Voila le for-
» mel de la morale. C'est de tels élémens que se compose
» dans ce système l'idée de l'obligation, du devoir, de mo-
» rale et de justice. On voit que tout y est rapporté à l'*in-*
» *térêt personnel bien entendu.*»

» Nous devons à la vérité de dire que c'est sur-tout en
» France qu'on a tenté de réduire cette doctrine en sys-
» tême. C'est là qu'elle a été proclamée sans déguisement.
» L'assurance avec laquelle on professe cette doctrine peut
» bien être une preuve de bonne foi, mais elle ne dépose
» pas également en faveur de l'esprit philosophique de ceux
» qui la soutiennent contre le sentiment intime de la cons-
» cience de tous les hommes.».......................

» Si l'intérêt bien entendu doit être le principe régula-
» teur qui doit diriger notre jugement dans le choix des
» moyens pour remplir notre destination, cet intérêt sera
» donc aussi le vrai terme de comparaison, qui décidera
» de la bonté ou de la valeur des actions. Il faut avouer
» que cette doctrine est fort commode; qu'elle doit plaire
» et s'insinuer facilement dans l'esprit des hommes qui ont
» besoin de se cacher devant eux-mêmes; car elle fait l'a-
» pologie de l'égoïsme exclusif, de l'ambition, et de tous
» les penchans intéressés, que trouble souvent une cons-
» cience timorée et apparemment mal éclairée. L'intérêt est

» donc le vrai législateur, pour toutes les actions et dé-
» terminations de la volonté. Par quelle étrange illusion,
» cette idée a-t-elle pu s'emparer des esprits? Car, nous
» le demandons, qu'est-il besoin de lois impératives, pour
» ce que nous sommes toujours prêts à faire dès qu'il s'agit
» de notre intérêt? L'amour de soi-même a-t il besoin d'être
» commandé? Est-il de nature à pouvoir l'être?»

» D'un autre côté, comment peut-on proposer pour règle
» ce qui, de sa nature, est sujet à des alternatives et à
» des modifications infinies? Si généralement parlant tous
» les hommes sont portés à agir pour leur intérêt, ils va-
» rient pourtant infiniment quant à la manière d'envisager
» et d'apprécier ce qui peut faire leur bonheur, parce qu'ils
» diffèrent infiniment entr'eux par leurs dispositions, soit
» physiques soit intellectuelles, par leurs habitudes et par
» toutes les circonstances extérieures qui peuvent influer sur
» leurs opinions et sur leurs penchans. Chacun n'a donc à cet
» égard qu'une manière de juger et de sentir purement indivi-
» duelle, qui peut changer à tout moment. Il est donc clair
» aussi, que les raisons déterminantes tirées de cette source, ne
» pourront jamais être des règles universellement obligatoires.»

» Dans ce système enfin, où l'intérêt est tout, on a mau-
» vaise grâce de parler de moralité, de vertu et de vice.
» Ce sont des mots vides de sens, ou bien ces mots ne
» sont faits que pour déguiser ce qu'on trouve prudent de
» cacher. La moralité, c'est l'amour exclusif de soi-même, ou
» le penchant naturel vers le bonheur. La vertu, c'est l'art
» de se conduire avec adresse, de bien combiner ce qui
» peut nous rendre contens, de prévoir et d'éviter ce qui
» nous prépareroit des malheurs et des regrets. Le vice,
» c'est l'inexpérience dans ce qui doit faire notre bonheur,
» c'est l'imprudence dans le choix, et la maladresse dans
» l'emploi des moyens pour l'atteindre.»

»Voilà jusqu'où conduit, non pas l'oubli des principes, » car dans ce système on ne sauroit en avoir; mais l'ignorance de ce qui concerne la nature morale de l'homme, » et le mépris dédaigneux qu'on a pour des recherches » philosophiques qu'on condamne comme trop abstraites.» (Sect. II. art. 98).

Les actions humaines présentent deux caractères distincts; un caractère légal, qui dépend uniquement de leur influence extérieure; un caractère moral, qui tient aux motifs intérieurs qui les ont dirigées. Cette distinction fonde deux espèces de responsabilité; une responsabilité légale aux yeux des juges extérieurs de l'action; une responsabilité morale au tribunal de la conscience. Cette seconde espèce de responsabilité, crée la personnalité morale de l'individu ou sa faculté de diriger les déterminations de sa volonté; en même temps qu'elle constitue la dignité morale de l'homme, c'est-à-dire, le noble attribut de son être par lequel il a le pouvoir de demeurer intérieurement maître de lui-même, et de s'élever au-dessus des intérêts du monde visible ou des penchans qui l'attirent vers les objets sensibles, pour se diriger d'après les lois sacrées que grave en lui la conscience du devoir.

« La véritable dignité de l'homme, » dit l'auteur, « tient » donc à ses devoirs, et sa grandeur consiste dans son » obéissance aux lois immuables de son *autonomie* morale. » Tout ce qui, sous ce point de vue, doit constituer le » mérite, soit de sa personne, soit de ses actions, ne peut » être mesuré que par l'idée du devoir. L'homme moral ne » peut s'estimer lui-même qu'autant qu'il sent qu'il doit obéir, » qu'il veut obéir, et qu'il obéit en effet. Il s'apprécie d'a» près le sentiment du devoir, et il s'honore du respect » qu'il paie à la sainteté de la loi morale. Mais, par son » respect pour la loi, par la manière dont il s'en acquitte,

» il devient aussi pour les autres, un objet d'estime et d'ad-
» miration. La conscience que l'homme a de sa dignité
» morale, doit sans doute l'élever à ses propres yeux. Mais
» elle lui rappelle en même temps que cette dignité doit
» être son propre ouvrage, par l'usage qu'il fera de sa li-
» berté. Ainsi, plus il a le sentiment de sa dignité, et plus
» il s'estime à cet égard, plus il sent aussi qu'il est obligé
» de la maintenir et de l'accroître, par l'attention soutenue
» à remplir ses devoirs dans les circonstances les plus dif-
» ficiles, et même au risque de son bien-être. »

» Mais le respect dont l'homme est pénétré pour sa di-
» gnité morale, ne doit pas se borner à son seul in-
» dividu, il s'étend aussi naturellement à tout ce qui
» porte l'empreinte de cette dignité, c'est-à-dire, à l'hu-
» manité en général et à chaque homme en particulier.
» Les hommes sont donc et doivent être les uns pour les
» autres les objets d'une estime réciproque à raison de
» cette dignité à laquelle ils participent tous également.
» Chacun doit respecter dans son semblable la dignité de
» la nature humaine; et autant il se sent obligé de main-
» tenir sa propre dignité, autant il doit aider les autres
» à conserver la leur. C'est ce sentiment la qui lui rappelle
» les devoirs qu'il a à remplir envers ses semblables. »
(Sect. II. art. 121—122—123).

Cette dernière réflexion, conduit l'auteur à établir dans l'ordre des devoirs des hommes entr'eux, la même distinction que dans les actions humaines en général. Il les divise en obligations morales et en obligations juridiques; il observe que les premières ont pour sanction la conscience du devoir; et que les secondes sont munies de la double sanction de cette meme conscience intérieure, et de la force étrangère et extérieure qui a le droit et le pouvoir d'exiger l'accomplissement de ces obligations.

L'auteur énonce ensuite le principe suprême de la moralité. *L'homme est un agent doué d'une volonté libre, mais soumis en même temps à des lois obligatoires qui lui sont prescrites par sa propre autonomie impérative à laquelle il est intérieurement responsable de toutes les déterminations de sa volonté.* De ce principe, il déduit la règle pratique suivante: *Agis toujours d'après des maximes qui puissent tenir lieu de lois pour tous les êtres doués de raison et de moralité, afin de pouvoir t'assurer qu'elles s'accordent avec la loi morale qui est la même pour tous.*

Ici se termine la partie de l'ouvrage qui traite essentiellement de la loi morale, et l'auteur entre réellement dans le domaine du droit. Après une digression dans laquelle il discute le principe de Kant, et où il le blâme de faire rentrer la jurisprudence dans la morale, Mr. B. passe à l'étude de l'homme, comme susceptible de droits, et assujetti à des obligations juridiques.

(*La suite au Cahier prochain*).

ÉDUCATION.

Des Instituts d'Hofwyl, considérés plus particulièrement sous les rapports qui doivent occuper la pensée des hommes d'Etat. Par le Comte L. de V.—A Genève et à Paris, chez *Paschoud* Libraire, 1821. — 8.° de 209 pages.

(*Septième et dernier extrait. Voy. p.* 331 *du vol. préc.*)

«Progrès de l'esprit humain! progrès des lumières! Expressions très-souvent employées, et auxquelles on n'attache point d'idées assez fixes, quoiqu'elles me semblent susceptibles d'une exacte définition. Elles vont me fournir la matière de quelques développemens que je crois utiles; qu'on appelle mes pensées *philosophiques*, ironiquement, ou qu'on prétende qu'elles sont fort loin de l'être, je m'en inquiéterai peu: je cherche, de bonne foi et sans amour-propre, à rassembler des idées nettes et précises sur des sujets dont on a trop souvent parlé sans s'entendre.

» Il suffit qu'un seul homme de génie ait ajouté quelque chose à la masse des connoissances humaines, pour qu'il y ait, *progrès de l'esprit humain*: ainsi, une Académie de douze personnes pourroit faire faire des progrès très-remarquables à l'esprit humain dans un pays, où elle auroit le privilège exclusif de l'instruction, et où tout le reste de la nation croupiroit dans la plus stupide ignorance. C'est le genre humain qui hérite des progrès que les hommes de génie font faire à l'esprit humain; et, comme tout homme n'est pas fait pour recueillir un tel héritage, ce ne sont

pas les rapports les plus étroits de nation, de voisinage, de parenté, qui déterminent quel homme le transmettra à la postérité. »

»C'est tout-à-fait autre chose que *les progrès des lumières*; on n'emploie jamais cette expression, sans y associer l'idée d'une diffusion, plus ou moins générale, des connoissances humaines dans la masse d'une nation. Pierre-le-Grand voulut avoir une Académie à Pétersbourg, et il y appela des hommes très-distingués de divers pays de l'Europe; ces hommes supérieurs ont très-certainement fait faire des progrès à l'esprit humain: mais on n'a pu parler raisonnablement des progrès des lumières en Russie, que depuis que les connoissances sont devenues plus communes dans ce grand Empire, et qu'il a pu présenter à l'Europe des savans et des hommes de lettres Russes.»

»Les progrès de l'esprit humain précèdent les progrès des lumières, et ils y influent nécessairement; l'effet n'est pas réciproque; les progrès des lumières ne réagissent pas *indispensablement* sur les progrès de l'esprit humain: car l'esprit humain peut rester stationnaire, et cependant les lumières se propager, tandis que l'esprit humain ne peut pas faire de progrès, sans que la propagation des lumières ne s'en ressente un peu plus tard: en peu de mots, et plus clairement, c'est que les progrès de l'esprit humain ne sont autre chose que l'accroissement des connoissances acquises par l'humanité toute entière, considérées en elle-mêmes, et que les progrès des lumières sont la distribution, la diffusion croissante de ces connoissances, et leur partage entre un plus grand nombre d'individus.

»On ne s'inquiète guères des progrès de l'esprit humain: (inconséquence très-grande, quoique très-universelle, chez ceux qui redoutent les progrès des lumières, puisque, à l'aide du temps, les progrès de l'esprit humain nécessitent

toujours les progrès des lumières); en revanche, beaucoup de personnes ont peur du progrès des lumières, et conseillent très-sérieusement d'en arrêter la propagation: on cherche même, aujourd'hui, à mettre cette idée à l'ordre du jour.»

»Comme les lumières sont une bonne chose, j'avoue que je ne comprends pas du tout ceux qui, nuement, proposent d'en arrêter la propagation: mais, si les mêmes personnes me demandoient si je ne pense pas qu'on peut abuser des lumières, pensant, comme elles, qu'on peut en abuser de mille manières, je leur devrois une réponse explicite.»

»Je ne saurois admettre que le droit de proscrire les lumières puissent dériver de la conviction, qu'on acquiert tous les jours, qu'il est facile d'en abuser: sans cela, il faudroit se priver de tout, puisqu'il est possible d'abuser de tout ce dont on peut se servir; et sur-tout, il faudroit être en garde contre les meilleures choses; car ce sont celles dont on abuse le plus dangereusement; témoin la religion!»

»Les mathématiques sont une des plus nobles créations de l'esprit humain; elles ont même quelque chose de si pur, et de si abstrait, que des hommes, très-disposés à proscrire les lumières, feroient volontiers une exception en leur faveur, et que la plupart des observateurs superficiels établiroient qu'il est impossible d'abuser des mathématiques: eh bien, ils se trompent; car on peut abuser des mathématiques, et l'on en abuse fort souvent: par exemple, pour certaines têtes, l'excès des études mathématiques, dans les éducations où tout se règle sur un plan uniforme, sans aucun égard à l'observation individuelle des divers esprits, est un moyen infaillible d'altérer le goût de certains élèves, et de leur faire perdre le fruit des études qui ornent et développent

l'imagination ; en général, quand on ne met pas l'esprit en garde contre l'abus qu'on peut faire de la sévérité du raisonnement mathématique, en l'appliquant aux objets qui ne le comportent pas, on forme des hommes, épris des mathématiques pures, mais dont le jugement est positivement faussé, quant à l'application qu'on est journellement appelé à en faire à mille questions de la vie pratique, qui ne peuvent être que des calculs des probabilités, et dont la solution appartient à un autre genre de raisonnement où le cœur et l'imagination conservent leur part. Il seroit oiseux de multiplier les exemples.»

»Les dons de l'magination sont le charme de la vie humaine. Sans l'imagination, rien de beau, rien de grand, dans les arts ; et il n'y auroit de plaisirs dans la vie, que les plaisirs physiques. Où conduit, cependant, cette faculté enchanteresse, lorsqu'on la laisse s'égarer? Si on la mêle aux soins des affaires domestiques, on se ruine ; si on lui laisse usurper trop de part dans les sentimens religieux, on se voue d'abord aux inutilités de la vie contemplative, et on finit par se livrer aux dangereuses illusions du mysticisme. Faudroit-il proscrire l'imagination?»

»Tout ce que je viens de dire me conduit à un petit nombre de résultats fort simples : il ne faut point proscrire les lumières, pas davantage chercher à en arrêter la propagation ; *il faut s'en servir*, *en régler l'usage*, *en discréditer*, *et*, *au besoin*, *en réprimer l'abus*. On y réussira, vis-à-vis des hommes à faire, par l'exécution d'un plan d'éducation générale fortement et moralement combiné ; on y réussira, vis-à-vis des hommes faits, si, en attendant les fruits éloignés de cette éducation, tous les hommes, qui ont la tête saine et le cœur droit, montrent en face le bon usage qu'ils savent faire des lumières, à ceux qui aspirent à en abuser.»

» Si l'on accordoit un moment que la propagation des lumières est une manie maladive de nos sociétés modernes, il faudroit signaler aussi une maladie plus évidente des temps actuels : notre civilisation a trouvé, dans ses perfectionnemens même, plus d'un moyen de s'égarer; on a fini par imaginer un cercle de jouissances et de convenances sociales d'où l'on ne doit point sortir sous peine de singularité, et qu'on considère comme la grande affaire de tous ceux pour qui le travail n'est pas une nécessité; tout le reste n'est qu'accessoire. On demeure en dehors de l'action du Gouvernement, et on lui demande la garantie des jouissances qu'il nous assure, pour prix d'une déférence passive, à-peu-près comme certains dévots contemplatifs demandent à Dieu des grâces, sans joindre les œuvres à la prière. Rien de coupable dans l'intention; mais rien de plus dangereux dans le fait, que cet aveuglement qui ne permet pas d'apercevoir combien les temps sont changés. Si vous voulez maintenir dans la société une puissance conservatrice, hâtez-vous de retourner cette existence sociale : que le travail, par lequel l'individu ajoute sa force à l'action centrale du Gouvernement, soit, pour tous, l'occupation principale, et que les jouissances sociales ne soient que les délassemens d'une vie utilement active. Si le sentiment du danger amenoit cette révolution des habitudes, le danger auroit été une faveur de la Providence ! »

» Presque tous les problêmes qu'offre la vie sociale, même les plus ordinaires, ceux que nous devons résoudre tous les jours, si nous voulons établir une exacte conformité entre la règle de nos devoirs et notre conduite, sont liés à des considérations si étendues et si multiples, que nous ne saurions assez admirer l'enchaînement des motifs qui influent sur notre vie pratique. Rien, cependant, ne nous paroît moins compliqué que l'exercice habituel de notre raison,

parce qu'il entre, pour nous, une sorte d'instinct dans le raisonnement, et que nous sommes souvent gouvernés par le cœur, dont tous les mouvemens sont rapides, en même temps que simples. Le cœur nous égare quelquefois ; *le raisonner*, (je ne dis pas la raison) nous trompe plus souvent: où donc trouver la règle infaillible d'une sagesse qui marque avec précision toutes les limites ? Je doute que l'homme le plus calme, doué de l'esprit le plus juste, pût y atteindre par la réflexion, et je pense que tous les hommes devroient la chercher *dans les Livres saints*, qui sont le véritable arbre de la science du bien et du mal............

....

Hofwyl est devenu un des rendez-vous de la bonne compagnie de l'Europe. On ne va guères en Suisse, sans se proposer d'aller à Hofwyl. Dans la belle saison, on ne peut pas évaluer à moins de *douze* ou *quinze*, par jour, le nombre des étrangers qui y abordent : c'est un résultat nécessaire du grand éclat qu'Hofwyl a jeté dans le monde; les ouvrages, imprimés à diverses époques, où il est question d'Hofwyl, ont excité une curiosité qu'on a voulu satisfaire; la mode dont l'empire s'étend à tout, s'en est mêlée ; et le concours des voyageurs, qui se sont dirigés sur Hofwyl, est (puisqu'il faut le dire), devenu une foule. »

» Cette affluence des étrangers à Hofwyl est-elle un avantage pour les établissemens que Mr. de Fellenberg y a fondés, ou pour la cause de l'éducation à laquelle il s'est voué ? oh, Bon Dieu, non ! voilà ce que je me vois forcé de répondre. »

» Quiconque aura été dans le cas d'interroger un grand nombre des voyageurs qui ont été à Hofwyl, et qui se sera rendu compte des dispositions où il les aura trouvés, divisera, comme moi, ces visiteurs *en cinq Classes*. »

» 1.° Un très-grand nombre de voyageurs, d'une igno-

rance complète en fait d'agriculture et d'éducation. Il est impossible qu'ils voient à Hofwyl autre chose qu'un peu de matériel : cependant, sur ce qu'ils ont vu, ils se font un Hofwyl imaginaire qu'ils se permettent de juger; et, comme de raison, parmi eux, ce sont ceux qui ont le plus d'esprit et d'imagination, qui donnent le plus de latitude aux illusions qu'ils se sont faites. Ces voyageurs répandent ensuite nécessairement, en Europe, des idées très-fausses sur Hofwyl; et il faudroit les remercier, quand ils se bornent à en donner des notions insuffisantes et superficielles. »

» 2.° Un certain nombre d'hommes, plus ou moins éclairés, qui sont partis de chez eux, imbus de préventions défavorables contre Hofwyl : ceux-ci y portent plus d'envie de recueillir des faits pour justifier leur aversion, que de désir de rectifier, par un examen impartial, des opinions qui leur viennent d'autrui. Il est probable que ces opinions seroient singulièrement modifiées, s'ils restoient à Hofwyl le temps nécessaire pour bien voir : mais ils y passent *trois heures*, questionnent peu, ne discutent point, regardent tout avec la lunette des hommes à préjugés. Ils partent, emportant avec eux ce qu'ils étoient venus chercher, c'est-à-dire, un titre pour dire qu'ils ont vu, et que leur examen personnel a confirmé le jugement qu'ils avoient porté de loin. Quand on a passé un an à Hofwyl, et qu'on a dû avouer que cet espace de temps étoit insuffisant pour le bien connoître, on a le droit, sans doute, de trouver ridicule la prétention de ceux qui veulent le juger *en trois heures* : mais ce ridicule, très-réel, ne peut pas être généralement senti : aussi n'arrête-t-il point les jugemens de la malveillance, qui se propagent en raison directe de la passion qu'elle met à les prononcer ! »

» 3.° Quelques hommes à cervelle exaltée, manquant de goût et de mesure, pour qui les idées justes sont fades, et qui sont hors d'état de mettre un frein à leur enthousiasme.

Quand ils voient à Hofwyl les travaux réunis de l'agriculteur habile, du mécanicien ingénieux, de l'instituteur philosophe et du bienfaiteur éclairé de l'humanité, ils perdent de vue la modération d'idées dont ils auroient aussi pu trouver l'exemple à Hofwyl; ils partent pour distribuer des éloges dont ils sont incapables de prévoir le contre-coup: Mr. de Fellenberg n'est plus un homme supérieur; c'est un prophète! Hofwyl est la pierre angulaire d'un édifice de régénération universelle! Ainsi, ils travestissent, au gré d'une imagination sans bride, le philosophe simple et modeste, et ils lui prêtent les ridicules dont il est le plus éloigné. De tels amis sont, dans le fait, des ennemis très-dangereux; et, comme ils portent, le plus souvent, dans la politique, le délire d'exaltation qui paroît être une des conditions de leur existence, ils fournissent des armes à cette malveillance scrutatrice qui tire parti de tout, et qui s'appuie de leurs éloges pour supposer des relations qui n'existent pas, et pour faire envisager les instituts d'Hofwyl sous le rapport le plus contraire aux intentions réelles de leur fondateur. »

» 4.° Des voyageurs qui sont venus pour voir Mr. de Fellenberg, et qui partent, sans l'avoir vu. Ceci demande une explication: sur *quinze* personnes qui arrivent à Hofwyl dans un jour, Mr. de Fellenberg en voit *une*; et c'est beaucoup, d'après la nature et l'immense étendue de ses occupations; les *quatorze* autres auroient voulu le voir; il a dû s'y refuser; elles se promènent *trois-quarts d'heure avec un Cicerone de bureau*, qui a de la complaisance sans instruction, et qui ne connoît, des instituts, que leur comptabilité; elles voient quelque chose du matériel; elles questionnent, mais les personnes attachées à l'institut, qui pourroient leur répondre avec connoissance de cause, sont plus utilement occupées ailleurs: ces voyageurs apprennent, ce-

pendant, que Mr. de Fellenberg a vu un autre voyageur; tous, à tort ou à droit, ont la prétention de valoir, pour le moins, celui qui a été reçu, et ils prennent pour une préférence, qui blesse leur amour-propre, la circonstance fortuite qui a suspendu les occupations obligées de Mr. de Fellenberg, au moment où le voyageur qu'il a reçu est arrivé, pour les rendre, l'instant d'après, encore plus impérieuses. Il faudroit méconnoître la pente naturelle du cœur humain, pour ne pas sentir que ces voyageurs désappointés se retirent, éminemment prédisposés à accepter les impressions défavorables à Hofwyl, qu'on distribue très-libéralement dans le voisinage. »

» 5.° Quelques observateurs éclairés des hommes et des choses, sérieusement occupés, en voyageant, d'examiner, d'étudier, de s'instruire. Ceux-ci sont utiles à Hofwyl et Hofwyl leur est utile. Ils sont utiles à Hofwyl par une critique lumineuse, dont on profite ; Hofwyl leur est utile, parce qu'ils y recueillent des faits nouveaux et des exemples instructifs : aussi, cette classe de voyageurs séjourne plus *de vingt-quatre heures* à Hofwyl, ne parcourt pas la Suisse sans y revenir, et n'exprime son opinion sur ce grand établissement, qu'après avoir acquis la conviction d'en connoître l'esprit. »

» Je crois avoir dit assez clairement pourquoi l'affluence des étrangers à Hofwyl lui est dommageable, à mon avis : elle place Mr. de Fellenberg dans l'alternative pénible, ou d'accepter des distractions très-préjudiciables à de plus grands intérêts, ou de faire chaque jour des mécontens, dont quelques-uns deviennent des détracteurs. Ses amis feront des vœux, pour que ceux qui n'ont, ni le gout de l'agriculture, ni les connoissances qui mettent à même de juger un systême d'éducation, se déshabituent du chemin d'Hofwyl, où il n'y a pour eux, qu'un spectacle sans vie et sans intérêt;

ils désireront au contraire y voir arriver, plus souvent, de ces hommes qui peuvent, en étudiant les instituts, en examinant leurs travaux, en discutant les principes, offrir un échange de lumières ; qui ajouteroit à la perfection de ce qui est à Hofwyl, et par lequel on exporteroit, d'Hofwyl, ce que l'on feroit très-bien, ailleurs, d'en imiter. »

» Dans le grand nombre des voyageurs qui arrivent à Hofwyl, il en est qui demandent à être introduits dans les leçons ; on le leur refuse : plusieurs s'en formalisent ; quelques-uns même supposent que ce refus a pour motif l'intérêt de leur cacher quelque chose. Très-souvent, on m'a demandé le pourquoi de ce ce refus ; j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de communiquer cette observation à Mr. de Fellenberg ; je vais retracer fidèlement la substance de sa réponse. »

» Il seroit difficile de ne pas convenir que l'affluence des » étrangers à Hofwyl est un obstacle à la publicité des » cours : à l'âge qu'ont la plupart des élèves de cet éta- » blissement, l'arrivée d'un étranger, introduit dans les le- » çons, est un événement, par conséquent une distraction. » Si l'on accordoit l'admission à l'un, il seroit fort injuste » de la refuser à l'autre : et ainsi de l'un à l'autre, pendant » toute la belle saison, grâce à une facilité véritablement » condamnable, les cours d'études deviendroient des cours » de distraction. Il n'est pas permis d'oublier que les leçons » doivent avoir lieu pour produire l'instruction des élèves, » et non pour donner pâture à la curiosité des étrangers. » On manqueroit à toutes les convenances, et l'on trom- » peroit l'intention des parens, si, au lieu de s'occuper des » élèves exclusivement dans l'intérêt de leur éducation, l'on » consentoit à les donner en spectacle.

» L'intérêt de la cause générale de l'éducation peut mo- » tiver, cependant, de loin en loin, des exceptions à une

» règle, d'ailleurs très-sage : un homme instruit voyage » avec l'intention de rapporter, dans sa patrie, la con- » noissance des pratiques d'éducation, des méthodes, des » procédés d'instruction, dont il jugeroit que l'introduction » peut y être utile ; il ne se borne pas à l'avancer; il prouve » la gravité de son intention, en s'établissant à portée » d'Hofwyl, en y formant des liaisons, en y prolongeant » son séjour, de manière à constater qu'il ne veut pas se » réduire à une observation oiseuse et superficielle : dans » ce cas-là, il obtiendra assurément l'autorisation de Mr. » de Fellenberg et l'agrément des professeurs, pour assister » aux leçons qui pourroient l'intéresser. »...............

....

» Mr. de Fellenberg a beaucoup bâti à Hofwyl : depuis quelque temps, sur-tout il a multiplié les constructions ; chaque année, de nouveaux édifices surprennent l'œil du voyageur qui revient en Suisse. C'est une preuve (soit dit en passant), qu'il n'est, ni à la fin de ses entreprises, ni au bout de ses ressources, ni au terme de ses conceptions (1). »

» Un des bâtimens nouveaux, (qui sera bientôt achevé), a donné lieu à un *petit conte* : je ne le trouve pas assez piquant, pour le placer ici dans la vue d'amuser le lecteur; mais je le citerai comme un exemple de la manière dont

(1) Il y a long-temps que les bâtimens, qu'on a construits à Hofwyl, y étoient nécessaires : il y a long-temps aussi qu'ils seroient achevés, s'il n'avoit pas été raisonnable de connoître, avant d'aliéner à cet emploi un capital aussi considérable, jusqu'à quel point on pouvoit compter sur la confiance des parens, et si c'étoit de manière à garantir l'avenir de l'Institut ; il convenoit aussi de savoir s'il seroit possible de réunir à Hofwyl le personnel très-nombreux en professeurs, indispensable d'après le plan d'éducation et d'instruction qui avoit été conçu.

on suppose des intentions, quand on ne se fait point un scrupule d'imaginer, faute de savoir. On a supposé que Mr. de Fellenberg avoit trouvé tout simple de spéculer sur l'affluence d'étrangers que la célébrité d'Hofwyl y conduit, et l'on a dit qu'il faisoit construire, à portée d'Hofwyl, une auberge, ou, plus noblement, un tourne-bride. Substituons la vérité : une des ailes de la maison considérable, dont il est question, est destinée à loger des professeurs ; l'autre moitié sera réservée pour offrir des logemens aux parens des élèves, lorsqu'ils viendront les voir. Mr. de Fellenberg sent l'importance que des rapports directs, assez fréquens, entre les enfans et les auteurs de leurs jours, entretiennent et vivifient les premiers sentimens de la nature : en même temps, il redoute que ces rapports, si précieux, n'interrompent les habitudes qui font partie des moyens d'éducation à Hofwyl, lorsqu'ils ont lieu par des voyages et des séjours dans la maison paternelle. Il est donc naturel que, voulant interdire les voyages qui éloigneroient les enfans d'Hofwyl, et désirant au contraire, y attirer les parens, il procure à ceux-ci des facilités pour y être avec agrément et économie. Rien, assurément, ne ressemble moins à une spéculation de finance, que la destination donnée par Mr. de Fellenberg au bâtiment dont je viens de parler : et cette nouvelle construction devroit même être considérée comme un luxe de dépense, sans le but utile que Mr. de Fellenberg s'est proposé en la faisant. »

» Mr. de Fellenberg connoît tout le prix des rapports établis par la nature entre les élèves et leurs parens, et il considère ces rapports comme sacrés : quand sa raison ne lui apprendroit pas à les apprécier, son cœur lui feroit sentir tout ce qu'ils valent : il est père. Comme instituteur, il regarde l'amour filial, soigneusement entretenu, comme un des grands moyens de l'éducation, et il pense, que le

désir de plaire à ses parens, et de s'acquitter vis-à-vis d'eux est, parmi les motifs d'encouragement qu'on peut offrir à de jeunes élèves, un de ceux qui ont le plus de pureté et d'efficacité. »

» Ceci m'amène à parler de quelques reproches de sévérité, que j'ai entendu exprimer sur la conduite de Mr. de Fellenberg relativement aux rapports les plus naturels de ses élèves, conduite que l'on blâmoit comme n'étant point justifiée par des motifs satisfaisans et raisonnables. Ces reproches portoient sur la correspondance, sur les cadeaux que les élèves sont dans le cas de recevoir, et sur les livres qu'on croit quelquefois pouvoir leur envoyer. Pour pouvoir estimer la valeur de ces reproches, j'ai été à la source (c'est là qu'il seroit toujours raisonnable de chercher à puiser les motifs), et voici ce que j'ai recueilli. »

» Les rapports de correspondance, entre les élèves et » les auteurs de leurs jours, devant être considérés comme » inviolables et sacrés, la règle à Hofwyl est de n'y fixer » aucune limite, loin d'y opposer aucun obstacle, et de » n'y exercer, ni surveillance ni influence : mais toute autre » correspondance est sévèrement interdite, sauf une autori- » sation spéciale. »

» Mr. de Fellenberg exige que les parens s'entendent » avec lui, relativement aux présens que leur tendresse des- » tine à leurs enfans. Il n'y a point selon lui, de chose » indifférente dans une éducation bien ordonnée; la moindre » chose peut y nuire, et la plus petite peut y servir : on » sent assez que, par la nature des cadeaux, on pourrait » exciter la gourmandise, inspirer le goût des frivolités, » favoriser l'habitude des fantaisies, faire naître la vanité » du luxe, etc., etc., et que l'on peut, au contraire, par » un choix de présens bien combinés, en général apprendre » aux enfans à préférer les choses utiles et solides à des

» objets brillans et superflus, en particulier récompenser
» en eux des progrès remarquables dans quelque branche
» de l'instruction, en leur faisant trouver, dans les présens
» mêmes, des moyens auxiliaires pour le travail.

» Les envois de livres doivent être encore plus sévère-
» ment surveillés. Ce n'est assurément pas que les parens
» transmissent jamais à leurs enfans ce qu'on appelle pro-
» prement de mauvais livres : mais ils leur enverroient
» souvent ceux qui sont au-dessus, ou au-dessous, de la
» portée de ces jeunes cerveaux; d'ailleurs, chaque branche
» de l'instruction, à Hofwyl, a un objet spécial, une di-
» rection positive et très-déterminée, avec laquelle un livre
» très-bien fait peut fort bien n'être pas d'accord : ainsi,
» la lecture d'un livre excellent peut mettre une sorte de
» confusion dans la tête de l'élève, si les principes, que le
» livre renferme, sont exposés d'après une méthode, qui
» ne soit pas en harmonie avec celle qu'on emploie, dans
» le même temps, pour lui communiquer les mêmes prin-
» cipes par l'instruction orale. Mr. de Fellenberg pense en-
» core que le goût estimable de la lecture vient tout natu-
» rellement à l'epoque, (placée au-delà de l'éducation),
» où ce goût est profitable, parce qu'on est en état de ju-
» ger de ce qu'on lit, et que, jusque-là, il doit être dé-
» couragé, au lieu d'être stimulé : dans un cours d'éduca-
» tion bien combiné et bien plein, il ne doit pas rester de
» temps pour la lecture; et, comme il n'y a rien de si fa-
» cile que de lire, et qu'on peut même se plaire à ce
» qu'on lit, sans s'en pénetrer, la lecture devient une dis-
» traction qui dégoûte de l'étude, et qui rend même quel-
» quefois l'élève incapable de l'attention soutenue et pénible
» à laquelle est attaché le succès de plus d'un genre de tra-
» vail. »

»En terminant cette dernière ligne, je regarde en arrière,

et je suis effrayé de l'étendue que mon ouvrage a acquise : combien il paroîtra long, si je n'ai pas sû réussir à y répandre de la variété et de l'intérêt ! mais l'intérêt même, qui doit résulter du sujet, me rassure. »

» J'ai prolongé mes séjours à Hofwyl tout le temps nécessaire pour avoir le droit de penser que j'ai pu me rendre compte des instituts, d'après une connoissance approfondie des détails ; je n'ai pas négligé, pour cela, de lire tout ce qui a été publié sur Hofwyl ; mon lecteur s'apercevra, je l'espère, que je n'ai pas copié : mais j'ai été singulièrement frappé (je dois le dire) du mérite de deux publications, le Rapport de Mr. le Comte de Capo-d'Istria à S. M. l'Empereur Alexandre, et les insertions successives relatives à Hofwyl, qu'on trouve dans la *Bibliothéque Britannique*, et qui sont l'ouvrage de Mr. Charles Pictet de Rochemont. Personne n'a saisi l'ensemble des vues de Mr. de Fellenberg avec plus d'élévation, de rapidité et de justesse, que le Ministre Russe que je viens de nommer; personne n'a parlé d'Hofwyl avec plus de vérité, de clarté et de talent que Mr. Pictet, et il a fait une impression profonde, parce qu'il sait plaire en instruisant. Ce n'est point du tout par un acte de cette modestie trop commune, qui semble tendre la main pour quèter des éloges, mais bien par une entière conviction, que je place mon ouvrage fort au-dessous de ceux que je viens de citer; ceux-ci, néanmoins, ne rendoient pas le mien superflu : j'ai pris beaucoup plus d'espace, et je dois être plus complet. »

VOYAGES.

Travels in Sicily, Greece and Albania, etc. Voyages en Sicile, en Grèce, et en Albanie, par le Rév. Thos. Smart Hughes, enrichis de cartes géographiques, vues, etc. Deux vol. in-4.° Londres 1820.

(*Premier extrait*).

Les événemens qui se passent actuellement en Grèce, excitent la curiosité du public européen à un tel point, que tout ce qui sert à faire connoître ce pays, ou les diverses peuplades qui l'habitent, ne sauroit manquer d'inspirer un grand intérêt. Nous pensons donc que nos lecteurs liront avec plaisir quelques observations sur différentes parties de la Grèce, faites par un Anglais, qui nous paroît réunir à beaucoup d'instruction un esprit éclairé et une grande impartialité. Le voyage de Mr. Hughes n'a pas tout-à-fait le mérite de la nouveauté, puisqu'il l'a fait dans les années 1813 et 1814; mais on y trouve néanmoins des détails qui ne sont point généralement connus.

Après avoir parcouru la Sicile, Mr. Hughes mit à la voile pour la Grèce, et arriva à l'île de Zante au mois de septembre 1813. Il débarqua dans la ville du même nom, bâtie en amphithéâtre autour d'une vaste baie dans un site très-pittoresque. L'intérieur de la ville se fait remarquer par beaucoup de propreté et de régularité. Elle renferme soixante-deux églises, cinq chapelles, deux couvens de moines et deux

deux de religieuses, un grand hôpital, un hôpital pour les enfans trouvés, un grenier public, un arsenal, un lazaret, une caserne et une prison. Le nombre de ses habitans s'élève à environ douze mille, ce qui fait les deux cinquièmes de la population totale de l'île. Celle-ci a soixante-dix milles de circonférence, et contient environ soixante villages, ou hameaux.

Les principales productions de l'île de Zante consistent en vin, huile et raisins pour le commerce. Ses vins sont très-estimés dans toute la Grèce, et l'on en récolte environ quarante-cinq mille barriques de Venise par an. Ses huiles sont d'une très-bonne qualité, mais peu abondantes, ensorte qu'elles sont toutes consommées dans l'île même. Les raisins secs sont le principal article de l'exportation de Zante. On en expédie annuellement environ quatre-vingt mille quintaux pour l'Angleterre, la Hollande, la Suède, l'Allemagne et Venise. La plante qui produit ce fruit (*vitis corinthiaca*) s'élève à-peu-près à trois ou quatre pieds de hauteur. La feuille est plus petite que celle de la vigne ordinaire; son fruit, d'un beau pourpre, est d'un goût très-agréable, légèrement acide. Pour arriver à toute sa perfection, cette vigne exige un terrain sec et calcaire, et une exposition qui la garantisse des vents; aussi elle ne prospère que sur les côtes septentrionales de la Morée, et des îles de Zante, de Céphalonie et d'Ithaque; c'est sans aucun succès qu'on a essayé de la cultiver dans les autres îles Ioniennes. Elle ne commence à être en plein rapport qu'au bout de sept ans, et peut durer près de cent ans, si elle est bien soignée. Ses grappes mûrissent vers la fin de juillet, mais les vendanges ne commencent guères avant la fin d'août. On étend alors les grappes avec soin sur une aire couverte d'une espèce de mastic; on les retourne tous les jours; et lorsque la saison est favorable, ce qui est presque toujours le cas,

elles sont sèches au bout de dix ou douze jours et propres à être emmagasinées ; lorsque la saison est pluvieuse, l'opération manque, et l'espoir du cultivateur est entièrement détruit.

L'île de Zante exporte encore des oranges, des limons, et des citrons ; on y élève des vers à soie, et l'on y cultive le coton. Toutes ces diverses productions s'envoient dans l'Europe occidentale, et sont payées en espèces sonnantes, qui servent aux habitans de l'île à acheter sur le continent de la Grèce, du blé, du bétail, du fromage, du poisson salé et du bois. Les revenus publics, provenant des droits d'exportation et d'importation, de la ferme du tabac, et des taxes directes, sont estimés à cent trente mille dollars, somme insuffisante pour les dépenses que le Gouvernement britannique est obligé d'y faire.

Les habitans de Zante sont divisés en trois classes, les nobles, les citoyens et les paysans. Les premiers, pour la plupart d'origine vénitienne, jouissoient d'énormes privilèges sous la domination de Venise, et en abusoient étrangement aux dépens du bon ordre et de la justice. Ils sont contenus actuellement par le Gouvernement britannique et vivent presque tous retirés dans leurs terres. Les individus de la seconde classe offrent un singulier mélange d'habitudes, de mœurs, et de costumes grecs et italiens. Ils sont vifs, vindicatifs, et fort attachés à leur sol natal ; rarement ils quittent leur île pour des entreprises mercantiles. Les paysans ne sortent jamais sans armes : naturellement irritables, ils sont devenus plus disposés encore à commettre toute sorte de violences, par l'impunité qu'ils pouvoient toujours obtenir à prix d'argent des autorités vénitiennes.

A la tête de l'église grecque de Zante se trouve un *Protopapas* ou archi-prêtre, nommé tous les cinq ans par le Gouvernement exécutif, et relevant de l'évêque de Cépha-

lonie; il est assisté par vingt-cinq *pentadi* ou chanoines élus par ce même évêque.

Les catholiques romains, dont le culte a été introduit à Zante par les Vénitiens, sont sous la direction spirituelle d'un évêque, duquel relèvent aussi les îles de Céphalonie, d'Ithaque, de Sainte Maure et de Cerigo, ainsi que les villes de Prevesa et de Vonizza, situées sur la terre ferme; ils ont une cathédrale avec un chapitre de douze chanoines, quatre églises et plusieurs monastères.

L'histoire ancienne de Zante n'offre aucun événement digne d'être rapporté. Lors de l'assujettissement de la Grèce, elle passa, ainsi que toutes les autres îles, sous la domination romaine. Elle partagea ensuite toutes les vicissitudes qu'éprouva l'empire d'Orient; en 1479, elle fut attaquée, prise, et dévastée par une flotte turque. Six ans après, les Vénitiens l'achetèrent; la peuplèrent de malheureux Grecs, que la tyrannie des Mahométans avoit chassés de la Morée, et la conservèrent pendant trois siècles. Lors de la chute de la république de Venise, en 1797, Zante, avec les autres îles Ioniennes, fut cédée à la France. Délivrées du joug français par les armes réunies des Russes et des Turcs, en 1801, elles formèrent la *république des Sept Iles*, dont le gouvernement étoit présidé par le prince Comuto, noble Zantiote d'un caractère irréprochable, et d'un mérite généralement reconnu. La paix de Tilsit, en 1807, mit fin à cette république naissante et replaça les îles Ioniennes sous la domination de la France; mais en 1810 le général anglais Oswald s'empara des îles de Céphalonie, Cerigo, Ithaque, Sainte Maure et Zante. Il fit de la ville de Zante la capitale des *Iles libres Ioniennes;* ce ne fut qu'à la chûte de Bonaparte que le siège du gouvernement fut transféré à Corfou.

Depuis l'établissement des Anglais dans les îles Ioniennes,

Zante possède une gazette, intitulée les *Ephémérides ioniennes*, qui embrasse la politique et la littérature, et qui est fort répandue, soit dans les îles, soit sur le continent voisin. Cette gazette donne occasion à Mr. Hughes de faire quelques réflexions sur l'état des Grecs modernes. Nous allons les traduire en entier, afin de donner à nos lecteurs une idée des sentimens et de la manière de s'exprimer de notre voyageur.

« On ne sauroit voir, dit Mr. Hughes, l'établissement d'une imprimerie dans cette partie de l'Europe, et ce qui en est le résultat nécessaire, la publication de livres élémentaires, d'ouvrages qui traitent d'objets d'utilité publique, et de recherches scientifiques, sans se livrer à l'espoir, que le plan d'amélioration suivi par le Gouvernement des îles Ioniennes, aura les conséquences les plus heureuses, non-seulement pour cette république, mais encore pour ses voisins, pour cette race infortunée qui occupe le sol où reposent les cendres de tant de héros, de tant de beaux génies. Ce sujet a occupé dernièrement parmi nous, l'attention publique, et en effet, où pourroit-il exciter un plus vif intérêt, qu'au milieu d'une nation, dont la jeunesse studieuse puise une grande partie de ses sentimens nobles et généreux dans la lecture des inimitables écrivains de l'ancienne Grèce ?»

» Jamais peuple n'a eu autant de droit à l'intérêt du monde entier, que les Grecs modernes; leur sort est sans exemple dans les annales de l'histoire. Plusieurs siècles d'un despotisme dégradant sous les Empereurs de Byzance avoient détruit leur caractère national, et les avoient réduits à un état de foiblesse tel, qu'ils n'étoient plus qu'une proie facile pour le premier conquérant. Les fanatiques Musulmans n'eurent qu'à se montrer pour les soumettre; irrésistibles dans l'attaque comme les vagues de l'océan, ils faisoient trembler sur leurs trônes tous les princes de la chrétienté; com-

ment les bras énervés des Grecs auroient-ils pu arrêter leur marche victorieuse ? »

» D'autres nations encore ont vu leur territoire envahi par des barbares, et ont subi le joug de la force ; mais, partout ailleurs les vaincus se sont amalgamés peu-à-peu avec les vaiqueurs, et les uns et les autres, oubliant leurs anciennes inimitiés, ont fini par ne former plus qu'un seul et même peuple. Les Grecs seuls, gémissent depuis plus de trois siècles sous un joug, aussi pesant aujourd'hui qu'il l'a été le premier jour ; ils gémissent sans consolation, sans espoir, abandonnés du monde entier et séparés de leurs oppresseurs par une ligne de démarcation ineffaçable. Les tyrans qui les foulent aux pieds, ne sont maintenant redoutables qu'à leurs malheureux esclaves ; leur ardeur militaire s'est évaporée avec leur enthousiasme religieux, et le souvenir de leurs anciens exploits est tout ce qui leur reste de leur gloire passée. Mais leur foiblesse même fait leur sécurité ; et leur trône chancelant est soutenu par les puissances européennes, parce qu'elles le considèrent comme une barrière opposée à l'agrandissement de leurs ambitieux voisins. Ainsi le Croissant, quoique dans son déclin, a conservé tout son éclat ; les Princes de la Chrétienté voyent d'un œil indifférent des barbares, souillés des vices les plus odieux, ennemis jurés de la foi chrétienne, dépeupler la plus belle contrée de la terre, en massacrer les habitans par milliers et les abreuver de traitemens indignes ; on ne craint pas même de traiter d'impolitique ou d'injuste, tout projet tendant à leur délivrance, sous prétexte que les Grecs ne sont pas dignes d'être libres. »

» Ce seroit absurde d'espérer qu'une puissance quelconque de l'Europe voulût entreprendre une guerre pour délivrer les Grecs, à moins d'y être poussée par un motif d'ambition ou d'agrandissement ; et dans ce cas les autres puissances

ne manqueroient pas de la forcer d'abandonner ses projets; alors les Grecs resteroient de nouveau exposés à la rage de leurs tyrans, comme lors de la dernière invasion de la Russie, qui n'eut d'autre résultat que d'occasionner des massacres épouvantables, et de faire succéder le calme de la mort à quelques instans d'espérance (1). Ainsi les Grecs doivent redouter toute invasion étrangère, et considérer ces amis intéressés, comme des ennemis mortels. »

» Quel espoir leur reste-t-il donc, me demandera-t-on, et que peuvent faire pour eux les autres nations chrétiennes? — Leur fournir les moyens de conquérir eux-mêmes leur liberté. Et ces moyens ne sont pas seulement des armes et des subsides; dans l'état moral où ils sont, ils ne sauroient guères en faire usage : car on ne peut se dissimuler qu'à peu d'exceptions près, ils sont extrêmement ignorans et démoralisés. Mais au lieu de leur reprocher ces vices, résultat inévitable de l'oppression sous laquelle ils gémissent, que les nations européennes les aident à sortir des ténèbres de l'ignorance et à briser les chaînes de la superstition; on les verra bientôt développer autant de qualités qu'on leur a reproché de défauts jusqu'à présent. Si une fois les lumières pénètrent dans la Grèce, nous verrons les Grecs secouer le joug de l'esclavage et renverser l'odieux pouvoir qui les tient enchainés. »

» En me livrant à ces doux rêves, je me plaisois à penser, (c'est ainsi que Mr. Hughes termine sa digression) que l'Angleterre seroit probablement la nation à laquelle la Grèce devroit sa délivrance; et que les lumières se répandroient des

(1) On sait qu'à cette époque le Divan fut sur le point d'ordonner l'extermination des Grecs, et qu'il ne fut retenu que par une observation du fameux Hassan, Capitan Pasha, qui demanda à ses collègues, qui est-ce qui payeroit à l'avenir la capitation, si l'on massacroit tous les Grecs.

îles Ioniennes, comme d'un centre, sur le continent de la Grèce. Je voyois les yeux des Grecs tournés vers l'Angleterre, implorer sa pitié et sa protection; je voyois ma patrie répandre les bienfaits de la civilisation sur ses protégés, et je formois des vœux ardens pour qu'elle suivit toujours la même marche; pour que jamais elle ne sacrifiât les intérêts de l'humanité à une fausse politique, qui auroit pour unique résultat de lui aliéner les cœurs de ce peuple infortuné, de le forcer à se jeter dans les bras d'une autre puissance, et d'en augmenter l'accroissement d'une manière funeste pour le repos et la prospérité des Etats européens (1). »

....

En quittant Zante, Mr. Hughes fit voile pour *Patras*, avec l'intention de parcourir toute la *Morée*. On sait que cette presqu'île est une des quatre provinces ou Sandgiaks qui donnent le titre de Visir au Pasha qui les gouverne. Elle contient environ 400,000 habitans, et est divisée en dix-neuf districts à la tête de chacun desquels se trouve un gouverneur ou *vaïvode*. Tous ces gouvernemens s'achètent à Constantinople, et le revenu que le trésor du Grand-Seigneur en retire, est estimé à 20000 bourses. Quelques districts de la Morée ne rapportent rien à l'Etat, parce que leurs revenus ont été affectés par la dévotion des Sultans, à l'entretien de certaines mosquées; ces districts portent le nom de *Vacouf*, et sont administrés par un trésorier intitulé *Nazir*. D'autres districts refusent toute obéissance à la Porte, et maintiennent leur indépendance à la faveur de la bravoure de leur habitans et de l'accès difficile de leur territoire. La population de la Morée diminue sensiblement, mais le tribut que chaque district est obligé de payer annuellement, n'en reste pas moins toujours le même.

---

(1) Le lecteur voudra bien se rappeler que ceci a été écrit en 1813. (N. du R.)

La ville de Patras ne renferme que peu d'antiquités dignes d'être remarquées, mais sa belle position au pied du mont *Voïthia* est faite pour donner au voyageur une idée favorable des sites de la Grèce. Principal entrepôt du commerce de la Morée, elle est occupée par plusieurs consuls européens; en même temps, elle sert de réfuge à tous les malfaiteurs des îles voisines, qui s'y rendent pour se soustraire aux poursuites de la justice. Les habitans turcs de Patras, se prévalent de cette circonstance, et se permettent toute sorte d'excès envers les étrangers, sous prétexte que sans une sévérité excessive, il seroit impossible de maintenir l'ordre au milieu d'une aussi vile populace. Mr. Hughes fut témoin lui-même d'une scène où il put voir les moyens expéditifs dont on se sert pour arrêter les désordres. Une querelle s'étant élevée entre deux vagabonds de Céphalonie, et ayant attiré un grand nombre de spectateurs, plusieurs turcs, armés, les uns de longs bâtons blancs, les autres de poignards ou ataghans, sortirent des maisons voisines, se précipitèrent en furieux sur la multitude, frappèrent à droite et à gauche sans distinguer les coupables des innocens, poursuivirent les fuyards jusque dans les cafés publics, et ne se calmèrent qu'après avoir dispersé tout l'attroupement.

Mr. Hughes se rendit de Patras dans la province d'Arcadie, contrée dont la beauté n'est point au-dessous des descriptions poétiques que l'on en a données. Des hauteurs de *Suthena* qui la dominent, l'œil découvre une suite de terrasses naturelles, ombragées de forêts de platanes et de chênes, et arrosées par des ruisseaux d'une eau limpide. L'horison est borné d'un côté par de belles montagnes boisées au milieu desquelles s'élèvent de distance en distance, des pics de rochers, de l'autre par des collines couvertes d'une riche végétation. Au milieu de cette belle nature, on voit encore les bergers arcadiens garder leurs nombreux troupeaux, la houlette à

la main, ou bien s'étendre à l'ombre d'un hêtre ou d'un platane et charmer leurs loisirs en jouant de la flûte. « Mais, dit Mr. Hughes, « si les sons de ce rustique instrument réveillent dans l'ame du voyageur les souvenirs rians de l'ancienne félicité de l'Arcadie, qu'il se garde, sous peine de les voir s'évanouir aussitôt, d'examiner de près l'état physique et moral des habitans de ce beau pays. Au lieu d'une élégance champêtre, d'une simplicité pastorale, d'un état de douce paix, il ne trouveroit que misère et abattement; au lieu d'une race d'homme belle et vigoureuse, il ne trouveroit qu'une population clair-semée, épuisée par l'excès du travail, et flétrie par la faim et les intempéries des saisons; il verroit enfin un pays que la nature a comblé de ses plus beaux dons, desséché par le souffle du despotisme!»

Après avoir franchi les rivières Aroanine et Ladon, le même voyageur arriva dans la belle et fertile plaine de *Tripolizza*, où s'élevoient jadis deux grandes cités, Tégée et Mantinée. La ville de Tripolizza, capitale actuelle de la Morée, se trouvoit sous les ordres d'*Achmet Pasha*, despote orgueilleux et intraitable. Mr. H. désirant obtenir de lui un bouyourdee (1) et un Tartare, comme escorte afin de pouvoir traverser en toute sûreté son gouvernement, s'adressa à son interprête grec, Demetrio, et le pria de lui procurer une audience du Pasha. L'embarras de Demetrio à cette demande fut assez visible pour que Mr. Hughes cherchât à en pénétrer la cause, et il ne tarda pas à apprendre qu'Achmet, prétendoit avoir reçu des insultes de la part de quelques Anglais, et qu'il en avoit conçu une violente haine

(1) Le bouyourdee est un firman ou ordre qui autorise le voyageur à exiger gratis des chevaux de poste, le logement et même la nourriture dans toutes les villes soumises à la juridiction du Pasha qui l'a accordé.

contre toute cette nation. Cette circonstance rendoit la position de Mr. H. et de ses compagnons de voyage assez critique. Pendant plusieurs jours cependant, Demétrio les flatta de l'espoir d'être introduits auprès du Pasha, inventant tous les jours quelque nouveau prétexte pour expliquer les délais que souffroit cette audience. Les caprices et la cruauté d'Achmet en étoient la cause. Tantôt il avoit tué un turc d'un coup de pistolet, tantôt il avoit fait pendre une douzaine de Grecs; enfin il avoit fait enfermer dans des sacs et noyer quelques-unes de ses femmes pour cause d'inconduite. Dans cet intervalle plusieurs émissaires d'Achmet vinrent sonder nos voyageurs sur le but de leur voyage, et examiner leurs effets afin de voir s'ils en avoient d'assez précieux pour pouvoir les offrir en présent au Pasha et appaiser sa colère. Probablement ils ne trouvèrent rien qui pût tenter la cupidité de leur maître, car après une attente de plusieurs jours, le Pasha fit informer nos voyageurs par son interprête, que les routes étoient peu sures, et qu'il ne pouvoit permettre que ses *chers amis* s'exposassent aux dangers d'un voyage à travers son territoire. Mr. Hughes sachant que ce prétexte étoit sans aucun fondement, attendu que la sévérité d'Achmet avoit purgé toute sa province des brigands, pressa Demetrio de faire encore une tentative, et de présenter au Pasha les lettres de recommandation qu'il avoit apportées de Zante. Ce dernier essai réussit bien moins encore que les précédens. Le Pasha jeta ces lettres par terre, les foula aux pieds, et cracha dessus; puis cependant il permit à l'interprête de les lire; mais comme il se trouva par malheur qu'elles lui étoient adressées précisément par les personnes dont il prétendoit avoir à se plaindre, il en interrompit la lecture et s'écria avec des yeux étincelans de colère : « Va dire à ces Ghiaours de sortir sur le champ » de ma province, par le chemin le plus court, et de ne

» pas s'écarter de la route directe, sans quoi je ne réponds » pas de leur vie ; jamais ils n'obtiendront de moi ni bou- » yourdee ni escorte. »

Cette réponse mit le comble à l'embarras de Mr. Hughes. En restant à Tripolizza il craignoit d'augmenter encore la colère du Pasha, et en partant sans escorte il devoit s'attendre à toutes sortes de mauvais traitemens, d'autant plus, que même dans ses promenades autour de la ville, il étoit fréquemment insulté. D'ailleurs il étoit problable que personne n'oseroit lui louer des chevaux, et par conséquent il n'avoit guères d'autre perspective que de retourner à Patras à pied, en abandonnant son bagage. Au moment où il alloit prendre ce parti, il apprit par hasard, que *Nourri Bey* de Corinthe, Caimacan ou lieutenant du Pasha, pour lequel il avoit une lettre de recommandation, venoit d'arriver à Tripolizza. Il se fit conduire auprès de lui, en fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié, et le détermina, en lui envoyant le présent d'un beau télescope, à intercéder pour lui auprès du Pasha. *Nourri Bey* réussit mieux que ne l'avoit fait, l'interprête Demetrio, et obtint pour Mr. Hughes, non pas à la vérité la permission de parcourir le Péloponnèse, mais un firman qui l'autorisoit à prendre le chemin de l'Isthme de Corinthe ; il lui donna de plus un de ses gens, pour lui servir d'escorte. C'est ainsi que se termina à sa grande satisfaction son avanture de Tripolizza.

La route que prit Mr. Hughes le conduisit d'abord à *Argos*, où il résolut de s'arrêter pendant quelques jours pour en visiter les environs. Sa première excursion fut dirigée vers la citadelle de *Tiryns*, située à une lieue d'Argos, dont les énormes murs bravent depuis 3000 ans les injures du temps, et sont probablement encore dans le même état, où ils étoient du temps de Pausanias, qui en parle comme de constructions dignes d'être comparées aux pyramides d'Egypte.

La citadelle de Tiryns est bâtie sur une petite éminence qui s'élève presque perpendiculairement au-dessus de la plaine, et qui a 295 yards de long, sur 75 de large. Une large rampe d'escaliers conduit à la principale entrée de la citadelle, protégée par une tour massive : du côté de la mer, les murs sont surmontés, de galeries qui ont de grandes ouvertures de forme triangulaire, à travers lesquelles probablement les assiégés lançoient des armes de trait sur les assiégeans. Les pierres employées à la construction de la citadelle sont d'énormes polyèdres, entassés irrégulièrement les uns sur les autres, sans être maintenus en place, autrement que par leur propre poids; les intervalles entre ces polyèdres sont remplis de petites pierres, dont une partie sont tombées, sans que la solidité paroisse en avoir souffert. Cette ancienne forteresse est du nombre de ces constructions que Pausanias, ainsi que beaucoup d'autres écrivains appellent Cyclopéennes, et dont il ne reste dans toute la Grèce qu'un très-petit nombre.

A l'occasion de ce monument, Mr. Hughes cite un grand nombre de passages d'auteurs anciens, qui parlent de l'origine des cyclopes, de leur culte religieux, et de leurs établissemens en différentes parties de l'Europe et de l'Asie; nous ne le suivrons pas dans le détail de ces citations, nous dirons seulement, que suivant lui, l'Egypte paroît avoir été le berceau des cyclopes; qu'ils se répandirent ensuite dans la Carie et la Lycie, d'où ils passèrent en Grèce et en Italie. Ce fut Prætus, frère d'Acrisius, roi d'Argos, qui en amena une colonie en Grèce, l'an 1379, avant l'ère chrétienne, et qui les employa à construire les murs de *Tiryns*; ils bâtirent de même les murs d'Argos, de Mycène et d'Hermione. Les nombreux travaux qu'ils exécutèrent dans l'Argolide, firent donner à cette province le nom de *Terre Cyclopéenne* (1).

(1) Γᾶ Κυκλωπεία. Eurip. Orest. 963.

Mr. Hughes distingue trois périodes dans les développemens que suivit l'architecture grecque. Il place dans le premier les constructions composées de blocs entièrement bruts et irréguliers, posés les uns sur les autres sans aucun arrangement soigné, tels qu'on en voit à Tiryns, à Ephyre en Thesprotie et à Mycènes. Dans le second période, ce sont encore de grands polyèdres irréguliers, mais pourtant taillés et adaptés les uns aux autres, de manière à ne laisser aucun interstice entr'eux, et à former une surface unie, semblable aux pavés des anciennes routes romaines, sans être liés pourtant par aucun ciment. On en voit de beaux échantillons à Mycènes, à Mantinée, à Chéronée et dans plusieurs autres villes de la Grèce proprement dite, et de l'Epire; ce genre de construction est assez commun en Toscane et dans la grande Grèce. Enfin on en vint à construire les murs de longs parallèlipipèdes, posés horizontalement les uns sur les autres, à peu-près comme cela se pratique aujourd'hui; à l'exception de quelques irregularités dans la disposition des lignes horizontales et perpendiculaires. La citadelle d'Amphissa; les murs d'Aeanthéa, le théâtre de Thoriens, et un immense édifice situé à dix milles de Joannina dans l'Epire, appartiennent aux premiers temps de ce troisieme style; il atteignit sa perfection dans ces magnifiques temples de marbre de Paros et de Penthélique qui ornoient jadis Athènes et les autres villes de la Grèce, et dont nous admirons encore les ruines.............................

De Tiryns, Mr. H. se rendit à *Nauplia*, ville située agréablement au fond du golfe d'Argos, au pied d'un rocher couronné par une forteresse réputée imprenable. C'est là que les Vénitiens avoient établi le siège du Gouvernement de la Morée; les Turcs avoient d'abord suivi leur exemple; dans la suite ils donnèrent la préférence à Tripolizza, à cause de sa situation plus centrale. Mr. H. alla faire une visite au

Pasha de Nauplia, qui le reçut très-amicalement. Informé de la conduite du Pasha de Tripolizza, il en témoigna la plus vive indignation, encouragea Mr. H à revenir en Morée avec une autorisation spéciale du Grand-Seigneur, et exigea de lui la promesse de revenir le voir dans ce cas. Le sérail du Pasha, et les maisons des habitans riches de Nauplia, sont entourés de beaux jardins, et jouissent d'une vue ravissante; mais c'est un genre de jouissance, auquel ces indolens Musulmans sont tout-à-fait insensibles. Assis nonchalamment sur leur sopha, fumant leur pipe, et avalant lentement leur café, ils se gardent bien de jeter les yeux sur le beau paysage qui les entoure, ou de s'occuper des souvenirs historiques du pays qu'ils habitent. Sans s'informer du passé, sans songer à l'avenir, ils jouissent du moment présent, et se résignent à la volonté du destin. Les amusemens, les occupations, les plaisirs intellectuels des nations civilisées leur paroissent une fatigue insupportable. Ils aiment le pouvoir, parce qu'il leur fournit les moyens de se procurer des plaisirs sensuels; ils dédaignent la gloire, parce que ces plaisirs sensuels ont énervé leur âme.

Aucune ville de la Grèce, si ce n'est Lacédémone, n'a été aussi complétement ruinée qu'Argos. Le voyageur n'y retrouve que l'emplacement de ses anciens édifices, qu'à l'aide de Pausanias il est assez facile de déterminer. Les rues de la ville actuelle, sont formées par des rangs parallèles de misérables chaumières, isolées les unes des autres. Elle est habitée principalement par des Albanais, qui, à différentes époques, ont inondé la Grèce proprement dite, commettant les plus grands excès, également redoutables à leurs amis et à leurs ennemis, tour-à-tour vainqueurs et vaincus, formant des établissemens au centre de la Grèce même, tantôt du consentement des habitans et tantôt en dépit d'eux; mais conservant partout leurs habitudes, leur costume et leur

langage, ainsi que l'activité physique et intellectuelle qui les distingue et des Grecs et des Turcs. Les femmes Albanaises d'Argos s'occupent principalement à récolter le coton et à le tisser; les hommes cultivent la terre, et soignent les troupeaux, pour la garde desquels ils tiennent un grand nombre de gros chiens de race molosse, qu'il est dangereux pour un étranger de rencontrer. Les jeunes filles albanaises portent toute leur dot sur leur tête. Leurs coiffes de de drap écarlate sont couvertes de piastres turques et d'autres monnoies, disposées en forme d'écailles; chez les filles des classes opulentes, les pièces d'argent sont entremêlées de sequins de Venise et d'autres pièces d'or. Les rubans avec lesquels elles attachent leur coiffe sous le menton, et ceux dont elles entrelacent leurs longues tresses de cheveux, sont ornés de la même manière. On ne sauroit se figurer les efforts de travail que les jeunes paysannes sont capables de faire, pour accroître leur petit trésor, sur lequel elles fondent toutes leurs espérances d'établissement. Parmi les ornemens de tête des jeunes Albanaises, on voit quelquefois des pièces rares et curieuses, et le voyageur antiquaire peut y trouver de quoi enrichir sa collection de médailles. En offrant de les acheter à un prix supérieur à leur valeur intrinsèque, il éprouve rarement un refus, à moins que la propriétaire n'y croie attaché quelque charme particulier, ce qui est assez souvent le cas.

Avant de quitter Argos, Mr. H. alla visiter les ruines de Mycènes, empreintes de ce même caractère de grandeur sauvage et de solidité que l'on remarque dans celles de Tiryus. Deux objets y excitèrent principalement son attention; le portail de la citadelle, et les souterrains (ὑπόγαια οἰκοδομήματα) que Pausanias appelle la chambre du trésor d'Atrée. Le premier, ainsi que les murs qui s'y rattachent, est construit d'énormes blocs, qui ne tiennent ensemble que

par leur poids; l'architrave, consistant en une seule pierre de quinze pieds de long sur quatre de hauteur, est surmontée par un bas-relief de onze pieds de large et dix pieds de hauteur, assez grossièrement travaillé, qui représente une colonne placée entre deux lions; c'est peut-être le plus ancien morceau de sculpture qui existe, si, comme l'assure Pausanias (1), il est l'ouvrage des Cyclopes. Les souterrains sont en dehors de la citadelle, au-dessous d'une petite éminence. Il y en a plusieurs, mais un seul a été déblayé et rendu accessible par les soins de lord Elgin et de *Vely Pasha*, ancien gouverneur de la Morée, lequel espéroit y trouver des trésors enfouis. Ce souterrain est divisé en deux chambres, dont la première, de quarante-sept pieds de diamètre, et d'environ cinquante pieds de hauteur, a la forme d'une ruche d'abeille; la seconde n'a que vingt-sept pieds de diamètre sur vingt de hauteur. Les pierres des murs de ces deux chambres sont percées d'une quantité de trous, d'où il a été tiré des clous de bronze; on a supposé, non sans quelque probabilité, que ces clous servoient jadis à fixer sur les murs des plaques de même métal. Mr. H. est tenté de croire que ces voûtes souterraines, bien antérieures au temps d'Atrée, ont été construites par des colons ou des architectes Egyptiens, et destinées à la célébration de leurs cérémonies religieuses.

Après avoir satisfait sa curiosité relativement aux antiquités de la plaine d'Argos, Mr. H. prit la route de Corinthe, d'où il se rendit à Athènes. Les antiquités de cette ville ont été décrites par tant de voyageurs, que nous ne croyons pas devoir répéter ici ce que nos lecteurs ont déjà lu ailleurs; nous préférons nous arrêter sur quelques détails relatifs aux mœurs et aux habitudes des modernes habitans de la cité de Cecrops.

---

(1) L. II. 16. 4.

Les Athéniens passent pour avoir conservé encore en grande partie les traits de caractère qu'on attribuoit à leurs ancêtres, et il est certain qu'ils sont encore curieux, légers et vains; mais en général Mr. H. trouve qu'ils diffèrent peu des autres Grecs; la main pesante du despotisme a effacé toutes ces nuances qui distinguoient le spirituel Athénien du simple et naïf Arcadien, du lourd Béotien et du silencieux Spartiate: courbés tous également sous un joug avilissant, ils ont échangé leurs qualités contre la ruse et l'adresse, seules armes qui restent aux foibles opprimés.

Les femmes Athéniennes, sans être très-belles, ont des yeux expressifs et de l'élégance dans leur tournure; elles ont sur-tout une manière de saluer très-gracieuse. Elles sont vêtues habituellement d'une robe de soie, serrée autour de la taille avec une ceinture à agraffes d'argent; une partie de leurs cheveux est attachée en tresses autour de la tête et ornée de fleurs et de perles, l'autre retombe en boucles sur leurs épaules. Elles arrangent leurs sourcils avec beaucoup de soin, les teignent avec du surmé, poudre très-noire, et se fardent le visage. Les agrémens de leur figure passent très-promptement; une jeune Athénienne, ravissante de beauté à seize ans, prend à vingt ans un embonpoint qui la dépare, et cinq ans plus tard, elle est passée; on peut dire qu'il n'y a presque pas de gradation entre leur jeunesse et leur vieillesse. Ce déclin prématuré est le résultat de l'habitude des bains de vapeurs, dans lesquels les femmes grecques passent presque journellement quelques heures; ces bains flétrissent leur teint et relâchent leurs fibres, les affoiblissent et les rendent incapables de faire de l'exercice. La perte de leur beauté est d'autant plus fâcheuse pour elles, qu'elles manquent complétement des avantages que donnent les talens ou un esprit cultivé. Privées de toute éducation et séquestrées habituellement de la société des hommes, elles

sont incapables de faire la conversation, et éprouvent un sentiment d'embarras dès qu'elles ne sont plus entr'elles. La danse est le seul divertissement social qu'elles connoissent, mais cette langueur qui résulte de leur genre de vie, se remarque même au bal; leurs danses sont lentes et uniformes; leur musique est détestable, et la gaîté vive qui anime les réunions de ce genre dans les autres pays européens, en est bannie. Elles sont en général fort superstitieuses; les jeunes filles, du moins celles des classes inférieures, qui désirent se marier, vont déposer sur un autel dédié aux Parques et situé près de l'Ilissus, une offrande composée d'œufs, de gâteaux et de miel, afin d'obtenir un mari de ces déesses. Une vieille femme, qui fait l'office de prêtresse, profite de l'offrande, et pour entretenir la réputation de l'autel, elle s'évertue ensuite à prôner, parmi les hommes de sa connoissance, les charmes et les bonnes qualités des suppliantes, et réussit souvent à leur procurer l'accomplissement de leurs vœux.

Pendant son séjour à Athènes, Mr. H. alla visiter l'école publique, tenue dans un édifice d'une assez belle apparence et pourvu d'une bibliothéque. Le chef de l'école, Signor *Palamas*, est considéré par ses concitoyens comme un homme profondément savant et très-éloquent: Aristote et Isocrate ne jouissoient guères, de leur temps, d'une plus grande réputation. Le jour où Mr. H. l'entendit, il faisoit une leçon publique sur Homère, leçon fréquentée non-seulement par ses écoliers ordinaires, mais encore par tous les Athéniens, jeunes et vieux, qui s'intéressent à la culture des lettres. En entrant dans l'école, Mr. H. trouva l'archididascalos assis dans un large fauteuil, un immense calpac (1) sur la tête, et entouré d'un nombreux auditoire,

(1) Le calpac est un bonnet large et haut, rembourré de laine, et recouvert d'une fine toison teinte à l'ordinaire en brun ou en noir.

composé de prêtres et de laïques. La leçon ordinaire étant finie, le premier de la classe reçut l'ordre de lire un passage d'Homère, d'environ cinquante vers. Cela fait, le professeur se leva, ôta respectueusement son calpac, et se mit à expliquer ce passage vers par vers, le paraphrasant en grec moderne, et enveloppant les simples beautés d'Homère dans des nuages d'une philosophie obscure et mystique. Quoiqu'il n'y eût rien de remarquable dans son discours et qu'il le débitât d'une voix rauque et monotone, ses auditeurs ne l'écoutèrent pas moins pendant trois heures avec la plus grande attention, l'œil fixe et la bouche béante. Lorsque la leçon fut terminée, Mr. H. remit au Signor Palamas une petite somme d'argent pour être distribuée aux écoliers les plus studieux : cette munificence lui attira, peu de jours après, un déluge de complimens, de remercîmens, en vers et en prose, tous bien médiocres. En général, les Athéniens modernes cultivent beaucoup la poésie, quoiqu'avec peu de succès ; toutes leurs compositions sont remplies de lamentations sur la condition malheureuse de leur pays, et d'allusions aux talens brillans et à la valeur patriotique des anciens Grecs. Une affectation ampoulée est le caractère distinctif de la plupart de ces productions ; mais elles n'en inspirent pas moins un vif intérêt, comme les précurseurs d'un siècle plus heureux. Il est certain que les événemens des dernières vingt années ont produit une grande fermentation parmi les Grecs ; pour peu qu'ils soient aidés, on peut espérer de voir renaître, dans la cité d'Athènes, le génie et le bon goût.

C'est pour hâter cette espèce de résurrection que peu de temps avant l'arrivée de Mr. H. il s'étoit formé à Athènes une Société pour l'encouragement des lettres et des sciences. Elle se propose de former une bibliothéque et un musée, de faire imprimer des traductions de classiques et des compo-

sitions originales en langue romaïque, de fournir aux jeunes gens les plus distingués les moyens de continuer leurs études dans des universités étrangères, et d'exciter (par la distribution de récompenses et de prix) l'émulation parmi ceux qui restent dans leur patrie. A la tête de cette institution, qui a pris le nom d'Association des φιλομουσοι ou Amis des muses, se trouvent l'archevêque d'Athènes, les quatre primats, et quelques autres des principaux habitans de la ville. La souscription annuelle est de trois piastres fortes; somme plus en harmonie avec les foibles moyens pécuniaires des Athéniens, qu'avec la grandeur du but. Mais comme elle admet une autre classe de membres, qui, moyennant une donation de quarante piastres, acquièrent le nom de ευεργεται ou bienfaiteurs, et l'honneur de voir leur nom inscrit sur une colonne de marbre, il est à espérer que ses fonds ne tarderont pas à s'accroître. La Société a choisi pour devise le revers de la drachme athénienne; un hibou, une feuille d'olivier, et les lettres ΑΘΕ; chaque membre la porte gravée sur un anneau d'or massif. L'année où Mr. H. se trouvoit à Athènes, la Société borna ses opérations à proposer des prix aux écoliers du Signor Palamas; ces prix excitèrent une telle émulation parmi cette jeunesse, que les inspecteurs recevoient tous les jours des plaintes de la part des parens, sur ce que leurs enfans perdoient le sommeil à force de travailler, et que leur santé en souffriroit immanquablement : on voit par ce trait, que les modernes Athéniens ont conservé quelque ressemblance avec leurs ancêtres.

Les villages de l'Attique sont assez peuplés; les paysans sont la plupart Albanais de nation, et conservent là, comme partout ailleurs, leur langage, leurs mœurs et leur costume. Le sol est d'une nature legère; la récolte se fait un peu plus tôt que dans la Morée. Le blé est très-beau; cependant le

pain est mauvais et mêlé de sable, parce que les meules sont de mauvaise qualité et mal faites. Les moutons, nourris de thym sauvage et d'autres herbes fines et odoriférantes, fournissent une chair excellente; les oliviers prospèrent comme jadis et leur produit forme encore le principal objet du commerce de l'Attique; ses figues et son miel jouissent toujours de la même réputation. Le gibier est très-abondant. Les montagnes sont couvertes d'arbousiers dont le fruit, d'un brillant écarlate, charme la vue, et n'est pas désagréable au goût. Dans les plaines croît une espèce de chêne, dont les glands servent aux tanneurs et aux teinturiers. Les bords des rivières, et les lits des torrens sont garnis de rhododendron, de myrthe, d'andrachné, de cistus, et de lentiscus.

Toutes les religions, à l'exception de la religion juive, sont tolérées à Athenes; celle qui compte le plus grand nombre de sectateurs, est la religion grecque. Les chrétiens grecs regardent leur archevêque non-seulement comme leur pére spirituel, mais encore comme leur premier magistrat; et quoique le gouverneur turc soit leur véritable juge, toutes les fois qu'il s'élève quelque discussion entre des Grecs, ils préfèrent s'en rapporter a la décision d'un collège composé des quatre primats et des logothétes, et présidé par l'archevêque. Leur répugnance à paroître devant les tribunaux de leurs maîtres barbares se fonde sur la certitude qu'ils ont acquise par une longue expérience, que la décision du juge turc est toujours également préjudiciable aux deux parties, lorsque toutes deux appartiennent à la nation grecque; leurs prêtres leur répètent d'ailleurs à chaque occasion, qu'ils agiroient contre les préceptes du grand apôtre (1), s'ils se traduisoient réciproquement devant les tribunaux des

(1) I. Ep. aux Cor. ch. VI. v. 1.

infidèles. Lorsqu'il s'élève une difficulté entre un Turc et un Grec, l'affaire est portée devant le cadi ou le vaivode, et dans ces cas l'on peut savoir d'avance, de quel côté penchera la balance de la justice. Toute affaire criminelle est jugée sommairement par le magistrat turc; l'or seul peut suspendre l'exécution de l'arrêt ou en tempérer la rigueur. Le pouvoir du vaivode est à-peu-près absolu, et il peut faire abattre des têtes suivant son bon plaisir, pourvu du moins qu'il soit en crédit à Constantinople. Car s'il n'y a pas de puissans protecteurs, il peut arriver que les plaintes des Grecs lui fassent perdre sa place. Les Turcs s'arrogent, dans l'intérieur de leurs familles, une espèce d'autorité patriarcale dont ils font quelquefois un usage effrayant. Un mois avant l'arrivée de Mr. H, à Athènes, on en avoit vu un exemple. La fille mariée d'un vieux Turc, homme très-considéré parmi ses compatriotes, se conduisoit d'une manière fort irrégulière, et malgré les fréquentes représentations de ses amis et de ses parens, elle poussa l'inconduite jusqu'au scandale. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, le père résolut d'effacer cette tache imprimée à l'honneur de sa famille, par la mort de sa coupable fille. Accompagné de son fils, il entre de nuit dans la chambre où elle reposoit tranquillement; en la voyant dormir d'un sommeil paisible, le frère, ému de pitié, recule; et le père a besoin d'user de toute son autorité pour le rappeler. Pendant ce court débat l'infortunée se réveille; elle lit son danger sur la physionomie irritée de son père; tremblante elle embrasse ses genoux et implore sa miséricorde en invoquant la mémoire de sa mère; le vieillard inexorable sans proférer un mot de pitié ou de reproche la renverse sur son divan, et l'étouffe sous les matelas. Cette horrible exécution ne resta point cachée, mais les autorités n'en prirent aucune connoissance. Approuvé par le public et satisfait d'avoir vengé son

honneur offensé, ce père inhumain n'éprouva aucun remords d'avoir commis un parricide..........................

Mr. H. se proposant, après avoir visité Athènes, de se rendre à *Joannina*, avoit fait demander à Ali Pasha, un de ses Tartares pour lui servir d'escorte à travers son territoire. En général, pour voyager avec sureté dans tout l'empire turc, il faut pouvoir obtenir des chevaux à des prix raisonnables, et se faire accompagner par un de ces Tartares, dont tous les Pachas ont un certain nombre à leurs ordres. Ces hommes sont très-dévoués aux voyageurs qu'ils sont chargés d'escorter; ils supportent pour leur service les plus grandes fatigues, ils exposent même pour eux leur vie sans hésiter, pourvu qu'on les traite avec politesse; mais ils sont insolens et vindicatifs lorsqu'on leur montre du mépris. Les Tartares d'Ali Pacha sont respectés même au-delà de la jurisdiction de leur maître, tant est grande la terreur qu'inspire son nom. Celui qu'il envoya à Mr. H. étant arrivé à Athènes, notre voyageur se mit en route pour Joannina, vers la fin de novembre 1813, accompagné de trois de ses compatriotes, le général Davies, et MM. Parker et Cockerell.

Le lendemain de leur départ, ils atteignirent Thèbes, cette ville dont les habitans passoient jadis pour lourds et stupides, quoiqu'elle eût donné le jour à Epaminondas et à Pindare, le plus parfait héros et le plus sublime poëte de la Grèce. Sa position est une des plus belles que l'on puisse voir; placée sur une éminence, elle domine une plaine riche et fertile, arrosée par mille ruisseaux et bornée de tous les côtés par de belles montagnes qui fournissent d'abondans pâturages. L'aspect du paysage, la nature du sol, et la qualité de ses productions, diffèrent totalement du paysage, du sol et des productions de l'Attique, mais la différence, qui existoit jadis entre le caractère et le génie des Béotiens et des Athéniens, a complétement disparu.

La Thèbes moderne n'occupe qu'une partie de l'enceinte où s'élevoit jadis l'Acropolis de Cadmus ; quelques restes de murs cyclopéens et quelques fragmens, de statues et de bas-reliefs, placés dans les églises, sont tout ce qui reste de l'ancienne grandeur de la ville.

Les jardins qui entourent Thèbes sont très-productifs ; le sol est fertile et arrosé par un grand nombre de fontaines. Les femmes et les jeunes filles occupées à laver du linge, forment des groupes variés, qui animent le paysage. Au milieu d'un de ces groupes, Mr. H. remarqua dans une de ses promenades, une jeune fille d'une beauté tout-à-fait extraordinaire, et dont les vêtemens annonçoient un rang au-dessus de celui de ses compagnes. Ses traits et sa taille rappeloient les plus belles statues antiques ; à un profil grec d'une beauté parfaite, elle joignoit beaucoup plus d'expression qu'on n'en trouve à l'ordinaire dans les figures grecques. Son costume, qui étoit celui des Albanaises, ajoutoit encore à la grâce et à l'élégance de sa tournure. Elle étoit vêtue d'une robe blanche bordée de pourpre et serrée autour de la taille par une ceinture de soie ; ses cheveux arrangés avec art, couvroient en partie son front d'albâtre et retomboient ensuite en longues tresses. A sa beauté, à son ajustement et à son occupation, on l'auroit prise pour Nausica ; on auroit encore mieux pu la comparer à Hélène, car Mr. H. apprit de son guide, que plus de vingt jeunes Thebains la recherchoient en mariage et offroient de l'épouser sans dot, chose remarquable en Grèce où la fortune entre pour beaucoup dans les unions conjugales.....

La route, qui conduit de Thèbes à Livadie, passe par un défilé très-étroit, fréquemment infesté par des brigands ; nos voyageurs entendirent bien quelques coups de sifflet au moment où ils s'en approchèrent, et leurs guides grecs firent vœu d'offrir à leur patron des cierges, s'il les tiroit

de ce danger, mais les uns et les autres en furent quittes pour la peur, et ils arrivèrent sans accident à Livadie, où Mr. H. fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours, pour se guérir d'un violent accès de fièvre. Dès qu'il fut rétabli, son premier soin fut d'aller faire visite à l'*Archon Logothete*, l'un des premiers personnages de Livadie, qui pendant son indisposition l'avoit comblé de politesses et de prévenances. Il le trouva dans une habitation qui mérite le nom de palais, entouré d'une foule de serviteurs et de cliens qui ne s'approchoient de lui qu'avec les plus grandes marques de respect; les uns lui baisoient la main, les autres portoient le bord de sa robe à leurs lèvres. L'Archon parloit l'italien; Mr. H. put s'entretenir avec lui sans interprête. Leur conversation roula sur l'état politique de la Grèce et sur l'occupation des îles Ioniennes par la Grande-Bretagne. De même que plusieurs de ses compatriotes, il croyoit voir dans cette occupation l'aurore d'une nouvelle existence pour les Grecs, et se réjouissoit des avantages qu'ils retireroient de l'établissement d'un foyer de lumières si près du continent de la Grèce. Quand Mr. H. lui parla du projet formé par le Gouvernement anglais, de fonder une université à Zante, il se leva dans un véritable transport de joie, et jura, que si ce projet s'exécutoit, tout vieux qu'il étoit, il iroit passer une année à Zante pour étudier les mathématiques. La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un Tartare, qui venoit de la part du vaivode annoncer à l'Archon la défaite de Czerni George, chef des Serviens rebelles, et la prise de Belgrade par le Grand Visir. Le maître de la maison commença par offrir respectueusement une pipe et du café au Tartare, et se fit ensuite raconter par lui, les détails de ces événemens, dont il avoit été témoin oculaire. Le Tartare le fit avec des expressions énergiques et effrayantes il finit par dire, que lors de son départ, presque tous les

habitans mâles de Belgrade avoient été massacrés et les femmes vendues comme esclaves pour le prix de deux dollars et demi. — Quand le Tartare eut pris congé, l'Archon Logothete présenta Mr. H. à sa famille, composée d'une sœur non mariée, et de deux filles extrêmement belles. L'aînée, jeune personne de dix-huit ans, mariée depuis seize mois, se leva et vint lui servir du café et des confitures avec beaucoup de de grâce; cette politesse, si contraire à nos usages, embarassa notre voyageur; mais elle étoit une suite naturelle des habitudes des Grecs, qui croiroient compromettre leur dignité masculine, s'ils avoient pour les femmes les égards et les attentions qu'ont les Européens occidentaux. L'Archon Logothète doit l'origine de sa fortune à de grandes spéculations commerciales; il possède dans le district de Livadie, des terres très-étendues, et malgré les exactions fréquentes d'Ali-Pacha, il est encore le plus riche particulier du pays.

Avant de quitter Livadie, Mr. H. alla visiter l'antre de Trophonius, et le champ de bataille de Chéronée, tombeau de la liberté et des vertus de l'ancienne Grèce. Tout ce qui reste de la ville de Chéronée, le berceau de Plutarque, se réduit à quelques murs massifs, qui faisoient partie de l'ancienne citadelle; un petit théâtre taillé dans le roc assez bien conservé, et quelques inscriptions. Le village de *Caprena*, bâti sur son emplacement, est composé de misérables huttes, semblables à toutes les habitations des paysans albanais. Ce sont des carrés longs, construits en pierre et en terre glaise, et divisés en trois compartimens; celui du milieu est habité par la famille, les deux autres servent d'écurie et de magasin de provisions. Mr. H. entra dans une de ces huttes et y trouva deux femmes occupées à tisser une espèce de gros drap blanc dont les paysans de cette contrée s'habillent; deux enfans étoient couchés dans une caisse carrée et enveloppés de bandelettes comme des mo-

mies d'Egypte. Ces gens avoient l'air très-pauvres ; tous leurs ustensiles se réduisoient à quelques cruches de terre et un pot de fer ; le toit de leur habitation ne paroissoit guères être à l'épreuve de la pluie, et le plancher n'étoit que de la terre humide. Quelle seroit la misère de ces pauvres paysans, si outre les vexations de leurs maîtres, ils avoient encore à endurer les intempéries des climats septentrionaux ! Heureusement, ils jouissent pendant dix mois de l'année d'un ciel serein, d'une atmosphère pure et d'une température délicieuse ; la nature semble se plaire à adoucir leur sort, et le soleil toujours brillant, fortifie par ses rayons bienfaisans leur constitution, ranime leurs esprits, et leur inspire une gaîté inaltérable, en dépit de leurs oppresseurs.

Nous avons déjà dit que le district de Livadie est très-fertile ; il produit en abondance du froment excellent, du blé de turquie, (*Arabositi*) et une troisième espèce de grains, nommée *Calamboci*, qui sert aux classes inférieures à faire leur pain. Le froment s'exporte en grande partie par l'échelle de Salone sur le Golfe de Crissa. Une des principales productions du pays est la garance (Αλιζάρι) à la culture de laquelle le sol humide et léger de la Livadie est très-propre. Le chêne, appelé par les naturalistes *ilex coccigera*, croit en abondance au pied de l'Hélicon et du Parnasse ; il fournit le kermès dont les teinturiers tirent le plus bel écarlate. On en récolte annuellement environ six mille okas, qui produisent annuellement une somme de 30,000 piastres.

CONTE.

Rosamonde. Conte de Miss Edgeworth, tiré de l'ouvrage intitulé Sequel of early Lessons, ou Suite de leçons pour les enfans. Londres 1821.

(Depuis long-temps, nous n'avons pas puisé à la source féconde d'instruction agréable, que les ouvrages de Miss Edgeworth ont fourni à notre journal dans les premières années. La traduction prompte de ce qu'elle publioit y a souvent mis obstacle. Nous devons à sa bienveillance la communication de ses nouvelles leçons pour les jeunes personnes, et nous nous hâtons d'en faire profiter nos lecteurs).

« J'ai rêvé cette nuit à Anna Townsend; » dit Rosamonde, en se réveillant un matin. « Ah, ma chère Laura ! vous n'entendites pas tout ce qu'elle disoit hier au soir ! Il n'y a pas au monde une personne plus amusante. »

« Pas dans tout le monde ? » répondit Laura en souriant.

« Oui, dans tout le monde, » reprit Rosamonde avec vivacité, et en se levant sur son séant. « C'est sans exagération : je n'ai jamais connu une personne si amusante. Je voulois vous la faire entendre, je vous faisois des signes pour que vous vinssiez près de nous et vous n'avez pas voulu bouger. Vous étiez comme clouée au milieu de gens raisonnables, et occupée à regarder des estampes que vous avez vues cinquante fois. Je vous plaignois de toute mon ame. »

« Je n'étois pourtant point à plaindre, je vous assure ;

j'écoutois la relation d'un voyageur qui arrive d'Italie, et qui a visité les ruines de Pompeia. Vous savez qu'elle a été autrefois ensevelie sous les cendres, et que l'on y retrouve beaucoup de choses telles qu'elles étoient au moment du désastre ? »

« Oui, oui : j'ai lu cette relation il y a long-temps. Je me rappelle que cela me fit penser à cette certaine ville des *Mille et une nuits*, où tous les habitans ont été changés en pierre. C'est épouvantable ! Je me souviens que cela m'amusa beaucoup la première fois ; mais je l'ai entendu répéter très-souvent, et j'aime les choses un peu nouvelles. »

« Eh bien ! j'ai appris des choses très-nouvelles sur Pompeia. »

« Cela peut être ; mais écoutez : vous me le direz une autre fois. A présent, je veux vous parler de Miss Townsend. Et d'abord, j'ai remarqué que jamais elle ne dit rien de ces choses sérieuses et anciennes que l'on trouve dans les livres. Elle a toujours à raconter quelque anecdote curieuse sur des personnes vivantes. C'est beaucoup plus amusant. »

« Mais qu'est-ce donc qu'elle raconte ? »

« Toutes sortes de petites histoires très-drôles sur les uns et sur les autres. C'est incroyable comme elle connoît bien le monde ! »

« Mais, ma chère, elle n'a que treize ans, Anna Townsend. »

« Dites bien quatorze, si ce n'est quinze. A présent sa maman la mène partout. Elle m'a parlé de douze familles avec lesquelles elles étoient en visites l'hiver dernier, et où on la choyoit fort. Vous n'avez pas d'idée comme elle est plaisante quand elle imite les gens. Il y a des originaux à mourir de rire dans ces familles. Elle vous rend tout cela avec un esprit, une gentillesse inconcevables. »

« Comment ! elle tourne en ridicule les gens qui l'ont si bien reçue ? »

« Ah ! vous voilà bien, Laura ! J'étois sûre que vous alliez me dire cela. Je vous avoue que moi-même, j'ai trouvé que cela n'étoit pas très-convenable. Il n'y avoit pourtant point de malice, au moins. Je crois qu'elle n'auroit pas fait ces plaisanteries devant d'autres que moi. »

« Mais, ma chère Rosamonde, vous ne m'avez encore rien dit de ces choses très-amusantes dont elle vous a entretenue. »

« C'est que cela est impossible à raconter : il faudroit avoir sa manière, son ton, ses gestes. »

« Essayez toujours de m'en redire quelqu'une. Je ne serai pas difficile sur l'imitation. »

« Je ne saurois par où commencer ; parce que, vous comprenez, que j'ai oublié les noms et les personnages. J'ai un peu brouillé tout cela, et je ne pourrois pas m'en tirer. Ah, attendez ! je me souviens de quelque chose de fort plaisant sur les demoiselles Belmont. Imaginez qu'elles sont très-pauvres ! Leur toilette est incroyablement mesquine. Miss Townsend a découvert qu'elles n'ont qu'un habit de cheval à elles trois. Elles font à tour de rôle pour cet habit ; et c'est à cause de cela qu'on n'en voit jamais deux se promener à cheval ensemble. Ces pauvres demoiselles !

Elles ne peuvent souscrire, ni pour les loteries, ni pour les sermons, ni pour les bals de charité ; et quant à leur argent de poche, je ne me rappelle pas bien, mais ce n'est presque rien. La mère est d'une avarice sordide. Anna dit que l'avarice est dans le sang de cette famille : ils en tiennent tous. »

Une fois que Rosamonde eut commencé ses histoires, elle se mit à causer avec une volubilité extraordinaire, et Laura ne put plus l'arrêter.

« Cette miss Towsend invente des sobriquets très-comiques. Elle est parfaitement amusante sur la vieille dame Cole, par exemple : mais n'allez pas le redire, au moins. » — « Je m'en garderai bien, je vous assure. Si Mad. Cole est un peu vive, c'est une personne excellente et qui passe sa vie à faire du bien. Ne vous souvenez-vous pas de cette petite orpheline qu'elle élève ? »

« Il paroît qu'il y a de l'exagération dans ce qu'on dit à cet égard, » dit Rosamonde d'un air mystérieux.

« Mais il ne peut pas y avoir d'exagération, car j'ai vu moi-même comme elle est bonne pour cette petite Betsy. »

« Je vous avertis que je sais positivement le contraire par des gens très-bien instruits. »

« Je ne sais pas qui sont vos autorités, mais j'ai entendu moi-même Betsy se louer des bontés de sa bienfaitrice. »

« Eh bien, c'est précisément Betsy, qui a dit le contraire à miss Townsend, ainsi tout est changé. »

« J'en suis bien fâchée, » dit Laura d'un ton sérieux.

« Ah ! si vous saviez tout, vous seriez bien plus fâchée, c'est un monstre de méchanceté que cette mistriss Cole. »

« Ma chère Rosamonde, ne croyez pas cela, et ne répétez pas des choses pareilles, quand vous n'en êtes pas bien sûre. »

« Je suis parfaitement sûre de ce que je vous dis ; et si vous voulez que je vous fasse toute l'histoire, vous verrez que je ne dis rien de trop en appelant cette femme un monstre de méchanceté. »

Rosamonde commençoit à raconter, lorsque sa mère les appela pour déjeûner. En passant dans la salle à manger, elle dit tout bas à sa sœur : Je vous ferai l'histoire quand nous serons seules. »

Laura ne répondit pas ; mais aussitôt après le déjeûné, elle appela sa sœur dans la chambre voisine. »

« Ah ! ah ! ma belle dame, » lui dit Rosamonde, « vous faisiez l'indifférente; mais je vois que vous mourez d'envie de savoir l'histoire ; eh bien, je me dépêche, parce que j'ai peur que mon maître de danse n'arrive avant que j'aie pu tout dire. Ecoutez-moi bien ; et si je ne vous fais pas rire et pleurer, c'est fini, je renonce à vous faire jamais une histoire. Un soir que la vieille Madame Cole se faisoit lire par Betsy, elle s'endormit dans son fauteuil. Sa tête se pencha en arrière, et la servante étant entrée, elle se réveilla avec un mouvement brusque qui fit tomber à la fois son bonnet et sa perruque. Jugez comme elle étoit laide ! La petite Betsy ne put s'empêcher d'en rire. Alors la vieille se mit dans une fureur épouvantable. Plus elle étoit en colère, plus Betsy rioit, jusqu'à-ce qu'enfin Mad. Cole lui donna un soufflet qui la fit tomber. La pauvre petite se blessa au bras d'une manière horrible. Au lieu de s'en inquiéter et de la secourir, savez-vous ce que fit cette méchante femme. « Voilà, » dit-elle, « qui vous apprendra à vous moquer de moi, » puis la relevant et la secouant avec violence, elle lui cassa le bras. A présent, dites-moi si votre dame Cole n'est pas un monstre de méchanceté! »

« Comment ! elle lui cassa le bras ! Je n'en crois pas un mot : cela n'est pas possible. »

« Il faut bien que vous le croyez, car il n'y a rien de plus vrai. »

« Comment pouvez-vous en être sûre ? » reprit Laura, « vous ne l'avez pas vu ? »

« Non, je ne l'ai pas vu, mais miss Townsend le dit, et assurement elle ne l'a pas inventé. « Comment, vous qui êtes si bonne, pourriez-vous croire Anna Townsend capable de dire un mensonge abominable ? »

« Vous ne me comprenez pas, Rosamonde. Je suis loin de croire que miss Townsend ait inventé toute cette histoire

toire, mais elle aura été entraînée par le plaisir de faire effet; et le désir d'être écoutée l'aura jetée dans des exagérations. »

Rosamonde se mit à réfléchir. Après quelques momens de silence, elle reprit: « J'avoue qu'Anna est un peu sujette à l'exagération; mais c'est seulement quand elle raconte des choses plaisantes. Dans une affaire aussi sérieuse que celle-ci, elle est sûrement incapable d'altérer la vérité. »

« N'est-il pas plus charitable de supposer de l'exagération dans la personne qui raconte, que de croire Mad. Cole capable d'une grande cruauté. »

« Je vois bien, Laura, que vous êtes prévenue pour cette Dame et contre la pauvre Anna; mais je la verrai demain et je lui ferai redire toute l'histoire. »

On vint appeler Rosamonde pour sa leçon, et Laura lui dit: « Je suis bien fâchée que nous soyons sitôt interrompues, car j'avois une chose importante à vous dire. »

« Eh quoi donc? J'ai cru que vous ne vouliez qu'entendre mon histoire. »

« Je voulois sur-tout vous tenir en garde contre cette jeune Townsend: elle n'est point une amie convenable pour vous. »

« Pourquoi donc cela? »

« Parce que je n'aime pas sa disposition à se moquer de tout le monde, à redire tout ce qu'elle voit et entend dans les familles où elle est reçue, et à tourner en ridicule les gens qu'elle doit respecter; enfin je n'aime pas la précaution qu'elle prend, de vous demander de ne point répéter à maman ce qu'elle vous disoit. »

« Or çà! il faut être d'accord avec vous-même, ma chère Laura. Vous la blâmez de répéter ce qu'elle entend dire, et vous la blâmez aussi de me recommander de ne point répéter! »

« Pensez-y un moment et vous comprendrez la différence. Nous en reparlerons ; il faut descendre vers le maître de danse qui attend. »

Le lendemain, il y avoit un petit bal chez Mad. Townsend. Les deux sœurs y allèrent. Rosamonde, qui avoit envie de demander des explications à Miss Anna, avoit désiré d'y être de bonne heure ; mais on lui dit qu'elle ne pouvoit pas la voir, parce qu'elle étoit fort enrhumée et gardoit le lit. Mad. T. en lui annonçant la chose, la présenta à Miss Belmont, qui étoit arrivée des premières, et les laissa ensemble. Miss Belmont, quoique de trois ou quatre ans plus âgée, ne dédaigna point de faire la conversation avec elle. Elle la prévint, au contraire, avec beaucoup d'obligeance, mais Rosamonde se reprochoit ce qu'elle avoit dit avec tant de légéreté sur cette personne qui se montroit si aimable pour elle. Son embarras étoit extrême, et cet embarras alloit croissant à mesure que Miss Belmont mettoit plus de grâce et de bonté à chercher des sujets de conversation qui lui fussent agréables.

Une amie de celle-ci s'approcha d'elle pour lui demander des nouvelles de sa promenade à cheval, et savoir si elle comptoit monter le lendemain.

« Non, » dit Miss Belmont, « je ne monte jamais deux jours de suite. »

« J'en sais bien la raison, » dit tout bas Rosamonde.

« Je sais, » dit l'amie, « que vous faites tour-à-tour avec votre sœur, parce que vous n'avez qu'un cheval ; mais j'en ai un à votre service qui est très-doux, et je voudrois que vous eussiez une fois le plaisir de vous promener ensemble. »

« Vous ne savez pas tout, » lui dit Miss Belmont, à demi voix et en souriant : « nous n'avons qu'un habit de cheval pour nous deux. » Puis elle ajouta en rougissant un peu :

« Vous savez que nous ne sommes pas riches; et dans la situation de ma mère, nous lui devons de faire aussi peu de dépense qu'il est possible pour nôtre toilette et pour nos plaisirs. »

On interrompit la conversation en venant prendre Miss Belmont pour danser; et son amie dit à une autre femme. « Quoique je sois sa parente, je n'ai pas le courage d'en faire les honneurs. C'est une des plus charmantes personnes qu'on puisse rencontrer, et sa sœur est aussi très-aimable. On n'a pas d'idée du bien qu'elles font, ainsi que leur mère, quoiqu'elles n'aient que très-peu de fortune. »

Cela fit réfléchir Rosamonde sur la légéreté avec laquelle Miss Anna lui avoit parlé des demoiselles Belmont. La danse interrompit ses réflexions. Il étoit déjà tard lorsque Mad. Townsend vint la prier de monter un moment vers sa fille, qui venoit de s'éveiller. Rosamonde chercha des yeux sa sœur Laura, pour lui demander la permission de quitter la salle de bal; mais Laura dansoit, et Mad. Townsend ne pouvoit pas attendre. Rosamonde la suivit.

Quand les deux sœurs se retrouvèrent ensemble, prêtes à se coucher, Rosamonde raconta ainsi la conversation qu'elle avoit eue « Ma chère Laura, vous aviez parfaitement raison. Nous avons eu une explication à fond. Anna s'est mal justifiée. Je vois qu'en effet elle a une méchante langue. Je le lui ai dit, et nous nous sommes bien querellées. Voici comment cela est allé. D'abord, je lui ai demandé des nouvelles de son rhume; ensuite, nous avons parlé du bal. Elle m'a demandé comment Miss Belmont s'étoit tirée du quadrille, en ajoutant qu'elle étoit bien fâchée que sa mère l'eût invitée. Alors j'ai pris le parti de Miss Belmont. Je lui ai dit que si elle l'a connoissoit, j'étois sûre qu'elle l'aimeroit. J'ai ajouté ce que j'avois entendu dire de son caractère géné-

reux, et que très-certainement on la lui avoit représentée sous de fausses couleurs. »

« Au lieu de convenir qu'on l'avoit mal informée, elle a insisté fortement et soutenu qu'elle avoit pleine raison. Elle s'est beaucoup moquée de ma crédulité, et elle a prétendu que lorsque je connoitrois un peu mieux le monde, je verrois plus clair; que quant aux demoiselles Belmont, il n'y avoit pas le moindre doute qu'elles étoient avares, et qu'elle pourroit répéter une foule d'histoires qui les rendent très-ridicules. Sa femme-de-chambre qui étoit là, et qui faisoit semblant d'arranger sa chambre pour écouter la conversation a dit : « Oh pour cela oui, Mademoiselle, qu'elles sont avares ! Toute la maison est avare. J'en connois des traits fort comiques. » Je n'encourageai point la femme-de-chambre à parler, mais au contraire je fis signe à Anna de la renvoyer, ce qu'elle fit un moment après. J'en étois impatiente : je voulois m'expliquer et lire jusqu'au fond de sa pensée. »

« Mais, ma chère Rosamonde, croyez-vous qu'il soit facile de lire dans le cœur des gens, et que chacun ait autant de candeur que vous-même ? »

» Je commençai par l'histoire de Mad. Cole ; et je lui dis que lorsque je vous l'avois racontée, vous aviez répondu : « c'est impossible ! Miss Anna a été mal informée. » Quand j'ai dit cela, elle est entrée dans une colère épouvantable; elle m'a reproché de répéter tout ce qu'elle me disoit. Pensez donc ! elle me fait ce reproche à moi, tandis qu'elle même redit tout. Elle a insisté avec vivacité en maintenant pour vrai tout ce qu'elle m'avoit dit. « Je l'ai bien assuré à ma sœur, » lui ai-je répondu ; « et j'ai ajouté que vous teniez le tout de Betzy elle-même. »

» Je n'ai pas dit cela ! » a-t-elle interrompu en colère, « j'ai dit que cela me venoit directement d'elle. La personne de qui je le tiens, le tenoit d'une autre à qui elle l'avoit dit

c'est tout comme si Betzy me l'avoit dit elle-même. » Ensuite je croyois bonnement que l'accident venoit d'arriver, à la manière dont elle me l'avoit raconté l'autre jour. Point du tout : il y a un an que la chose s'est passée, et Betzy se porte à merveille. Elle m'a ajouté que si je ne voulois pas faire une tracasserie, il importoit de ne pas parler de cette affaire. Elle a prétendu que j'avois promis de n'en rien dire à maman ; et cela n'est point du tout vrai. Je lui en ai fait l'observation, et alors sa colère a redoublé, et elle m'a dit que c'étoit pour lui faire du chagrin que je répétois ainsi à maman tout ce que je tenois d'elle. Je l'ai assurée du contraire ; je lui ai dit que j'étois dans l'usage de tout dire à ma mère et à ma sœur.

« Eh bien ! » s'est-elle écriée, qu'avez-vous dit ? » Voyons !

« J'ai tâché de me souvenir de ses propres paroles, telles que je vous les ai rendues ; mais quand je suis arrivée au moment du bras cassé, elle s'est récriée en m'assurant qu'elle ne m'avoit point dit cela ; qu'elle avoit dit *presque* cassé. Jugez ! je ne me serois pas récriée avec horreur, comme vous l'avez fait vous-même, si elle m'avoit dit *presque cassé*. Ainsi je suis bien sure de mon fait, et je le lui ai dit. »

« Je la voyois embarassée de ce mensonge, et pourtant elle s'y obstinoit. Enfin je lui ai dit qu'il ne me convenoit pas d'avoir pour amie, une personne qui ne respectoit pas la vérité, et que j'étois bien aise d'avoir appris à la connoître. Que croyez-vous qu'elle a fait ? Un grand éclat de rire qui m'a mis plus en colère que tout le reste, elle a essayé de plaisanter et de dire que j'avois sûrement des liens de parenté avec Mad. Cole, puisque je prenois si vivement son parti, et elle a fini par me mettre vraiment en colère. Je lui ai souhaité le bon soir un peu sèchement, et j'ai bien résolu de l'éviter à l'avenir. Vous aviez raison, ma chère

Laura, et j'avois grand tort : me voila parfaitement édifiée sur le compte de Miss Townsend. »

Le lendemain matin, Rosamonde dit à sa sœur; « On voit les choses et les personnes bien différemment, d'un jour à l'autre. Par exemple, Anna Tonwsend et son esprit se présentent à moi sous un jour tout différent. Il me semble maintenant que l'esprit est un piège; car c'est par son esprit qu'Anna m'avoit gagnée. Elle est si amusante qu'on ne peut tenir contre son charme. Mais à présent, je crois que j'aimerois mieux avoir pour amie une personne qui n'eût point d'esprit. »

» Vous voudriez avoir de l'esprit toute seule, apparemment? » lui dit Laura en riant.

» Non je ne veux de l'esprit ni pour moi, ni pour les autres. »

» Que diriez-vous de quelqu'un qui prétendroit se passer de feu dans tous les besoins matériels de la vie, parce que le feu fait quelque fois beaucoup de mal? »

Rosamonde sentit la force de l'argument, et se soumit en riant. Laura lui cita à cette occasion les vers de lord Lyttleton, dans son éloge de sa femme, où il peint le genre d'esprit, qui la distinguoit.

» Son esprit brilloit d'une lumière douce et modérée. Jamais il ne dépassoit les bornes qu'une bienveillance universelle, sa sagesse, et une parfaite modestie lui prescrivoient. »

» Ah, j'aime bien ce passage! voilà précisément l'esprit que je voudrois avoir. Mais je veux me dépêcher de m'habiller pour aller raconter cela à maman. »

Quand elle eut tout dit à sa mère, celle-ci lui témoigna qu'elle étoit contente d'elle, mais qu'après s'être enchantée trop facilement de Miss Townsend, elle étoit trop sévère dans son jugement sur elle; que très probablement, il n'y

avoit pas de la malice dans sa conduite, mais seulement de la légéreté et de l'exagération.

« Oui, oui, maman, il y a de la malice ! » s'écria Rosamonde. Ecoutez : savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous pouvons savoir exactement la vérité de l'histoire du bras cassé par Mad. Cole. Vous pourriez la lui demander à elle-même. »

« Cela ne peut mener à rien de bon, ma chère amie ; et je ne vois pas de raison pour satisfaire votre curiosité. Nous savons que l'enfant se porte bien, et quant au reste, si vous vous en mêliez, vous ne pourriez faire que du mal. Il faut profiter de cette leçon, ma bonne. Vous voyez que ce sont ceux qui répètent qui ont tort, et qu'il ne faut jamais rien redire qui puisse nuire à qui que ce soit. »

» Mais maman, il y a des choses que je ne sais pas arranger dans ma tête. Vous me dites, et je le comprends bien, qu'il faut tout vous dire à vous, et pourtant vous me recommandez de ne rien dire aux autres. Par exemple, vous aimez bien les gens qui vous amusent en racontant des anecdotes ; et on ne peut pas raconter des anecdotes amusantes sans parler des affaires des autres. »

« Ma chère enfant, cela peut très-bien se concilier. Vous ne sauriez mettre trop de candeur dans les choses qui vous concernent seule, mais toutes les fois que vous pouvez compromettre quelqu'un en parlant, vous devez vous taire. Enfin toutes les fois que vous pouvez faire de la peine à qui que ce soit, ou porter quelque préjudice aux autres, pour le plaisir de vous faire écouter, il faut vous prescrire le silence. »

» Mais, maman, la conversation seroit bien bornée si l'on se défendoit de jamais parler des affaires des autres, et de rien raconter de ce qui les concerne. Il me semble que l'on doit être souvent embarrassé de décider si l'on doit parler ou se taire ? »

» Ma chère enfant, quand il se présentera à vous des cas embarrassans, causez en avec votre sœur ou avec moi; et vous verrez que pourvu qu'on ait toujours devant les yeux la crainte de faire du mal, on peut bien se livrer à la gaîté de la conversation. Il est fort doux d'amuser et de plaire; mais du moment que l'on met de l'amour-propre à faire effet, on risque de s'écarter de la vérité et de tomber dans la médisance. Un peu d'exagération suffit pour cela. Quand vous connoîtrez le monde, vous verrez qu'une histoire amusante sur le prochain, ne se redit presque jamais sans altération, et que peu-à-peu la médisance devient une calomnie, et il en résulte des maux infinis dans la société. »

» Ce que vous me dites là, maman, me fait souvenir d'un mot qu'Anna m'a répété sur mon compte. Je ne veux pas vous dire de qui il étoit ce mot; mais j'ai très-bien senti que, depuis ce moment là, j'en voulois à cette personne plus que si elle m'avoit dit la chose en face. »

» Vous voyez, ma chère fille. Voilà un exemple du mal que font les rapports indiscrets. On dit tant de choses légèrement, dans un moment de surprise, de vivacité ou d'irréflexion, tant de mots enfin, auxquels on n'attache pas d'importance, et qu'on voudroit pouvoir reprendre ou expliquer, qu'il y a vraiment de l'injustice et une sorte de trahison à donner à des expressions fugitives, de la consistance en les répétant. »

» En effet, maman, je me souviens qu'un jour vous arrêtates tout court quelqu'un qui vouloit vous conter une conversation plaisante qu'il avoit entendue par hasard entre un mari et une femme. Vous lui dites d'un ton sérieux que ces choses là ne devoient pas se répéter, et vous mites la conversation sur un autre sujet. »

Pendant cette conversation, Laura lisoit dans un coin,

et elle donna ensuite à sa sœur l'histoire d'une famille qui avoit été ruinée par la répétition indiscrette de quelques discours. Cette lecture fit une vive impression sur Rosamonde, et elle forma de grandes résolutions de prudence et de discrétion; mais les résolutions de Rosamonde étoient comme des lignes tracées sur le sable : le moindre vent les effaçoit.

Quinze jours après, elle se trouva chez les Dlles Belmont pour la répétition d'un quadrille. Une des sœurs lui demanda pourquoi elle n'aimoit plus autant Anna Townsed, qu'elle faisoit auparavant. Elle répondit d'abord qu'elle ne pouvoit pas en dire la raison. Alors, on murmura autour d'elle qu'il s'étoit passé quelque chose qui n'étoit point à son avantage, et que c'étoit la cause de son silence. Elle ne put pas y tenir. Elle oublia les recommandations de sa mère, et se mit à raconter.

Quand elle fut au milieu de l'histoire, le remords la prit. Elle s'arrêta court et dit que sa mère lui avoit défendu de répéter. Alors les jeunes filles l'entourèrent, et comme c'est l'usage en pareil cas, lui promirent un secret inviolable. Entraînée par leurs persécutions, elle reprit son histoire. Tandis qu'elle parloit, deux jeunes filles se joignirent au groupe, et elle voulut encore une fois s'arrêter; mais on lui dit : «vous ne risquez rien, ce n'est que ma cousine qui est parfaitement sûre, » et Marie Law qui est un peu bornée et n'y comprendra rien. » Ainsi encouragée, elle dit tout.

De retour à la maison, elle raconta avec un peu d'embarras ce qui s'étoit passé. Sa mère et sa sœur furent fâchées qu'elle eût ainsi manqué à sa résolution, mais ne lui en firent point de reproches.

Quelque temps après, elles allèrent toutes les trois faire une emplette de gants chez une ancienne domestique de la

maison, qui avoit entrepris un petit commerce, et à laquelle on continuoit de s'intéresser. La marchande paroissoit triste. Les dames lui en demandèrent inutilement la raison, et elle alla fermer une porte qui étoit entr'ouverte, parce qu'on entendoit des sanglots dans la pièce voisine. Un rideau qui se dérangea un peu quand Mad. White ferma la porte permit à Rosamonde de voir une jeune fille à genoux devant une chaise, et qui pleuroit amèrement. Elle demanda quel chagrin cet enfant avoit.

« Mon Dieu, elle a bien de quoi pleurer, » dit Mad. White. « C'est une orpheline qui vient de perdre sa seule protectrice. C'est la petite Betzy Bell que ces dames connoissent surement. »

» Ciel ! c'est moi qui ai fait le mal » s'écria Rosamonde en pâlissant. Mad. White fut très-étonnée de cette exclamation, et elle raconta ce qu'elle savoit, c'est-à-dire, que Mad. Cole avoit appris certaines plaintes faites contr'elle par Betzy, sur une querelle passée un an auparavant, plainte où les faits avoient été altérés avec une noire ingratitude; qu'en conséquence, elle avoit résolu de retirer à cette enfant toute protection.

Rosamonde demanda avec inquiétude, s'il s'agissoit d'un bras cassé dans l'histoire qui avoit attiré l'indignation de Mad. Cole.

« C'est cela précisément, » dit la marchande, et elle appela l'enfant pour qu'elle répétât elle-même l'histoire. La petite eut bien de la peine à suspendre ses sanglots, pour raconter qu'un an auparavant, elle avoit reçu de Mad. Cole un soufflet bien mérité par une impertinence; que dans les premiers momens de colère, elle avoit raconté cela à son amie, la fille de l'apothicaire, et avoit ajouté que si ce soufflet l'avoit fait tomber, elle auroit pu se faire beaucoup de mal. Malheureusement, l'histoire avoit été fort envenimée. On avoit

prétendu que le soufflet l'avoit fait tomber sur le chenet de fer, qu'elle s'étoit horriblement blessée, et que Mad. Cole lui avoit cassé le bras en la secouant avec violence. J'avois oublié la chose, » ajouta l'enfant ; « mais je ne sais comment tout cela est revenu à Mad. Cole, il y a quelques jours. C'est une jeune personne, qui s'appelle Marie Law, qui en a écrit de la campagne en exagérant tous les détails. »

Rosamonde fut extrêmement affectée de ce qu'elle entendoit, et proposa à sa mère d'aller immédiatement chez Mad. Cole, et de lui raconter toute la vérité ; mais Betzy leur apprit que cette dame venoit de partir pour le Devonshire ; et elle ajouta en recommençant à pleurer, qu'elle même devoit être du voyage et que tout étoit prêt pour cela, lorsque cette malheureuse lettre étoit venue à la traverse.

Laura lui demanda pourquoi elle n'avoit pas donné une explication satisfaisante à sa bienfaitrice. Betzy répondit qu'elle l'avoit essayé, mais qu'elle n'avoit pas pu dissimuler l'exagération de son premier rapport, et qu'en conséquence Mad. Cole l'avoit cru coupable de tout.

« Elle n'a qu'un défaut cette bonne dame, » reprit la marchande, « c'est qu'elle prend les choses trop vivement. »

« Mon Dieu, n'en dites pas du mal : » s'écria Betzy, « elle m'a fait tout le bien qu'elle a pu me faire. Je n'avois ni père ni mère, je n'avois rien ; elle m'a élevée ; elle m'a appris tout ce que je sais ; une bonne mère n'auroit pu en faire davantage. » Et en achevant ces mots elle recommença à sanglotter.

Rosamonde ne put retenir ses larmes. Sa mère et sa sœur s'abstinrent de tout reproche. Elles raisonnèrent ensemble sur ce qu'il y avoit de mieux à faire, et il fut convenu que Rosamonde écriroit à Mad. Cole pour lui donner une explication complète.

Rosamonde fut bien tourmentée de remords et d'inquié-

tude pendant les jours qui s'écoulèrent jusqu'à la réponse qu'elle attendoit. Cette réponse ne fut guères satisfaisante. Mad. Cole partoit pour un voyage de six mois sur le continent. Elle témoignoit son regret d'àvoir eté mal informée, de ne pouvoir plus changer son projet de voyage, et prendre l'orpheline avec elle, comme elle en avoit eu le dessein. Elle espéroit que l'enfant pourroit rester chez Mad. White pendant son absence, et rentrer chez elle à son retour. Elle pardonnoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit y avoir eu d'un peu léger dans la conduite de l'enfant, et montroit beaucoup d'intérêt pour elle.

Après s'être désolée de ce contre-temps, Rosamonde conçut un projet qui la charma, c'étoit de prendre soin elle-même de la petite Betsy jusqu'au retour de sa protectrice. Elle en demanda avec de vives instances la permission à sa mère.

« Ma chère fille, » lui dit celle-ci, « j'ai plusieurs objections à votre idée. D'abord, l'intention de Mad. Cole est que l'enfant reste chez Mad. White. Ensuite, par rapport à vous-même, je ne trouve pas la chose convenable. »

« Eh pourquoi maman? Cela me feroit tant de plaisir!

« Ce n'est pas précisément ce dont il s'agit. Je dois considérer ce qui vous est salutaire. Pour que le sentiment de la faute que vous avez faite laisse une impression permanente, il faut que vous ayez à en souffrir, et non pas qu'il en résulte pour vous une chose agréable. Souvenez-vous, qu'après avoir lu l'histoire d'une jeune fille qui avoit causé par une indiscrétion le malheur de ses parens, vous prites la ferme résolution de vous observer dans tous vos discours, et d'exagérer même la prudence. Cette résolution n'a pas tenu. Vous voyez que vous avez besoin de leçons plus fortes; et c'est de l'expérience que vous devez les

recevoir. Il n'est pas facile de rompre l'habitude de l'indiscrétion dans les discours. Les femmes y sont plus généralement sujettes, parce qu'elles ont moins d'occasions que les hommes d'être occupées de choses sérieuses, et que l'activité de l'esprit ayant besoin d'un aliment, elle se porte sur les affaires d'autrui, sur les petites rivalités et les tracasseries, ce qui conduit à la médisance. Celles qui ont le dangereux talent de contrefaire les ridicules et de conter d'une manière amusante, sont sur-tout exposées à ce genre de tort. Vous devez donc particulièrement veiller sur vous-même, Rosamonde. Maintenant, j'en ai assez dit pour que vous puissiez juger de ce qu'il convient de faire.»

Rosamonde étoit ébranlée. Elle ne pouvoit retenir ses larmes en pensant au malheur dont elle étoit la cause. Elle répondit d'une voix mal assurée qu'elle sentoit bien qu'elle avoit besoin des leçons de l'expérience, et qu'elle avoit résolu de tout faire pour mériter l'estime et l'affection; sur-tout d'éviter la société des jeunes filles inconsidérées dans leurs discours, de peur d'être entraînée par l'exemple.

Lorsque sa mère la vit si bien disposée, elle lui dit qu'elle lui permettroit de recevoir tous les matins la petite Betsy pendant une heure, pourvu que cela ne dérangeât en rien ses leçons. Il fut convenu que ce seroit toujours avant déjeûné. Il en résulta que Rosamonde se leva régulièrement une heure plus matin, pour donner à Betsy une leçon d'écriture et de couture. La petite fille se montra assidue et reconnoissante. Elle s'informoit souvent de sa bienfaitrice, et montroit un extrême désir de mériter toujours sa protection. Celle-ci ne l'avoit point oubliée. A son retour en Angleterre, son premier soin fut de faire chercher Betsy à laquelle elle rendit toute sa bienveillance.

Rosamonde perdit de vue Mad. Cole et sa protégée; mais

la leçon fut pour elle d'un effet durable. Toutes les fois qu'il lui survenoit la tentation de raconter quelques circonstances qui pouvoient compromettre une autre personne, elle se souvenoit de Betsy, et elle gardoit le silence.

ANTIQUITÉS.

L'ITALIA AVANTI IL DOMINIO DEI ROMANI. L'Italie avant la domination romaine, par JOSEPH MICALI. Seconde édition, considérablement augmentée. Quatre vol. in-8.° avec un atlas grand in-folio de 70 gravures en cuivre ; prix 56 francs. Chez *Joseph Pagani* à Florence. 1821.

LA première origine des nations, les premiers progrès de la société humaine, sont, même pour les pays qu'aucune célébrité ne signale à nos regards, un des plus dignes objets des recherches et de l'attention des philosophes. Chaque jour nous apprenons mieux à connoître la puissance des habitudes, des institutions, des souvenirs ; nous sentons mieux combien le passé décide de l'avenir pour un peuple, combien l'éducation demeurant dans les mains du Gouvernement, tandis que le Gouvernement est à son tour modifié par les hommes que l'éducation a formés, on roule sans cesse dans un cercle vicieux, et combien il est impossible qu'une nation échappe aux conséquences de ses antécédens. Sans pouvoir pénétrer le mystère des races d'hommes, qui semblent conserver toujours, au travers des siècles, les mêmes caractères distinctifs, nous sentons que si ces caractères n'ont pas été imprimés aux peuples par les évenemens dont ils ont été le jouet, ces événemens du moins les ont rendus bien plus ineffaçables. Nous voudrions donc atteindre l'homme dans l'histoire, avant qu'il eût été modifié par ses institutions, et il nous semble qu'en lui voyant faire ses premiers pas,

dans la carrière de la civilisation, nous comprendrions mieux ce qu'il a réellement reçu des mains de la nature; nous distinguerions mieux sa première essence de ce que le cours des siècles a fait plus tard pour lui.

C'est cette première origine des sociétés humaines que Mr. Micali s'est proposé de nous faire connoître, et il nous la fait étudier dans la plus illustre des contrées de l'Europe, dans celle qui, à deux reprises, a le plus puissamment influé sur la civilisation de l'univers. Ainsi son sujet unit, à l'intérêt philosophique de la première formation des peuples, un intérêt local bien plus grand encore, celui qu'excite un pays présent à notre imagination et cher à nos souvenirs, un pays dont chaque district a été illustré par quelque grande action, dont chaque ville est ornée de monumens qu'on nous a appris de bonne heure à admirer. L'histoire de l'Italie avant la domination romaine, forme un supplément important à cette histoire de Rome que nous voulons tous connoître. Elle est destinée à compléter ce qui demeuroit imparfait, à fixer des ombres qui paroissoient incertaines, dans un tableau sur lequel nous portons si souvent les yeux.

Pour parvenir à ce but, Mr. Micali a rassemblé tout ce qui se trouvoit épars, sur l'antique Italie, dans les écrivains de la Grèce et de Rome; l'érudition qu'il déploie dans ses notes a quelque chose d'effrayant, parce qu'il n'existoit aucun rapport naturel entre le sujet qu'il traitoit, et les écrivains qu'il a été appelé à consulter. Il a été appelé à recueillir chez des auteurs dont le but est absolument different du sien, les mots qui leur étoient échappés par hasard, et qui pouvoient lui apporter quelque lumière, quoique l'auteur songeât à peine qu'il les avoit prononcés.

Mais, il faut en convenir, cet immense travail n'est point suffisant, pour répandre beaucoup de jour sur le sujet que Mr. Micali a traité. Il exprime lui-même ses regrets de n'avoir pu

consulter les écrits d'aucun de ces peuples dont il voudroit renouveler la mémoire. « Qui pourroit douter, dit-il, que les anciens
» Italiens qui suivirent le sentier de la gloire avec tant de
» zèle que leurs traces se retrouvent dans toute l'antiquité,
» n'aient eu des historiens ? Le caractère de leur langue, qui
» paroît déjà perfectionnée et soumise à des règles, la cul-
» ture supérieure des Toscans, leurs institutions, leurs arts,
» durent nécessairement produire chez eux des écrivains no-
» blement excités à perpétuer les souvenirs de leur patrie.
» On doit le conclure, d'après cette connexion naturelle qui
» existe entre toutes les connoissances humaines, et d'après
» les secours qu'elles se prêtent réciproquement. Mais tous
» ces ouvrages ont péri, et il ne nous en est pas même
» demeuré un seul fragment. » Part. I. Chap. IV p. 36.

Je me permettrai, je l'avoue, d'élever le doute que repousse ici Mr. Micali. Il y a eu, en effet, des victoires, des conquêtes, et des révolutions, long-temps avant l'époque où l'histoire nous en montre l'enchaînement, mais je ne sais si l'on peut donner à ces événemens le titre de *glorieux*. Des peuples féroces s'attaquoient, se dépouilloient, se détruisoient, pour satisfaire leur haine, leur désir de vengeance ou leur cupidité, mais ils songeoient très-peu à la gloire qu'ils pourroient en recueillir, et ils ne soupçonnoient pas même qu'il naîtroit un jour, en dehors de leurs petites sociétés, une opinion publique qui siégeroit en jugement sur leur renommée. Ce désir de célébrité, ce besoin d'attirer l'attention de la postérité sur les événemens où nous avons joué un rôle, n'est point inhérent à tous les peuples et à toutes les périodes de la civilisation. Il ne seroit pas difficile de signaler aujourd'hui en Europe des peuples qui n'en ont pas même la pensée, des peuples chez qui les citoyens ne songent jamais au passé et à l'avenir, et où les Gouvernemens feroient volontiers oublier aussi le présent. Le goût de l'his-

toire, le désir de conserver quelques traces de la succession des règnes et de celle des guerres, se renouvela en Europe, et encore bien foiblement aux onzième et douzième siècles; et à cette époque ce goût fut dû à la seule imitation des Romains, à l'éducation latine que le clergé avoit reçue, à l'obligation de lire et d'écrire qui lui étoit imposée, et aux modèles qu'il essayoit grossièrement de copier. Mais les chevaliers du douzième siècle, avec toute leur avidité pour les combats et pour la gloire, ne s'apercevoient même pas que dans les couvens, quelques moines obscurs transmettoient leurs hauts faits à la postérité.

D'ailleurs on confond trop peut-être l'invention de l'écriture avec celle de l'art d'écrire des livres. La première a pu long-temps être employée, soit pour des communications domestiques, avec des tablettes enduites de cire; soit pour conserver de certains souvenirs par des caractères gravés péniblement sur l'airain ou sur le marbre, et qui passoient pour magiques, parce qu'ils n'étoient entendus que par un petit nombre d'adeptes; tandis qu'on n'avoit encore inventé ni l'encre ni le parchemin. Quelques monumens, quelques médailles, quelques pierres gravées attestent l'existence d'une écriture monumentale en usage en Italie avant les Romains, ils ne prouvent point l'existence de manuscrits. C'est l'invention toute récente du papier, qui a rendu l'écriture si usuelle. Dans un temps très-rapproché de nous, on a vu la cherté seule du parchemin et la difficulté de tracer des lettres, faire presque abandonner l'art qui lie ensemble le passé, le présent et l'avenir.

Les Italiens antérieurs aux Romains ou indépendans d'eux, ne nous ayant laissé aucun récit auquel nous puissions recourir, Mr. Micali a été réduit à demander leur histoire aux Grecs et aux Romains. Mais ceux-ci ne commencèrent à ressentir quelque curiosité pour les antiquités de l'Italie,

qu'après un grand nombre de siècles, lorsque la face du pays étoit absolument changée, que la population libre avoit disparu, presque en entier, pour faire place à des esclaves rassemblés de tous les pays barbares, que les villes étoient ruinées, les monumens détruits, et que tous les événemens dont on vouloit rechercher la trace ne reposoient plus que sur quelques contes populaires, ou sur les fables des poëtes. En effet, c'est principalement les écrivains de l'âge d'Auguste et des temps postérieurs, que Mr. Micali a été obligé de consulter. Jusqu'alors les Romains n'avoient point songé à écrire leur propre histoire, bien loin de s'occuper de celle des peuples qu'ils avoient vaincus. Les Grecs, il est vrai, avoient commencé beaucoup plus tôt à écrire, mais ils ne donnoient aux peuples barbares qu'une attention distraite, et jusqu'à l'époque où la puissance de Rome les força à visiter et à étudier l'Italie, ils consignèrent dans leurs écrits bien plus souvent les fables populaires qu'ils recueilloient sur cette contrée, que leurs propres observations.

Quoique Mr. Micali ait consulté avec un soin extrême, ces premiers écrivains, et tous ceux qui sont venus depuis, avec tous les commentateurs, tous les scholiastes, jusqu'à l'extinction de l'ancienne littérature, il a su se tenir en garde contre une foi aveugle dans les auteurs sur lesquels tout son récit repose. Il est presque constamment occupé à combattre les fables poétiques des Grecs, ou ce qu'il regarde comme la partialité des Romains. Il accuse ces deux peuples d'une vanité excessive, et il leur conteste la gloire de presque toutes les inventions, de presque toutes les actions brillantes qu'ils s'attribuent. C'est ainsi qu'il révoque en doute presque toutes les anciennes origines, qui ont passé de la mythologie dans l'histoire, qu'il fait justice de tous ces Rois inventés pour donner leur nom à un peuple ou à une contrée; de tous

ces fugitifs de Troie ou de la Grèce, qu'on a créés à l'imitation de Virgile, pour fonder de si grands empires avec les débris d'une petite ville. Mais il ne s'est pas tenu assez en garde contre une autre espèce de partialité qu'on retrouve souvent chez les érudits. Il est amoureux de son sujet, il se dévoue tout entier à la gloire de ces Italiens dont la mémoire même est perdue, il ne veut pas consentir à ce qu'ils puissent rien devoir aux étrangers; il les croit *autochtones*, ou fils de cette terre qui les a nourris, il les croit civilisés par eux-mêmes, ne devant qu'à eux-mêmes leurs arts, leurs sciences et leurs progrès, et pour établir cette opinion, il examine en avocat plutôt qu'en juge, tous les monumens de l'antiquité.

Peut-être Mr. Micali n'a-t-il pas donné assez d'attention aux obstacles presque insurmontables qu'opposent les préjugés, les habitudes, la paresse d'esprit, le goût de l'oisiveté, aux progrès des peuples barbares; peut-être a-t-il trop négligé d'étudier l'histoire de l'ancien monde, dans le monde nouveau, en Amérique: d'observer comment les anciennes races qui étoient en possession de cette contrée, n'ont jamais voulu renoncer à leur barbarie, aux plaisirs de la chasse, d'une vie errante, et de l'indépendance. Huit ou dix siècles avant notre ère, l'Italie étoit comme a été l'Amérique, presque absolument couverte de forêts; les peuples aborigènes, tels que les Ombres, les Osques, les Sicules, vivoient des produits de leur chasse et de ceux de leurs troupeaux, bien plus que de ceux d'une chétive agriculture dont ils étoient sans cesse distraits par la guerre. L'usage religieux dont parle Mr. Micali, de consacrer aux Dieux tous les enfans nés dans une certaine année, et de les envoyer chercher fortune au loin, dès qu'ils étoient parvenus à l'adolescence, nous révèle la facilité à trouver partout des terres vacantes, et nous explique la formation si fréquente des colonies, et

les migrations des peuples, dont tous les historiens font foi, et qui ne peuvent cependant se concevoir que dans un pays presque désert. Dans cette région si semblable à l'Amérique les aventuriers Grecs débarquèrent, comme les aventuriers Européens sur les côtes du nouveau continent; de même ils y prirent possession de ces forêts que les aborigènes essayoient rarement de leur disputer, ils y élevèrent à la hâte quelques chaumières avec des branches d'arbres, et ils les nommèrent des cités, comme s'ils prévoyoient d'avance leurs grandes destinées; bientôt, en effet, la race d'hommes qui unissoit toute la puissance de la civilisation, à toutes les ressources d'une terre vierge, acquit de rapides développemens, et quelques familles fugitives devinrent les mères de grandes nations.

Mr. Micali signale avec raison la fondation des villes, et le travail fait en commun pour les entourer d'une enceinte fortifiée, comme un pas important dans la civilisation. Les Etrusques semblent avoir les premiers enseigné cet art à l'Italie. Douze antiques cités, capitales d'autant de peuples confédérés, furent bâties par eux dans la Toscane, douze autres dans la province qu'ils nommèrent Etrurie nouvelle, et qu'ils conquirent sur les Ombres, de Bologne jusqu'à Mantoue, douze autres enfin dans la Campanie, qui reçut d'eux le nom d'Etrurie campanienne. Quelque motif religieux qui ne nous est pas connu, les engageoit à s'arrêter au nombre de douze dans leurs confédérations, et les cités bâties par eux dans les mêmes provinces, après que ce nombre étoit complet, ne jouissoient pas des mêmes privilèges.

Les fortifications colossales de ces cités étrusques étoient des murailles sans ciment, formées d'énormes rochers, superposés si artistement, et si bien unis par toutes leurs surfaces, que leur poids seul suffisoit pour les maintenir à

leur place, et que ces murailles de beaucoup antérieures à Rome, ont survécu à toutes les révolutions, et sont encore debout aujourd'hui. Mr. Micali a donné dans son atlas des dessins exacts de ces monumens imposans; il a donné aussi le plan, et le tracé de l'enceinte de six de ces anciennes cités. On y voit que le circuit de leurs murs passoit rarement un mille et demi, ce qui me donne lieu de croire, que ces villes ne contenoient guères que huit à dix mille habitans.

Mr. Micali rejette l'origine grecque ou lydienne des Etrusques, qui repose sur l'autorité d'Hérodote; il les croit autochtones, et il se fonde sur-tout sur ce que toutes leurs cités, à la réserve de Populonia, étoient bâties à quelque distance de la mer. Toutefois la distance du rivage aux parties les plus reculées de la Toscane, n'est pas assez grande, pour qu'on ne puisse supposer qu'elle ait été franchie par des étrangers, qui en s'établissant dans un pays nouveau, y cherchoient des lieux forts, où ils pussent se mettre complétement à l'abri des attaques des aborigènes. La grandeur imposante des monumens étrusques, le caractère de leurs sculptures, et celui de leurs vases, qui a quelque chose d'égyptien, l'autorité que l'on sait que les prêtres exercèrent sur eux, et les sciences mystérieuses dont ils se disoient en possession, ont fait assigner aux Etrusques par quelques érudits, une origine égyptienne plutôt que grecque. Je ne sais pourquoi Mr. Micali n'a pas discuté cette opinion.

Soit que l'on persiste avec Mr. Micali à croire que les peuples de l'Italie septentrionale ne durent qu'à eux-mêmes leurs progrès dans la civilisation, soit qu'on admette que les Etrusques avoient reçu d'un autre peuple ces arts sociaux qu'ils répandirent, on ne conteste point l'influence des étrangers sur la contrée qui forme aujourd'hui le royaume de

Naples. Dès les plus anciens temps historiques ses rivages furent visités par des aventuriers Grecs; les colonies qu'ils y fondèrent s'accrurent si rapidement, leur population parlant la langue grecque devint si considérable, qu'on appela ce pays, la *Grande Grèce*. Les habitans de ces belles provinces, qui avoient fait des progrès si considérables dans toutes les sciences sociales, étendirent leur commerce dans tout le reste de l'Italie; ce fut à ce commerce que les républiques de Sibaris, de Crotone, de Locres, de Métaponte, de Tarente, dûrent leurs immenses richesses; le mélange des races favorisa les progrès de la civilisation; ce mélange est attesté par un monument irrécusable; on ne peut méconnoître à la langue latine une origine commune avec la langue grecque, et cependant il nous est resté assez de fragmens de la langue osque, dans des inscriptions anciennes et sur des médailles, pour que nous puissions reconnoître aussi ses rapports avec la langue latine.

Les Italiens une fois en possession des premiers arts de la vie, de l'agriculture, des manufactures, du commerce, de l'écriture, firent des pas rapides dans la science sociale. A peu-près vers le temps de la fondation de Rome on cessa de trouver dans leur pays de vastes déserts abandonnés au premier occupant, ou des peuples qui ne s'étoient pas élevés au-dessus de la condition des chasseurs et des bergers. Dès-lors, la population commença à s'accroître rapidement, sous des lois protectrices; les habitans en renonçant à leur vie errante, s'étoient enfermés dans des bourgades, pour s'assurer réciproquement la protection de leurs concitoyens, les cultivateurs eux-mêmes, n'avoient point de maisons éparses dans la campagne; tous les citoyens du même peuple étoient contenus dans la même enceinte de murs, car chaque cité faisoit un corps politique, et conservoit sur elle-même sa propre souveraineté. Ce peuple avoit eu le bonheur de

connoître la liberté avant la servitude ; ses membres n'avoient consenti à renoncer à leur indépendance que pour soumettre leurs volontés, à celle du plus grand nombre de leurs égaux. La population croissoit régulièrement avec les progrès des arts et les produits de la terre. Chaque cité jettoit autour d'elle des essaims, comme une ruche d'abeilles, mais la métropole ne conservoit sur sa colonie d'autres droits que ceux de protection, et en quelque sorte de maternité. Les bourgades des peuples de même origine et de même langue, lorsqu'elles étoient rapprochées, s'unissoient par une confédération qui s'armoit pour la défense commune, et qui étoit désignée par un nom commun ; tels étoient les Sabins, les Samnites, les Lucaniens, les Brutiens ; mais la nation désignée par un nom commun, étoit composée de parties libres et indépendantes ; chaque peuple en acquérant une garantie par son alliance, avoit soin de conserver l'ardent patriotisme que nourrissent les plus petites sociétés.

» Comme la puissance fut la conséquence de l'union, » (dit Mr. Micali, part. 1. chap. 21. tom. 11. p. 7.) une expé» rience heureuse, invita naturellement les peuples limi» trophes à établir entr'eux une alliance durable, qui eut » pour objet de maintenir, protéger et défendre la liberté » commune. Ce système de gouvernement, né des circons» tances et du besoin, devoit plaire à des peuples aussi » jaloux de leur liberté, dont les mœurs étoient simples, » les intérêts uniformes, et dont le premier art étoit celui » de la guerre. L'usage et l'expérience le perfectionnèrent » peu à peu, en répandant parmi les confédérés des idées » plus généreuses et plus saines sur le droit des gens, et » en permettant d'unir la gloire des armes, aux vertus plus » nécessaires de la justice et de l'humanité. Toute l'Italie » se trouva ainsi divisée en plusieurs corps de cités, et de » peuples confédérés, qui sous un nom collectif acquirent de

» la célébrité dans l'histoire. Ces républiques composées dès
» leur naissance de plusieurs Etats d'une nature semblable,
» contenoient le principe vital de la prospérité publique, uni
» à une force suffisante pour veiller à leur sûreté extérieure.
» Mais la politique ne présente point d'opération plus diffi-
» cile que de créer une république fédérative bien ordonnée,
» et de maintenir un juste équilibre entre tous ses membres.
» Aucune faute ne fut plus fatale aux Italiens, que la pré-
» tention de chaque confédéré, de conserver une liberté
» absolue : tous se refusèrent également à renoncer à des
» droits de souveraineté propre, dont l'abandon étoit néces-
» saire à la sûreté commune ; c'est ainsi qu'ils sacrifièrent
» jusqu'à leur existence à une chimère d'indépendance. Le
» seul lien de leur concorde politique se trouvoit dans leurs
» conciles nationaux, et dans cette partie du culte religieux
» qui est inséparable du droit des gens. Plusieurs assemblées
» d'une nature analogue à celle des Amphyctions avoient
» le but salutaire de concilier sous le voile de la religion
» les intérêts et l'union des peuples, en les invitant à se
» regarder comme frères, et à sacrifier en commun aux
» Dieux de leur patrie. C'est ce que faisoient les Sabins
» et les Latins aux fêtes de la déesse Féronia (1), à l'égal
» des Toscans et des Ombres (2). L'union de ces peuples,
» par le moyen des mariages formoit aussi un des liens les
» plus forts de leur amitié politique (3). Mais les droits
» légaux du Gouvernement fédératif, appartenoient exclu-
» sivement aux parlemens nationaux. Tous les peuples Ita-

(1) Dionys. III. 32.

(2) Voy. T. I. cap. VI. p. 68.

(3) Livius. L. VIII. 14. *et alibi.* Nous verrons dans la suite, que les Romains eurent soin d'abolir ces liens, aussi bien que le droit d'assembler des Conciles.

» liens qui se gouvernoient en confédération, tenoient avec » une égale solemnité les conseils publics, dans des lieux et » des saisons préfixes, comme les Toscans dans le temple » de la déesse Voltumne, les Latins à Férentino, et les » Sabins à Cure (1). L'objet principal de ces assemblées, » étoit l'élection des premiers magistrats, l'assiéte des impôts, » l'admission des ambassadeurs, la grande affaire de la » paix et de la guerre, et enfin le soin de tout ce qui » pouvoit mettre en péril la liberté ou la sûreté de l'Etat. » Mais quoique les droits de souveraineté concernant la » défense publique, appartinssent essentiellement au Con- » seil commun de tous les membres confédérés, ces mêmes » droits, par un faux principe de politique, furent aussi » laissés sans réserve à chaque peuple, en tout ce qui re- » gardoit ses intérêts particuliers et ses conventions. Ce fut » en raison de ce défaut que les Céniniens, les Crustu- » méniens, et les Antemnates, ainsi que d'autres peuples » Sabins, purent s'opposer séparément aux premiers pro- » grès des Romains, et que chaque peuple de l'Etrurie à » son tour, soutint avec eux, pendant plusieurs siècles, » des guerres privées. Entre les Herniques on vit ceux » d'Anagni entreprendre une semblable guerre contre le » vœu de leur Société (2), entre les Latins ceux de Tus- » culum (3), entre les Toscans ceux de Sutri (4); et pour » empêcher ces hostilités, leurs confédérés n'eurent d'autre » moyen que celui des armes. Ce vice radical du gouver- » nement politique des Italiens, relâcha peu à peu les liens

(1) Tite-Live parle aussi des Conciles des Herniques, des Eques, des Volsques, des Samnites, des Liguriens, et d'autres.

(2) Livius. L. IX. 43.

(3) *Idem.* VI. 33.

(4) *Idem.* VI. 3.

» de leur union, et fut la cause principale de leur décadence. Le temps vint où l'on vit chaque cité se confiant » dans sa propre fortune, cesser de travailler de concert » aux avantages et au salut commun, faire la guerre séparément, succomber bientôt à sa foiblesse, et plier enfin » la tête sous le joug des superbes Romains.

» L'esquisse du gouvernement confedéré des Toscans, » pourra suffire à faire connoître celui des autres peuples, » sur lesquels les mêmes causes avoient dû produire de » mêmes effets. L'Etrurie entière étoit divisée en douze » corps politiques, qui devoient au pacte de leur alliance, » leur puissance et leur conservation. Les premiers magistrats de chaque peuple, auxquels les Romains donnèrent » improprement le titre de Rois, portoient dans leur langage celui de Lucumons (1); leur charge avoit la prééminence sur toutes les autres, et leur donnoit tous les » honneurs du gouvernement civil. L'un d'eux, étoit désigné » en commun par tous les peuples confédérés, pour être » leur général à la guerre, et le chef de toute l'union. » Chaque peuple lui fournissoit un licteur (2). La robe de » pourpre et la robe *peinte*, la couronne d'or, le sceptre » orné d'un aigle, la chaise curule, les faisceaux et les » haches (3), étoient les décorations de sa haute dignité,

(1) Serv. II. 278. Censorin. 4. *in fine.*

(2) Livius. I. 8. *ex duodecim populis communiter creato Rege, singulos, singuli populi lictores dederint.* Serv. VIII. 475. X. 202. *Lucumones in tota Tuscia duodecim fuisse manifestum est : ex quibus unus omnibus imperavit.*

(3) Liv. I. 8. Dionys. III. 61. Strab. V. 152. Diodor. V. 40. Sil. VIII. 485.—489. Macrob. Sat. I. 6. Toutes les décorations Toscanes furent adoptées par Tullus hostilius, ou par Tarquin, et elles demeurèrent aux Consuls, excepté la *toga picta* et la couronne, réservées aux seuls triomphateurs.

» et les marques du pouvoir qu'il exerçoit sur toute la Ré-
» publique. »

L'ouvrage de Mr. Micali est divisé en deux parties, dont chacune comprend deux volumes. La première est destinée à nous faire connoître les peuples dont il entreprend d'écrire l'histoire; c'est là, qu'après avoir cherché à éclaircir les questions que nous avons indiquées sur leur première origine, il suit les différentes provinces, et il explique la géographie antique de l'Italie, en indiquant le caractère de tous les peuples qui y jouirent autrefois de l'indépendance, le nom de leurs principales cités, et les traits qui les rendoient remarquables. Cette partie est terminée par neuf chapitres, sur le gouvernement, la religion, les mœurs, l'agriculture, la guerre, la navigation, les beaux-arts, la philosophie, et l'antique langue de l'Italie, qui sont bien faits pour exciter la curiosité des lecteurs. Pour éclaircir ces sujets si dignes d'étude, Mr. Micali a fait un grand usage des monumens antiques qu'il a recueillis. Ceux-ci, forment un fort bel Atlas de gravures très-soignées, et qui seules valent amplement le prix modique de tout l'ouvrage. En effet, il ne coûte que 56 fr., et l'atlas comprend soixante et dix gravures en cuivre, grand in-fol., avec une belle carte de l'Italie antique.

La seconde partie commence à la fondation de Rome; elle comprend l'histoire et les révolutions des différentes confédérations Italiennes, à mesure qu'elles entrent en contact avec les Romains, jusqu'à l'époque où après une lutte toujours soutenue avec valeur, et dans plusieurs cas, prolongée pendant des siècles, ces confédérations succombèrent toutes sous la puissance et la politique romaine. Comme les nations d'origine italienne n'ont eu d'autres historiens que ceux mêmes de Rome, cette partie de l'histoire ne peut être autre chose que l'histoire Romaine, envisagée seule-

ment sous un nouveau point de vue. Mais quand Mr. Micali arrive aux citoyens des républiques de la Grande Grèce, comme les écrivains Grecs, qui les désignoient sous le nom d'Italiotes, nous ont transmis beaucoup de détails curieux sur leur histoire, leur législation, leur philosophie, son récit acquiert un intérêt beaucoup vif, et ce ne seroit qu'en traduisant en entier les chapitres VIII, IX et XI, de la seconde partie, que nous pourrions rendre pleinement justice à son ouvrage.

J. C. L. de Sismondi.

DROIT PUBLIC.

Essai sur la nature et l'origine des droits, ou déduction des principes de la science philosophique du droit; avec cette épigraphe : *Dans le temple de la Raison, la logique et la physique occupent le vestibule, la morale et le droit habitent le sanctuaire.* (J. Fries. Sc. phil. du droit.) Par J. A. Bruckner. Seconde édition, chez *Hartmann*, Leipsick 1818.

(*Troisième extrait. Voy. p.* 18 *de ce vol.*).

L'obligation juridique demeure en dehors des obligations *commandées* par la raison pratique, et se renferme toute entière dans le domaine des actions seulement *autorisées*. Cette autorisation fixe les prétentions de chaque individu sur les biens matériels et moraux que lui présente la société de ses semblables et fonde ainsi son droit. Un droit est donc,

selon la définition de Mr. B., *une prétention fondée sur une permission ou sur une autorisation expresse.*

Cette autorisation, devient le titre de l'homme pour réclamer son droit. Elle emane du pouvoir législatif de la raison pratique, pouvoir absolu, souverain dans cet ordre d'obligations, comme dans l'ordre des obligations morales. Lorsque l'homme veut remonter au titre primitif, d'où dérivent ses droits, il ne trouve aucune autorité supérieure ou antérieure à cette raison législatrice. Aussi, cette autorité est-elle pour lui un fait de conscience, dont l'existence ne sauroit se démontrer, mais que la conscience même qu'il en a, prouve d'une manière irrésistible.

Les décisions de cette autorité sont sans appel, et n'ont pas besoin d'être confirmées par le raisonnement. Ce qu'elle déclare *être de droit*, l'est purement et simplement. Elle se place, comme souveraine, à la tête de tout ce qui regarde les droits de l'homme; elle en renferme les titres primitifs dans cette maxime: *Pour tout être hors de lui, un agent raisonnable est primitivement maître de lui-même.*

Pour que l'homme puisse jouir de ses titres, et soit considéré comme *sujet de droits*, il faut qu'il jouisse d'une raison saine et qu'il ait la faculté d'en reconnoître l'autorité legislative. Alors, comme sujet de droits, il réunit deux qualités; celle de pouvoir être *autorisable*, c'est-à-dire d'avoir la faculté de recevoir des autorisations d'autres sujets de droits semblables à lui; et celle de pouvoir être *autorisant*, c'est-à-dire, d'avoir la faculté d'accorder à son tour des autorisations de la même nature à d'autres sujets de droits semblables à lui. C'est là, le point de départ de toutes les conventions humaines.

Une autorisation suppose chez celui qui la reçoit, le libre exercice de sa volonté, et une absence complète de responsabilité dans les limites assignées à son droit. Cette absence

de

de responsabilité, n'existe sans doute que vis-à-vis de la société; car comme l'homme est à la fois un être moral et juridique, il ne peut jamais échapper à la responsabilité morale, même dans l'exercice légal de ses droits; mais il n'est comptable de ses motifs qu'à lui seul, et tant qu'il s'arrête dans les limites prescrites, ses semblables n'ont aucune raison de gêner ses actions ou de reprendre sa conduite. C'est là ce qui constitue la dignité juridique de l'homme: *Il est but pour soi-même dans toute l'étendue de ses droits, et ne peut jamais être réduit contre son gré à devenir un moyen ou un instrument pour un but arbitraire d'autrui.* Cette prérogative se trouve circonscrite chez l'individu, par les limites que lui tracent les droits des autres; ensorte que tout en étant exempt de responsabilité dans ce qui concerne sa personne, il devient responsable devant la société de toute action qui influe sur le sort de ses semblables contre leur gré. *L'homme comme sujet de droits ose disposer pleinement de sa personne et de ses droits, jusqu'à-ce qu'il rencontre de la part d'autres personnes juridiques, une opposition motivée par un droit.*

A ces droits correspondent nécessairement des obligations. Mais ces obligations peuvent être réclamées et exigées par une volonté extérieure. En cela, elles diffèrent totalement des obligations morales, dont le mobile est dans la conscience de l'agent.

L'objet d'un droit est toujours une *propriété quelconque*. Droit et propriété, sont donc des termes synonymes, et la propriété n'a pas besoin d'être considérée comme un droit à part. La propriété est *formelle* ou *matérielle*. Elle est formelle ou idéale, tant que le sujet de droit la possède sans la réclamer. Elle devient matérielle ou réelle, du moment qu'il la réclame.

Les objets de droit peuvent être dans l'homme, ou hors

de l'homme. Dans l'homme, le droit de disposer de soi, dans lequel tous les autres droits viennent se confondre, est sous le *rapport juridique*, un droit illimité. Hors de l'homme, les objets de droit peuvent être, ou physiques et soumis aux lois de la nature, ou moraux et soumis aux lois de la raison. Les objets physiques que l'homme peut soumettre à son pouvoir, deviennent les sujets d'une autorisation qui peut dériver d'un droit naturel et primitif, ou d'une convention. Les êtres moraux ne peuvent devenir des objets de droit, que par une autorisation émanée de leur libre consentement.

L'homme, être sensible, intelligent et raisonnable, possède autant d'espèces d'objets de droit, qu'il possède de facultés. Comme être sensible ou physique, il peut prétendre à tout ce qui intéresse sa conservation et son bien-être; comme être intelligent, il peut réclamer tout ce qui doit assurer le libre exercice et le développement de ses facultés intellectuelles; comme être raisonnable et moral, il peut réclamer le privilège de se tracer à lui-même sa destination morale, et de dépendre à cet égard de sa seule conscience; comme être juridique enfin, il peut réclamer tout ce qui est nécessaire pour maintenir la liberté de sa personne et le droit d'en disposer à son gré.

L'homme est en possession de deux sortes de droits. Les uns primitifs et absolus, qui dérivent directement de la raison pratique. Les autres secondaires et acquis, lesquels naissent d'un droit primitif, celui par lequel l'homme se constitue comme *autorisant* ou comme *autorisable*. Les limites entre ces deux espèces de droits, n'ont jamais été bien exactement déterminées et ne pouvoient pas l'être, tant que l'on se faisoit illusion sur le vrai caractère du droit. La classification des droits, doit s'ordonner d'après la priorité de leurs titres, et non d'après des circonstances accidentelles,

comme on l'a fait jusques à ce jour. Désormais, on devra distinguer les droits, en droits *absolus*, *primitifs*, *innés*, qui trouvent leurs titres dans l'autorisation immédiate de la raison, qui sortent du principe suprême de tout droit, celui qui constitue l'homme primitivement maître de luî-même; et le droit de faire des conventions est compris dans cette catégorie. Puis, en opposition à ces droits absolus, paroîtront les droits *dérivés* ou *hypothétiques*, dont le titre se renferme uniquement dans des actes d'autorisation, passés entre différens sujets de droit. « Nos recherches ont prouvé, » dit Mr. B. en terminant la troisième section de son ouvrage, » qu'il existe pour le droit, un principe indépendant. On » doit donc se convaincre aussi que la science du droit repose » sur sa propre base; qu'elle n'a besoin de rien emprunter; » qu'elle est par conséquent une science à part, et que ses » parties toutes homogènes, composent un système de vé» rités qui se soutiennent mutuellement. Il n'est donc plus » nécessaire de chercher dans la morale, les élémens de » la science philosophique du droit, ni d'en faire précéder » l'étude par une espèce de traité de morale. Mais on sen» tira que dans l'ouvrage que nous présentons au public, » nous n'avons pu nous dispenser de mettre en parallèle » l'homme moral avec l'homme juridique, pour montrer que » la morale n'est point la base du droit. »(Sec. III. art. 206)

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse des idées de Mr. B. Nous croyons en avoir dit assez pour faire saisir au lecteur attentif le point de départ, la tendance et l'ensemble de son système. Le reste de l'ouvrage n'est que la déduction de ce qui précède. L'auteur applique successivement son principe, à l'homme, envisagé comme un être appelé à soutenir des rapports de société avec ses semblables; c'est ce qu'il appelle, *état juridique extérieur de l'homme;* à l'homme envisagé comme un être soumis à un

certain ordre politique par le fait même de sa nature sociale ; c'est ce qu'il appelle, *état de politique naturelle ;* à l'homme, comme soumis à un ordre politique convenu, constitué ; c'est ce qu'il appelle, *état de politique sociale.* Enfin, il termine par un essai de classification des différentes parties, qui, d'après son principe, devroient entrer dans la science philosophique du droit. Les quatre dernières sections de l'ouvrage sont consacrées au développement de ces questions intéressantes, que l'auteur continue de traiter avec la même originalité et la même profondeur.

Nous sentons que la lecture de cette analyse devra paroître à beaucoup de personnes, ingrate et difficile. Mais on ne pouvoit guères attendre, d'un écrit déjà fort concis en lui-même, présenté sous la forme d'une suite d'aphorismes, et fondé sur les principes d'une philosophie peu connue et peu populaire, cet intérêt ou même cette clarté, que l'on exige d'une narration, ou qu'on attend des raisonnemens fondés sur des faits ou sur des analogies. Nous croyons cependant, que les lecteurs, dont la patience saura ne pas se rebuter, se trouveront dédommagés de leur peine, et nous sauront quelque gré de celle que nous avons prise; car notre travail, même dans l'état d'imperfection où nous le présentons, offroit bien quelques difficultés.

Nous prévoyons, qu'on élèvera peut-être contre cette analyse un autre reproche; reproche plus grave, bien qu'il ne nous semble guères plus fondé. C'est la grande accusation d'inutilité, qu'élèvent contre toutes les spéculations théoriques, les nombreux ennemis des idées abstraites, et des systêmes philosophiques. Nous n'entreprendrons point ici, l'apologie des travaux de cette espèce, en faveur de l'ouvrage dont nous avons essayé de rendre compte. Mais ce que nous croyons devoir repousser, c'est cette prévention injuste et irréfléchie, qui tend à faire repousser du champ

des sciences de la législation et de la morale, tout ce qui n'appartient pas au domaine de l'histoire des hommes, ou de ce que l'on nomme les réalités de la vie.

De grandes autorités ont établi par leur exemple que dans l'ordre des sciences naturelles on ne doit marcher qu'au flambeau de l'expérience; qu'il faut être circonspect dans les analogies et s'appuyer constamment sur les faits. Mais, il nous semble qu'il en est autrement pour les sciences, qui considèrent dans l'homme, l'être moral, quelque soit, du reste, le côté sous lequel elles l'envisagent. Si l'homme est quelque chose de plus que des plantes, des animaux, des roches, ou quelqu'un des élémens divers de la nature, il est naturel de croire que son étude ne doit pas être en tout assimilée à l'étude des êtres physiques, et qu'elle ne sauroit avoir la même marche. Au milieu d'une foule de considérations qui le prouvent, nous nous contentons d'en énoncer une seule, c'est l'insuffisance reconnue de l'expérience.

Cette expérience dont on parle toujours et que l'on voudroit substituer à tout en morale comme en législation, est-elle donc si riche? est-elle donc si sûre? Quelles grandes lumières nous a-t-elle données jusques à ce jour, et isolée de tout le reste que nous apprend-elle de positif? A entendre certaines personnes dont on ne sauroit contester les lumières, la science de la législation en est encore à son enfance; il semble aujourd'hui que tout soit à réformer, que tout soit à créer; *ce qui manque essentiellement, c'est une jurisprudence nationale*, écrivoit naguères un Professeur de droit distingué; partout on se plaint des constitutions et des lois. Certes, si à l'an six mille et tant du monde, l'expérience n'est pas parvenue à fournir des matériaux suffisans pour fonder des institutions qui garantissent nos personnes et nos droits, si après tant de siècles, la jurisprudence a besoin

encore, pour mériter le nom de science, de voir passer des générations et des siècles, pouvons-nous conserver l'espérance de la composer des seuls élémens amenés par le temps? C'est bien pis encore, lorsque cessant de considérer dans l'homme l'être juridique, on s'occupe simplement de l'individu comme être moral. Les sciences n'ont rien qui presse leur marche. Elles peuvent attendre paisiblement que les années et les siècles même en accumulant les observations et les découvertes, étendent insensiblement leur domaine. Qu'elles avancent plus ou moins, qu'elles demeurent même quelque temps stationnaires, leurs destinées intéressent fort indirectement le sort de l'homme et de la société. Mais l'homme a-t-il le temps d'attendre l'expérience? Etre de si courte durée, fera-t-il dépendre de cette conseillère incertaine et lente, les règles qui doivent décider de ses intérêts et de ses devoirs? S'en remettra-t-il entièrement aux lumières de cette expérience pour ordonner de sa vie et de son avenir?

L'expérience d'ailleurs, est-elle toujours conséquente et fidèle? quelle est celle qui, en législation et en morale, qui ne puisse être combattue par une autre expérience? Dans les sciences naturelles, les observations et les faits se représentent toujours les mêmes, les mêmes conditions étant données; les anomalies sont rares, et souvent ne servent qu'à confirmer ce qu'elles semblent d'abord devoir détruire; la constance des grandes lois de la nature, garantit le retour des mêmes résultats, et donne tous les jours aux principes qu'on en déduit un nouveau caractère de certitude ou de probabilité. Mais en morale, qu'est-ce que l'expérience nous présente de fixe et d'incontestable? quelle est l'erreur ou le crime que l'on ne puisse défendre à l'aide de l'expérience? Que de contradictions dans ses annales? En veut-on un exemple tiré de l'ordre politique. Nous posons en

fait, qu'en ne consultant que les lumières de l'histoire, on pourroit soutenir par des argumens très-spécieux, que de tous les gouvernemens, le plus propre pour rendre un peuple heureux, c'est le gouvernement despotique. Voyez ce que l'on nous raconte du bonheur des Perses ou des Mèdes, sous Cyrus ou sous Darius. Quel spectacle plus satisfaisant, que le tableau de ces peuples tel que nous le tracent les historiens les plus respectables de l'antiquité ! Comparez la paix et la sécurité de ces peuples avec les dissentions perpétuelles, et les tourmentes politiques, d'Athènes ou de Rome, républiques si glorieuses de leurs victoires et si fières de leur liberté. Cependant, qui doute que le despotisme soit le plus détestable des gouvernemens ? quel est l'homme, chez qui tout sentiment ne soit pas étouffé, qui n'eût préféré mille fois le titre de citoyen d'Athènes avec les orages d'une vie républicaine, aux delices de la vie tranquille et voluptueuse d'un sujet de Xerxès ? Mais, lorsque nous portons de semblables jugemens, nous ne les puisons ni dans les calculs de l'intérêt, ni dans les lumières de l'expérience. Nous les puisons, dans le sein de l'être moral, de l'être doué de raison et soumis aux lois de la raison, dans le sein de l'être responsable et soumis à la juridiction de la conscience, dans le sein de l'être susceptible de volonté, doué de liberté, ambitieux d'élever sa dignité morale. Tels sont les objets de l'étude des philosophes ; tels sont les élémens de leurs théories. C'est l'âme humaine, qu'ils soumettent à leurs observations ; c'est dans l'âme même, qu'ils cherchent les principes dont elle doit faire ses appuis ou ses guides ; c'est dans l'âme qu'ils s'efforcent de découvrir, les titres et les sanctions des droits et des devoirs de l'homme ; titres et sanctions, antérieurs et supérieurs à l'expérience, et mieux que celle-ci marqués d'un caractère de certitude et de nécessité.

Mais faudra-t-il donc exiler l'expérience de la science de

la législation ou de la morale, pour s'en tenir à des principes abstraits ou à des théories vagues ? Nous croyons qu'il ne faut pas s'en tenir à des expériences vagues et souvent contradictoires, tandis qu'on rejette des théories, qu'on affecte d'appeler vagues et qui ne méritent nullement ce reproche lorsqu'elles reposent sur les lumières d'une saine philosophie, et sur une connoissance approfondie de l'homme, de ses facultés et de ses besoins.

L'expérience est un élément très-précieux des connoissances humaines ; mais elle n'est pas l'élément unique. L'expérience mérite d'être consultée avec beaucoup de précautions et de soins ; et la négliger lorsqu'il s'agit de nos intérêts ou de nos obligations, seroit de la folie. L'expérience peut être d'une immense utilité, lorsqu'elle s'exerce dans son domaine, et qu'elle est maintenue dans ses limites comme dans son emploi légitime. Mais, lorsqu'elle aspire à tout envahir, elle nuit aux travaux de la pensée ; elle devient dangereuse, et sans prendre vis-à-vis d'elle une attitude hostile, il faut savoir s'opposer à ses usurpations. Il faut ne pas perdre de vue, que ce qui se passe au dehors de l'homme, n'est pas tout l'homme, que l'homme, est pourtant quelque chose en lui-même, qu'il est *but pour lui-même*, et que les rapports extérieurs, tout en influant sur sa moralité, ne constituent pas sa moralité.

En morale comme en politique, on a beaucoup abusé des théories ; mais en morale comme en politique, on a plus encore abusé de l'expérience. Cela ne prouve rien, ni contre les théories, ni contre l'expérience. De quoi n'a-t-on pas abusé ? N'a-t-on pas vu allumer les torches du fanatisme en invoquant l'Evangile, et ensanglanter les poignards du crime au nom de la philosophie ? Les intérêts et les passions, voilà les seules causes véritables de toutes les fureurs humaines. Ce sont là les tyrans, qui faussent le langage et les principes pour les faire servir à leurs exécrables vues ;

les théories comme les expériences, ne seront jamais à l'abri du danger de devenir des instrumens de l'ambition, ou de servir les calculs de l'égoïsme.

En général, rien n'est plus favorable au règne de l'erreur, et aux passions qui l'appuyent et l'etendent, que l'esprit d'exclusion. En philosophie, et en politique sur-tout, dès que les préventions de l'esprit de parti s'arment contre certaines méthodes ou contre certains systèmes, on peut être sûr que la vérité souffre, et que les intérêts de la science ou de la société sont sacrifiés. Cessons de déclamer contre les théories. Cessons de déclamer contre l'experience. Assignons à chacune d'elles, dans son ordre, son mérite et son utilité. Travaillons à les faire concourir à l'avancement des lumières et des vertus sociales, que les sciences morales s'attachent à répandre au milieu des hommes. Dans les recherches sur le droit, ces deux méthodes doivent demeurer étroitement associées : ceux qui les employent doivent se tendre mutuellement la main. Un professeur distingué, dont l'opinion ne sera pas soupçonnée d'être trop favorable aux théories, s'exprime ainsi : « On n'a que trop fait le procès de l'école philosophique » proprement dite. Mais sans vouloir justifier ni ses rêveries, » ni ses exagérations, c'est pourtant d'elle qu'on peut ap» prendre à mettre les lois en harmonie avec les besoins » du monde actuel et obtenir de saines méthodes et des » instrumens logiques; méthodes et instrumens, que les » autres écoles cherchent depuis un siècle, sans avoir su les » pécouvrir. L'école philosophique.... est-elle alliée à l'histoire » et aux faits? elle travaille utilement, comme un homme » à talent, à qui l'on indique un but réel, avec les moyens » de l'atteindre (1). »

---

(1) Mr. P. Rossi. Voyez *Annales de Législation et de Jurisprud.* Tome I, page 425.

Occupons-nous à rassembler les faits pour les lier aux principes; méditons les principes pour en déduire des résultats. Et alors, au lieu de perdre le temps en disputes interminables et presque toujours stériles, chacun l'employera dans la route qu'il aura cru devoir se tracer. Les philosophes seront moins sensibles à l'ambition de se faire un nom, de créer une école ou un système, de faire triompher leur opinion; ils s'occuperont d'accomplir la plus noble tâche que l'homme puisse se proposer, celle de contribuer au bonheur de ses semblables, en s'appliquant à les éclairer sur leurs droits et sur leurs devoirs.

D.

ECONOMIE POLITIQUE.

DISCOURS D'INAUGURATION DE L'AMPHITHÉATRE DU CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS. Par Ch. DUPIN, Membre de l'Institut.

NOUS avons déjà eu occasion de signaler les talens et le mérite de Mr. Ch. Dupin (1). Ses discours académiques le mettent au rang des écrivains très-remarquables; ses Essais sur Démosthènes et sa traduction des Olinthiaques, le placent parmi les littérateurs du premier ordre; il est connu comme habile géomètre, et très-versé dans les diverses parties de la science de l'Ingénieur. Voilà bien des titres pour professer avec éclat et succès l'enseignement public au Conservatoire des arts et métiers.

---

(1) Voyez notre 14e. vol. *Littér.* (Nouv. série) page 182. (R)

C'est de nos jours qu'on a découvert toute l'étendue des secours que les sciences peuvent prêter aux arts utiles. Cette alliance a produit de beaux résultats, et en promet de plus grands encore, maintenant que le mouvement est donné aux esprits, que la marche expérimentale est appréciée, que chacun veut connoître la théorie de son art, et que les savans ne creusent la science qu'en vue des applications. C'est donc une institution d'accord avec les progrès et les besoins du temps, que celle de ces cours publics, où quatre cents auditeurs viennent puiser à la source de l'instruction positive, et apprendre à connoître la base fondamentale de l'art ou du métier qui les occupe, et dont leur fortune dépend.

Mr. Dupin saisit l'occasion de la cérémonie d'inauguration, pour présenter, avec une éloquence vive et forte, des vérités historiques sur les développemens de l'industrie et les causes qui la font fleurir. On se plaît à le voir adresser son premier tribut de reconnoissance à un Ministre qui a passé, et s'abstenir de louer les *grandeurs florissantes*, pour adresser ses hommages aux hommes qui ne sont plus, mais dont la mémoire ne doit jamais cesser d'être chère aux amis de l'industrie française.

« Depuis l'instant tardif, dit l'orateur, où cette industrie sortit enfin de l'état barbare où l'avoit plongée la chute de l'empire romain, elle s'est avancée, sans jamais rétrograder, mais par degrés, inégaux, lens et presque insensibles, sous le règne des princes fainéans, remarquables et rapides, sous le règne des grands princes. Cela nous montre d'abord, que ces progrès, quoique enfantés par l'énergie individuelle, n'ont dû pourtant qu'à la protection de l'autorité publique (exercée avec sagesse), leurs plus beaux développemens. »

» Ce n'est donc pas au simple hasard qu'il faut attribuer un rapprochement qu'on n'a point fait encore, et que je dois ici vous présenter. Les seuls rois auxquels notre histoire

ait conservé le nom de *grands*, sont ceux auxquels l'industrie française a dû les services les plus signalés : je veux parler de Charles-le-Grand, de Henri-le-Grand et de Louis-le-Grand. »

» Charlemagne, supérieur à son siècle, sentit que les vrais fondemens de sa puissance étoient dans le savoir et dans l'industrie de ses peuples. Il créa l'instruction publique de la France (1); il favorisa le commerce, il encouragea les arts utiles, il honora l'agriculture (2); et le dispensateur des trésors de l'occident ne rougit pas d'être l'économe de ses propres domaines. »

» L'économie de Henri, moins rigide et moins constante, fut peut-être plus méritoire, parce qu'elle étoit moins dans son caractère, et ne fut qu'un triomphe maintes fois renouvelé, des préceptes de sa raison, sur les foiblesses de son cœur. Ami d'un censeur austère qu'il choisit pour ministre, et qu'il eut la gloire de garder, malgré les clameurs et les menées des courtisans, des concubines et des spoliateurs, chacun des deux s'appliqua à favoriser l'industrie nationale.

---

(1) On lui doit l'Université, qui est encore une des institutions les plus remarquables du huitième siècle.

(2) Charlemagne, dit Montesquieu, fit d'admirables réglemens; il fit plus, il les fit exécuter..... Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourroit apprendre dans ses lois à gouverner sa maison : on voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnoit qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces *Huns* qui avoient dépouillés l'univers. *De l'esprit des lois*, Livre XXXI.e, chapitre XVIII.

L'un inclinoit vers les fabriques et le commerce, l'autre préféroit l'agriculture; mais l'un et l'autre aimoient à protéger ce qui plaisoit à leur ami, et tout étoit favorisé. Le bonheur de l'artisan fut l'objet de leurs travaux ; et du sein d'un palais, où la volupté régnoit encore, comme le seul et le dernier des vices qui jadis y tenoient leur cour plénière, on vit un monarque, nourri dans les combats, vieilli dans la guerre, sans être endurci par l'habitude des maux qu'elle fait naître, et ce qui est plus rare encore, favorisé par la victoire, sans qu'elle ait pu rendre son cœur insensible aux plus humbles infortunes; on vit le Béarnais ramener sa pensée vers l'habitant des chaumières, et lui souhaiter, du moins au jour de fête, l'aliment qui rend la table du riche un objet d'envie pour le pauvre. Ces soins éclairés et ces vœux paternels n'ont pas été sans leur digne récompense; et les chênes qui, plantés par les mains de Sully dans nos royales forêts, y déploient, par-dessus la cime des autres arbres, leurs rameaux protecteurs et leurs ombrages séculaires, les *Rosnis* ont poussé dans les entrailles de la terre, des racines moins fortes et moins durables, que la bonté de Henri dans les cœurs des Français. »

» Louis XIV ne reçut point de la nature, ce caractère de bienveillance et de facilité, qui rehausse encore la gloire des grands rois. Mais il eut, dans ses beaux jours, le don précieux de bien connoître les hommes, et de savoir les choisir : il choisit Colbert, et ce fut la fortune de son règne. »

» Colbert, à l'exemple de Sully, répara les malheurs de la guerre civile. Il rendit au commerce la vie et l'activité; il favorisa l'industrie nationale, par des encouragemens judicieux; il jeta les regards sur les branches de l'industrie étrangère qui florissoient alors, et l'emportoient sur les nôtres. Il entreprit de faire refluer sur notre sol, ces sources

de richesse et de prospérité, qui sembloient couler exclusivement en d'autres contrées et pour d'autres peuples. Les succès les plus brillans récompensèrent ses soins et passèrent ses espérances. Non-seulement notre industrie ne fut plus obligée de mendier à l'étranger les produits grossiers qui manquoient naguère à ses arts imparfaits; bientôt des produits également remarquables par la commodité de leur usage, par l'élégance de leurs formes et le goût de leurs couleurs, conquirent à la France le luxe des autres peuples. Alors les chefs-d'œuvre de nos fabriques, portés sur toutes les mers, aux nations les plus lointaines, leur apprirent qu'un peuple moderne avoit su reproduire l'élégance des arts d'Athènes et l'industrie commerçante de Carthage et d'Alexandrie. Colbert, par ses prodiges, eût pour jamais enrichi la France, et cicatrisé toutes les plaies de l'Etat, si l'amour du faste et de la guerre n'avoit pas entraîné son maître vers des entreprises de plus en plus dispendieuses. »

» Jetons un voile sur les temps qui suivirent la mort du sage Colbert. Taisons un peuple ingrat et stupide, outrageant le cercueil du grand homme dont il devoit bientôt pleurer la perte avec des larmes de sang. Taisons l'industrie protestante exilée de sa terre natale, ou plutôt signalons son exil et sa persécution, pour signaler la restitution de ses droits et de son existence civile, comme un des bienfaits du généreux descendant (1) d'un roi trompé par des persécuteurs. Montrons, comme un grand exemple en faveur des amis de toutes les tolérances, l'industrie protestante exilée de notre patrie, et portant, malgré les vœux de son cœur, chez l'Anglais, chez l'Allemand, chez le Batave, des arts qui devoient bientôt après rendre à l'étranger,

(1) Louis XVI.

la prééminence (1) que nous avions conquise avec les armes du talent, de la persévérance et de l'activité. »

» Hâtons-nous de franchir les soixante années d'épuisement et de sommeil, qui suivirent les convulsions et l'agonie d'un règne immortel par les trop courtes années de sa virilité. »

» J'arrive aux beaux jours d'un monarque pour qui la prospérité générale étoit un devoir, et le bonheur de tous un besoin. Ce prince, afin d'avoir des confidens selon son cœur, et des conseillers selon sa conscience, demande à l'opinion, des gens de bien, des ministres dignes de lui : il reçoit d'elle en même temps Turgot et Malesherbes : Turgot qui donne à tous les artisans, la liberté de l'industrie ; et Malesherbes qui donne à tous les écrivains, la liberté de la pensée : Malesherbes ! qui vertueux comme Socrate, meurt comme lui, pour la vertu, sans blasphémer la vérité !.... »

» Qu'il me soit permis d'arrêter votre attention sur celui de ces bienfaits qui, seul, pouvoit amener les grands et beaux progrès (2) de notre industrie nationale. L'unique moyen d'honorer dignement les princes dont le regne est cher à l'humanité, c'est de montrer ce qu'ils ont fait pour le bonheur de tous les hommes. »

» Les corporations industrielles avoient été formées dans ces temps infortunés où les individus des classes laborieuses, éprouvoient le besoin de s'unir, de se confédérer en quelque sorte, pour s'opposer aux extorsions, aux injustices,

---

(1) Je montrerai quelle fut, sur l'Angleterre, cette prééminence de l'industrie française, dans les parties de mes *Voyages dans la Grande-Bretagne* qui me restent à publier : *la Force Commerciale et la Force Productive.*

(2) Ces progrès frappent tous les regards, l'envie même ne sauroient les nier, et je n'ai point pensé qu'il pût être nécessaire d'en offrir ici le tableau.

aux avanies de la classe oisive et puissante. Afin de traverser une vie orageuse, en ces temps où l'on ne trouvoit aucune sûreté pour les foibles, les foibles se groupoient dans l'espoir de résister; ils faisoient masse, comme ces caravanes qu'il faut rendre compactes et nombreuses, si l'on veut passer le désert sans être dépouillé par l'Arabe, le seigneur de la solitude. »

» Ce fut donc un bienfait de nos Rois, ce fut un acte tout populaire, que la création des communautés et des corps d'arts et métiers. C'étoient autant de compagnies d'assurance, autorisées par la prudence et l'humanité, pour garantir les citoyens et leur fortune, contre tous les fléaux qui menaçoient alors les droits et les propriétés des humbles gens d'industrie et de métier... Telle fut l'œuvre commencée par Louis VI, et couronnée par Louis IX (1), ce monarque législateur, qui sous un dais de feuillage, étoit pour ses moindres sujets un juge paternel, et sur le trône des lys, un arbitre imploré par de grands souverains qui soumettoient, à son équité religieuse, les différends des nations.»

»Lorsque les règnes cruels, mais vigoureux, de Louis XI et de Richelieu, eurent abattu pour toujours, la force d'anarchie qui rendoit les grands vassaux de la couronne et les moindres châtelains si redoutables aux simples individus de la classe commune, il ne fut plus nécessaire de se constituer en frais, de se soumettre à des entraves, ni de sacrifier une partie de la fortune de tous, pour en assurer les restes. Dès lors, les corporations devinrent onéreuses autant qu'inutiles; et l'autorité prévoyante dut songer à l'époque où, pour second bienfait, elle aboliroit à jamais des institutions dont la seule existence étoit un monument de la

(1) **Établissemens de Saint-Louis.** — *Établissemens des métiers de Paris.*

barbarie

barbarie des temps qui les avoient rendues indispensables.»

» Mais les institutions qui, dans leur origine, ont été salutaires à l'espèce humaine, et qui, depuis des siècles, sont devenues un objet de respect et de gratitude, ont jeté dans la société, des racines qu'il n'est pas aisé d'extirper, lors même que l'arbuste dégénéré qui porta long-temps des fruits bienfaisans, n'est plus qu'une herbe stérile et parasite. »

» Si la haine et le mépris excités maintefois par des insultes et des outrages, s'invéterent au fond du cœur de l'homme, avec combien plus de facilité des sentimens qui, loin d'être amers et pénibles, nous attirent par leur charme et nous fixent par leur bonheur, s'identifient avec nos affections naturelles, en faveur de services long-temps rendus à nos pères! C'est ainsi que le respect et la reconnoissance nous sont transmis de génération en génération, pour vivre bien plus long-temps que les services mêmes. »

»Telle fut la force des sentimens qui, pendant beaucoup d'années, rattachèrent à l'intérêt des corporations tant d'hommes si généreux, que (tout en avouant les vices et l'inutilité modernes de ces créations surannées) ils consentoient d'en supporter le fardeau, parce qu'au lieu d'être à charge à nos pères, elle les avoient autrefois soutenus et soulagés. »

» Cependant, j'ose penser que nos ayeux, s'ils pouvoient revivre parmi nous, et s'ils y retrouvoient ces établissemens, honneur et besoin des siècles demi barbares, non moins généreux que leurs descendans, exigeroient à leur tour, que nous fissions disparoître des institutions dont eux seuls ont retiré du bénéfice, et nous seuls reçu du détriment. »

»Ce n'est donc pas en opposition et par outrage à la pensée de nos ayeux, que les plus sages ministres de Louis XVI ont obtenu de supprimer des entraves devenues sans utilité. C'est au nom même de la pensée de nos ancêtres, que les

vrais amis des générations modernes ont dû demander, obtenir et consommer la destruction des communautés et des corporations. Ce n'est pas seulement au nom de nos intérêts pécuniaires, c'est au nom de la plus sainte morale....»

» On a prétendu long-temps, et les hommes qui cherchent dans le passé, des préjugés plutôt que des leçons et des prestiges plutôt que des lumières, osent prétendre encore, que les corporations telles qu'elles existoient autrefois étoient favorables aux bonnes mœurs : c'est au nom de la vertu même, qu'ils en risquent l'apologie (1)! Non, jamais un injuste privilège, sous quelque forme et pour quelque objet qu'on l'octroie, ne peut être utile à la morale; parce que le fondement de la morale est dans la seule justice. Non, la loi qui ne permettoit pas au pauvre d'exercer son industrie avec avantage pour son indigente famille, ne fut, ne sera jamais amie des bonnes mœurs; parce que les

(1) D'anciens maîtres marchands de la rue Saint-Denis, d'anciens syndics de la rue Saint-Martin, et des marguilliers du Marais n'ont pas rougi de présenter à la Chambre des députés, une pétition collective, pour obtenir le rétablissement des jurandes, des syndicats et des maitrises. Mais nos commerçans et nos manufacturiers les plus éclairés, les plus industrieux et les plus riches, oubliant leurs intérêts personnels, se sont élevés d'un accord unanime contre ce retour à l'état barbare de l'industrie du treizième siècle. Il faut citer sur-tout avec éloge les avis motivés, adoptés à l'unanimité par les Conseils Généraux du Commerce et des Manufactures du royaume. Ces productions, remarquables par les faits qu'elles exposent et les raisons qu'elles présentent, méritent d'être connues et méditées par tous les amis de l'industrie française. M. Anthelme Costaz, dans son ouvrage sur l'Administration de l'agriculture, du commerce, des manufactures et des subsistances, et dans un mémoire spécial qu'il a publié depuis peu, a traité cette matière avec sagesse et de la manière la plus convaincante.

bonnes mœurs s'éteignent, partout où les moyens honnêtes sont interdits à l'énergie de l'homme, excitee par le besoin d'améliorer son sort et celui de ses enfans. Chose incroyable, et que j'ai honte à redire, la mesure de privilege, qui transmettoit à la veuve le droit de maîtrise qu'avoit possedé son époux (droit qu'elle ne pouvoit d'ordinaire exercer qu'en plaçant à la tête de ses ateliers, un maître *sans aveu public*) la même loi faisoit perdre ce droit, à la femme chaste et sensible qui, pour donner un conservateur à sa fortune, un guide à sa foiblesse, un mentor à ses mœurs, recevoit, aux pieds des autels, le cœur et la fidélité du compagnon qui seul pouvoit la faire vivre de leur honnête industrie. Ainsi, les bénédictions nuptiales qui répandent sur les époux, la rosée de la vertu et tous les bienfaits du ciel, faisoient perdre sur notre terre, les droits qu'auroient conservés la dépravation et le concubinage ! Dieu protecteur des familles, quels vœux adultères et quels regrets déhontés oseroient désormais, au nom des mœurs, appeler le retour de semblables privilèges ?...»

» Il peut paroître assez facile d'abolir des institutions devenues aussi pernicieuses ; parce qu'au moment où elles existent encore, tous les yeux sont frappés des inconvéniens qu'elles entraînent, et révoltés contre l'injustice que suppose leur existence. Mais il est toujours difficile de résister à la réaction vengeresse que fait naître leur abolition. Un ordre de choses qui, jadis, fut créé pour le besoin du grand nombre, s'est rattaché d'abord aux élémens de la prospérité publique, par des liens qui ne sauroient se rompre tous à la fois. Lors même que cet ordre devient nuisible en quelques-unes de ses parties, il conserve souvent en quelques autres des avantages qui rendent le mal tolérable ; et l'on nous montre ce mal même, comme la source des biens réparateurs faits pour le compenser avec usure.»

» D'ailleurs, tout changement étendu doit produire dans l'état social un trouble momentané ; il doit diminuer quelque peu de l'opulence ou de la considération, ou des pouvoirs du petit nombre, pour augmenter beaucoup l'opulence, et la considération, et l'indépendance du grand nombre. Mais ce grand nombre jouit en paix de son bonheur ; il est heureux, il se tait ; et sa prospérité n'est devinée qu'à son silence. Au contraire, le petit nombre d'individus attaqués dans leurs intérêts personnels, offensés dans leur égoïsme, ou froissés dans leurs prétentions exclusives, font retentir de leurs cris de détresse tous les échos trompeurs d'une fausse opinion publique. Ils assiègent de concert toutes les avenues du pouvoir. Afin d'empoisonner aux yeux de l'autorité le fruit de ses propres bienfaits, ils les lui peignent sous les traits odieux d'une calamité publique, et d'un danger pour l'Etat. Acharnés à la vengeance, ils poursuivent l'auteur des plus généreux services, comme un barbare qui n'a pas craint de signaler son administration subversive, « en faisant à coup sûr, disent-ils, une foule de malheureux dans les hauts rangs de la société, pour amener peut-être un bien général nuisible, par son etendue même, puisqu'il diminue l'infériorité des basses classes du vil peuple. »

» Voilà ce qui perdit un ministre qui, pour avoir produit le bien trop vîte et trop en grand, vit enlever à ses mains, l'autorité dont il faisoit un si sublime usage. »

» Six mois après la retraite du vertueux Turgot, à force d'importunités et de déceptions, on arracha du monarque abusé, la rétractation de ses belles ordonnances ; et l'industrie fut recourbée sous le joug du privilège. »

» Qu'on se figure les malheurs que dut entraîner ce retour aux institutions si sagement abolies. Combien de compagnons actifs, industrieux, économes, qui, profitant d'un moment d'émancipation, s'étoient procuré, sur leurs propres épargnes,

ou sur le crédit de leur bon caractère, ou sur la générosité de quelques riches bienfaisans, le foible capital nécessaire pour exercer une industrie indépendante, forcés bientôt après de renoncer au bonheur de cette indépendance, de fermer leur humble boutique et d'étouffer leur naissante industrie! Combien d'ouvriers qui, pleins d'espoir, et dans cette confiance d'un meilleur avenir, n'avoient plus craint d'écoûter la nature et de prendre une compagne, parce que désormais ils se sentoient en état de lui gagner du pain, et un abri, et de l'aisance peut-être, arrachés tout-à-coup à cette prospérité, pour être sacrifiés avec leur jeune famille, au monopole de la maîtrise!....Voilà les effets de la mesure terrible que les riches ennemis des prospérités publiques firent peser, pendant douze années, sur les pauvres ouvriers. »

» On se plaint, hélas! avec trop de raison, qu'au milieu des fureurs de nos discordes civiles, le peuple des villes industrieuses ait été barbare et sanguinaire : sans doute il le fut. Mais il seroit plus sage de s'enquérir par quels germes secrets il avoit pu dépouiller ainsi l'humanité du caractère français, que de le déclarer factieux et sanguinaire, à titre de peuple français. Ah! croyez-moi, messieurs, lorsqu'héritiers de la fortune paternelle, vous dirigerez les établissemens d'industrie créés par vos ancêtres, que chacun de vous soit le père, et jamais le rival de ses ouvriers; bien loin de les arrêter dans leur essor, souriez à leurs efforts généreux; aidez à leur bon courage. Au lieu de les empêcher de créer leur indépendance et de monter leurs modestes ateliers, sachez au besoin leur donner, par vos avances, de quoi suffire aux frais de leur établissement. Que telle soit la récompense des services qu'ils vous auront rendus. Ah! dès-lors, loin d'être pour l'artisan un objet d'envie et de détestation, vous deviendrez l'objet de son amour et de ses bénédictions. Ainsi, vous assurerez à la patrie, entre tous

les rangs, entre tous les états de la société, cette heureuse concorde, qui seule peut produire la puissance et la prospérité des grandes nations. »

» Auriez-vous besoin que l'on vous citât des modèles de la noble conduite que je vous prescris aujourd'hui comme un devoir ? Regardez autour de vous ; contemplez dans cette enceinte, ces généreux appuis de l'industrie française qui ont amélioré tant d'arts utiles, qui en ont créé tant de nouveaux, qui ont conquis leur fortune par les voies de l'honneur et du génie ; ils sont les pères de leurs ouvriers ; et l'artisan les aime plus encore que le savant ne les admire. »

» Quel progrès à cet égard s'est opéré, même dans les classes de la société, célèbres, autrefois, par leur mépris pour le travail et l'industrie. Sous Louis XIV, il fut un seigneur illustré dès sa jeunesse, comme les grands l'étoient au temps de la fronde, par ses hauts-faits dans la guerre civile ; illustré plus tard par la profondeur et la sévérité de son esprit, il a laissé pour tout présent à sa patrie, l'anatomie de l'égoïsme, et les maximes de l'amour-propre. Cent cinquante ans se sont écoulés dès-lors, et ses arrière-petits-fils ont consacré leur vie au bien-être du peuple ; ils se sont alliés, je dirois presque identifiés avec les intérêts et les progrès de notre industrie nationale. C'est l'un d'eux qui, de l'exil, nous a rapporté la nouvelle inoculation qui conserve à nos enfans la vie et la beauté ; il s'est rendu l'apologiste et le sociétaire d'une foule d'établissemens de bienfaisance, ou d'émulation, ou d'encouragement ; il a créé des manufactures ; il préside aux écoles (1) de nos jeunes artisans. Mais j'oublie qu'il préside à cet établissement même : je me hâte de revenir à mon sujet. »

---

(1) Écoles des arts et métiers d'Angers et de Châlons-sur-Marne.

» Louis XVI, qui ne comprit jamais en vain les besoins et les désirs de son peuple, entendit à la fin les vœux de ses sujets. Il se fit un bonheur d'accorder sa royale sanction à l'une des premières lois portées par la première et par la plus illustre de nos assemblées, pour rendre à l'industrie française une liberté dont elle a joui sous tous les régimes qui se sont succédés depuis, quels qu'aient été leur démence ou leur despotisme. »

» Marchant sur les traces de Turgot, mais avec plus d'adresse et de ménagement, Mr. Necker accomplit un des projets de son digne prédécesseur; il supprima ces barrières fiscales qui séparant nos diverses provinces, comme autant de pays étrangers et rivaux, opposoient au commerce intérieur, et par conséquent à l'industrie, un obstacle insurmontable. Colbert avoit souhaité d'attacher sa mémoire à cette sage opération; mais il ne fut pas assez puissant pour vaincre les obstacles qu'avant tout il falloit renverser. Cette gloire que ne put obtenir le ministre de Louis-le-Grand, devoit être réservée pour le ministre de Louis-le-Bienfaisant. »

» Voulez-vous connoître, MM., les utiles effets de cette loi? Il me suffira de vous dire que depuis trente ans qu'elle existe, plus de seize cents artistes ont fait consacrer leurs titres à la propriété d'inventions différentes dans les arts variés qui composent notre industrie. Le seul et modique droit qu'ils sont obligés de payer pour obtenir leur brevet, a produit plus d'un million de francs, et ce million, divisé par sommes proportionnées aux mérites des artistes dans le besoin, a servi de secours aux hommes dont le talent n'a pas eu de chances heureuses, et de récompense aux hommes dont le talent a rendu de généreux services à tous nos arts utiles: largesse aussi noble par son objet que par son origine, puisqu'elle consacre le tribut imposé sur les tra-

vaux du génie, conduits aux termes du succès, à récompenser, à faire naître d'autres travaux propres à rendre d'autres services à l'industrie. »

RELIGION.

DARSTELLUNG GEGENWARTIGER AUSBREITUNG DES CHRISTENTHUMS, etc. Tableau de l'état actuel du Christianisme dans les différentes parties du globe, par Henri ZSCHOKKE. Arau 1819. Un vol. in-4.°

(*Premier extrait.*)

L'AUTEUR de ce tableau s'est proposé de faire connoître la marche et l'extension du christianisme dans les différentes parties du globe, les progrès étonnans que la religion chrétienne a faits à de certaines époques et dans de certaines contrées, les revers qu'elle a éprouvés en d'autres lieux et en d'autres siècles, enfin les travaux entrepris par diverses associations pieuses, pour porter la lumière de l'Evangile dans tous les pays où elle n'avoit pas encore pénétré. Loin de se flatter d'avoir épuisé son sujet, Mr. Zschokke considère lui-même son travail comme une simple esquisse, mais il a cru que cet essai, tout incomplet qu'il est, pourroit avoir de l'intérêt pour beaucoup de lecteurs, dans un moment sur-tout, où le zèle des missions se réveille avec une ardeur extraordinaire.

L'auteur passe successivement en revue les grandes divisions du globe, et raconte brièvement de quelle manière le christianisme s'est établi et répandu dans chacune. Il

traite ensuite avec un peu plus d'étendue les tentatives qui ont été faites dans les derniers temps, pour convertir les peuplades idolâtres, et il donne le tableau des principales missions. Nous suivrons dans notre extrait le même ordre, et nous commencerons par l'Europe, qui, comme on le conçoit aisément, n'occupe qu'une petite place dans ce tableau.

1. *L'Europe.*

Ce n'est point à l'influence du climat et du sol qu'il faut attribuer la supériorité des Européens dans les arts, les sciences et les institutions sociales : l'Europe n'étoit encore qu'un vaste désert, à une époque où l'Inde, la Chine, la Perse, la Syrie, l'Asie mineure, l'Egypte, et la Grèce avoient fait dejà de très-grands pas dans la carrière de la civilisation. Si après les migrations des peuples, elle s'éleva rapidement bien au-dessus des états de l'Asie et de l'Afrique, c'est au christianisme qu'elle en est redevable. Jetez les yeux sur les régions de l'orient, privées aujourd'hui de ce bienfait, vous y verrez de tristes débris, qui attestent une splendeur passée, ou bien un état stationnaire qui retient l'esprit humain dans des liens honteux.

Pourquoi, aprés l'invasion des barbares, la Grèce, l'Asie, l'Egypte, Carthage, ces contrées si favorisées par la nature, ne se relevèrent-elles pas avec la même promptitude, la même vigueur que l'Italie, les Gaules, l'Allemagne méridionale? C'est que la Grèce, l'Asie, l'Egypte, Carthage, tombèrent sous le joug des Mongoles et des Musulmans, tandis que l'Italie, la Gaule, l'Allemagne, furent conquises par les Goths, les Lombards, les Francs, peuples sauvages et grossiers, sans doute, mais convertis au christianisme.

On sait que les Apôtres prêchèrent la doctrine de leur maître dans la Syrie, la Phénicie, l'Asie mineure, la Grèce et l'Italie. D'anciennes traditions qui ne manquent pas de

probabilité, assurent même que St. Marc porta l'Evangile jusqu'en Egypte, St. Thomas, ou St. André, jusques dans l'Asie centrale.

La simplicité noble et insinuante de la nouvelle religion, les vertus et l'intrépidité de ses premiers sectateurs, lui procurèrent bientôt de nombreux partisans. Les communications fréquentes de Rome, centre du monde civilisé, avec tous les pays soumis à sa domination, facilitèrent la propagation du christianisme; il est probable même que les légions romaines, qu'on faisoit marcher sans cesse d'une extrémité de l'empire à l'autre, y contribuèrent efficacement. Ces soldats, qui n'avoient d'autre patrie que les camps, qui trouvoient dans chaque pays de nouvelles divinités, de nouveaux cultes, finissoient par considérer avec mépris cette bigarrure de croyances, et rejetoient avec dédain les antiques traditions dont on les avoit bercés dans leur enfance. Cependant, les plus éclairés, les plus vertueux d'entr'eux n'en conservoient pas moins ce sentiment religieux gravé en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme; ils éprouvoient le besoin d'adorer un Dieu, mais un Dieu dont la puissance ne fût pas bornée aux limites étroites d'une province; ils éprouvoient le besoin d'avoir une croyance, mais une croyance indépendante des castes sacerdotales, dont les vices avoient tant de fois excité leur indignation. La religion de Jésus leur offroit de quoi satisfaire ce besoin. Aussi l'adoptoient-ils avec empressement; transportés ensuite dans les Gaules et dans l'île des Bretons, ils y enseignoient à leur tour ce qu'ils avoient appris en Asie, en Egypte et dans la Grèce.

Au troisième siècle, on comptoit déjà un grand nombre d'églises chrétiennes dans l'Asie occidentale, dans l'Afrique septentrionale et en Europe, le long des côtes de la Méditerranée. Les persécutions locales, loin d'arrêter la propagation du christianisme, la hâtoient plutôt, car les chrétiens

bannis de leur patrie, portoient leur croyance dans des contrées où elle étoit encore inconnue; le courage des martyrs enflammoit le zèle de leurs frères, et frappoit d'étonnement les idolâtres. Favorisé par ces diverses circonstances, le christianisme se répandit en Europe avec une singulière rapidité. Des villes, des légions entières, des hommes d'Etat, des généraux l'embrassèrent, et bientôt l'influence chrétienne devint assez puissante pour que l'Empereur Constantin, que l'on appelle *le Grand*, crut prudent de se déclarer pour la nouvelle religion naguères persécutée. Protégée par lui, elle devint au quatrième siècle la religion dominante dans l'empire.

En vain l'empereur Julien essaya-t-il de relever les autels de Jupiter et de Minerve; partageant le sort de tous ceux qui s'opposent à l'esprit de leur siècle, il échoua dans son entreprise. La chute de l'empire d'occident, n'arrêta point la propagation de l'Evangile; car les Vandales, les Goths, les Allemands, les Francs, les Lombards qui le renversèrent, étoient chrétiens; ils fondèrent de nouveaux empires mais point de nouvelles croyances; la terreur même qu'inspirèrent les Huns, (en excitant tour-à-tour des craintes et des espérances superstitieuses) ne fit qu'augmenter le nombre des partisans du Christ.

Ainsi, vers le commencement du septième siècle, la doctrine de la Croix avoit soumis tous les sauvages conquérans de l'occident, mais à la même époque, elle vit se soustraire à sa domination une grande partie de l'orient. Mohammed fonda une nouvelle religion en Arabie, et donna ses victoires pour preuves de sa mission divine. Lui et ses successeurs ne laissoient aux vaincus d'autre choix que d'adopter le Koran ou de subir l'esclavage. Les Arabes détruisirent le christianisme en Arabie, en Syrie, en Perse, en Palestine, en Egypte et dans toute l'Afrique septentrionale. Peu d'an-

nées suffirent pour faire triompher dans toutes ces contrées la banniere du prophète de la Mecque. L'Espagne même fut subjuguée par les Arabes ; ils menaçoient la France, l'Helvétie, et l'Italie; quand Charles-Martel les arrêta dans les plaines de Tours ; sa valeur et son heureuse étoile préservèrent l'Allemagne et la France du joug de l'islamisme.

A la même époque deux Ecossais, *Columban* et *Kilian*, l'Irlandais *Gallus*, l'Anglo-Saxon *Willebrod*, *Winfried* et plusieurs autres pieux missionnaires prêchèrent l'Evangile à quelques peuplades allemandes et aux habitans de l'Helvétie; peu de temps après, l'empereur Charlemagne fit sentir aux Saxons et aux habitans des plaines de la Pannonie le poids de ses armes, et leur imposa de force le baptême.

Au neuvième siècle, *Ansgarius* prêcha l'Evangile aux Jutlandois, aux Danois et aux Suédois, et *Rembert* de Brême aux habitans du Brandebourg. Les peuples de la Dalmatie, de la Moravie et de la Bohême furent convertis à la même époque. La doctrine du Christ pénétra même jusques dans l'Islande et le Groënland. Les féroces Rugiens maîtres de la Poméranie, les Normands, les Russes, les Sarmates et les Hongrois reçurent le baptême un siécle plus tard ; les Finois, les Livoniens, les Slaves, les Lettes et les Prussiens n'embrassèrent le christianisme qu'aux douzième et treizième siècles.

Sans doute la politique des princes païens, et la crainte que leur inspiroient les armes de leurs voisins chrétiens, eurent plus de part à ces conversions subites, que le sentiment religieux ou la persuasion. On connoît les cruautés qu'exercèrent les guerriers chrétiens, pour *forcer* les Livoniens, les Prussiens, les Lettes, etc. *à entrer dans le royaume des cieux*, c'étoit l'expression consacrée. Ils employèrent les mêmes moyens que Charles, surnommé le Grand et le Saint, employa pour convertir les Saxons, et dont, quelques siècles

plus tard, les Espagnols et les Portugais firent usage en Amérique.

Certes, la religion, prêchée ainsi par des soldats féroces, n'étoit pas la doctrine de Jésus ; ce n'étoit qu'un paganisme déguisé. Les barbares échangeoient les idoles de leurs pères contre des images de saints ; ils apprenoient à faire le signe de la croix, à s'agenouiller, à murmurer quelques prières ; voilà à quoi se réduisoit leur croyance ; aussi les voyoit-on l'abandonner aussi légèrement qu'ils l'avoient adoptée.

On conçoit aisément que le christianisme de ces siècles, s'il est permis de l'appeler christianisme, ne pouvoit exercer une influence bienfaisante sur les mœurs et sur la civilisation des peuples convertis ; mais c'étoit pourtant un premier pas vers un meilleur état de choses. Dès-lors les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, d'un état futur de rémunération ou de punition se répandirent plus généralement. D'ailleurs, la communauté de religion établit des relations suivies entre les peuplades demi-sauvages et les nations civilisées, et les premières apprirent ainsi à connoître les inventions, les arts et les institutions sociales de leurs voisins. Grâce à ces communications, l'Europe septentrionale vit ses mœurs s'adoucir plus promptement que l'on ne devoit s'y attendre ; et au quatorzieme et quinzième siècle, les sciences furent cultivées avec zèle dans un grand nombre de monastères et d'universités.

Au quinzième siècle, la religion chrétienne gagna du terrain en Espagne par l'expulsion des Maures, mais elle en perdit en même temps à l'extrémité orientale de l'Europe, où les Ottomans s'emparèrent de la Grèce, et transformerent en mosquées les antiques temples de Constantinople, de Thessalonique, de Corinthe et de Philippes.

Les Lapons furent les derniers des Européens à se ranger sous la bannière du christianisme. Leur pays, aussi

étendu que la France, mais froid, stérile et privé de soleil pendant une partie de l'année, ne peut nourrir qu'un petit nombre d'habitans, dont les uns vivent de la pêche, les autres errent avec leurs troupeaux de rennes, de contrée en contrée. Pauvres, mais heureux de la modicité de leurs besoins, doux et hospitaliers, les Lapons adoroient jadis *Jubmel*, l'être suprême, l'auteur du bien, et *Perkel*, l'auteur du mal. Ils consultoient sur toutes leurs affaires, les sorciers, respectés presqu'à l'égal de leurs Dieux. Lorsqu'ils passèrent sous la domination des Suédois, on essaya de les convertir au christianisme. Gustave I.er, Charles IX, Gustave-Adolphe et la Reine Christine envoyèrent des missionnaires en Laponie, y fondèrent quelques écoles, y bâtirent quelques chapelles et firent imprimer des livres élémentaires en langue lapone; mais tous ces établissemens étoient trop insuffisans pour produire l'effet qu'on se proposoit. Frédéric I.er s'occupa de la conversion des Lapons avec plus de suite, mais aussi avec un zèle trop âpre et trop intolérant, car il ordonna de condamner aux travaux-forcés, tout Lapon qui ne pourroit pas prouver par une attestation de son pasteur qu'il avoit assisté au culte public et participé à la Sainte-Cène. D'autres moyens, plus conformes à l'esprit de l'Evangile, furent employés en même temps et eurent des succès satisfaisans. En l'année 1750, la Laponie suédoise possédoit déjà douze églises paroissiales, huit succursales et six écoles.

Ce fut aussi au commencement du dix-huitième siècle que le roi de Danemarck, Fréderic IV, fonda une mission qui devoit avoir pour but de convertir les habitans idôlâtres de la Laponie danoise. Ses intentions bienfaisantes furent secondées merveilleusement par le zele ardent d'un pasteur du district de Drontheim, *Thomas de Westen*, qui se rendit au milieu des Lapons nomades, et les suivit pendant

dix ans dans toutes leurs migrations, pour leur prêcher l'Evangile. L'ouvrage commencé par lui, fut continué avec zèle, et aujourd'hui l'on compte dans la Laponie danoise, treize églises paroissiales, dix succursales et sept écoles. »

Les Lapons possédent actuellement des recueils de cantiques, des catéchismes, des livres de dévotion, des explications des évangiles et trois traductions de la Bible, imprimés dans leur langue. La *Société évangelique suédoise* fondée en 1808, la *Société biblique* de Stokholm avec ses sociétés auxiliaires, et la *Société biblique* de Pétersbourg s'occupent avec activité du soin de répandre parmi les Lapons nos livres saints; et quelque soient les obstacles que la rudesse du climat et la stérilité du sol de la Laponie opposent aux progrès de la civilisation, le christianisme, n'en doutons pas, y manifestera son action bienfaisante et améliorera le sort de ses habitans, même sous le rapport de sa prospérité et de ses institutions civiles.

Ainsi donc, à l'exception des contrées les plus reculées situées sous le cercle polaire, on ne trouve plus d'idolâtre en Europe. Sur la totalité de sa population, estimée à cent quatre-vingt millions d'ames, on compte environ cent soixante-neuf millions qui appartiennent aux différentes communions chrétiennes. L'Eglise catholique est dominante en Portugal, en Espagne, en France, en Italie, dans l'Allemagne méridionale, en Pologne, et dans quelques cantons suisses ainsi que dans les Etats Autrichiens; l'église protestante, dans la Grande-Bretagne, le Danemarck, la Norvège, la Suède, la Prusse, l'Allemagne septentrionale, les Pays-Bas, et une partie de la Confédération helvétique; enfin la religion grecque est prépondérante dans l'Empire russe. Le christianisme n'est pas même expulsé de la Turquie; la moitié environ des sujets européens du Grand-Seigneur professent la doctrine de la croix.

(*La suite au prochain Numéro.*)

MORALE RELIGIEUSE.

Economie chrétienne et civique des grandes villes, par Thomas Chalmers. Second cahier. Sur l'influence de la localité.

Nous avons déjà parlé du célèbre Chalmers, le premier orateur chrétien qui aït fait connoître à l'Angleterre ce que nous appelons la grande éloquence sacrée; car, quoique l'église anglicane soit riche en prédicateurs estimés, leur manière sévère et didactique ne répond guères à l'idée que nous nous formons du genre. Ce qui distingue les plus éminens d'entr'eux, c'est une connoissance profonde du système chrétien et de la liaison de ses parties, c'est une grande érudition scripturale, c'est sur-tout cette persuasion vive et intime qui produit toujours de l'effet sur le cœur, lors même qu'on ne s'adresse pas à la sensibilité.

A ces qualités, Chalmers joint une force de raisonnement très-remarquable, beaucoup de nerf et de grandeur dans la manière, et souvent des traits de la plus sublime élévation. On peut observer en lui une réunion singulière, quoique assez fréquente chez les Ecossais, celle d'un fond d'enthousiasme et d'un goût pour l'argumentation subtile. Comme écrivain religieux, il fait peut-être trop d'usage de la langue des sciences et de la philosophie; mais s'il faut accuser de ce défaut ses études très-variées, Chalmers leur doit beaucoup à d'autres égards. Toujours au niveau des idées modernes, il peut montrer que tout ce qu'ellés ont de vrai s'accorde avec la religion. Il n'exclut aucune lumière, il n'évite

n'évite de traiter aucun sujet. Fort d'une conviction qui s'est affermie par la lutte, il ose sortir des retranchemens où se renferment ses pareils, il descend dans l'arène où l'attendent ses adversaires, et conserve ses avantages sur leur terrain. Comme il est également au fait de la situation morale de son pays, il sait se prévaloir de l'esprit du siècle pour parer aux dangers du moment, ensorte que sous le rapport de l'administration intérieure, les hommes d'Etat eux-mêmes peuvent s'instruire en lisant ses écrits. Ainsi, dans l'ouvrage périodique dont nous allons nous occuper, Chalmers commence par reconnoître, que jamais les hautes classes de la société n'ont montré un plus grand désir d'éclairer et de soulager la classe indigente, mais il pense que leurs efforts sont souvent mal dirigés.

Le premier cahier est consacré à prouver que le philanthrope, qui veut accélérer les progrès de la civilisation, auroit le plus grand tort de rejeter l'assistance du chrétien zélé dont les soins doivent infailliblement amener le même résultat. Il n'a pas du tout besoin de s'entendre avec celui-ci; il n'a qu'à le laisser s'acquitter de sa propre affaire. L'homme de Dieu parlera de l'éternité et des choses du ciel, et les mœurs deviendront moins grossières, l'ordre s'établira dans les ménages, les enfans seront bien élevés, le goût du travail renaîtra. Il a par dessus le philosophe l'avantage d'avoir un motif évident et désintéressé pour entrer dans les maisons pauvres. Il se met en rapport immédiat avec une classe à laquelle l'autre n'a rien à dire.

Dans le second cahier dont nous donnons ici l'extrait, Chalmers développe un principe auquel il attache beaucoup d'importance. Nous allons le laisser parler.

« Je ne sais pas ce qui se passe à Londres; mais dans les villes du second ordre, on voit souvent que, quand il se forme une société philantropique pour un objet déter-

miné, celle-ci étend ses opérations sur la totalité du territoire. Au lieu de concentrer ses efforts sur un quartier particulier, elle travaille au loin sur toute la surface de la ville, cherchant à dépasser dans son action, non-seulement l'enceinte des murs, mais encore les habitations contigues.»

»Quoique je m'attache particulièrement ici à parler des sociétés pour l'établissement des écoles du dimanche, je ne prétends pas du tout discuter le mérite de ces écoles. Je me sers uniquement de cet exemple pour montrer quelle peut être, dans une administration raisonnée, l'efficace d'un moyen auquel je ne sais donner d'autre nom que celui d'*influence de la localité.* »

»Mais la plupart de ces sociétés négligent un pareil moyen. Les maîtres s'établissent indifféremment dans toutes les parties de la ville et prennent des écoliers partout où ils peuvent. Or, nous affirmons que chaque maître produit beaucoup plus d'effet quand on lui assigne une localité particulière, et par conséquent que tous ensemble pourroient exercer un pouvoir beaucoup plus grand, sur les habitudes et les opinions de la génération qui s'élève.»

»Je sais qu'il est difficile de prouver une telle influence par la voie du raisonnement. Il y a dans les circonstances de localité une sorte de pouvoir magique, fortement senti par tout homme qui en fait l'épreuve, mais difficile à saisir et à démontrer avec des mots. Toutefois, nous ne connoissons aucun individu qui ait personnellement consacré ses soins à quelque district d'une ville, et qui en ait entrepris la culture morale avec zèle et intelligence sans avoir senti, fortement et aussi distinctement que s'il l'avoit vu de ses yeux, que si cette manière partielle d'opérer s'étendoit sur un million d'êtres rassemblés, toutes choses changeroient [illegible] de face autour de nous.»

[illegible] que les maisons des élèves ne sont pas dispersées,

le maître peut en faire la revue sans perdre trop de temps, il peut entrer en relation avec les parens quand il leur porte cette nouvelle toujours si bien reçue, qu'il est satisfait de leurs enfans. Il lui est alors facile de s'entendre avec eux et de joindre son autorité à la leur pour demander compte des absences. Enfin il établit des liens soit entre les écoliers, soit même entre leurs familles, et il a mille moyens d'influence qui tiennent tous au rapprochement des habitations. »

»C'est là ce qui manque au maître qui tire ses élèves de loin. Il pourra former une école nombreuse et respectable, mais ce sera en vertu d'un désir d'instruction religieuse déjà existant, et non en vertu du désir qu'il a excité lui-même. On ne suit les leçons du catéchiste général que quand on étoit disposé à les recevoir, tandis que l'assiduité auprès du catéchiste local est le fruit du goût qu'il a fait naître. C'est le produit de ses propres semailles. Il n'avoit point trouvé de mouvement et il a donné l'impulsion en faisant les premières démarches, en attaquant pour ainsi dire le territoire désigné. »

»Sous le régime local, l'instruction s'avance vers tout le peuple, sous l'autre ce sont seulement les gens de bonne volonté qui s'avancent vers l'instruction. Quel sera donc le plus efficace ? Pour résoudre cette question, il faut se rappeler qu'il y a une grande différence entre nos besoins physiques et ceux de notre nature spirituelle. Notre désir de nourriture est proportionné à notre besoin de nourriture, mais il n'en est pas de même de notre besoin de connoissances, de vertu, de religion. Plus nous en sommes dénués, moins nous éprouvons l'envie de les posséder. Soumises à un système général, les écoles peuvent attirer tout ce qu'il y a de christianisme dans une population et en laisser intacte la majorité. Tout ce qu'il y a de plus pur dans la

masse, tout ce qui retient assez de la nature divine pour avoir une tendance élevée et religieuse, se met en mouvement à de grandes distances et se rapproche d'un centre commun d'attraction, mais la vase reste stagnante et va toujours en s'augmentant par le pouvoir qu'elle a de s'assimiler ce qui la touche. Ainsi, il est à la fois possible que les écoles se multiplient, que dans une population nombreuse, il y ait de quoi leur fournir une surabondance d'assistans, et que l'on n'ait réellement atteint qu'une minime fraction de la totalité. Il est possible qu'au-dessous de cette belle surface, il y ait un amas tel de matière vile et corrompue, qu'il devienne aisé d'expliquer ce fait, savoir, qu'avec une augmentation de zèle pour le christianisme, il existe à la fois parmi nous un accroissement plus rapide encore d'irréligion et de perversité.»

»Le système local est, pour ainsi dire, un système d'émission, et c'est ce qui lui donne une si grande supériorité sur l'autre. Il établit des foyers d'activité dont les rayons traversent la masse entière. Au lieu de donner un signal aux gens réveillés, on va frapper à la porte de ceux qui dorment, on les entraîne avec une force plus grande que si elle étoit physique, à suivre volontairement une nouvelle direction. Sans doute, de cette manière comme de toute autre, il est difficile d'atteindre les adultes de notre génération, mais le fait important est, que quelque éloignés du christianisme qu'aient été les parens pour leur propre compte, quelque indifférens qu'ils se soient montrés à cet égard pour celui de leurs enfans, toujours sentent-ils une certaine satisfaction à l'idée que ceux-ci assistent aux écoles du dimanche, et qu'ils y font des progrès. Enfin, il en sera ce qu'on voudra relativement aux adultes, mais comme ce système est fait pour disposer de la flexible jeunesse et permet de la passer en revue, il doit exercer une puissante influence sur les destinées des âges futurs.»

»Il est aisé de s'aveugler sur le mal qui existe, lorsqu'on voit la foule qui se porte dans les églises, ou les enfans qui arrivent de toutes parts aux écoles avec leurs cahiers de préparation. Enfin lorsqu'on lit les milliers de noms qui remplissent les listes des grandes sociétés philantropiques, on est porté à croire qu'une influence morale et religieuse est en pleine activité ; et cependant il n'y a pas une ville du second ordre dans notre empire, qui ne puisse fournir d'un côté à tout ce fracas extérieur, et de l'autre à un accroissement rapide dans la détérioration morale. Les établissemens généraux exercent une sorte d'attraction magnétique sur tout ce qui est analogue à leur principe. Ils excitent la minorité qui veut, et laissent immobile la majorité qui ne veut pas. Des rues et des districts entiers restent hors d'atteinte. Il y a une corruption sédentaire d'une nature opiniâtre, qu'il faut attaquer d'une manière plus efficace. »

»Il est certainement consolant de voir dans tous nos calculs les grands nombres du côté du christianisme, mais dans ce que nous ne calculons pas, il y a une prépondérance énorme du côté du désordre et de la profanation. Il y a de la place pour que le christianisme ostensible et la corruption réelle gagnent chacun du terrain dans leur domaine respectif ; et l'illusion est telle que tandis que plusieurs signalent avec joie des symptômes de réforme morale dans notre pays, le pays lui-même se mûrit peut-être lentement pour quelque crise terrible, où l'on verra tracées en caractère de sang, les preuves du crime et sa dernière consommation. »

» Dans ces circonstances, nous ne connoissons d'autre ressource pour arrêter les progrès de cette effrayante dépravation que celle d'une aggression active sur le territoire du vice ; un signe d'invitation n'est pas assez. Ce seroit convier

au festin de nôces de la parabole. Il faut parcourir les rues et les carrefours, et par tous les moyens légitimes de compulsion morale, par des sollicitations personnelles et amicales, forcer la multitude à entrer. Nous devons faire avec le peuple près de nous ce que nous faisons avec les peuples éloignés. Nous ne comptons pas les tirer des régions du paganisme en les appelant à nous, nous leur envoyons nos messagers. Ceux-ci ne doivent pas même errer au hasard, mais nous assignons à chacun sa station particulière dans ce vaste champ qui est le monde. »

» De même, assurément nous ne pouvons pas espérer de rendre chretienne de fait, une ville chrétienne de nom, si nous attendons que ses différens districts nous demandent l'instruction religieuse. C'est à nous de faire les avances dans un cas comme dans l'autre; si la distance physique est moindre, la distance morale est presque aussi grande; et ceux qui franchissent cette distance sans faire plus d'un mille de chemin, jouent le rôle et remplissent les devoirs de vrais missionnaires. »

» Qu'un ami de l'humanité ou deux, tout au plus, en fassent l'épreuve; ils connoîtront bientôt et l'état moral de nos familles citadines, et la possibilité de produire de l'impression en les visitant. Qu'ils fassent en personne leur entrée dans un district choisi d'avance, et choisi de préférence dans quelque partie pauvre et jusqu'alors négligée de la ville. Que l'un serve d'introducteur à l'autre dans chaque famille, en annonçant simplement que celui-ci a l'intention d'établir une école du dimanche à portée et pour le voisinage immédiat, sans autres discours que ceux qu'inspire la bonté chrétienne, sans autres questions que celles qu'autorise le respect dû à tout être humain, il recevra par-tout, nous le lui promettons, un accueil non-seulement honnête, mais cordial, et une réponse convenable aux informations

qu'il prendra. Les parens, quels qu'ils soyent, entendront sa proposition avec reconnoissance, et il pourra former en moyenne, une école suffisamment nombreuse sur une population de trois cents individus. Et si à la première réunion il éprouve un mécompte par l'absence de certains enfans, qu'il espéroit avoir, quelques visites d'enquêtes à ce sujet, assureront à la longue leur assiduité. Un jour par semaine consacré à ces visites, le mettra en rapport avec les parens, comme l'école même le met en contact avec les enfans pendant plusieurs heures de chaque dimanche. Et dans les intervalles, quelques livres mis en circulation, conserveront l'influence qu'il a personnellement acquise...... Enfin, si animé d'un véritable amour de l'humanité, il vient à regarder ce petit territoire comme sien, s'il profite de chaque occasion de se rendre utile, s'il joint les égards à la sympathie, et que dans tous ses services et dans toutes ses charités, il allie le respect pour ceux qu'il oblige au soin de leurs intérêts, nous affirmons que s'il n'en ramène pas un grand nombre à Dieu, il amortira du moins, bien des principes de désordre moral et politique. »

» Quelques mois de persévérance ne manqueront pas de l'attacher fortement à son entreprise. Il sentira un plaisir dans ses actes de bienfaisance, que l'agitation et le tumulte des sociétés philantropiques ne permettent pas de goûter au même degré. Il jouira de l'unité comme de l'efficace de ses efforts. Au lieu d'avoir à passer par de fastidieux comités, d'avoir à répondre aux fatigantes questions de leurs Présidents, il parcourra sans obstacles le champ qu'il s'est ouvert; il aura la satisfaction de mettre lui-même, la main à l'œuvre pour défricher des terres abandonnées. »

» On n'a pas besoin d'être riche, pour faire de la sorte beaucoup de bien. Les armes dans ce genre d'attaque, sont les bons avis, l'affection, l'humanité toujours prête à agir,

et jamais officieuse, la confiance que ne manque point d'inspirer un mérite éprouvé. Ces moyens employés par le même individu envers des familles voisines, produiront un effet d'amélioration que tout l'art et les inventions des comités ordinaires ne peuvent jamais obtenir. »

» Il y a tant de philantropes de nos jours, que si chacun se mettoit à faire le bien qu'il entend dans une localité particulière, il s'opéreroit un grand et visible changement dans l'état de la société; chacun trouveroit dans le succès un plaisir qui assureroit la continuation de ses efforts; mais l'esprit du moment met obstacle à l'exécution d'un tel projet. Il y a une rage de généralisation, qui s'accommode peu d'une tâche modeste et solitaire. On est avide de projets magnifiques; on répugne à tout ce qui n'est point un système universel aboutissant à un résultat universel. Rien ne semble bon qu'une vaste organisation propre à amener de vastes conséquences. Et en même temps qu'on est très-décidé à exécuter quelque chose de grand, on veut que cette grande chose soit vîte faite. Proposez à un philantrope animé d'un tel esprit, de renfermer sa bienfaisance dans l'enceinte d'une petite rue, et vous verrez s'il ne trouvera pas cet objet trop borné pour ses hautes spéculations, s'il n'aimera pas mieux partager avec d'autres la gloire de soumettre une ville entière à quelque opération grande et combinée. Il faut commencer par le guérir de son ambition, avant d'obtenir qu'il se consacre humblement et assidûment à une œuvre restreinte, qu'il oublie le tout pour la partie, et qu'il croye n'avoir pas vécu en vain, s'il n'a fait que rendre au bonheur et à la moralité un district de trois cents personnes. »

» Ce travers rallentit aujourd'hui la marche de la philantropie aussi indubitablement qu'il a entravé celle des sciences dans d'autres siècles. C'est ce même goût pour les généralités splendides qui a long-temps détourné les savans

de la route longue et pénible, de l'observation détaillée. Il y a une méthode saine et raisonnée dans la philantropie, comme il en existe une dans la philosophie. Quelques disciples patiens de l'école expérimentale, ont construit, avec les matériaux fournis par la vérité, un édifice noble et durable, que tous les anciens scholastiques mis ensemble, n'auroient jamais élevé. Et si nous pouvions engager des hommes, réellement infatigables dans leur bienfaisance, à prendre chacun sa portion séparée de l'immense territoire étendu devant eux, à employer avec le simple secours du sens commun et de la bonté naturelle, les élémens qu'ils ont sous la main, nous formerions une construction solide et imposante que toutes les sociétés à grands projets ne parviendront jamais à réaliser. »

» Celui qui travaillera tranquillement à un ouvrage proportionné à la médiocrité des forces humaines, trouvera bientôt de quoi s'attacher à son entreprise. Il comparera l'impuissance d'une agence nombreuse, relativement au tout, avec l'efficace de sa propre administration, relativement à une partie. Au lieu d'une brillante illusion, il aura une réalité solide, et une réalité qui deviendra brillante à son tour, lorsqu'il aura donné l'exemple, et que les districts de ses imitateurs seront en contact avec le sien. »

» Assurément, nous sommes loin d'admirer cet esprit étroit et anti-social, qui ne se soucie de rien hors de son propre cercle. Nous regardons simplement comme une mauvaise tactique morale, de trop étendre le champ d'une pareille administration, sur une ville ou sur une province entière. Il ne faut pas affoiblir en les dispersant, des forces et un intérêt, qui ne sont jamais plus vifs que quand ils se concentrent; et je suis persuadé que moins nous sommes enchaînés les uns aux autres, plus nous produisons d'effet dans toutes nos opérations. »

» On eut l'idée, il y a quelque temps, de soumettre au régime local, la ville entière de Glasgow, au moyen de l'action simultanée de plusieurs individus; ce projet a été abandonné avec grande raison sans doute. Jamais un pareil plan n'eût pu être acompli au milieu de la diversité et de la confusion des opinions qui se seroient élevées. Il eût fallu des consultations sans fin, et les propositions se seroient tellement neutralisées, qu'il n'y auroit eu aucun résultat. »

» Mais nous avons à rendre compte d'un essai beaucoup plus heureux. C'est celui qu'a fait il y a quelque temps, sur une petite échelle, une association du même genre, la société de Saltmarket, pour l'institution des écoles du dimanche. Le champ des opérations comprenoit les deux côtés de la rue avec le grand nombre d'etroites ruelles qui y abontissent, le tout formant une population de 3624 ames. Pour cultiver ce territoire, il n'y eut d'abord que quatre individus, qui, au lieu d'en diviser entr'eux la totalité, s'emparèrent chacun d'un petit district, et attendirent pour entreprendre le reste qu'il se joignît à eux de nouveaux agens. Tel est le zèle qui nous anime dans l'accomplissement d'une tâche dont nous voyons nettement les bornes, telle est l'activité que prennent les facultés humaines, quand on ne leur demande pas de s'exercer à l'avanture sur une étendue illimitée, qu'au bout de quelques mois, cette petite association s'étoit déjà suffisamment recrutée pour remplir entièrement son objet. Elle a établi quatorze écoles. Les enfans sont au nombre de quatre cents, ce qui fait plus du neuvième de sa population, proportion très-forte sans doute, car on a trouvé en moyenne, que les enfans de six à quinze ans ne forment que la cinquième partie de la totalité des habitans; ensorte qu'on en a enrolé plus de la moitié. Il est certain que parmi ces enfans il n'y en avoit qu'un très-petit nombre qui visitât les écoles générales,

et que plusieurs districts très-populeux de ce quartier étoient aussi peu atteints par l'ancienne organisation, que les déserts de Tartarie. Ainsi, une atmosphere de christianisme et de civilisation a été répandue sur ces terres abandonnées; ainsi mille bons offices sans nom, une cordialité toujours croissante, ont formé une relation patriarchale entre un homme de mérite et tant de familles négligées et pour ainsi dire reléguées hors de la société. »

» Nous n'aimons pas à nous étendre sur l'état déplorable dans lequel les quatre individus dont nous parlons avoient trouvé les enfans. La honte doit être pour ceux qui ne cherchent point à tirer les hommes d'une situation faite pour les dégrader; et nous ne devons pas qualifier les torts des malheureux, avant d'avoir essayé les effets du régime qui doit les relever en les transformant; mais jamais nous n'avons vu une plus rapide métamorphose. Et lorsqu'en visitant une de ces écoles, peu de mois après son établissement, nous avons observé l'air de décence des enfans, la parfaite convenance de leurs manières, le sentiment et l'intelligence qui perçoient dans toutes leurs réponses, quand de plus, nous avons entendu les félicitations des parens assemblés, et joui de leur triomphe à l'aspect de ces enfans qu'ils avoient habillés convenablement du fruit de leurs épargnes; quand ensuite nous avons réfléchi que les acteurs de cette scène vivante n'étoient point la fleur d'une ville entière, mais la population d'un seul et même quartier, quand nous avons eu sous les yeux le bien opéré par les soins et la bonté de quelques hommes seulement, nous n'avons pu méconnoître cette importante vérité, c'est qu'un nombre tel qu'il sembleroit aisé de le rassembler, suffiroit pour imprimer un nouveau caractère, à une nouvelle génération. »

» Il y a beaucoup d'instruction pratique à recueillir dans l'histoire de cette petite société. D'abord nous voyons ce

que peuvent faire des individus sans titre et sans mission; ceux-là n'avoient aucune personne en autorité pour les accompagner dans leurs tournées, et cependant ils ont trouvé moyen de faire concourir activement à leur dessein, une grande partie de la population. Ils ont éprouvé à la fois, et la facilité de manier les esprits dans une étroite enceinte, et le redoublement de zèle qu'inspire une entreprise dont on entrevoit la fin. A chaque pas, ils se sentoient plus près du terme, leur espoir et leur énergie croissoient à la fois. Les régistres de la société nous montrent ensuite combien le système local est efficace pour pénétrer une masse donnée. Il y a un district de 264 personnes, qui a fourni non moins de 50 élèves; c'est-à-dire presque tous les enfans. »

Quoique l'auteur se propose de discuter dans un autre cahier les avantages des écoles du dimanche, il fait sentir ici leur utilité sous le rapport de l'instruction générale. « Leur objet, » dit-il, « n'est pas de remplacer l'éducation de la semaine, mais de la stimuler; s'il en étoit autrement ce seroit échanger un moyen plus fort contre un plus foible. D'après la marche adoptée, les premières connoissances indispensables ne sont pas le fruit immédiat de ces petits séminaires, mais la condition nécessaire pour y entrer. On n'apprend pas aux enfants à lire la Bible, mais on exerce leur mémoire, leur jugement, leur conscience, sur les leçons contenues dans la Bible. Ainsi l'impulsion a été donnée non-seulement vers le christianisme mais vers l'instruction, tandis qu'auparavant tout languissoit ou dégéneroit sous ces deux rapports. »

» Quelque forte cependant que soit notre partialité pour la Société de Saltmarket, peut-être sentons-nous encore un plus vif intérêt pour l'entreprise solitaire et néanmoins singulièrement heureuse, d'un de nos concitoyens qu'il ne nous est pas

permis de nommer. Il y a environ dix-huit mois que cet homme respectable fit choix d'un district particulier de Glasgow avec l'intention d'y appliquer le systême local de bienfaisance. Ce district qui, sous le rapport de la condition des habitans, est peut-être inférieur à tout le reste de la ville, comprend une rue peuplée de 996 individus. Tous ont été soumis à son inspection personnelle, et il a gagné l'affection de tous par une suite de services éclairés et partant du cœur. Il a trouvé place dans cette rue pour quatre écoles du dimanche qu'il a pourvues de maîtres de son choix. Ces maîtres travaillent gratuitement, comme je crois, à la vérité, que le font à Glasgow tous les autres maîtres du même genre. Les élèves sont au nombre de 110 ce qui est proportionné à la population. »

» Il a aussi institué une banque d'épargne à l'usage des individus demeurant ou du moins travaillant dans le quartier, c'est-à-dire, douze cents personnes à peu près. Dans les douze mois écoulés depuis l'établissement de cette banque, c'est-à-dire depuis le 19 décembre 1818 au 18 décembre 1819, la somme déposée a été de 235 liv. st. 12 s. 3 d. Soixante familles pendant cette année, et quelle année ! ont ouvert un compte avec la banque, et en ont reçu une impulsion favorable à l'économie et à la prévoyance, ce qui montre quel parti on pourroit tirer des facultés dormantes de notre classe ouvrière. Assurément aucune banque d'épargne instituée pour la généralité de la ville n'auroit attiré la dixième partie de cette somme. Nous regardons un tel résultat comme un des triomphes les plus signalés du systême local, puisque le dépôt correspondroit à une somme de 30,000 liv. st. pour la ville et les fauxbourgs de Glasgow. »

» Nous apprenons dans la Genèse combien est petit le nombre d'hommes justes qui auroient suffi a sauver une ville entière de la destruction. Il est encourageant aussi de calculer

la puissance de l'activité humaine, en voyant ce que peut faire un seul homme dont les facultés sont dirigés avec sagesse et fermeté. Il est sur-tout satisfaisant de voir que les mêmes individus qui se consacrent chez nous à la bienfaisance pourroient, s'ils travailloient chacun scrupuleusement et modestement à leur œuvre séparée, amener tous ensemble le résultat le plus magnifique, c'est-à-dire qu'ils délivreroient leur pays des atteintes du vice et de la violence et le mettroient à l'abri de tout bouleversement. »

» Toutefois, avant que nous puissions nous astreindre à remplir sans éclat une tâche laborieuse, et à faire le bien en petit, mais solidement, nous avons à vaincre l'orgueil de notre nature. Il nous faut renoncer à la gloire d'embrasser un vaste ensemble et croire que c'est beaucoup si dans notre sphère étroite et dans nos jours fugitifs, nous avons contribué, pour notre portion, au bien de la société humaine. Le tout est pour celui qui seul contemple le tout pleinement, il est pour celui dont nous sommes les agens sur la terre, et qui nous assigne comme il lui plait, notre part d'utilité. Notre rôle est de suivre les indications de sa Providence et d'avancer de toutes nos forces, l'œuvre qu'il nous a évidemment confiée. . . . . . . »

Nous ne savons pas jusqu'à quel point les exemples cités par Mr. Chalmers sont applicables sur le Continent, mais outre les conclusions qu'il en tire, il nous semble qu'on peut y puiser une grande leçon ; c'est que pour porter au bien la classe indigente, un secours moral, tel que l'enseignement, vaut mieux qu'un secours matériel. Les écoles dont il s'agit sont à la fois un motif et un prétexte pour entrer dans les maisons pauvres. L'espoir qu'on fait concevoir aux familles n'est pas bien grand, mais il n'est jamais trompé, et il n'y a pas à redouter cette froideur qu'on voit presque toujours se glisser entre celui qui espère plus qu'il ne reçoit, et celui qui donne

beaucoup sans parvenir à satisfaire. Des bienfaits moins attendus excitent plus de reconnoissance et ouvrent plus sûrement le cœur aux impressions qu'on veut produire.

VOYAGES.

TRAVELS IN SICILY, GREECE AND ALBANIA, etc. Voyages en Sicile, en Grèce, et en Albanie, par le Rév. Th. Smart HUGHES, enrichis de cartes géographiques, vues, etc. Deux vol. in-4.° Londres 1820.

(*Second et dernier extrait. Voy. p.* 48 *de ce vol.*)

EN quittant Livadie, Mr. H. se dirigea vers le mont Parnasse. Après avoir franchi la plaine où Œdipe tua son père Laïus, lieu facile à reconnoître par les trois routes de Daulis, de Thèbes et de Delphes qui s'y croisent, il commença à gravir le Parnasse par un chemin raboteux et bordé de précipices, qui le conduisit au village d'*Arracova*, dont les vignobles ont de la réputation. Les habitans de ce village sont remarquables par leur industrie; ils construisent, avec un travail pénible, des murs destinés à soutenir les terres légères qui couvrent la pente de la montagne, et à empêcher que les pluies d'hiver ne les entraînent dans la plaine; ils transportent même de la terre dans les endroits où il n'y en a pas assez pour que la vigne puisse y prospérer. Une honnête aisance étoit jadis la récompense du travail des habitans d'Arracova, mais les exactions d'Ali Pacha les ont dépouillés du fruit de leurs soins

et les ont réduits au même état de pénurie dans lequel languissent la plupart des paysans de ces contrées.

A quelque distance d'Arracova, nos voyageurs découvrirent tout-à-coup la vallée qui renferme l'auguste cité d'Apollon, siège de l'oracle le plus fameux de la Grèce. Strabon a comparé ce site à un vaste théâtre, et sa comparaison est juste, même dans les détails les plus minutieux. La ville de Delphes est bâtie sur une pente demi-circulaire, divisée en terrasses régulières qui représentent assez bien les gradins d'un amphithéâtre; les rochers Lycoréens qui entourent le vallon, peuvent être comparés au portique extérieur d'un théâtre grec; la plaine de Pleistus tient lieu de proscenium, et la scène proprement dite est sur les hauteurs de Cirphis en face de Delphes. Rien de plus imposant que ce site; que ne devoit-il pas être dans le temps où l'art y avoit ajouté ses merveilles! lorsque des temples majestueux, des portiques élégans contrastoient d'une manière frappante avec ces rochers pittoresques! De toute cette magnificence il ne reste que des ruines, dont il est difficile de réconnoître la destination. Avant d'arriver à l'ancienne enceinte de la ville, ou trouve un monastère, bâti sur l'emplacement d'un gymnase; il est occupé par les plus ignorans et les plus superstitieux de tous les moines Grecs. L'un d'eux s'offrit à nos voyageurs pour Cicerone et les conduisit successivement à la fontaine de Castalie, au Stade, au Lesche, où étoient exposés les chefs-d'œuvre du peintre Polygnote, etc. etc. Interrogé par Mr. Hughes sur l'emplacement du temple d'Apollon, il fut d'abord fort embarrassé; enfin prenant un air important, il répondit qu'il avoit bien entendu parler d'un ancien Roi de ce nom, auquel les *Génies* avoient bâti un palais dont les ruines subsistoient encore. Il les conduisit alors à un bâtiment construit en pierres taillées, dont les murs intérieurs sont couverts d'inscriptions à moitié effacées.

D'après

D'après la position de ce bâtiment, position correspondante à celle que Pausanias et d'autres écrivains anciens assignent au temple d'Apollon, Mr. H. croit pouvoir conclure qu'en effet il en faisoit partie, et le nom d'Apollon Pythien qu'il trouva dans une des inscriptions, le confirma dans son opinion. Du reste, rien ne retrace l'ancienne splendeur de cet édifice, que tant de poëtes ont célébré dans leurs chants, ni celle des autres constructions de Delphes. Quelques murs, quelques fragmens de statues et de colonnes, quelques inscriptions à peine lisibles, et au milieu de ces ruines, le village de Castri, composé de cabanes aussi misérables que la plupart de celles de la Grèce, c'est tout ce que le voyageur trouve actuellement à Delphes.

La ville de *Salone*, où se rendirent nos voyageurs après avoir quitté Delphes, est située aux pieds de la chaîne de montagnes qui termine la fertile plaine de Crissa. Elle a un bazar spacieux et propre, qui renferme plusieurs belles boutiques; ses principales exportations consistent en huile et en coton. Elle est dominée par un rocher couronné de murailles assez bien conservées; ce sont les restes de la forteresse de l'ancienne Amphissa, sur l'emplacement de laquelle Salone est bâtie.

Le lendemain de son arrivée à Salone, Mr. Hughes alla faire une visite de cérémonie au vaivode ou gouverneur, ancien compagnon d'armes d'Ali Pasha. Il le trouva dans un assez méchant appartement, enveloppé d'un manteau de drap brun à long poil, et la tête couverte d'un bonnet rouge, fumant sa pipe et ayant auprès de lui son secrétaire, et deux ou trois serviteurs tout-à-fait déguenillés. Quoiqu'âgé il paroissoit encore très-vigoureux, et sa contenance n'avoit rien de la nonchalance ni de la hauteur qui caractérisent les Osmanlis. Ses domestiques presentèrent à nos voyageurs du café et des pipes, avec une sorte de fierté

dedaigneuse, qui annonçoit clairement combien ils se croyoient superieurs aux personnes qu'ils servoient.

Le vaivode reçut Mr. Hughes avec une grande cordialité, comme ami d'un maître qu'il aimoit et révéroit. Il le détourna de se rendre par terre à Joannina, attendu que la route de la Thessalie traversoit un pays ravagé par la peste, et que celle de l'Etolie et de l'Acarnanie étoit infestée par des brigands, à tel point que toute sa garde ne seroit pas une escorte suffisante, pour mettre un voyageur à l'abri de leurs attaques. Les habitans demi-sauvages de ces districts sont encore aujourd'hui des voleurs de profession, comme, suivant le témoignage de Thucydides, ils l'étoient très-anciennement. Le métier de brigand est à leurs yeux tout-à-fait honorable, sur-tout quand on le fait en grand; et qu'il est question de massacrer des caravanes entières, de piller des villages, d'intercepter des contributions, ou d'enlever les troupeaux de tout un district. En cas de poursuite, ils se sauvent dans leurs forêts, ou bien ils gagnent une des îles voisines et s'y cachent jusqu'à-ce que l'orage soit passé.

Conformément au conseil du vaivode de Salone, nos voyageurs résolurent de se rendre par mer à Joannina. Heureusement, ils trouvèrent à l'échelle de Salone un navire tout prêt à faire voile pour Patras, et ils s'y embarquèrent. Le gros temps les força de relâcher dans le port de *Galaxithi* et de s'y arrêter pendant une journée entière. Cette petite ville, remarquable par une apparence de bien-être et de prospérité naissante, forme un contraste frappant avec la plupart des villes de la Grèce où tout annonce la décadence. Depuis que Galaxithi est devenue une place de commerce, sa population s'est accrue considérablement et a nécessité la construction de nouvelles maisons: on y trouve des objets de consommation et même de luxe, inconnus dans le reste de la Grèce, et ses habitans ne portent pas

sur leur front l'empreinte de la servilité d'une manière aussi visible que la plupart de leurs compatriotes. En général, l'imagination ardente et l'activité inquiète des Grecs leur donne beaucoup de goût pour les spéculations commerciales, et ils se portent en foule là où ces spéculations sont encouragées, et où l'industrie trouve une sorte de protection. Or, la ville de Galaxithi se trouve actuellement dans ce cas, grâce au désir d'Ali Pasha d'avoir une marine ; car ce despote sait fort bien tenir en bride sa rapacité, lorsqu'il croit pouvoir tirer un grand avantage de l'industrie de ses sujets, et s'il commet lui-même des exactions, au moins il empêche ses subalternes d'en commettre, ensorte que dans son gouvernement on ne trouve pas cette hiérarchie de petits tyrans subordonnés les uns aux autres, qui enchaînent tout essor dans le reste de la Grèce.

La guerre entre l'Angleterre et la France, en forçant le commerce à s'ouvrir de nouvelles routes, a beaucoup augmenté la prospérité de Galaxithi. Ce port, avantageusement situé pour la communication entre le Péloponèse et le nord de la Grèce, possède environ deux cents bâtimens, et ses marins passent pour les meilleurs de toute cette contrée. Chaque matelot a sa part dans la propriété du navire qu'il monte ou de la cargaison, c'est ce qui rend l'équipage aussi actif et entreprenant, que frugal et économe. Du biscuit, des olives, du poisson salé, voilà toute la nourriture des marins de Galaxithi, qui ne le cèdent à ceux d'aucune autre nation, ni en habileté, ni en patience à endurer toutes sortes de fatigues.

Galaxithi est situé au fond d'une petite baie du golfe de Crissa, dont l'entrée est abritée contre les vents par trois petites îles, et qu'il ne seroit pas difficile de rendre encore plus sûre par le moyen d'un môle. On n'y trouve aucun monument qui puisse indiquer avec certitude le nom de la

ville ancienne, dont elle occupe l'emplacement; suivant toute apparence, c'étoit *Æanthe* ou *Æanthia*; du moins la situation d'Æanthe, telle que Polybe la décrit, correspond assez à celle de Galaxithi.

Le vent étant redevenu favorable, nos voyageurs remirent à la voile. La quarantaine établie à Patras, les empêcha de débarquer dans ce port; ils continuèrent donc leur route vers la mer Ionienne, et arrivèrent au bout de quatre jours, non sans avoir éprouvé de fortes tempêtes, dans le canal étroit, qui sépare l'île de Ste. Maure du continent de l'Acarnanie. La capitale de cette île, qui porte aussi le nom de Ste. Maure, est située sur une langue de terre basse et sabloneuse. Les marais salans qui l'entourent, en rendent l'air malsain, et y occasionnent des fièvres assez dangereuses. Une longue chaussée étroite qui traverse les marais salans, conduit de la ville à la citadelle, que les Français défendirent en 1810, pendant plusieurs mois, contre les forces anglaises, et dont les ouvrages ont été augmenté depuis, par le gouvernement des sept îles. Le canal de Ste. Maure est entièrement commandé par deux forts qu'Ali Pasha a bâti sur le continent d'Acarnanie, sans que les Anglais s'y soient opposés. Les Vénitiens étoient moins faciles; dans le temps où ils possédoient l'île de Ste. Maure, ils ne permettoient pas aux Turcs de construire aucune forteresse à une distance moindre d'un mille de la côte.

Ste. Maure, jadis *Leucadie*, étoit une colonie de Corinthe; elle n'est guères citée dans l'histoire ancienne que pour ses malheurs politiques et ses désastres physiques. De tout temps, cette île a éprouvé des tremblemens de terre très-violens et très-fréquens. On y trouve peu d'antiquités. Les médailles et les monnoies qu'on y a découvertes, portent presque toutes le nom de quelque ville du continent de la Grèce. Les tombeaux qu'on a ouverts, sont remarquables par leur

simplicité, et les vases de terre cuite, ainsi que les lampes sépulcrales qu'ils renfermoient, sont d'un travail grossier et sans aucun ornement. Les annales de l'histoire ancienne ne nomment aucun Leucadien qui se soit distingué dans les lettres, les sciences ou les beaux-arts. Actuellement, on assure que les jeunes gens de Ste. Maure, montrent beaucoup d'aptitude aux sciences abstraites et aux ouvrages d'imagination.

Le commerce de Ste. Maure est peu considérable; cependant cette ville exporte du sel en assez grande quantité, de l'huile, du vin, des oranges et des limons. Elle tire du bétail et des blés du continent de l'Acarnanie, et des objets manufacturés ainsi que des denrées coloniales de Trieste et de Malte. Elle ne pourra jamais devenir une place de commerce de quelque importance, parce que le canal de Ste. Maure n'est accessible qu'à des bâtimens qui tirent très-peu d'eau; cet inconvénient augmente chaque année par l'effet de la grande quantité de sable et de pierres que les torrens des montagnes voisines y amènent. Il ne seroit pas impossible que ce canal finit par être entièrement comblé, et que l'île de Leucadie ou de Ste. Maure, redevînt un promontoire de l'Acarnanie.

Depuis que Prevesa et les autres villes de la côte d'Albanie, jadis vénitiennes, ont été occupées par Ali Pasha, l'île de Ste. Maure est devenue beaucoup plus importante; elle renferme actuellement environ douze mille habitans, dont la moitié occupe la capitale, mais cette île pourroit bien en contenir le double. Les paysans, auxquels le sol stérile n'offre pas assez d'occupation, après avoir fait leurs moissons, vont chercher de l'ouvrage sur le continent voisin, où la récolte est toujours plus tardive.

Pendant le séjour que nos voyageurs firent à Ste. Maure, on leur raconta plusieurs traits de la férocité d'Ali Pasha;

voici entr'autres un événement qui étoit arrivé peu de mois auparavant. Un grec du continent s'étoit sauvé à Ste. Maure, pour échapper à la vengeance du despote de Joannina; celui-ci le fit poursuivre par deux de ses émissaires qui le tuèrent en plein jour sur la grande place de Ste. Maure. Arrètés par les factionnaires anglais, les assassins déclarèrent qu'ils avoient agi par ordre de leur maître, et parurent croire qu'ils n'avoient point commis de crime. Un tribunal militaire, condamna l'un à une réclusion de dix ans, l'autre au dernier supplice. Ali Pasha, informé de ce qui s'étoit passé, eut l'impudence de réclamer ses deux émissaires; mais le gouvernement de Ste. Maure lui ferma la bouche en lui répondant que les deux condamnés avoient mérité leur peine, non-seulement par l'assassinat qu'ils avoient commis, mais encore par leur audace à calomnier *Sa Hautesse*, en affirmant qu'ils n'avoient fait qu'exécuter sa volonté.

Malgré le portrait effrayant que l'on fit à Mr. H. du Pasha de Joannina, il ne persista pas moins dans son projet d'aller voir ce tyran féroce dans sa capitale. Il se rendit donc à *Prevesa*, ville située à l'entrée du golfe d'Ambracie, entourée de belles plantations d'oliviers, d'excellens vignobles et de superbes forêts; qui suffiroient pour fournir des bois de construction à toute la marine grecque. Les avantages que possède cette place, soit pour le commerce, soit pour l'agriculture, n'échappèrent point aux Vénitiens; et quand ils se furent rendus maîtres des îles Ioniennes, ils firent tous leurs efforts pour s'en emparer. Leur général Morosini réussit en 1684 à l'enlever aux Turcs. Dès-lors, Prevesa prospéra et s'embellit considérablement; et vers la fin du dix-huitième siècle, elle renfermoit une population d'environ seize mille ames. Ali Pasha, profitant des guerres occasionnées par la révolution française, se mit en possession de Prevesa, après avoir défait la garnison française commandée

par le général Salsette, dans la plaine de Nicopolis. Ce fut le terme de la prospérité de cette ville. Actuellement, elle ne compte guères que trois mille habitans grecs, dont l'extérieur misérable et l'humble contenance, forment un contraste affligeant avec la hauteur des Osmanlis et la démarche fière des montagnards Albanais. Toutes les églises qui ornoient la ville, à l'exception d'une seule, ont été rasées; beaucoup de maisons ont éprouvé le même sort; et la plupart des habitans vivent dans les fauxbourgs, et occupent des espèces de hangards, faits de claies, où ils sont exposés à toutes les intempéries des saisons.

Les anciens habitans de Prevesa ont été en grande partie dépouillés de leurs propriétés. L'hôte de nos voyageurs, vieux marchand, qui, sous le gouvernement vénitien, avoit joui d'une fortune considérable, leur raconta les larmes aux yeux, que peu de jours avant leur arrivée, le Pasha lui avoit enlevé une belle plantation d'oliviers pour la donner à un de ses officiers; et il s'attendoit à ce que l'on continueroit à exiger de lui sa contribution annuelle de trois mille piastres, malgré la diminution de sa fortune. Interrogé par Mr. H. pourquoi il ne se hâtoit pas de vendre le reste de ses possessions et d'émigrer, il répondit, qu'ayant continué à demeurer à Prevesa après que la ville eut été occupée par Ali Pasha, il étoit devenu son sujet, et qu'en cette qualité il ne pouvoit quitter le pays sans sa permission, que personne n'oseroit acheter ses propriétés, et que s'il essayoit seulement de les mettre en vente, il s'exposeroit à avoir tous ses biens confisqués, et à être emprisonné pour le reste de sa vie.

Prevesa est une des résidences favorites d'Ali Pasha. Dans le temps où il étoit en bonne intelligence avec Bonaparte, il fit venir des ingénieurs français pour fortifier cette place. Le général Vaudoncour, chargé de la direction des travaux

projetés par le despote albanais, eut beaucoup à se plaindre de son avarice et de ses caprices; et ne pouvant suivre ses propres idées, il fut obligé de construire des ouvrages plus redoutables en apparence qu'en réalité. Un fossé large et profond qui entoure la ville, en fait la principale force. Les bastions sont garnis de canons de tout calibre, depuis des pièces de 24 et de 32, jusqu'à des pièces de campagne; mais la plupart sont en si mauvais état, qu'à la première décharge elles créveroient, ou du moins elles briseroient leurs affuts. Près des fortifications et à l'entrée de la baie de Prevesa, Ali Pasha a fait construire un superbe sérail; dont les appartemens sont ornés de sophas de velours de Chypre, de tapis de Perse et de glaces de Venise. La salle des gardes a deux cents pieds de long sur quarante de large, elle communique d'un côté aux appartemens de réception du Pasha, de l'autre à son harem. Un escalier dérobé descend du harem à un canal qui passe sous l'édifice et qui aboutit à la mer. Il est fermé par une porte de fer très-solide, dont le Pasha seul a la clef. Le sérail, bâti en bois, et peint en couleur vives, produit de loin un effet assez agréable, mais son architecture manque de goût, et le travail en est peu soigné. En général les édifices modernes construits sur le sol de la Grèce, manquent tous également d'élégance et de solidité. Ils semblent destinés à ne durer que pendant la vie de leur possesseur; et en effet, le peu de sécurité dont jouissent les propriétaires, ne permet pas de songer à l'avenir. Quel contraste avec les monumens de l'ancienne Grèce, dont les fondateurs, citoyens libres et généreux, travailloient pour l'utilité et l'agrément des générations futures, autant que pour leurs contemporains!

Mr. H. profita de son séjour à Prevesa pour aller visiter les ruines de *Nicopolis*, magnifique monument de la victoire

qui rendit Auguste le maître du monde. Elles sont situées sur un isthme, baigné à l'ouest par la baie de Comaruz, et à l'ouest par le golfe d'Ambracie; des collines tapissées de vignobles, abritent ces beaux lieux du côté du nord, tandis qu'au midi, la vue s'étend sur la mer Ionienne et ses groupes d'îles. Après la bataille d'Actium et pour en immortaliser la mémoire, Auguste fit construire la ville de Nicopolis sur l'emplacement même où son armée avoit campé; il la peupla de Grecs de différentes villes de l'Epire, de l'Acarnanie et de l'Etolie, et il accorda à ces nouveaux colons de grands privilèges, entr'autres la présidence aux jeux Actiaques, le droit d'envoyer des députés à l'assemblée des Amphictyons et l'honneur de prendre le titre de ville libre.

Les principales ruines que l'on voit à Nicopolis, sont des chambres sépulcrales bâties en briques, avec des niches destinées à recevoir les urnes où l'on renfermoit les cendres des morts, une longue suite d'arches, appartenant à un aqueduc qui amenoit de l'eau à Nicopolis de plus de trente milles de distance, les murs d'enceinte de l'acropolis ou citadelle, construits partie en pierres de taille et partie en briques, deux théâtres, l'un dans l'intérieur de la ville, l'autre dans le faubourg, dont le dernier à juger d'après sa circonférence, pouvoit contenir au moins vingt mille spectateurs, le stade où étoient célébrés les jeux actiaques, et enfin un gymnase composé d'un grand nombre d'appartemens. Quoique Ali Pasha ait fait enlever beaucoup de matériaux de Nicopolis pour les employer dans les constructions de Prevesa, les divers monumens que nous venons d'énumérer, sont loin d'être entièrement dégradés, et s'il faut en croire Mr. H., il ne seroit pas difficile de les réparer.

La prospérité de Nicopolis fut de courte durée, elle partagea tous les malheurs qui accablèrent les provinces de l'empire dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'empereur Julien

lui rendit son ancienne splendeur, mais ce ne fut qu'un éclat passager. Les Goths sous Alaric, les Huns sous Attila, ravagèrent successivement l'Epire et sur-tout le territoire de Nicopolis. Justinien rebâtit ses édifices détruits, et sous ses successeurs, elle devint la capitale d'une province. On ignore l'époque à laquelle elle se dépeupla complètement, mais à juger d'après l'etat où se trouvent ses édifices, cette époque doit être assez récente.

Un grand bateau à rames, appartenant au Pacha, conduisit nos voyageurs jusqu'à l'échelle de *Selagora* où se trouve une douane, et un petit sérail destiné au logement du despote de l'Albanie, lorsqu'il se rend à Prevesa. Dès qu'ils eurent débarqué, leur Tartare parcourut les environs pour mettre en réquisition les chevaux des paysans avec la même dureté que s'il avoit été en pays ennemi. En moins d'une heure il en eut rassemblé une centaine, parmi lesquels il choisit les vingt meilleurs en obligeant leurs maîtres de les suivre jusqu'à *Arta*. Il va sans dire que dans ces cas, les paysans n'ont droit à aucune rétribution pour la perte de leur temps et pour leur peine.

Après une marche d'environ quatre heures, nos voyageurs atteignirent la ville d'*Arta*, située au pied d'un rocher escarpé, dont les hauteurs sont couronnées des ruines d'une ancienne citadelle. Elle est assez bien bâtie; son bazar renferme des boutiques très-bien fournies et annonce une assez grande activité commerciale; en général la décadence de Prevesa a augmenté la prospérité d'Arta. Les jardins et les plantations d'orangers de ses environs sont célèbres pour leur beauté, et le riche sol de son territoire est propre à tous les genres de culture. Le tabac est une des principales productions du pays : il est d'une excellente qualité et passe pour le meilleur préservatif contre les fièvres pestilentielles auxquelles Arta est très-sujette, et que l'on attribue aux exha-

laisons pernicieuses des marais voisins. Les autres articles d'exportation sont des grains de toute espèce, du coton, du lin, des peaux, du vin, du bétail et du bois. Avant qu'Ali Pasha se fut rendu maître de cette contrée, la France en tiroit des bois de construction pour sa marine, et entretenoit, pour cet effet, un consul à Arta.

Arta occupe l'emplacement de l'ancienne *Ambracie*, colonie de Corinthe; et de même qu'Ambracie, elle a donné son nom au golfe dont elle est distante d'environ quatre lieues. On n'y trouve aucun ancien monument, à l'exception de la maçonnerie cyclopéenne de sa citadelle, qui a servi de base à une forteresse construite dans le moyen âge.

Le premier janvier 1814, nos voyageurs se remirent en route, et traversèrent les hauteurs de l'ancien pays des Molosses; le lendemain ils arrivèrent à Joannina. Une longue rue, plus longue que ne le sont à l'ordinaire les rues des villes turques, les conduisit sur une grande place d'où l'on peut voir à la fois le grand sérail de *Litaritza*, où réside Ali Pasha, et les sérails de ses deux fils, Mouchtar et Vely. Ces édifices sont construits dans le plus beau style de l'architecture turque, et produisent un très-grand effet. L'intérieur de la ville ne répond point à l'attente qu'on s'en forme de loin. Les maisons n'ont aucune ouverture du côté de la rue; les fenêtres, les galeries, les portes des appartemens donnent toutes sur une cour intérieure. Le rez de chaussée est communément construit en pierres ou en torchis, et l'étage supérieur en bois et en plâtre. Les maisons sont couvertes de larges tuiles courbes, ou de roseaux, que le lac de Joannina fournit en grande quantité. En général, cependant les habitations de Joannina sont bâties avec plus de soin et de solidité que celles d'aucune autre ville de la Grèce.

Après avoir traversé plusieurs rues, nos voyageurs arrivèrent à la maison du Signor *Nicolo Argyri*, où le Pasha

leur avoit assigné un logement. Pour donner à ses lecteurs une idée des habitations des Grecs modernes, Mr. H. décrit en détail celle de Nicolo Argyri. Une porte d'entrée à deux battans, conduit de la rue dans une cour entourée de trois côtés de portiques construits en pierre; le quatrième côté donne sur le jardin dont la cour est séparée par une palissade. La maison n'occupe qu'un des côtés; au rez-de-chaussée sont les écuries, les magasins pour les provisions, les offices, etc. Une rampe en pierres, conduit à une galerie fort bien décorée, supportée par les arches du portique et abritée par un grand avant-toît; c'est là où l'on se promène quand il fait mauvais temps, et où l'on cherche de la fraîcheur dans la saison chaude. A l'une des extrémités de cette galerie, se trouve une espèce de cabinet ou de kiosk, qui sert au maître de la maison de salle de réception; l'autre extrémité est occupée par une chambre de bain. Les appartemens des hommes donnent immédiatement sur la galerie, et sont garnis tout le tour de divans ou sophas, élevés d'un pied au-dessus du plancher et garnis de coussins, qui servent à la fois de sièges et de lits; car la même chambre où les Grecs fument toute la journée et où ils prennent leurs repas, leur sert en même temps de chambre à coucher. Pour dormir, ils n'ôtent qu'une petite partie de leurs vêtemens, et se couvrent d'une grosse couverture appelée *paploma.* Les appartemens des femmes sont en général, plus petits que ceux des hommes; on y arrive par un passage étroit qui ouvre sur la galerie, et à l'ordinaire, ils sont précédés d'une antichambre.

La plus belle pièce de la maison, ornée d'une immense cheminée et d'un divan de drap bleu, étoit destinée à nos voyageurs; ils y furent reçus par le Signor Nicolo et son frère cadet *Giovanni*, tous les deux demeurant avec leur mère veuve, dans une position fort différente de celle où ils avoient vécu du temps de leur père. Celui-ci, qui s'appeloit Anas-

tasio Argyri Brettò, avoit amassé une immense fortune par ses spéculations commerciales, et en faisoit l'usage le plus noble et le plus généreux, bâtissant des églises, fondant des hôpitaux, construisant des ponts et des grandes routes. Ses vertus l'avoient fait aimer et respecter également par les Turcs et par les Grecs, et lui avoient même concilié l'amitié d'Ali Pasha, qui passoit rarement un jour sans s'entretenir avec lui. Cette prétendue amitié eut des suites funestes pour la famille d'Anastasio. Peu de jours après sa mort, le Pasha fit appeler son fils Nicolo, et témoigna à ce jeune homme, dans les termes les plus affectueux, son chagrin de la perte que, disoit-il, ils avoient éprouvé tous les deux. Il lui parla ensuite des dernières dispositions de son père, exprimant sa satisfaction de ce que son vieux ami avoit pensé à lui, en lui léguant les terres, les jardins et les plantations d'orangers qu'il possédoit aux environs d'Arta, legs dont au reste il lui avoit parlé plusieurs fois de son vivant. Ce fut un coup de foudre pour le pauvre Nicolo; il se hasarda à dire en tremblant, qu'il n'avoit trouvé dans le testament de son père aucun article de cette nature, mais bien le legs fait à sa Hautesse d'un diamant de grand prix. A ces mots le Pasha entra en fureur, et jura, les yeux étincelans de colère, qu'un fils qui violoit ainsi le respect dû au meilleur de tous les pères, en négligeant d'accomplir ses dernières volontés, ne méritoit pas de vivre. On conçoit que Nicolo n'eut rien de plus pressé que d'appaiser la colère du despote en le priant d'accepter et ses biens d'Arta et la bague de diamant, attendu que l'intention de son père étoit évidente, quoique par un hasard inexplicable, on n'eût trouvé aucune disposition ecrite à cet égard. Cette première perte ne fut que l'avant coureur de beaucoup d'autres infortunes. Nicolo bien loin d'avoir les qualités respectables de son père, fournit au Pasha de fréquens prétextes pour le dépouiller peu à peu de toute sa fortune, et

pour ne lui laisser que la maison dans laquelle il reçut nos voyageurs, avec un petit revenu à peine suffisant pour faire vivre sa famille.

Le lendemain de l'arrivé de nos voyageurs, le principal drogman du Pasha vint s'informer de leur santé, de la part de sa Hautesse, et les assurer qu'Elle les recevroit avec grand plaisir dans son sérail. Conformément à ce message, ils se rendirent le soir même, accompagnés par Mr. Foresti, le consul de leur nation, au nouveau sérail de Litaritza, résidence habituelle du Pasha. C'est un immense bâtiment, construit en bois et peint de diverses couleurs, placé au milieu d'une espèce de forteresse, dont le canon domine la ville. Dans la première cour du palais, nos voyageurs trouvèrent un grand nombre de soldats albanais de la garde du Pasha assis ou couchés par terre en fumant leur pipe. Au milieu de ces groupes de soldats, on voyoit des Agas et des Beys vêtus de jaquettes courtes, brodées sur toutes les coutures, des Tartares avec leurs bonnets élevés, des dervishes avec leurs chapeaux en forme de pains de sucre, des *chaoushes* ou huissiers avec leurs bâtons garnis d'or, et quelques pauvres supplians, dont la contenance humble, indiquoit qu'ils n'avoient pas de quoi acheter une audience. A côté de la porte qui conduit à la seconde cour, se trouve une petite salle, où le Pasha reçoit les suppliques qu'on lui adresse, et juge les causes portées devant lui. On conçoit qu'il procède dans ses jugemens d'une manière tout-à-fait expéditive; sa volonté lui tient lieu de code, et son caprice de précédens. En fait de matière criminelle, au lieu d'admettre la maxime de la jurisprudence anglaise, qu'il vaut mieux laisser échapper dix coupables que de faire périr un innocent, il a pour principe, qu'il vaut mieux pendre dix innocens que de laisser échapper un coupable.

Nos voyageurs montèrent par un escalier assez étroit dans

les appartemens du Pasha, au premier étage. Après avoir traversé une anti-chambre de cent cinquante pieds de longueur, ils entrèrent dans un sallon richement décoré; les lambris étoient sculptés et dorés, le plancher étoit couvert d'un beau tapis de Perse, les sophas du plus beau velours de Chypre étoient garnis en franges d'or. Les voyageurs restèrent environ une demi heure dans ce sallon, examinés comme des bêtes curieuses par tous les officiers et esclaves du palais; enfin un chaoush vint les avertir que le Pasha étoit prêt à les recevoir. Ils descendirent par un grand escalier à la salle d'audience, dont l'entrée étoit gardée par des soldats albanais. L'un d'eux leur ayant ouvert la porte, ils s'avancèrent en saluant respectueusement le Pasha, qu'ils trouvèrent assis sur une peau de lion dans un angle de son sopha. Il étoit fort bien vêtu mais sans magnificence: le gallon d'or qui serroit son bonnet d'écarlate autour de sa tête, un large ceinturon d'or, et le pommeau garni de diamans de son handjar ou poignard, indiquoient seuls l'homme d'un rang supérieur. Au premier moment, Mr. H. ne put découvrir dans ses traits rien qui annonçât cette humeur sanguinaire, cette soif de vengeance, cette ambition désordonnée, cette dissimulation impénétrable, dont le despote de Joannina a donné tant de preuves; au contraire, l'expression de bienveillance et de franchise répandue sur tout son visage, l'air vénérable et patriarchal que lui donne sa longue barbe blanche, le son flatteur de sa voix, et la simplicité familière avec laquelle il parloit à ses serviteurs, sembloient à Mr. H. démentir tout ce qu'il avoit entendu raconter de lui. Ce ne fut qu'après l'avoir examiné plus attentivement qu'il crut apercevoir dans les yeux et sur le front d'Ali quelques indices de cruauté, de perfidie et de dissimulation; il remarqua de même, qu'il a un sourire ironique et méchant, et que son rire inspire l'effroi.

A peine le Pasha eut-il fait asseoir nos voyageurs et leur eut-il exprimé le plaisir qu'il éprouvoit de les voir dans sa capitale, que plusieurs jeunes garçons, richement vêtus, vinrent leur présenter des pipes d'ambre, garnies en pierres fines ; d'autres leur offrirent du café dans des tasses de porcelaine de Chine, placées sur des soucoupes de vermeil. La conversation s'engagea ensuite en grec moderne par l'entremise de Mr. Foresti. Ali parla d'une manière flatteuse de l'Angleterre et des Anglais, demanda à nos voyageurs des nouvelles de lord Byron et de Mr. Hobhouse, qui tous les deux avoient séjourné quelque temps à Joannina; il leur adressa différentes questions sur Athènes, et finit par leur dire qu'il espéroit les voir fréquemment et qu'il les prioit de considérer son palais comme leur propriété, hyperbole usitée parmi les Grecs. Cet accueil prévenant tenoit à des vues politiques et aux circonstances du moment. Son désir étoit de posséder quelques-unes des îles Ioniennes, soit pour sa marine et son commerce, soit pour s'assurer un refuge en cas de malheur; et il est probable qu'il auroit volontiers échangé la moitié de son territoire continental contre l'île de Corfou, acquisition qui l'auroit rendu fort indépendant de la Porte. Instruit comme il l'étoit (1) des revers de Bonaparte, il prévoyoit que la totalité des îles Ioniennes ne tarderoit pas à passer sous la domination britannique, et comme pendant la durée de la guerre, il avoit rendu d'importans services aux Anglais, il se flattoit que lors de la conclusion de la paix, il obtiendroit en récompense la cession de quelqu'île. Dans cet espoir, il s'appliquoit à montrer une grande déférence au consul britannique, et à traiter avec beaucoup d'égards et de politesse tous les Anglais qui visitoient ses Etats.

(1) En 1814.

La ville de Joannina, résidence habituelle d'Ali Pasha, s'étend le long du rivage occidental du beau lac du même nom; elle est située au pied d'une colline couverte de vignobles, qui l'abrite contre les vents de l'ouest; la chaine du *Mitzikeli*, l'une des branches du Pindus, la met à couvert des vents de l'est. Un large promontoire, appelé *Castron* ou la forteresse, s'avance du milieu de la ville dans le lac; il n'est habité que par des Turcs et des Juifs : nul chrétien ne peut y résider; c'est là que se trouve le vieux sérail, et deux belles mosquées. Ce quartier est séparé du reste de la ville par un fossé profond. Lors de l'occupation de la Dalmatie par les Français, Ali Pasha y fit construire plusieurs ouvrages pour le mettre à l'abri d'une attaque, et força les archontes, les prêtres grecs et l'archevêque, aussi bien que les beys et agas, et même son propre fils Mouchtar, à y travailler de leurs mains. Presqu'en face du Castron se trouve le bazar; il comprend plusieurs rues bordées d'échoppes où sont exposées des marchandises de toute espèce, et où l'on voit travailler tous les métiers; le soir on le ferme et on le fait garder par d'énormes chiens, qui même le jour sont dangereux pour tout individu vêtu en franc.

Une petite rue entre le bazar et le castron, conduit au corps-de-garde et à la place d'exécution, c'est là où le Pasha fait empaler, écorcher vif, brûler à petit feu ou clouer sur des planches les criminels qu'il veut faire servir d'exemple. Les rafinemens de cruauté, dont ces horribles supplices sont accompagnés, ne seroient pas croyables, s'ils n'étoient attestés par les témoins les plus dignes de foi. Les partisans du Pasha prétendent que ces punitions sanglantes sont nécessaires pour contenir dans l'ordre les tribus barbares qui peuplent en partie ses états. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sujets d'un despote n'estiment pas

assez la vie, pour que la simple peine de mort les retienne dans le devoir, si l'on n'y ajoute les tortures d'une longue agonie.

Le quartier de Joannina situé au nord du bazar, renferme un grand nombre de belles maisons appartenant à des agas turcs, et à de riches marchands grecs; les palais du Pasha et de ses deux fils se trouvent au midi du castron; c'est dans ce dernier quartier qu'est la longue rue qui conduit à Arta. L'extrémité de cette rue est occupée par des bohémiens, qui, ici comme ailleurs, ne se mêlent avec aucun autre race, disent la bonne fortune, exercent de préférence le métier de chaudronniers, et quand l'occasion se présente, celui de voleurs; ordinairement le Pasha choisit parmi eux les bourreaux qu'il employe pour ses exécutions.

La ville de Joannina renferme environ six mille maisons; ses mosquées ne sont pas très-belles, cependant leurs minarets qui s'élèvent au milieu des bosquets de cyprès, font un effet très-pittoresque. Les églises grecques sont décorées de mauvais tableaux et de beaucoup de dorures, mais leurs ornemens sont dénuées de goût. Joannina possède deux écoles, où l'on enseigne le grec ancien. L'une, présidée par le Signor Balano, homme savant et d'un caractère très-respectable, est entretenue aux frais des frères Zosimas, riches négocians qui ont de grands établissemens en Russie, en Pologne et en Autriche, et compte environ trois cents écoliers; l'autre, à la tête de laquelle se trouve le signor Psalida, compte environ une centaine d'écoliers, et a été fondée par un riche marchand, né dans un petit village près de Joannina; des bibliothèques bien composées, sont attachées à ces deux séminaires, et la méthode de l'enseignement mutuel y a été introduite avec de certaines modifications. Les Turcs ne se donnent pas tant de peine pour l'éducation de leurs enfans; un homme qui sait écrire, passe parmi eux pour un

être d'un ordre supérieur, et porte habituellement une écritoire d'argent suspendue à sa ceinture. Il y a deux écoles à Joannina pour les Turcs, où l'on enseigne à écrire, et auprès de chaque mosquée il y en a une où l'on apprend aux enfans à lire le Koran.

Les marchands de Joannina font un commerce assez étendu avec Constantinople, la Russie, Venise et Malte. Ils tirent de Constantinople, des shawls, des turbans, de l'ambre et toute sorte de bijoux; de la Russie, des bêtes à corne, des chevaux, des peaux et des fourrures; de Venise, du velours, des bonnets de toile rouge, et de la quincaillerie; de Malte, des denrées coloniales et des marchandises anglaises; tous ces divers articles payent un droit d'entrée de quatre pour cent sur leur valeur. Les exportations de Joannina consistent principalement en cotons, en soie écrue, en peaux de chèvre et de mouton préparées, et en grains; ces manufactures sont de très-peu d'importance. L'on n'y fabrique guères que des broderies, des pipes, des poignées d'ataghans et des montures de pistolets garnies d'argent.

Le sol des environs de Joannina est très-fertile; il produit des grains de différentes espèces, et tous les fruits des climats chauds ainsi que des climats tempérés. Le lac est très-poissonneux et les montagnes voisines fournissent du gibier en abondance. Le climat est variable; l'été est excessivement chaud; l'hiver est souvent assez froid pour rendre l'usage des fourrures indispensable.

ROMANS.

JULIA SEVERA, ou l'an QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE, par J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI, auteur de l'*Histoire des Français*, de l'*Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*, de la *Littérature du Midi de l'Europe*, *etc. etc. etc.* 3 vol. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, 1822.

(*Premier extrait.*)

Mr. de Sismondi s'est proposé un véritable tour de force. La constience de son talent pouvoit seule lui faire entreprendre de fixer l'attention et l'intérêt de ses lecteurs sur des événemens fictifs, et des détails de la vie domestique, à treize siècles en arrière de nous, en conservant néanmoins pour but principal, le tableau vrai du temps et des mœurs. Il s'est fié à l'identité des sentimens du cœur humain dans tous les siècles; il a espéré faire naître les émotions de la sympathie pour les affections, la conduite, les épreuves, les dangers des personnages de son invention, sans perdre de vue un objet plus sérieux, celui de peindre les opinions, les coutumes, les rapports des habitans des Gaules, à l'époque où il place l'action.

On doit bien augurer de sa confiance. *L'Histoire des Français*, qu'il vient de publier est un livre tellement substantiel, que ses rognures suffisent à un ouvrage riche encore d'instruction.

L'historien est d'une taille trop élevée, pour pouvoir se cacher derrière le romancier; et l'on ne s'en plaint pas. Ins-

truire en intéressant, sera toujours un beau secret, quelles que soient les parts des deux moyens réunis pour le succès.

Sous un autre point de vue, la publication de *Julia Severa* a droit à l'intérêt de tous les amis de la bonne littérature. Ce roman annonce une série d'ouvrages destinés à peindre, dans un cadre d'imagination, des caractères vraiment nationaux, bien que fabuleux, et les mœurs, les opinions dominantes en France, aux périodes mémorables, de manière qu'un antiquaire de bonne foi puisse y retrouver le caractère des vertus, des vices, des préjugés et des habitudes de chaque siècle.

Le plan est beau. Il seroit trop étendu pour des forces communes, mais l'infatigable auteur de l'*Histoire des Républiques Italiennes*, qui s'est imposé la tâche de n'écrire que d'après les contemporains, et de rendre à l'histoire son caractère de vérité, ne se laissera effrayer par aucun des obstacles qui arrêtent les écrivains vulgaires. Il a tous nos vœux, pour l'accomplissement de cette entreprise, qui peut paroître gigantesque, mais qui est intéressante autant qu'elle est originale!

L'auteur place l'action au temps de l'invasion des Gaules, par Clovis. Felix Florentius, jeune seigneur gaulois, vient de prendre possession d'une grande propriété, ou plutôt, d'une petite province, située entre la Loire et le Cher, et que l'empereur Majorien avoit donnée à sa mère, Sylvia Numantia, sous la condition d'y établir de nouveaux colons, après les longs ravages de la guerre.

A force de persévérance et de soins, elle avoit formé quelques établissemens dans cette vaste solitude. Elle avoit recueilli des familles errantes d'anciens Gaulois, et leur avoit assigné des terres, à partage de produit. Elle avoit acheté des esclaves Visigoths, Vandales, Francs, Allemands, Bourguignons, qu'il étoit plus difficile d'employer utilement, et qu'on ne pouvoit contenir que par des moyens de rigueur.

Elle avoit confié le soin de ses troupeaux à des bergers de la race de ces Scythes, qui, quarante ans auparavant, avoient inondé les Gaules, à la suite d'Attila. Enfin, deux colonies militaires avoient été établies sur ses terres. L'une étoit composée d'anciens légionaires, enrôlés autrefois dans les diverses provinces romaines : on y voyoit des Italiens, des Grecs, des Illyriens, des Maures, des Bretons; et ils s'étoient fait de leur village une nouvelle patrie, comme des travaux agricoles, leur unique soin. L'autre colonie militaire, située sur les bords du Cher, se nommoit le camp des fédérés. Elle étoit composée d'anciens soldats barbares, qui avoient servi sous les aigles de Rome, mais qui avoient conservé leurs goûts et les habitudes d'indépendance de leurs forêts de la Germanie.

L'habitation principale, située sur la Loire, se nommoit Noviliacum. Elle étoit vaste et commode : elle sembloit porter encore le caractère du siècle d'Auguste, tandis que toute la contrée offroit les traces de la dévastasion.

Le sénateur Florentius, père de Felix, retenu à Constantinople pour les intérêts de l'Empire, dont il craignoit la chûte prochaine, avoit donné à Sylvia, pour l'aider dans l'éducation de son fils unique, un prêtre et un Grammairien. Il avoit surtout recommandé que Felix fût envoyé jeune dans une grande ville.

« C'est le commerce des égaux, lui avoit-il dit, qui forme
» les hommes ; et d'Orléans jusqu'à Tours, Félix ne trou-
» veroit que des subalternes ou des esclaves artificieux.
» Quel seroit à Noviliacum l'homme qui oseroit le regarder
» en face, qui soutiendroit une opinion différente de la
» sienne, qui lui résisteroit, ou lui feroit éprouver un
» doute sur sa propre habileté ou sa propre importance?
» Quel besoin auroit-il de savoir persuader là où il lui

» suffit d'un mot pour que chacun lui obéisse; quel besoin
» d'avoir raison lorsque jamais personne n'oseroit lui faire sentir
» qu'il a tort? Je n'ignore point quels sont les vices et
» la corruption des villes, mais approchent-elles de la cor-
» ruption que nourrit l'esclavage? Je sais qu'il trouvera
» dans les capitales des intrigans, des parasites empressés
» à favoriser ses mauvais penchans, des femmes sans pudeur,
» qui lui présenteront toutes les amorces du vice; mais
» manquera-t-il de flatteurs, d'intrigans, de femmes em-
» pressées à le séduire, s'il n'est entouré que de ses es-
» claves? S'en trouvera-t-il un seul au contraire qui ne
» veille dans son jeune maître la première indication d'un
» goût déréglé pour le changer en passion, la première
» trace d'une foiblesse pour en faire un vice? Ne sommes-
» nous pas dans le sein de nos familles, entourés d'autant
» de séducteurs, d'autant de corrupteurs que les princes
» efféminés de l'Asie? Un jeune maître élevé à la vertu au
» milieu de ses esclaves ne seroit-il pas un phénomène aussi
» étrange que le fils d'un despote, dont le cœur seroit de-
» meuré pur et l'ame sensible? Malheur à nous, malheur à notre
» temps, où la population libre a disparu de dessus la terre!
» Malheur à notre temps, où le maître de Noviliacum a
» plus de dix lieues de chemin à faire avant de rencontrer
» un égal? Ce sont là les causes qui renversent l'empire
» romain, et non la discorde entre Glycérius et Népos, ou
» l'arrogante ambition du patrice Oreste. C'est parce qu'on
» ne trouve plus de vrais Italiens en Italie, de vrais Gaulois
» en Gaule, que nos armées ne peuvent nous défendre, et
» que les fédérés nous font la loi.»

» En effet, aussitôt que Félix eut atteint sa quatorzième année, Sylvia le retira de Noviliacum, qu'elle avoit habité jusqu'alors, alternativement avec les villes voisines de Tours et d'Orléans, pour le conduire à Arles, qu'on regardoit en-

core comme la capitale des Gaules romaines, même après la chute de l'empire d'occident, et où se trouvoient rassemblés plusieurs des seigneurs les plus considérés de la provinces. C'étoit dans la société des nobles Romains, qu'il devoit se former à l'élégance des manières, et apprendre à observer les égards, la politesse qui convenoient à un homme public. L'exemple de plusieurs d'entr'eux pouvoit encore lui enseigner la politique et l'éloquence; mais quant aux arts de la guerre, quant à tous les développemens et du corps et du caractère qui tiennent à une vie plus active, ce n'étoient point les Grands rassemblés à Arles qui pouvoient en donner le goût. Aussi Sylvia, dès que son fils put manier l'épée, voulut-elle qu'il acquît, en se mêlant avec les barbares, ce sentiment de dignité et de force qu'une éducation efféminée avoit fait perdre aux jeunes Romains. Elle le présenta à Euric, Roi des Visigoths, qui faisoit sa résidence à Toulouse, puis à Gondebaud, Roi des Bourguignons, qui avoit fait de Vienne en Dauphiné sa capitale »..

....

A vingt-six ans, Felix Florentius avoit acquis dans les écoles, dans les assemblées des seigneurs romains, dans les cours des Rois barbares, autant de connoissance des hommes et des affaires qu'il pouvoit en réunir avec une âme honnête et un caractère élevé. » La mort de son père l'a obligé à un voyage à Constantinople. Il a traversé l'Italie, que Théodoric disputoit à Odoacre. Rentré dans les Gaules, il s'est hâté de se rendre à Noviliacum. Le pays étoit encore nominalement soumis à l'empire romain, qui n'existoit plus. L'anarchie régnoit partout. Les Francs gagnoient du terrain tous les jours. De nouvelles combinaisons devoient bientôt se former. Félix pensoit que, dans un temps où les calamités accabloient tout l'Occident, le devoir d'un grand pro-

priétaire étoit de les adoucir par sa présence, et de protéger les gens qui vivoient sur ses domaines.

« Il y avoit peu de mois que Félix Florentius habitoit Noviliacum, lorsqu'un jour, en portant ses regards sur la rive opposée de la Loire, il y remarqua avec surprise un mouvement inusité. Des pâtres chassoient de nombreux troupeaux vers la rivière; des chevaux, des mulets chargés des dépouilles des maisons, arrivoient à la file; quelques hommes à cheval avec des lances, d'autres, en plus grand nombre à pied, portant leurs divers instrumens de labourage, se groupoient successivement sur le rivage; des femmes enfin, entourées d'enfans, et en portant quelques-uns dans leurs bras, arrivoient les dernières. Tous se mouvoient lentement, et comme accablés par la fatigue; mais par momens on voyoit toute cette foule hâter ses pas, et se précipiter vers la rivière, puis s'arrêter de nouveau lorsqu'elle s'appercevoit qu'elle n'étoit pas poursuivie. »

» Cependant quelques cavaliers poussoient de temps en temps leurs chevaux dans le fleuve; avec leurs lances, ils en sondoient la profondeur, puis ils revenoient en arrière, comme découragés de leur entreprise; ils essayoient tour à tour plus haut, plus bas, là où des brisans sembloient indiquer un bas-fond sur lequel leurs chevaux pourroient reprendre haleine, là au contraire où les eaux présentoient une surface plus unie, et annonçoient un courant moins rapide. Après chaque tentative infructueuse, on les voyoit tenir conseil ensemble. Quelques-uns en même temps abattoient des arbres, et travailloient à les lier entr'eux pour former un radeau; d'autres forçoient à se jeter dans la rivière l'animal domestique le plus habile de tous à la nage, le pourceau, comme pour lui faire tenter l'entreprise désespérée dans laquelle les cavaliers étoient prêts à s'engager; puis ils le suivoient des yeux, et manifestoient la plus mortelle

angoisse, quand ils le voyoient entraîné par le courant. Enfin, reconnoissant sur les terrasses de Noviliacum des spectateurs attentifs à leurs mouvemens, ils leur tendoient des mains suppliantes. »

» Les eaux de la Loire, à cette époque, étoient rarement sillonnées par des bateaux. Le commerce entre les différentes villes situées sur ses bords étoit languissant; l'agriculture de chaque district se suffisoit à elle-même, et n'échangeoit rien avec le district voisin. Toutes les fois que les provinces étoient alarmées par l'approche de quelque corps ennemi, de quelque parti errant de barbares, ceux qui se flattoient qu'une rivière mettroit à couvert leurs propriétés, se hâtoient de faire détruire sur ses bords toutes les barques dont ces redoutables pillards pourroient s'emparer. Le maître seul de quelque grand patrimoine se réservoit un certain nombre de bateaux pour transporter tout à la fois ses récoltes à la plus prochaine grande ville; mais quand il n'en faisoit pas usage lui-même, il les tenoit enfermés et enchaînés dans un port couvert, où il les gardoit soigneusement comme sa propriété la plus essentielle et la plus dangereuse. En effet, en temps de guerre ou d'invasion (et depuis deux siècles, quand la guerre avoit-elle été interrompue?) ces bateaux pouvoient amener jusqu'à sa porte ses plus redoutables ennemis; ils pouvoient d'autre part, lui offrir à lui-même un refuge, quand tout autre moyen de se mettre en sûreté lui seroit ravi. Lors même que l'ennemi étoit éloigné, il étoit essentiel de mettre les bateaux en sûreté contre les esclaves, toujours empressés à s'enfuir en pillant les propriétés de leurs maîtres. »

» Au-dessous de Noviliacum, on avoit pratiqué dans la roche sur laquelle le château avoit été bâti, une excavation profonde, et l'on y avoit creusé un port qui communiquoit par un canal avec la rivière. Son ouverture étoit tou-

jours fermée par de pesantes portes de chêne, et assurée par de gros cadenas ; elle étoit masquée de manière à ne pouvoir être remarquée de loin, car il étoit presque aussi essentiel de cacher qu'on avoit des bateaux, que de les renfermer. Ce port contenoit deux grands bateaux et deux autres plus petits ; mais Félix n'avoient à Noviliacum que trois bateliers ; les autres habitoient le camp des légionnaires, à plus d'une lieue de distance : il fit mettre à l'eau cependant un bateau qui auroit pu contenir une vingtaine de personnes, et ayant laissé des ordres pour qu'on rassemblât aussitôt les nautonniers nécessaires pour en manœuvrer de plus grands, ayant aussi jeté autour de ses épaules son baudrier avec son épée, il entra dans le bateau et se dirigea vers l'autre rive. »

» Comme il en approchoit, il put remarquer l'agitation l'impatience, l'inquiétude de la foule qui l'attendoit sur le bord septentrional de la Loire. Plusieurs femmes soulevant leurs enfans dans leurs bras, s'avançoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme pour entrer les premières dans le bateau ; d'autres luttoient avec ceux qui se pressoient sur le rivage, pour s'y maintenir au premier rang ; d'autres formoient des groupes avec leurs familles et leurs bagages, et sembloient se promettre de ne point se séparer. »

» Felix sentit qu'il n'aborderoit pas sans danger au milieu de cette foule qui, se précipitant tout à la fois dans sa barque, la feroit sombrer. Arrivé à portée de la voix, il ordonna à ses bateliers de se reposer sur leurs rames, tandis qu'il demanda aux fuyards d'où ils venoient, et ce qu'ils vouloient. Mille voix répondirent à la fois ; mais dans ce mélange confus de sons, ils distinguoit seulement les mots de *massacre*, *d'incendie*, de *barbares*, de *Francs*. Au reste, ces mots suffisoient pour tout expliquer. Il y avoit six ans que Clovis, roi d'une petite tribu des Francs, après

avoir vaincu Syagrius, s'étoit emparé de Soissons; et dès cette époque les redoutables aventuriers qui marchoient sous ses ordres, ou ceux qui sans le reconnoître pour leur roi, le regardoient cependant comme le plus habile et le plus heureux des capitaines de sa nation, avoient porté chaque année le ravage et la terreur dans quelqu'un des districts du voisinage. »

— « Je ne puis, dit Félix, admettre que vingt personnes » sur ce bateau; mais j'en ai de plus grands de l'autre côté » de la rivière. Y a-t-il parmi vous quelques bons nautoniers qui se sentent en état de les conduire? »

— « Moi, moi! » s'écrièrent aussitôt cent voix à la fois. »

» Cet empressement parut à Félix indiquer bien plutôt l'épouvante que l'habileté de ceux qui crioient ainsi. Il répéta sa demande : « Il devroit sans doute se trouver parmi » vous quelques bateliers de la Seine; quels sont ceux » d'entre vous qui ont conduit des bateaux sur la Seine? »

— « Moi, moi! » répétèrent encore toutes les mêmes voix, et en même temps plusieurs hommes se jetèrent à l'eau pour arriver plutôt au bateau. Félix fut obligé de mettre l'épée à la main, et de déclarer que personne n'y entreroit que ceux qu'il auroit choisis. »

» Mais dans ce moment huit ou dix cavaliers qu'on pouvoit reconnoître pour des bergers, à leurs pelisses de peau de mouton et à leurs longues lances, s'avancèrent sur le rivage en face du bateau, et en écartèrent la foule désarmée. Une femme étoit au milieu de ce groupe; elle étoit voilée et couverte d'un manteau vulgaire, en sorte que rien n'avoit encore attiré l'attention de Félix sur elle. Il lui parut alors qu'elle donnoit quelque ordre à l'un des bergers, qui se détachant d'elle aussitôt, parcourut la foule, et revint suivi d'une quinzaine d'hommes. « Voilà, » dit alors cette femme en s'adressant à Félix, « les seuls hommes parmi

» nous qui soient vraiment en état de conduire des bateaux.
» Hâtez-vous de les transporter sur l'autre rive, car le temps
» nous presse, les Francs ne sont peut-être pas loin. Il faut au
» moins une heure pour aller à l'autre bord et en revenir,
» et dans une demi-heure, peut-être, de tous ces malheu-
» reux qui implorent votre compassion, il n'y en aura pas
» un seul qui ne soit baigné dans son sang. »

» En même temps le bateau avoit été poussé à terre; les nautonniers se pressèrent d'y prendre place. « Et vous-même? » dit Félix à la femme qui lui avoit parlé, en lui tendant la main pour la faire entrer aussi. »

— « Moi, j'attendrai votre retour, » répondit-elle; « je
» ne veux point d'un salut qui ne seroit pas partagé par
» ceux qui m'ont protégée. »

— « J'attendrai donc aussi, » s'écria Félix en s'élançant du bateau auprès d'elle. « Allez, Dioclès, » dit-il au vieux soldat qui tenoit le gouvernail; « faites en sorte qu'on ne
» nous laisse pas long-temps sur cette rive. »

» Dioclès courba la tête en signe d'obéissance; le bateau s'éloigna, et comme quelques-uns des bateliers avoient saisi en passant ceux des instrumens d'agriculture qui pouvoient le mieux suppléer aux rames, tous se mirent à l'ouvrage, et le bateau fendit les eaux avec rapidité. »

» Félix s'approcha de la femme qui lui avoit parlé, et que l'un des fuyards lui dit être Julia, fille de Julius Sévérus, sénateur et comte de Chartres. Sa figure étoit cachée sous son voile, mais on reconnoissoit sa jeunesse à sa voix et à ses mouvemens; sa taille étoit élégante, et ses gestes pleins de grâces. « J'ai des devoirs à remplir envers
» ces malheureux, dit-elle à Félix; « mais vous... » Félix, en effet, pouvoit à peine indiquer comment il espéroit leur être utile en partageant leurs dangers; mais il ne lui auroit pas été possible de rester en sûreté dans le bateau,

tandis qu'une femme s'exposoit volontairement. « Songeons, » répondit-il, « à nous défendre une heure ; il n'en faut pas davantage pour notre salut. » — « Essayez » reprit Julia: « Mais ils ont fui deux jours devant une poignée d'hommes, » dit-elle en regardant la foule qui l'entouroit. « Nous venons » des environs de Chartres ; les Francs ont brûlé cette ville; » ils s'y sont baignés dans le sang. Ceux qui sont tombés » sous leur francisque aimoient sans doute la vie autant que » ces fugitifs, cependant ils ne l'ont point défendue. »

— « Avez-vous été poursuivis ? »

— « Notre troupe a été si souvent frappée d'une terreur » panique, si souvent elle a pris la fuite sans regarder en » arrière, que j'ignore jusqu'ou nous avons été réellement » poursuivis. »

— « L'ennemi a-t-il des chevaux ? »

— « Les Francs sont à pied, et combattent seulement avec » leur francisque ou hache d'armes, mais quelques chevaux » sarmates se sont joints à eux ; ce sont eux qui, les pre» miers, sont entrés dans Chartres, ce sont eux sans doute » aussi qu'on a cru voir à nos trousses, et qui nous ont » causé, il y a peu d'heures, une dernière alarme. »

» Félix parcourut des yeux la foule rassemblée sur les bords de la Loire, pour y trouver des hommes propres à le seconder. A la réserve de quelques bergers accoutumés à manier la lance pour guider leurs troupeaux et repousser les loups, il n'y voyoit aucune contenance qui annonçât du courage, ou seulement ce degré de résolution nécessaire pour défendre sa vie dans une dernière extrémité. On lisoit sur le visage de ces esclaves accoutumés aux plus vils châtimens, de ces paysans opprimés tour à tour par leurs maîtres, et par les valets de leurs maîtres, la crainte, la bassesse et l'artifice. Félix ne poursuivit point une recherche qui ébranloit son propre courage. « Mes amis, » leur dit-il,

» je ne vous demande qu'un effort, qu'un seul effort; il
» suffira pour sauver votre vie et celle des êtres qui vous
» sont le plus chers. Quoi donc, si vous êtes poursuivis, si
» nous sommes attaqués sur ce dernier angle de terre avant
» que la retraite nous soit possible, n'aimerez-vous pas mieux
» mourir en gens de cœur, en défendant vos femmes
» et vos enfans, que de vous laisser égorger comme des
» agneaux? »

» Comme Félix parloit, il remarqua que les hommes placés aux premiers rangs auprès de lui reculoient par un mouvement insensible, tandis que les femmes avançoient à leur place. Bientôt il ne fut plus entouré que de celles-ci. Elles répondoient, il est vrai, à ses exhortations avec une sorte d'énergie; elles essayoient à leur tour d'animer au combat les hommes de leur troupe. « Qu'ont-ils donc de
» plus que vous, » leur disoient-elles, « ces braves qui
» vous font trembler? leurs corps ne sont pas plus que les
» vôtres endurcis à la fatigue, leurs épées ne sont pas plus
» tranchantes. Mais ils ont un cœur, ces Francs, et vous
» n'en avez point. »

» Félix, convaincu de la justesse de ce reproche, de l'impossibilité d'échapper avec de telles gens à une horrible boucherie, si les Francs arrivoient jusqu'à eux avant le retour de ses bateaux, pâlissoit d'indignation, lorsqu'il remarqua que les bergers qui avoient accompagné Julia secouoient leurs lances avec un frémissement de colère. A l'instant il tire son épée et leur crie : « Suivez-moi! »

» Heureusement la plage où les fuyards se trouvoient rassemblés étoit susceptible d'une facile défense. C'étoit une plaine d'alluvion, formée par les dépôts de la rivière; mais à quatre ou cinq cents pas de distance s'élevoient en amphitéâtre les collines au pied desquelles la Loire avoit coulé jadis; elles étoient escarpées, la roche en plus d'un lieu

se montroit à nu, en d'autres, la pente rapide étoit couverte de ronces, d'ulex épineux, et d'arbrisseaux épais qui barroient absolument le passage. Deux ou trois sentiers seulement montoient en serpentant du niveau de la rivière et se réunissoient au sommet de la colline. Partout ailleurs la descente étoit impraticable, sur-tout pour des cavaliers. Après que Félix eut gravi avec les bergers jusqu'au sommet du côteau, et qu'il se fut assuré qu'aucun ennemi n'étoit en vue, il appela à lui les paysans auquel cette nouvelle avoit rendu un peu de confiance ; il leur fit abattre des arbres qu'il jeta en travers sur les sentiers, et ouvrir des tranchées, au moyen desquelles il eut bientôt rendu la descente impraticable. »

» Ce travail ne demeura point inutile. Comme Félix occupoit encore la crête de la colline, un berger lui fit remarquer une vingtaine de cavaliers qui s'approchoient au galop. Ils montoient de petits chevaux tartares; un arc étoit jeté en travers sur leurs épaules, une longue épée pendoit à leur côté, et leur courte tunique étoit garnie en entier de lames de corne qui se couvroient les unes les autres, et dont le cliquetis se faisoient entendre dans leur course. Au moment où les pionniers qui entouroient Félix les entrevirent, ils poussèrent un cri horrible, et abandonnant l'ouvrage, ils se précipitèrent vers la rivière. Leur arrivée jeta le désordre et répandit la terreur parmi la foule rassemblée sur la plage. Les femmes, les enfans, couroient éperdus, se lamentoient, et leurs cris étoient répétés par les échos des montagnes. Cependant les bateaux partis de Noviliacum étoient enfin arrivés ; et la fille du sénateur Julius Sévérus reprit au milieu des fuyards cette autorité que donne la force du caractère sur ceux qui ne sentent en eux-mêmes que foiblesse. Félix la vit de loin présider à l'embarquement, faire placer d'abord les femmes et les enfans sur les deux

plus

plus grands bateaux, puis le bétail, principale richesse qui fut demeurée aux fugitifs, et les effets divers qu'ils avoient dérobés au pillage, et n'y recevoir enfin les hommes qu'après que tout ce qui pouvoit être transporté avoit été mis en sûreté. »

» Dans le même temps, les Sarmates étoient parvenus jusqu'à la crête de la colline; mais là ils avoient été arrêtés par les barricades que Félix avoit jetées au travers du sentier. Comme de là ils voyoient les bateaux chargés, ils comprirent qu'avant qu'ils eussent franchi l'obstacle qu'ils avoient rencontré, les fuyards et le butin qu'ils emportoient seroient hors de leur atteinte. Ils lancèrent donc une volée de flèches sur Félix, qui se retiroit lentement avec ses bergers; puis ils tournèrent bride. Félix, arrivé à la plage avec sa petite troupe, y trouva le bateau qui l'attendoit, et il retraversa la rivière sans difficulté comme sans danger. »

(Julia raconte que Julius Severus, son père, après avoir inutilement cherché à faire comprendre la ville de Chartres dans la ligue des Armoriques, qui jusqu'alors s'étoit maintenue indépendante des barbares, étoit allé à Soissons, où résidoit Clovis le roi des Francs, pour tâcher d'obtenir quelque garantie, et sauver les horreurs de la conquête; mais pendant ce voyage même, les Francs avoient surpris et brûlé la ville de Chartres. Julia, avertie par des bergers fugitifs, dans une maison de campagne voisine, avoit à peine eu le temps d'échapper aux barbares. Felix et sa mère conviennent qu'il s'efforcera de former une ligue entre les villes voisines d'Orléans et de Tours, pour proposer à Clovis de respecter, moyennant un tribut, cette portion de la contrée qui se trouvoit entre la Loire et le Cher. Il commence par Orléans, où le Comte Numérianus, occupé de fêtes, et s'aveuglant sur l'avenir, ne veut concevoir aucune inquiétude. L'archevêque de Tours, Volusianus, réunissoit dans sa personne

le pouvoir civil et religieux. Felix trouve en lui un prêtre astucieux et un politique intrigant. Initié dans la situation de la partie centrale des Gaules, par la correspondance des comtes du Mans, d'Angers, de Poitiers, de Bourges, de Limoges, informé de ce qu'il y a à craindre des Visigoths pour l'Aquitaine, Felix s'entend avec l'Archevêque pour aller représenter auprès de Clovis, les intérêts de ces villes et de ces provinces. Volusianus lui apprend que Sévérus projette de donner sa fille au Roi des Francs. Il devine, à l'émotion de Felix, l'intérêt tendre que celui-ci prend à Julia, et le croit d'autant plus propre à la mission, puisqu'il secondera le désir de l'Archevêque de prévenir le mariage de Clovis avec une payenne. Les charmes de Julia, la noblesse et la force de son caractère avoient fait sur Felix une grande impression, mais il se l'avouoit à peine. La confidence de Volusianus l'éclaire sur la disposition de son cœur. A son retour à Noviliacum, une explication lui apprend que Julia partage ses sentimens, et redoute, depuis long-temps, le projet formé par Sévérus, de l'unir à Clovis qui, quoique jeune encore, étoit déjà marié et père. Felix reçoit les pouvoirs nécessaires pour traiter au nom des principales villes de la Loire. Il s'est procuré un sauf-conduit, en envoyant à Soissons un serviteur fidelle, muni de la baguette symbolique respectée des Francs. Il part accompagné d'une suite nombreuse, qui ressembloit au cortège d'un Ambassadeur, et il se rend auprès de Clovis.)

« Non loin du palais du comte Syagrius, qu'occupoit Clovis, étoit celui qui avoit été assigné par le Roi pour habitation à Julius Sévérus; c'est là que Félix étoit attendu et qu'il alla descendre. Les vrais propriétaires avoient été massacrés ou étoient en fuite; personne ne se soucioit d'apprendre leur sort, et cependant celui qui, tout récemment, avoit vu les Francs piller son palais, acceptoit sans scru-

pule, de ces mêmes Francs, un autre palais, d'autres ameublemens non moins splendides, dont ces vainqueurs disposoient seulement au nom du droit prétendu de la guerre. »

» Julius Sévérus accueillit Félix avec toutes les grâces attiques, avec toute la politesse d'un vieux courtisan; toutes ses expressions étoient pleines de reconnoissance, toutes ses manières exprimoient la joie qu'il ressentoit de recevoit chez lui un bienfaiteur, le fils d'un ami qui lui avoit eté cher, et un hôte aussi illustre. Une élégance soutenue dans son langage, une finesse, une justesse extrême dans toutes ses expressions, un art de prévoir la pensée et le sentiment de ceux à qui il s'adressoit, et de s'y conformer d'avance; une connoissance parfaite des hommes, qui donnoit autant de nouveauté que de vérité à ses remarques, rendoient sa conversation singulièrement agréable. Sa figure étoit noble, son front ouvert; ses cheveux, et sa barbe qu'il portoit longue, quoique ce ne fût point l'usage univetsel, étoient déjà blancs, et cependant il n'étoit pas avancé en âge. Il étoit revêtu de la toge, et l'on auroit cru voir en lui un des anciens sénateurs Romains descendus du Capitole. »

»Toutefois la franchise qui sembloit empreinte sur sa figure, l'abandon qu'on croyoit reconnoître quelquefois dans le son de sa voix, ne lui faisoient jamais rien exprimer qu'il n'eût prévu, qu'il n'eût pesé d'avance; sa politesse n'avoit que l'écorce de la cordialité, son éloquence n'étoit jamais animée par la conviction. Il devoit à la première entrevue plaire, imposer, flatter et dominer peut-être; cet empire, une fois acquis, lui demeuroit toujours avec la plupart des hommes; mais ceux qui avoient une franchise réelle, une loyauté réelle dans le caractère, ne tardoient pas à sentir confusément qu'ils ne parvenoient jamais avec lui jusqu'à l'homme caché sous l'enveloppe du courtisan. »

»Julius Sévérus, après avoir lu les lettres de sa fille, dont Félix étoit porteur, lui fit conter avec détail tout ce qu'il avoit appris de la fuite de Chartres, tout ce qu'il avoit fait lui-même au passage de la Loire. Il l'interrompoit pour exprimer sa vive reconnoissance, son admiration pour ce qu'il appeloit l'héroïsme de Félix; puis il le questionnoit encore. Il entra ensuite dans les plus grands détails sur les deux conférences de Félix avec Numérianus et avec Volusianus. Il écoutoit avec une attention si soutenue, il jugeoit si bien les caractères, il connoissoit si profondément les hommes; il parloit ensuite de ses propres projets, des négociations commencées, des correspondances entretenues, avec l'apparence d'un si entier abandon, que Félix, enchanté d'un esprit si fin et si juste, croyoit en avoir beaucoup appris. Ce ne fut qu'en repassant ensuite dans sa tête tous ses souvenirs, qu'il s'aperçut que Julius Sévérus ne lui avoit dit absolument que ce que lui Félix savoit déjà. Tout ce qui lui avoit paru si nouveau n'étoit point des faits, mais, de la philosophie appliquée à la politique. Sévérus avoit le talent de généraliser ses idées, et remontant des faits aux principes, pour redescendre ensuite des principes aux individus, il présentoit à l'esprit un exercice constant, un jeu d'idées toujours riche, toujours ingénieux, mais il ne révéloit rien sur les circonstances actuelles, dont il se réservoit à lui seul la connoissance.»

» La veille des calendes d'octobre, Félix fut conduit en grande cérémonie à l'audience de Clovis. Le palais qu'habitoit le Roi des Francs avoit toute l'élégance, toute la grandeur de l'architecture romaine dans son meilleur âge; mais le luxe et la délicatesse des anciens maîtres du monde s'y allioient étrangement avec la grossièreté et le désordre des nouveaux vainqueurs. Des lits couverts de tapis de Perse, où les plus riches couleurs étoient mélangées, remplaçoient

les sièges et garnissoient le pourtour des appartemens; mais comme ils n'avoient point suffi pour la couche des gardes dans l'antichambre qui leur étoit destinée, plusieurs bottes de paille avoient été étendues sur le parquet, et plusieurs soldats y demeuroient nonchalamment assis ou même couchés, tandis que les plus grands personnages de l'Etat traversoient leur salle pour se rendre à celle du trône. Les plafonds étoient ornés de magnifiques peintures à fresque, ouvrage des meilleurs maîtres; mais comme pour disputer avec eux d'habileté, les Francs avoient dessiné au charbon sur les murs l'image d'Hermansul. Des rideaux d'étoffe précieuse suspendus aux fenêtres étoient destinés à modérer l'éclat du jour; mais l'un d'eux ayant été arraché, étoit remplacé par un manteau de soldat.»

»Dans la salle du trône où Clovis étoit attendu, on auroit cru voir une députation dn sénat de Rowe, tant étoit grand le nombre des seigneurs Gaulois revêtus de la toge, qui se donnoient les titres de sénateurs, de patrices et de comtes; car ce dernier titre, depuis le règne de Constantin, étoit attribué, dans l'empire romain, aux gouverneurs des cités et de leurs districts. Les patriciens de l'empire asservi, venoient s'humilier devant le Roi des Francs, en même temps qu'en son absence ils cherchoient à se relever de cet abaissement par le ton de hauteur qu'ils affectoient avec leurs inférieurs, et par l'étiquette rigoureuse d'après laquelle ils mesuroient entr'eux leurs civilités réciproques.»

»Plusieurs prélats, l'archevêque de Reims, l'évêque de Soissons, les abbés de plusieurs couvens, se trouvoient aussi dans cette assemblée. Chacun d'eux étoit accompagné par un cortège de prêtres ou de clercs, chacun d'eux cherchoit à s'assurer le respect en déployant la pompe de ses habits pontificaux dans cette cour païenne, où quelques prêtres francs des dieux de la Germanie se trouvoient mêlés avec eux.»

» Des Francs enfin, tous revêtus de leurs armes, étoient confondus avec la troupe toute pacifique des courtisans. Les uns élevés en dignité, ou enrichis par le pillage, étaloient déjà sur leurs habits l'or et la soie qu'ils avoient gagnés par leurs épées; d'autres ne portoient que des manteaux de l'étoffe la plus grossière, ou des peaux de mouton encore couvertes de leur poil. Mais la différence de leur rang ou celle de leur accoutrement n'en mettoit aucune dans la fierté de leurs regards. Tout annonçoit qu'ils s'étoient accoutumés à ne rien craindre et ne rien respecter. Ils ne causoient point entr'eux, et ils parloient seulement lorsqu'ils avoient quelque chose d'essentiel à se communiquer l'un à l'autre, mais alors leur voix étoit haute et ferme; et tandis que les Gaulois ne s'adressoient jamais réciproquement la parole qu'à demi voix, comme s'ils avoient toujours craint de troubler par leur bruit les conseils du prince, les Francs sembloient ne songer qu'à eux-mêmes, et ne jamais calculer ou le dérangement qu'ils pourroient causer aux autres, ou le bruit qui pouvoit arriver jusqu'aux oreilles du Roi. »

» Clovis parut; il étoit âgé de vingt-six ans, sa figure étoit noble et fière, sa taille haute, ses traits étoient ceux de sa nation; car dans les races barbares le caractère des physionomies est national, bien plus qu'individuel; mais il étoit distingué du reste des Francs par les longs cheveux flottans qui tomboient sur ses épaules. C'étoit la distinction de la race royale. Clovis la portoit en commun avec un grand nombre de chefs, tous descendus comme lui de l'antique Mérovée. Les soldats pouvoient choisir entr'eux le capitaine qu'ils vouloient suivre. Celui qu'ils abandonnoient ne manquoit guères d'être poignardé par son heureux concurrent. »

» Félix fut présenté à Clovis et accueilli avec bienveillance; ses lettres de créance furent transmises à Aurélianus, con-

fident latin du Roi franc, qu'il employoit dans ses affaires les plus importantes. Félix exposa ensuite d'une manière générale le but de sa mission, en prenant soin de ne rien dire qui pût compromettre les habitans du midi de la Loire avec les Visigoths. »

»Plusieurs sénateurs romains parlèrent ensuite; ils se félicitèrent de voir la domination de Clovis s'étendre tous les jours sur un plus grand nombre de Gaulois, assurés que dès lors l'illustre Clovis ne se regarderoit plus seulement comme le Roi des Francs, mais aussi comme leur consul ou leur patrice, et le représentant dans les Gaules de la majesté impériale. »

»Saint-Remi prit à son tour la parole, pour rappeler que la religion seule fondoit les empires, que la religion pouvoit seule unir Clovis à son peuple, et le porter sur un trône bien plus élevé que celui qu'il pourroit conquérir avec la francisque guerrière. Il s'écria que le Dieu des chrétiens avoit appelé Clovis des forêts de la Toxandrie; qu'il l'attendoit dans ses bras; qu'il ne lui demandoit que l'hommage de son cœur; et qu'en retour il lui assureroit la victoire sur tous ses ennemis; que dans cette vie, il le combleroit de prospérités et de délices; que dans l'autre, il lui réserveroit la félicité éternelle en héritage. »

» Clovis paroissoit encourager les espérances de ses sujets romains, écouter avec plaisir les expressions respectueuses de ces grands personnages, goûter leur flatterie, et sentir combien leur obéissance servile s'accorderoit mieux avec son orgueil que l'altière indépendance de ses Francs. Les prophéties de St. Remi lui sembloient en quelque sorte le développement de ses projets; les paroles qu'il adressa en retour à l'archevêque exprimoient la déférence et le respect; et soit qu'il cédât à la conviction, ou aux calculs de la politique, il étoit facile de reconnoître qu'il penchoit déjà vers la religion

nouvelle. Clovis parloit latin avec facilité : les Francs, qui se trouvoient admis au conseil avec lui, sembloient moins que lui maîtres de cette langue ; aussi ne se mêloient-ils pas au debat, quoiqu'ils l'intérompissent quelquefois par des mots sarcastiques dans leur langue, auxquels ceux qui les entendoient répondoient par de bruyans éclats de rire. »

» Enfin le Franc Theudéric éleva la voix. » « Je ne com» prends pas trop, dit-il, ces prêtres des vaincus, qui vien» nent, au nom de leur dieu, nous offrir la victoire qu'ils » n'ont pas su garder pour eux-mêmes, ni ces commandans » de villes ouvertes et de provinces sans défense, qui pré» tendent nous dicter des conditions, quand leur épée n'a » jamais goûté de sang. S'ils veulent un consul ou un pa» trice, qu'ils le choisissent parmi leurs hommes à toges ; » qu'ils en prennent un qui n'ait pas l'habitude de fuir, s'ils » peuvent le trouver. Pour nous, quand nous nous sommes » faits un roi, ce n'est pas pour la paix, c'est pour la guerre ; » nous l'avons pris pour qu'il nous partageât leurs biens ; » car la propriété des lâches doit passer en héritage aux » gens de cœur. Et toi, Clovis, souviens-toi que ton office » est de nous mener au combat, non d'accorder des garan» ties à nos ennemis. Si tu préfères la paix à la guerre, re» tire toi, nous ne manquerons pas de chefs, et la race » des rois chevelus n'est pas éteinte. Mais souviens-toi que » la hache franque a souvent fait rouler dans la poussière » la tête de celui qui transige avec l'ennemi. »

» Ce discours fut accueilli avec des cris de joie par tous les Francs présens à l'assemblés ; ils ne se contentèrent pas même de leurs bruyantes acclamations ; tirant leurs épées, ils les choquèrent en l'air les unes contre les autres ou contre leurs boucliers, et un cliquetis de guerre retentit pendant plusieurs minutes dans la salle. Les sénateurs et les prêtres s'étoient retirés dans les angles ; ils s'y groupoient avec

crainte, car ils ne se croyoient nullement assurés que, par une exécution subite, les Francs ne passeroient pas des menaces au massacre des premiers Gaulois qui se trouveroient sous leurs mains. »

» Lorsque le tulmulte commença à s'appaiser, Clovis prit la parole; mais comme il désiroit n'être entendu que des Francs, il s'exprima en langue teutonique: « Vous n'avez » encore jamais vu, nobles Francs, leur dit-il, que j'aie re- » culé dans aucun combat, ou que j'aie paru fatigué de la » guerre. Vous n'avez jamais vu que j'aie retenu vos mains » loin du butin, ou que je vous en aie refusé un partage » égal. Il me suffit de me baigner glorieusement dans le » sang de nos ennemis, et d'apprêter un festin aux cor- » beaux, tandis que nos pères nous regardent, et se ré- » jouissent sur nous dans le Walhalla. Je ne vous demande » pas d'autre partage pour moi, et je vous abandonne toutes » les richesses de ces esclaves. Mais Hermansul lui-même » ne méprise pas la prudence; c'est l'un après l'autre que » nous devons combattre nos ennenis, et non pas tous à la » fois.

» Il n'y a qu'une année que vous avez vaincu les Tongriens; » savez-vous si leurs alliés de Thuringe ne viendront pas » accomplir leur vengeance? Les Allemands nous regar- » dent avec jalousie; les Bourguignons et les Visigoths se » sont établis avant nous dans les Gaules, profitons des ri- » chesses de ces Romains pour nous élever sur le reste de » nos ennemis; plus tard ils ne nous échapperont pas. Nobles » Francs, laissez-moi les ménagemens de la politique; je » vous réserverai assez de combats; et là vous pourrez con- » noître si la vue du sang qui ruisselle ne me réjouit pas le » cœur comme à vous. »

» Les paroles de Clovis calmèrent la fermentation des Francs, et quand il eut cessé de parler, il fut applaudi d'une manière

aussi bruyante que l'avoit été Theudéric. Parmi les Romains présens à l'assemblée, il y en avoit plusieurs qui entendoient la langue teutonique, et qui par conséquent pouvoient comprendre, qu'en leur présence même, Clovis s'étoit engagé à les tromper; mais ils n'avoient pas le courage d'envisager de face leur véritable situation. Ils aimoient mieux croire que c'étoit avec ses Francs que Clovis dissimuloit; qu'il avoit besoin d'user de ménagemens pour les amener à ses vues; mais que la lutte entre les deux nations se décideroit finalement par les arts de l'intrigue; et que, dans ces arts ils étoient aussi assurés de la victoire, que les barbares pouvoient l'être dans celui des combats. »

» Clovis étoit impatient de dissoudre l'assemblée : il donna ordre qu'on apportât le vin du départ; car les Francs ne sortoient jamais de la maison du roi sans avoir pris quelques rafraîchissemens. On présenta une coupe à chaque seigneur l'un après l'autre. Lorsque l'échanson offrit à Theudéric la sienne, ce Franc la repoussa avec défiance. Clovis le vit; il la prit aussitôt et en but le premier, puis il la lui tendit. Le Franc rassuré, la vida alors d'un seul trait. Une seule parole ne fut pas prononcée de part ou d'autre. Cette scène muette n'échappa point cependant aux regards de Félix. Il comprit que l'effroyable science des empoisonnemens n'étoit pas plus ignorée à la cour des Francs qu'à celle de Constantinople; mais que le barbare témoignoit plus ouvertement sa défiance, et que le monarque en étoit moins offensé. »

» Les Francs s'étoient déjà retirés; les Gaulois dont la démarche étoit plus mesurée, commençoient à leur tour à s'écouler hors de la salle. Clovis arrêta Julius Sévérus comme il alloit sortir. « — Cet ambassadeur des Gaulois, » lui dit-il en regardant Félix, « a-t-il amené ici votre fille ?

—« Très-excellent roi, il n'a pas été possible.... »

—« Qu'elle arrive au plus tôt à Soissons. »

» Cet ordre entendu de tout ce qui restoit dans la salle, excita dans plus d'un cœur une vive émotion. Felix crut y voir la décision du sort de Julia, prononcée avant qu'il eût encore rien pu tenter pour elle, et lorsqu'il n'entrevoyoit pas même comment il pourroit la sauver. Sévérus, au contraire, voyoit ses projets révélés au public avant qu'ils fussent arrivés à leur maturité. Saint-Remi enfin comprenoit que le mouvement de jalousie manifesté par les Francs avoit déterminé Clovis à repousser l'épouse qui lui étoit présentée par les prêtres; celle-ci étoit également romaine, mais d'une famille entièrement dévouée à l'épiscopat, et qui n'avoit pas d'autre illustration. Saint-Remi fut cependant le premier à prendre la parole. »

—« Très-excellent roi, » dit-il, « nous lisons dans nos » livres sacrés, que le roi Assuérus établit dans toutes les » provinces de son empire des commissaires qui eurent soin » de rassembler tout ce qu'il y avoit de jeunes et belles filles, » et de les faire conduire à Suse, sa ville capitale. Après » qu'on leur eut donné les ornemens convenables, elles » lui furent présentées, et celle qui eut le bonheur de lui » plaire, fut declarée reine. Si votre excellence daignoit choi- » sir de même parmi les filles des Romains, ses évêques » auroient soin de ne lui présenter que des filles dont la » beauté de l'âme égaleroit la beauté du corps. »

—« Assuérus est-il un de vos prophêtes, » dit Clovis, « ou un des saints de l'armée des cieux ? »

—« Non, » répondit Remi, « c'étoit un grand roi, qui, » comme votre excellence, protégeoit le peuple de Dieu. »

—« Assuérus ne commandoit pas à des Francs; ceux-ci » me mépriseroient si j'alliois au sang de Mérovée un sang » qui ne fût pas également illustre; ils me rejetteroient, » s'ils me voyoient recevoir ma femme des mains des prêtres » du Dieu des chrétiens. Vous venez d'entendre les mena- » ces de Theudéric. »

—« Si votre excellence craint d'offenser les préjugés des » Francs, si elle repousse la pieuse Deutérie, nièce de l'é» vêque de Meaux, qui sans doute auroit mérité la cou» ronne terrestre par ses charmes, comme elle obtiendra » la couronne céleste par l'éclat des ses vertus, vous pou» vez encore, ô roi, trouver parmi les Romains une épouse » d'un sang illustre, qui ne soit point parente des prêtres » du Seigneur. Mais n'oubliez pas que votre empire ne » sauroit être fondé que par la protection du Très-Haut; » et quant aux moyens humains, que par la confiance » de vos sujets Gaulois, infiniment plus nombreux que vos » soldats Francs. Or écoutez, ô Roi, le langage de la » vérité; jamais vous n'obtiendrez cette confiance, si vous » demandez une épouse aux rois barbares, qui sont tous » ou païens, ou, ce qui est pire encore, hérétiques. Puisse » l'épouse que vous choisirez satisfaire votre cœur et vos » yeux; mais qu'elle soit chrétienne, qu'elle soit orthodoxe, » ou votre trône croulera bientôt comme nous avons vu » crouler le trône d'Attila. »

« Prêtre, » reprit le Roi, « vous ne parlez que des Gaulois » qui fréquentent vos temples; mais il y en a bien d'autres » encore, qui sont demeurés fidèles à l'ancienne religion de » Rome. Ceux-là me disent que les dieux des Germains » et ceux du Capitole sont les mêmes, quoiqu'ils portent » des noms différens. Ils me disent qu'ils ont été long-temps » opprimés par vous; qu'ils applaudiront à leur libérateur, » lorsque celui-ci leur permettra de rouvrir leurs temples; » qu'ils s'attacheront à lui avec une fidélité inébranlable; » qu'ils recruteront même ses armées; car la seule partie de » la Gaule qui soit encore peuplée de vaillans soldats, » l'Armorique, est presque uniquement habitée par les sec» tateurs des anciens dieux. »

» Sévérus, présent à cette conversation, n'y prenoit au-

d'une part; il contenoit même ses regards de manière à ce qu'ils ne parussent exprimer aucun sentiment, aucune pensée. St. Remi n'avoit point conservé le même empire sur lui-même: à plusieurs reprises, et sur-tout pendant que le Roi parloit, il avoit porté les yeux sur Sévérus avec un mélange d'indignation et de mépris, comme s'il reconnoissoit ses conseils dans le langage qu'avoit tenu Clovis. Après une pause, il s'écria enfin:« O Roi, souvenez-vous au moins » de ceci: c'est qu'il est pour les orthodoxes un nom plus » odieux encore que celui d'idolâtre, que celui même d'hé- » rétique, c'est celui d'apostat.» Il sortit en disant ces mots, » et ses prêtres l'accompagnèrent. »

« Je vois, » reprit Sévérus avec beaucoup de calme,« que » votre excellence sait mettre à profit pour l'étude des » hommes, l'impétuosité de ceux qui l'approchent. Ni la » brutale violence de Theudéric, ni l'impérieuse intolérance » de St. Remi, n'ont pu troubler la tranquillité de votre » ame. Mais tandis que vous modériez leurs transports, vous » les jugiez tous les deux, et avec eux les corps aux- » quels ils appartiennent. Un Roi peut à peine se dire Roi, » lorsqu'il est menacé par une insolente soldatesque; il l'est » encore moins lorsqu'il permet à des prêtres de juger ses » pensées comme ses actions, et de lui dicter des lois. Votre » excellence, en voyant Remi, n'oubliera jamais ce que fut » Ambroise pour Théodose. »

« Clovis tient l'épée, » répondit le Roi, «et il en fera usage en » temps et lieu, ponr frapper ceux qui lui résistent. Aucun hom- » me, ou Romain ou barbare, ne me fera trembler ou ne recu- » lera l'accomplissement de mes desseins; donnez-en l'assu- » rance à vos Gaulois.... Mais c'est aux hommes que je » fais la guerre, et non aux dieux, » ajouta-t-il avec un mouvement qui sembloit presque un tressaillement d'effroi; » « aux dieux que je respecte et que je crains, dans les bois

» de la Germanie, dans les temples ruinés de Jupiter, ou » dans les églises nouvelles. Leur pouvoir terrible nous en» toure et nous presse de toutes parts; leurs prêtres nous » portent les ordres d'en haut, auxquels Rois et peuples » doivent se soumettre. Pourquoi se font-ils la guerre? pour» quoi nous laissent-ils dans le doute? Que je puisse seule» ment les entendre, et ma francisque obéira au vrai maître » du ciel! que je sache qui je dois croire, et le sang qu'on » me demande ne manquera plus aux autels! »

» Sévérus, Félix, et le petit nombre de Romains qui se trouvoient encore présens, demeurèrent quelques momens en silence. Il leur sembloit assister aux luttes intérieures de cette ame sauvage, en qui ni les intrigues de la politique, ni les fureurs de la guerre, ni même le doute entre les croyances opposées n'avoient point étouffé le fanatisme. Ils prévoyoient avec effroi que Clovis, aussitôt qu'il aura fait son choix, seroit persécuteur; et ils ne pouvoient encore juger si la persécution tomberoit sur eux ou sur leurs adversaires. Sévérus se préparoit cependant à reprendre la parole, comme pour donner une impulsion nouvelle à cet esprit irrésolu; mais Clovis, qui un moment avoit paru plongé dans ses réflexions, releva les yeux sur les Romains et leur fit signe de se retirer. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

CORRESPONDANCE.

Aux Rédacteurs de la Bibliothèque Universelle.

Genève, le 10 *Décembre* 1821.

MM,

La découverte, faite récemment dans nos environs de plusieurs objets antiques, me paroît de nature à intéresser vos lecteurs, c'est pourquoi je prens la liberté de vous adresser quelques détails à cet égard.

Lundi, 26 novembre, le meunier Laurent Dumarets, fermier des moulins de Mr. De Prez, de Crassi, sur la petite rivière du Lyon à St. Genix, arrondissement de Gex, et son ouvrier, Pierre Dunant, trouvèrent plusieurs objets antiques qu'ils m'apportèrent le surlendemain; le jeudi je me rendis sur les lieux avec Mr. le Prof. Gautier et voici les renseignemens que nous recueillimes apres avoir fait faire de nouveau quelques fouilles en notre présence.

Laurent Dumarets ayant voulu mettre de niveau les terres de son jardin, avoit enlevé d'un côte environ un pied de terre, et ayant labouré à la bèche, de ce même côté, il trouva, fort près de son moulin et de la grande route, à dix ou douze pouces de profondeur, un mur en pierres roulées, en briques rouges, dont j'ai rapporté quelques fragmens, et en mortier assez décomposé; dans ce mur étoit une espece de vase ou de marmite en cuivre, fort gâtée, et dans cette marmite une enveloppe composée de deux feuilles d'argent réunies par des clous d'argent très-nombreux et très-petits; cette enveloppe renfermoit.

1.° Une patère en argent fin, avec des ornemens sur le manche et une espèce de couvercle sculpte le tout pesant neuf onces. On lit sur le couvercle les mots *Victor* et *Regina* tracés grossièrément avec une pointe de métal.

2.° Deux colliers d'or fin, pour femmes, du poids d'une once et un tiers environ.

3.° Une épingle en or représentant une fleur, avec un petit grenat dans le milieu.

4.° Un bracelet en argent pour femme, pesant une once et un quart; il peut s'etendre ou se retrecir à volonté suivant la grosseur du bras auquel on l'adapte.

5.° De forts anneaux en argent pesant, chacun trois onces $\frac{1}{4}$.

6.° Deux styles en argent faits probablement pour écrire sur des tablettes de cire, chacun du poids de deux tiers d'once, ils sont munis, au côté opposé à la pointe, d'une espèce de spatule propre à effacer l'écriture.

7.° Quelques bagues élastiques en argent en forme de serpent roulé, et une bague non-élastique, avec une pierre gravée représentant un génie ou une victoire.

8.° Des clous, des anneaux, et autres objets en argent de diverses grosseurs.

9.° Une monnoie en bronze de Julia Domna femme de Septime Sévère, entourée d'un cercle d'argent façonné et tenant par un anneau d'argent à un fil d'argent courbé circulairement de manière à pouvoir être suspendue comme boucle d'oreille ou autre ornement.

10.° Enfin 216 monnoies impériales romaines dont trois en or (une de Galba), 12 ou 13 en bronze, et environ 200 en argent de Vespasien, Domitien, Trajan, Adrien, Antonin Pie, Marc Aurèle, Septime Sévère, Julia Domna, Caracalla, Plautilla, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, Pupien Maxime, mais sur-tout de Gordien III, Philippe père, Philippe fils, Otacilia Severa, Décius, Trebonien Gallus, Volusien et Valérien père. La monnoie d'or qui représente Galba, frappée sous cet Empereur l'an 68e de l'ère chrétienne, quoiqu'il n'ait régné que sept mois, est parfaitement conservée.

Ces monnoies servent à fixer l'époque où tous ces objets ont été enfouis dans la terre; le dernier Empereur qu'elles représentent étant Valérien, qui monta sur le trône à la fin de l'année 253 de l'ère chrétienne, il est tout-à-fait vraisemblable que ce fut peu de temps après qu'une famille gauloise ou romaine prit cette précaution contre les ravages des peuples barbares; en effet ce fut en 254 que les Francs et les Allemands ravagèrent la Gaule de la manière la plus cruelle; les auteurs contemporains ont tracé le tableau de la désolation de cette belle contrée à cette époque, et Gibbon dans le 10e chapitre de son Histoire de la décadence de l'empire romain a réuni leurs témoignages. Cette famille périt, suivant toute apparence avant d'avoir pu rentrer en possession du trésor qu'elle avoit voulu dérober à l'avidité des barbares.

Une assez grande partie des objets mentionnés ci-dessus et en particulier la patère, le bracelet, un des styles, les anneaux, les bagues, les enveloppes et les clous ont été acquis par l'Administration du Musée de Genève.

J'ai l'honneur, etc. J. PICOT, *Prof. d'Histoire.*

RELIGION.

Darstellung gegenwärtiger Ausbreitung des Christenthums, etc. Tableau de l'état actuel du Christianisme sur le globe. Par H. Zschokke. Arau 1819. Un vol. in-4.°

(*Second extrait. Voy. p. 134 de ce vol.*)

L'Asie.

1. *Coup-d'œil sur les premiers progrès et les premiers revers du christianisme en Asie.*

Dès les premiers siècles de notre ère, le christianisme se répandit avec une grande rapidité dans l'orient; du temps de Constantin, l'Asie mineure toute entière l'avoit déjà embrassé; l'Arabie, l'Arménie, la Perse renfermoient un grand nombre d'églises chrétiennes. On a des raisons de croire que le Syrien *Mar-Thomas* pénétra, au cinquième siècle, jusques dans l'Indostan et sur les côtes de Malabar pour y prêcher l'Evangile; et il est à-peu-près prouvé, que, cent ans plus tard, des missionnaires partis de Constantinople, convertirent les hordes sauvages qui vivoient entre le Caucase et la mer Noire.

La secte des *Nestoriens* se montra sur-tout très-zélée pour la propagation du christianisme. Elle avoit été fondée au cinquième siècle par Nestorius, patriarche de Constantinople, qui fut condamné comme hérétique et déposé par le concile d'Ephèse, pour avoir enseigné une doctrine nouvelle sur l'union mystérieuse des deux natures en J. C. Ni les déci-

sions des conciles, ni les ordres des Empereurs, ni même les persécutions, ne purent ramener au sein de l'église orthodoxe les sectateurs de Nestorius. Ils étoient odieux à tout l'occident, mais ils se multiplièrent prodigieusement en Asie. Leurs missionnaires parcoururent la Perse et les steppes de la Tartarie, établirent des sièges épiscopaux dans la petite Bucharie, dans le Turkestan, dans les montagnes du Tibet, et pénétrèrent jusqu'en Chine. Il sembloit que l'Asie entière dût se ranger sous la bannière du christianisme; mais tout changea, lors de l'apparition de Mohammed. La religion du prophête de la Mecque, qui fondoit la morale sur un petit nombre de dogmes faciles à saisir, qui ouvroit une vaste carrière à l'ambition, et qui ne mettoit aucun frein aux jouissances des sens, plaisoit bien davantage aux Orientaux ardens et impétueux, que ne le faisoient les froides subtilités auxquelles les théologiens de ce temps avoient réduit le christianisme; et les victoires des fanatiques sectateurs du Koran sembloient marquer ce livre du sceau de l'approbation divine. L'inimitié qui régnoit entre les diverses sectes chrétiennes facilita les succès des Arabes; on a même accusé les Nestoriens d'avoir favorisé par leurs intelligences avec les khalifes *Abubekr*, *Omar* et *Othman*, la conquête de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, de l'Asie mineure et de la Perse, achevée par les Musulmans en très-peu d'années. Quoiqu'il en soit, c'est bien moins à la haine des Nestoriens, qu'à la foiblesse et à l'ineptie des Empereurs de Constantinople, qu'il faut attribuer la décadence de l'empire grec, et la destruction du christianisme en Asie.

Les Nestoriens cependant se maintinrent encore pendant plusieurs siècles dans la Tartarie, dans l'Indostan, dans la Chine, et sur-tout dans le pays des Mongoles. Les

vastes conquêtes de *Dschingis-Khan* (1) pouvoient même leur devenir utiles, sur-tout s'il est vrai, comme on le prétend, que *Mangon*, petit-fils de ce conquérant mongole, se fit chrétien; mais les Nestoriens ne tardèrent pas à perdre tous leurs avantages. *Timour-Lank* ou Tamerlan, sortit de la province de Dschagatai comme un torrent dévastateur (2), renversa tout sur son passage, et détruisit les temples et les autels des chrétiens avec un tel acharnement, qu'au quinzième siècle on ne trouvoit que de foibles traces du christianisme nestorien dans la haute Asie, et dans l'Asie centrale.) La religion de Mohammed, celle du Grand Lama et celle de Brama avoient entièrement envahi ces vastes contrées.

2. *Etat des communions chrétiennes dans la Turquie asiatique.*

L'empire turc, en Asie, contient, sur une étendue de 24 mille lieues carrées, une population d'environ douze millions d'individus, parmi lesquels on compte deux millions de chrétiens de différentes sectes. Tolérées, mais traitées par les Turcs avec une hauteur dédaigneuse, ces sectes se rendent à la fois méprisables et ridicules par la haine qu'elles se portent réciproquement et par leur esprit de prosélytisme.

Les catholiques qui vivent sous la domination du Grand Seigneur, ont deux archevêques et dix évêques; les missions qu'ils ont établies dans la Mésopotamie, à Bassora, et à Bagdad, ont pour objet la conversion des Syriens et des Chaldéens. Le patriarche des Nestoriens, dont la dignité est héréditaire, réside à *Coch-Hames*, dans les montagnes

---

(1) Au commencement du treizième siècle.

(2) Au quatorzième siècle.

du Kurdistan; chef d'une tribu de guerriers plutôt que directeur d'une secte religieuse, il exerce le droit de vie et de mort sur tous ses ressortissans.

Les *Jacobites*, secte qui n'admet qu'une nature en J.C., ont un patriarche qui réside dans le couvent *Der-Zaaferan*, ou Mésopotamie; et qui a sous lui vingt-un évêques; tous, prêtres et laïques, sont également grossiers, ignorans et sauvages. Les *Maronites* habitent principalement la Syrie et le mont Liban; quoique jadis ils fussent considérés comme hérétiques parce qu'ils ne reconnoissoient qu'une volonté en J. C., ils se sont réconciliés dans les temps modernes avec le Siège de Rome.

Le chef suprême de l'ancienne église *arménienne* réside dans le couvent d'*Idschmiassin*, situé sur le territoire persan, dans la province d'Erivan; il porte le nom de *Hugas Kathaltos*, Empereur des élus. Les archevèques arméniens d'*Ajas* dans la Karamanie, d'*Agtamar* dans l'Arménie, et de Constantinople, ainsi qu'une foule d'évêques et d'abbés dispersés dans toute la Syrie et l'Asie mineure révèrent ses ordres comme s'ils émanoient directement du ciel. Les chrétiens *Grecs* sont très-nombreux aussi dans la Turquie d'Asie; ils reconnoissent tous la suprématie du patriarche œcuménique de Constantinople, auquel sont subordonnés les patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, plus de vingt métropolitains et autant d'archevêques, plus de cent vingt *despotes* ou évêques, et une foule d'archimandrites, d'igoumènes, de papas, de diacres, etc. Enfin il y a quelques églises de Réformés et de Luthériens à Constantinople et à Haleb en Syrie.

La seule tentative de convertir un musulman au christianisme est punie de mort en Turquie; aussi les chrétiens qui vivent sous la domination du Grand Seigneur ne cherchent-ils guères à faire des prosélytes que parmi les Juifs;

et tout ce que les différentes sociétés de missions ont essayé de faire jusqu'à présent pour la propagation de l'Evangile dans l'empire turc se borne à répandre des traductions du Nouveau Testament et des catéchismes de Luther à Constantinople, à Smyrne et à Haleb. Peut-être ce qu'il y auroit de plus méritoire, seroit de convertir au vrai christianisme les chrétiens même de la Turquie d'Asie. Presque tous, prêtres et laïques, sont plongés dans une ignorance honteuse, dans une superstition absurde qu'ils ne rougissent pas de décorer du nom de religion; et leurs vices fortifient sans cesse les musulmans dans leur aversion pour le christianisme. Il est possible que la distribution de Bibles traduites en langue turque, arménienne, syriaque et arabe, contribue à l'amélioration de l'état moral des chrétiens dans ces contrées; mais tant qu'il y aura des archevêques et des évêques qui connoissent à peine les quatre Evangiles, tant que les prêtres s'occuperont bien plus des offrandes qu'on vient leur présenter, que de la piété et de la moralité de leurs ouailles, tant qu'il n'y aura point d'écoles pour la jeunesse, il est impossible d'y opérer aucun changement réel et durable.

3. *Le paganisme de la Sibérie et de la Russie.*

Le nord de l'Asie, soumis au sceptre russe, renferme sur une étendue de deux cent quatre-vingt mille lieues carrées, une population d'environ neuf millions d'ames. Ces vastes contrées sont occupées en grande partie par des peuplades païennes, menant une vie nomade, habitant les unes sous des tentes, les autres dans des cavernes, et se nourrissant de la chasse, de la pêche ou du produit de leurs troupeaux. Il en est qui, sans avoir jamais porté leur réflexion au-delà du moment présent, vivent absolument en brutes; d'autres ont hérité de leurs pères quelques idées

religieuses, aussi grossières que l'est leur genre de vie; d'autres encore ont conservé par tradition quelques cérémonies chrétiennes, sans avoir pourtant la plus légère notion des dogmes de l'Evangile. On compte, sous la domination russe, environ un million d'adorateurs du feu et des fétiches; trois cent mille sectateurs du grand Lama, et plus de trois millions de musulmans.

Plusieurs tentatives ont été faites pour répandre le christianisme dans les déserts de la Sibérie. *Philosophei*, archevêque de Tobolsk, au commencement du dix-huitième siècle, envoya des missionnaires aux tribus mongoles; lui-même se rendit au milieu des *Ostiakes*, sur les bords de l'Oby, accompagné de prêtres et de soldats. Il brûla leurs idoles, renversa leurs arbres sacrés, leur défendit de manger de la chair de cheval, et fit administrer de force, le baptême à ceux qui ne s'y prêtoient pas de bon gré. Son successeur se vanta d'avoir converti en peu de temps, quarante mille Tartares; et vers le milieu du siècle, le collège *de propaganda fide*, informa le saint Synode de Petersbourg que ses missionnaires avoient baptisé dans l'espace de huit années plus de trois cent mille personnes parmi les tribus des Wotjakes, des Tschouwasches, des Tscheremisses, et des Mordwines. De nombreuses conversions eurent lieu à la même époque parmi les Calmouks.

Gmelin, Pallas, et d'autres voyageurs plus modernes encore nous ont appris ce qu'il faut penser de ces conversions. Ce sont presque toujours des hordes pauvres et misérables, qui se font baptiser dans l'espoir d'en retirer quelqu'avantage. Pour se concilier l'amitié des Russes, elles adoptent quelques-unes de leurs cérémonies, et assistent régulièrement à la célébration des grandes fêtes où on leur distribue de la bière et de l'eau-de-vie; mais au fond, ces peuplades n'en sont pas plus chrétiennes qu'auparavant. Quant aux

tribus opulentes, telles que les Tunguses, les Beltires, etc., elles ont toujours persisté dans la religion de leurs pères; beaucoup de Calmouks se sont retirés sur le territoire chinois, afin de se soustraire au zèle convertisseur des Russes, persuadés que si l'on veut les rendre chrétiens et les engager à cultiver la terre, c'est uniquement pour les forcer à *donner de l'argent au Dieu des Russes, du pain au gouverneur russe et des recrues au Czar de Russie.*

Plus éclairée que ses prédécesseurs, l'impératrice Catherine II, au lieu de vouloir convertir de force ses sujets idolâtres, fonda des écoles à Irkoutzk, à Kasan et dans quelques autres villes, et chercha à y attirer des jeunes gens des tribus tartares et mongoles, afin de s'en servir ensuite comme de missionnaires. Alexandre, marchant sur ses traces, a multiplié dans son empire les séminaires; les sociétés bibliques formées en Russie, travaillent à répandre, parmi les tribus de la Sibérie, la bible traduite en langue russe, arménienne, calmouque, grusinienne, et persanne; la société des missions d'Edimbourg a envoyé successivement des missionnaires à *Karas*, village tartare au pied du Caucase, à Orenbourg, à Irkoutzk. Les frères moraves établis à Sarepta et à Astrakan se sont efforcés de faire connoître l'évangile aux hordes des Calmouks; mais jusqu'à présent tous ces divers essais n'ont eu que bien peu de succès. La vie errante que mènent la plupart des peuplades asiatiques soumises à la domination russe, la foible population de ces vastes déserts, au milieu de laquelle les missionnaires isolés se perdent pour ainsi dire, l'âpreté du climat, la stérilité du sol, sont des obstacles qui retardent les progrès de la civilisation dans la Russie asiatique, et rendent fort difficile l'introduction du christianisme.

Quand la Russie européenne sera parvenue au même degré de civilisation où se trouvent les autres nations de l'Europe, alors seulement on pourra espérer que la lumière de l'évangile pénétrera jusque dans la Sibérie.

4. Du Tibet.

Le Tibet, peu connu encore des Européens, renferme dans son sein des montagnes couvertes de neiges éternelles, plus élevées que le Mont-Blanc et le Chimborasso, et des vallées où prospèrent toutes les productions des pays méridionnaux. Ses habitans occupés de l'agriculture, de l'éducation des bestiaux, de l'exploitation des mines, ne sont étrangers à aucun de nos arts et de nos métiers; ils ont des écoles et connoissent les lettres. Une partie de la nation est vouée aux intérêts matériels de la vie et au travail, l'autre aux intérêts spirituels, aux prières et aux jeûnes.

C'est au Tibet que se trouve le centre de la religion de Lama, qui règne depuis les bords du Volga jusqu'au Japon. Elle enseigne l'existence d'un être suprême, auteur du monde spirituel, combattant sans cesse le principe du mal, et s'étant incarné pour se manifester aux hommes. On y retrouve l'idée d'un purgatoire, l'usage du chapelet, de l'eau bénite et de l'extrême onction. Les prêtres de Lama portent un costume qui les distingue des laïques; ils vivent dans des couvens présidés par des Lamas. Leur chef suprême, le représentant visible de la divinité, est le *Dalaï-Lama*, ou *Tischulama*. Lorsque ce dernier vient à mourir, les *Kutuchtes*, qui sont les premiers après lui en rang, choisissent pour lui succéder un enfant né au moment de sa mort, dans le corps duquel son ame est censée être entrée en quittant celui qu'elle avoit occupé auparavant. Ainsi le Dalaï-Lama, le fondateur de cette religion, est toujours le même, il ne change que de corps.

Convertir au Christianisme un peuple dont les institutions religieuses sont aussi solidement organisées que celles du Tibétain, et se lient d'une manière aussi intime à ses institutions politiques, n'est pas une entreprise facile. Les jésuites, cependant la tentèrent au commencement du dix-septième siècle;

ils eurent peu de succès, et devenus suspects au gouvernement, ils furent bientôt renvoyés. En 1707, quelques capucins se rendirent à Lassa, et obtinrent du Dalaï-Lama la permission de s'établir dans ses états; ils s'appliquèrent à étudier la langue du pays, et ce fut d'après leurs renseignemens qu'à Rome on fondit des caractères tibétains, qui furent envoyés à Lassa. Pendant tout le cours du dix-huitième siècle, les capucins surent se maintenir dans le Tibet, mais on ignore absolument s'ils ont réussi à y propager le christianisme.

En général, la tâche des missionnaires est bien plus difficile dans les pays déjà parvenus à une certaine civilisation, que parmi les peuplades à demi sauvages. Ici la supériorité intellectuelle du prêtre suffit pour le faire respecter et admirer; mais dans les contrées où la civilisation a fait quelques progrès, le missionnaire ne possédant qu'imparfaitement la langue du pays et ne pouvant par conséquent faire usage de tous ses moyens, incapable d'ailleurs d'apprécier au juste la masse des idées en circulation parmi les indigènes, doit leur paroître souvent ignorant et borné; et s'il parvient enfin à connoître à fond leur langage, leurs lois, leurs mœurs, il rencontre des préjugés hostiles, bien plus nombreux qu'ils ne le sont chez les peuples non-civilisés, et bien plus fortement enracinés, soit parce que leur antiquité les rend vénérables, soit parce qu'ils servent d'appui aux institutions existantes.

5. *Le Japon.*

Ce que nous venons de dire explique pourquoi les missions chrétiennes n'ont pas mieux réussi dans le Japon et en Chine, que dans le Tibet.

L'empire du Japon, isolé de tous ses voisins, se suffisant à lui-même, a des institutions sociales qui, sous beaucoup de rapports, ressemblent à celles des états européens. Deux chefs héréditaires se trouvent, l'un à la tête du pouvoir tem-

porel, l'autre à la tête du pouvoir spirituel. Si la masse du peuple est plongée dans la superstition, il n'est pas moins certain que la secte des *Siutto's* est éloignée de toute idolâtrie, et professe une croyance conforme aux lumières de la raison.

Dès le dix-septième siècle, l'église catholique envoya des missionnaires au Japon, mais ils furent promptement expulsés comme ennemis de l'ordre établi. En 1715, l'abbé Guidotti se rendit au Japon pour y prêcher l'évangile; on ignore quel a été son sort. Après lui quelques jésuites et dominicains essayèrent de s'y introduire sous divers déguisemens; le supplice de l'un d'eux, qui eut lieu en 1748, prouva la haine que les Japonais portent aux chrétiens. Aujourd'hui encore, l'introduction des livres où il est question du christianisme est défendue sous peine de mort; ainsi on ne sauroit se flatter de voir de long-temps l'évangile pénétrer jusqu'au Japon.

6. *La Chine.*

La Chine offre des espérances moins éloignées. Le mélange de tant de nations que cet immense empire renferme dans son sein, la variété des religions qu'on y professe publiquement, les sectes même qui s'y élèvent de temps en temps, sont favorables à la propagation du christianisme, et s'il y a fait peu de progrès, il n'en faut accuser que la conduite des missionnaires et la nature de la doctrine qu'ils y ont prêchée. Ce fut *François Xavier*, l'apôtre de l'Inde, qui le premier conduisit à Pékin quelques disciples de Loyola vers le milieu du seizième siècle; l'un d'eux, *Mathieu Ricci*, habile mathématicien, sut se concilier la faveur de l'Empereur régnant, et obtint de lui l'autorisation de célébrer publiquement le culte chrétien. Au commencement du 17e. siècle, les dominicains, les franciscains et les capucins vinrent se joindre aux jésuites, et voulurent par-

tager avec eux la gloire de convertir les Chinois. De vives querelles ne tardèrent pas à s'élever entre ces divers ordres religieux. Les jésuites s'étant permis, pour gagner plus facilement les esprits, de ménager certaines opinions et certains préjugés des Chinois, les dominicains et les franciscains leur reprochèrent d'altérer la pureté de la foi ; la cause fut plaidée à Rome ; plusieurs légats apostoliques se rendirent successivement en Chine pour examiner l'affaire ; enfin le Pape Clément XI (en 1715) lança une bulle contre les jésuites ; mais ceux-ci ne s'en maintinrent pas moins à la cour de Pékin et bravèrent les foudres du Vatican. Ces longues et scandaleuses querelles entre des hommes qui prétendoient être serviteurs du même Dieu et ministres de la même religion, décréditèrent le christianisme aux yeux des Chinois, et rendirent les missionnaires tout à la fois odieux et méprisables. L'animosité avec laquelle ils cherchoient à se nuire réciproquement dans l'esprit de l'Empereur et des mandarins occasionna même plusieurs fois des persécutions communes à tous les chrétiens de l'empire. Cependant, au milieu de toutes ces contrariétés, l'Evangile se répandit en Chine. Dans l'année 1779, les jésuites, que la bulle de suppression fulminée contre leur ordre par Clément XI ne put atteindre dans ces régions lointaines, avoient à Pékin trente missionnaires et quatre églises, où l'on baptisoit annuellement trois cents enfans et quatre mille adultes. Les provinces de Kianken, Koeitschen, Yunnan et Suntschen renfermoient aussi un grand nombre d'églises, de couvens et d'autres fondations pieuses. Il est possible, au reste, qu'il y eût de l'exagération dans les relations des jésuites, sur le nombre des chrétiens Chinois ; elles ne disent rien de l'influence morale que la doctrine de l'Evangile a exercée sur eux, ni de la nature de leurs sentimens religieux ; mais toujours faut-il que leur foi soit vive et ar-

dente, puisqu'elle a porté un grand nombre d'entr'eux à lui sacrifier leurs biens, leur patrie et leur vie même.

Un édit impérial, publié en 1815, condamne à mort tout chef de missionnaires séducteurs, ordonne l'emprisonnement pour tout individu qui cherche à propager la religion des Européens, et relègue à He-lan-keang les Chinois qui l'embrassent. Suivant toute apparence, cet édit n'a point été exécuté dans toute sa rigueur; du moins des relations postérieures assurent, que la persécution à laquelle il a donné lieu, n'a été ni générale ni violente, et que dans plusieurs provinces les missionnaires même n'ont pas été inquiétés.

En 1807, la Société des missions de Londres envoya à Canton deux prédicateurs anglicans; ils s'appliquèrent principalement à traduire en langue chinoise la Bible et des livres de piété, et à les répandre parmi les Chinois. Leurs travaux commençoient à avoir quelque succès, lorsque le Gouvernement en interrompit le cours, par la défense d'introduire dans l'empire des livres chrétiens.

7. *Le Tunquin, la Cochinchine, l'empire des Birmans.*

Le royaume de Tunquin, situé au midi de la Chine dont il est séparé par de vastes déserts et des montagnes inaccessibles, renferme environ vingt millions d'habitans de race mongole. Ils ont des mœurs douces, et ne sont point étrangers aux arts et aux sciences; leurs idées religieuses ont du rapport avec celles des peuples qui habitent les bords du Gange. Les jésuites Baldinotti, Marquez et Alexandre de Rhodez, leur prêchèrent l'Evangile au milieu du dix-septième siècle, et bâtirent dans le Tunquin plusieurs églises. Une persécution sanglante s'éleva contre les chrétiens en 1721, tous les missionnaires furent exilés, et plusieurs de leurs disciples punis de mort ou réduits en esclavage. Des lois sévères interdirent l'entrée du royaume à tout

prêtre étranger, mais elles ne purent détruire le christianisme, qui y avoit déjà jeté des racines profondes. Le Roi actuel, Dscha-Loang, les a révoquées, et a accordé liberté du culte aux chrétiens, dont le nombre étoit évalué en 1807 à trois cent mille ames.

Ce fut aussi au dix-septième siècle que des missionnaires franciscains, dominicains et jésuites, essayèrent de convertir les habitans de la Cochinchine. Ils s'introduisirent d'abord à la cour en qualité de mathématiciens, et réussirent à s'assurer de la protection du Gouvernement. Déjà leur prédication commençoit à avoir de grands succès, lorsque l'ancienne jalousie des trois ordres vint semer le trouble parmi eux; en vain la cour de Rome chercha-t-elle à les réconcilier; elle ne put en venir à bout, et leurs querelles amenèrent enfin la ruine de la mission. En 1751, tous les missionnaires sans distinction, furent chassés du pays et toutes les églises chrétiennes rasées. Vingt ans plus tard, ils furent admis de nouveau, et le sort des chrétiens fut adouci. Ils sont, s'il faut en croire les relations les plus récentes, au nombre de plus de six cent mille, mais ils manquent de prêtres et de séminaires.

Ce n'est que depuis l'ambassade du major Symes que nous connoissons le grand empire des *Birmans*, fondé par l'entreprenant *Alompra* au milieu du dix-huitième siecle, et qui comprend les royaumes d'Ava, de Pégu, d'Arracan, de Meklay et de Siam. Nous savons par la relation de ce voyageur, que les Birmans, aussi civilisés que les Chinois et les Japonais, mais moins soupçonneux et plus hospitaliers, ont des villes riches et industrieuses, des palais somptueux, des bibliothéques publiques, des lois sages, une excellente police; et que l'instruction est tellement répandue parmi eux, que les gens du peuple même savent presque tous lire et écrire. Leur croyance religieuse a beaucoup de

rapport avec celle des Tibetains et des sectateurs de Brama. Ils adorent l'Etre suprême, ils révèrent sous le nom de *Budda*, un Dieu incarné, ou Envoyé divin, ils croient à la métempsycose, à des peines et des récompenses futures, au purgatoire; ils ont des couvens d'hommes et de femmes, des processions religieuses, et une foule d'autres cérémonies et usages qui rappellent ceux de l'église romaine.

Lorsqu'au seizième siècle la soif de l'or et l'amour des aventures conduisirent les Portugais sur les côtes des royaumes de *Siam* et de *Pégu*, ils y fondèrent des missions. Protégés par les armes victorieuses de leurs compatriotes, les missionnaires prêchèrent dans ces contrées l'Evangile avec assez de succès. La décadence de la puissance portugaise entraîna aussi la ruine des établissemens religieux formés sous sa protection; et aujourd'hui on en voit à peine quelques foibles restes dans les royaumes de Pégu et d'Ava.

Depuis que les Anglais ont formé des relations commerciales avec les Birmans, la société des Anabaptistes, à Londres, a envoyé des missionnaires dans la ville de *Rangoun*, l'un des principaux ports de mer du Pégu. Ils ont commencé leurs travaux par la traduction de la Bible en langue birmane, et ont obtenu du Gouvernement la permission d'établir une imprimerie; c'est tout ce que les dernières relations nous apprennent sur cette nouvelle entreprise.

8. *L'Indostan.*

Nul pays de la terre n'a été comblé des dons de la nature autant que l'Indostan, que les Orientaux appellent le Jardin de Dieu. Dès les temps les plus reculés, ses riches productions donnèrent lieu à un immense commerce, qui enrichit successivement les villes de Babylone, de Memphis, de Thèbes, de Tadmor, de Tyr, d'Alexandrie, de Bagdad et de Samarcande. La moitié de l'Indostan à-peu-près

est aujourd'hui une province anglaise; en 1815 les possessions de la Compagnie des Indes embrassoient une étendue de trente mille lieues carrées et renfermoient quarante millions d'habitans.

C'est dans l'Inde que la supériorité de la civilisation européenne se fait sentir d'une manière plus frappante que nulle part ailleurs. Un immense pays, riche par ses productions autant que par l'industrie de ses habitans, peuplé de tribus guerrières prodigues de leur vie, obéit à une nation bien moins populeuse, et qui en est séparée par de vastes mers! Environ quarante-six mille Européens vivent au milieu de quarante millions d'habitans et les maintiennent dans la soumission. Cent quarante mille indigènes enrégimentés et payés par eux, les aident à conserver et défendre leurs conquêtes; douze mille autres indigènes sont employés dans l'administration civile, et tout chemine, sans que la moindre séduction, la moindre plainte vienne troubler l'ordre établi.

Que d'autres calculent les millions que les Anglais ont retirés et retirent encore du commerce de l'Inde; ce qui nous intéresse, c'est de voir que, du moins depuis quelque temps, ils cherchent à répandre parmi les Indous soumis à leur sceptre, les arts, les sciences, la civilisation de l'Europe, qu'ils multiplient les écoles au Bengale et qu'ils les améliorent, qu'ils travaillent à détruire certains usages barbares, tels que la mort volontaire des veuves sur le tombeau de leurs époux, les sacrifices d'enfans offerts à la divinité que l'on adore à Jaggernaut, le massacre légal des filles de familles nobles dans la presqu'île de Guzzarate. Mais ces usages atroces, de même que les maux qui résultent du systême des castes, se maintiendront, au moins en partie, jusqu'à-ce qu'une religion plus humaine, ou pour mieux dire, plus divine, ait changé complétement les idées religieuses des peuples de l'Inde.

Plusieurs tentatives ont été faites dans les siècles passés, pour répandre le christianisme dans l'Inde; mais elles ont eu peu de succès. Dominés par une politique étroite et sordide, les Directeurs de la Compagnie des Indes accordoient rarement l'entrée de leurs états aux missionnaires, et en faisoient sortir ceux qui s'y introduisoient sans leur autorisation. Tout ce qui tendoit à éclairer le peuple, leur paroissoit suspect et dangereux; d'ailleurs, pourvu que leurs sujets indiens obéissent et payassent, ils leur pardonnoient volontiers tous leurs préjugés, quelque inhumains, quelque atroces qu'ils fussent. La seule mission protestante qui ait obtenu quelque protection, est celle que plusieurs pasteurs luthériens établirent, il y a environ un siècle, sur la côte de Coromandel, et qui compte actuellement quinze à vingt mille Indous chrétiens.

Enfin en 1813, lorsqu'il fut question de renouveler le privilège de la Compagnie des Indes, la Société pour la propagation du christianisme mit sous les yeux du Parlement britannique le triste état de la religion chrétienne au Bengale, ainsi que le plan de conduite suivi par les Directeurs de la Compagnie à cet égard, et se plaignit hautement des mesures par lesquelles on empêchoit soixante millions de sujets anglais d'apprendre à connoître la croyance des chrétiens.

A la suite de cette représentation appuyée par un grand nombre de pétitions, il fut proposé dans le Parlement de nommer, pour les possessions anglaises dans l'Inde, un évêque et trois archi-diacres, qui seroient à la tête du clergé, et l'organiseroient à l'instar du clergé d'Angleterre. Malgré l'opposition de quelques hommes aveuglés par l'égoïsme et de vieux préjugés, cette proposition passa dans la Chambre des Communes, fut approuvée par celle des Pairs, et devint une clause du nouveau bill accordé à la Compagnie des Indes.

La ville de Calcutta fut choisie pour servir de résidence à l'évêque de l'Inde, et cette dignité fut conférée à Thomas Fanshaw Middleton. Dès lors, les établissemens destinés à propager le christianisme dans l'Inde, se sont prodigieusement multipliés. Un grand nombre de pieux missionnaires quittent annuellement l'Europe et se soumettent aux privations les plus pénibles pour prêcher l'Evangile aux Indous; ils ne se contentent pas de parcourir les vastes provinces soumises à la domination britannique, ils pénètrent même dans des pays où rarement un Européen a mis le pied; ils y enseignent la doctrine du Sauveur, et y fondent des écoles. L'activité généreuse des Sociétés bibliques, qui font traduire nos livres saints dans toutes les langues de l'Indostan et qui en distribuent annuellement plusieurs milliers d'exemplaires, favorise les travaux des missionnaires; des Indous, des Musulmans, des Persans, des Chinois lisent la parole de Dieu; les vérités sublimes et consolantes qu'elle renferme, agissent puissamment sur les esprits, ébranlent les préjugés qui les dominent encore, et les amènent à des idées plus justes.

Parmi les anciens établissemens pour la propagation du christianisme dans l'Inde, il ne faut point oublier la mission établie par les Danois sur la côte de Coromandel, au commencement du dix-huitième siècle. La ville de Tranquebar est le chef-lieu d'un grand nombre d'églises chrétiennes sur les côtes de Coromandel: toutes sont dans un état prospère. Dans une autre partie de l'Inde, un Allemand nommé *Frédéric Schwarz*, fit à lui seul plus que des Sociétés entières de missionnaires. Il prêcha l'Evangile dans les royaumes de Madura et de Tanjore depuis 1750 jusqu'en 1798, et y créa de nombreuses écoles; telle fut la vénération qu'on avoit pour lui, que trois ans après sa mort le Rajah de Tanjore lui fit élever un monument dans l'église de Tanjore, et fonda, en honneur de sa mémoire, une pen-

sion destinée à recevoir cinquante enfans de chrétiens indigens.

Les catholiques de l'Indostan regardent comme leur métropolitain, l'archevêque de *Goa*, qui prend le titre de Primat de l'orient; les anciens évêchés de *Kranganor*, de *St. Thomas* près de Madras, et de *Cochin*, sont administrés actuellement par des vicaires-généraux, nommés par l'archevêque de Goa. Trois vicaires apostoliques, qui ne relèvent que de la Congrégation *de propaganda fide* à Rome, résident à Bombay, à *Verapalli* près de Cochin, et à Pondichéry. Le diocèse immédiat du métropolitain de Goa renferme environ cinq cent mille chrétiens, et la plupart des églises sont desservies par des prêtres nègres, élevés dans le séminaire de Goa; le diocèse de Kranganor, qui s'étend jusqu'aux bords du Krishna, comptoit au milieu du siècle passé plus de deux cent mille Indous convertis; il est réduit maintenant à quarante mille; celui de St. Thomas en renferme soixante mille, celui de Cochin, trente mille. Le vicaire apostolique de Bombay a sous sa direction spirituelle environ dix mille chrétiens indigènes; celui de Pondichéry, près de quarante mille; celui de Verapalli, quatre-vingt mille. Ils sont secondés dans leurs travaux par des prêtres indigènes et par quelques carmélites Italiens. La plupart de ces Indous chrétiens sont plongés dans une profonde ignorance. On se contente de leur donner quelques idées confuses de Dieu, de la Vierge Marie, de J. C. et des Saints, de l'enfer et du purgatoire; on les dresse à pratiquer certaines cérémonies; mais on ne soigne point leur instruction, on ne met entre leurs mains ni la Bible ni aucun livre de piété; on ne fonde point d'écoles pour leurs enfans. Sortis pour la plupart des castes les plus ignobles, ils joignent aux inclinations basses qu'ils ont hérité de leurs pères, tous les vices de la plus vile populace européenne. On conçoit

combien le spectacle de leur immoralité doit augmenter l'aversion que les Indous des castes supérieures ont pour le christianisme.

Dans le territoire de *Travancore*, sur la côte de Malabar, on trouve un petit troupeau de chrétiens, qui depuis quatorze siècles s'est maintenu au milieu des Bramins et des Musulmans. Ce sont des *Jacobites*, que l'on appelle aussi *chrétiens Syriens*, soit parce que le siège originaire de leur église étoit en Syrie, soit parce qu'ils se servent encore dans leur liturgie de l'ancienne langue syriaque. Leur évêque compte sous sa direction spirituelle, environ quinze mille fidèles, et relève du patriarche de *Der-Zaaferan* en Mésopotamie. Ces Jacobites sont aussi ignorans que fiers de l'antiquité de leur église, qu'ils font remonter jusqu'à l'apôtre St. Thomas, massacré, suivant eux, par les Bramins à St. Thomas ou Meliapur. Ils méprisent les catholiques leurs voisins, quoiqu'ils n'en diffèrent, relativement à leur doctrine, que sur quelques subtilités théologiques que personne ne comprend. En 1815 le major *Munro*, résident de la Compagnie des Indes à Travancore, conçut le projet de fonder à *Colyne* dans le territoire de Travancore, une école où les prêtres jacobites pourroient apprendre le syriaque; il l'exécuta, aidé par les Sociétés des missions britanniques, qui fournirent également aux frais nécessaires à l'établissement d'une imprimerie. Les nouvelles lumières que ces moyens d'instruction répandront dans ce pays, opéreront peut-être un rapprochement entre les jacobites et les catholiques; rapprochement que plusieurs conciles ont vainement tenté d'amener.

9. *Les chrétiens de la Perse.*

Les chrétiens de la Perse, méprisés par les Persans comme le sont ailleurs les Juifs, appartiennent tous à l'église arménienne. Les missionnaires catholiques, qui ont visité jadis

ces contrées, cherchoient bien plus à ramener les Arméniens sous l'obéissance du siège de Rome, qu'à convertir les Musulmans. Ils y réussirent au moins en partie. Les Arméniens qui reconnoissent la suprématie du Pape, ont un archevêque qui réside à *Natschivan* dans la province d'Erivan; les autres regardent comme leur chef spirituel le patriarche ou *Hugas Kathaltos*, qui occupe le couvent de *Jedschmiassin*, au pied du mont Ararat.

Si les missionnaires catholiques négligent aujourd'hui la Perse, les Sociétés bibliques et les Sociétés de missions, soit russes soit britanniques, travaillent, en revanche, avec beaucoup de zèle, à y répandre des traductions persannes et arméniennes de nos livres saints, et à combattre par ce moyen le Koran, ainsi que l'ignorance et la superstition des Arméniens. Elles dirigent leur attention principalement vers les provinces que la Perse a cédées à la Russie; mais elles envoient aussi des Bibles jusqu'au fond de l'*Iran*; on les connoît à la cour du Shah de Perse; et suivant le Dr. Campbell, qui habite *Téhéran* depuis plusieurs années, l'héritier présomptif du trône sait par cœur une foule de passages du Nouveau Testament. Il ne faut point pourtant se livrer à des espérances trop flatteuses et s'imaginer que les Persans soient prêts à se convertir. Le peuple tient fortement à ses anciennes superstitions; quant aux hommes éclairés, que le peuple appelle *Suffis*, philosophes ou esprits forts, ils reconnoissent sans hésiter la supériorité de la morale de Jésus sur celle du Koran, et mettent peu d'importance aux subtilités et au merveilleux de l'islam; mais ils renferment soigneusement leurs opinions dans leur sein, et observent avec soin les pratiques prescrites par le prophête, de peur d'être décriés par leurs prêtres comme des athées, et d'attirer sur eux des persécutions.

10. *Des Cingalais et des Javanais.*

Les Indous en deçà et au delà du Gange, ont une grande vénération pour l'île de Ceylan et l'appellent la *Terre-Sainte*. Ce fut sur la cîme de la montagne qui en occupe le centre, disent-ils, que Dieu créa le premier des hommes; ce fut delà que sortit la religion de Budda.

Suivant une ancienne tradition conservée parmi les Cingalais, une nouvelle croyance doit leur venir un jour des régions de l'occident, et devenir celle de tous les hommes. Les missionnaires auroient pu tirer parti de cette tradition: il ne paroît point qu'ils l'aient fait.

Les premiers conquérans européens de l'île de Ceylan, les Portugais, convertirent leurs nouveaux sujets le sabre à la main. Le canon dirigé contre les temples des faux dieux, secondoit la prédication des prêtres, et une foule de Cingalais, frappés de terreur, embrassèrent la religion catholique sans la connoître.

Lorsque les Hollandais s'emparèrent de Ceylan au dix-septième siècle, ils bâtirent un grand nombre d'écoles et d'églises. Les premiers prédicateurs qu'ils y amenèrent, missionnaires pieux et zélés, exigeoient des nouveaux convertis un véritablement amendement, mais leurs successeurs ne marchèrent pas toujours sur leurs traces, et donnèrent souvent de mauvais exemples aux indigènes. Un grand nombre de ceux-ci demandèrent le baptême, parce qu'il falloit être baptisé pour pouvoir occuper une place quelconque dans l'administration. Chrétiens de nom, ils n'en restoient pas moins dans le cœur, fidèles à Budda.

Les Anglais, devenu maîtres de Ceylan, s'occupèrent bien moins encore que leurs prédécesseurs du perfectionnement moral des Cingalais; aussi les temples des idoles se multiplièrent sous leur domination, et beaucoup de Cingalais renoncèrent au christianisme. Cependant, tout récemment

encore, on comptoit cent cinquante mille indigènes protestans, et cinquante mille catholiques : mais dans ce nombre combien y a-t-il de véritables chrétiens ?

Le Cingalais payen, esclave de ses sens, est paresseux, parjure et violent ; la plupart des Portugais et des catholiques ne le lui cèdent en rien, et la plupart des protestans ne valent pas mieux : tel est le triste portrait qu'en font les voyageurs modernes.

En 1815, les Anglais achevèrent la conquête de l'île de Ceylan, en soumettant le Roi de Candi. Dès-lors les sociétés de missions de Londres, ont travaillé avec zèle à l'amélioration de l'état moral de ce pays ; secondées par le gouvernement, elles ont déjà fondé deux cents écoles, et une académie destinée à l'enseignement des sciences. Les missionnaires anglais parcourent l'île dans toutes les directions, et cherchent à ranimer par leurs prédications, les foibles restes du christianisme que jadis les Hollandais y avoient introduit : leurs efforts ne sont point inutiles ; on a vu des chefs de Cingalais, et même de savans prêtres de Budda, embrasser l'Evangile.

Les missions anglaises sont très-actives aussi dans l'île de Java, où les Hollandais avoient fondé un grand nombre d'églises. La religion dominante à Java est celle de l'Islam, mais les prêtres musulmans sont ignorans et connoissent à peine le Koran. Les Chinois forment à peu-près, le cinquième de la population de l'île ; et quoique sortis pour la plupart, des dernières classes de leur nation, ils surpassent tous les autres habitans de Java en industrie, en lumières et en instruction. C'est à eux que les missionnaires devroient s'adresser de préférence ; mais pour réussir il faudroit qu'ils réunissent à beaucoup de bonne volonté, la connoissance des hommes, l'art de modifier leurs enseignemens suivant le caractère et la manière de voir de ceux auxquels ils s'a-

dressent, et une grande supériorité de lumières. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. La plupart des missionnaires sont des hommes sortis des classes inférieures de la société, et dépourvus d'instruction, qui poussés par un pieux enthousiasme, s'offrent pour ces entreprises pénibles et dangereuses, et se flattent que Dieu, qui aime à manifester sa puissance dans les foibles, suppléera à l'insuffisance de leurs moyens. C'est ce qui explique pourquoi le résultat de tant de travaux et de tant de dépenses, reste souvent fort au-dessous de ce que l'on en attendoit.

Les îles Moluques renferment actuellement environ vingt mille chrétiens protestans. Dans celles d'Amboine et de Banda, quelques missionnaires anglais, qui s'y sont établis en 1814, prêchent de nouveau l'Evangile à des troupeaux de chrétiens, abandonnés depuis long-temps, et distribuent des bibles traduites dans la langue du pays et imprimées à Calcutta.

Des récensemens faits en 1817, évaluent le nombre des chrétiens catholiques dans les îles Philippines, à dix-huit cent mille âmes. Leurs prêtres séculiers sont à peu-près tous Indiens ou Métis; les moines seuls sont européens. Malheureusement le petit nombre d'ecclésiastiques force souvent les évêques à conférer les ordres sacrés à des gens qui ne possèdent aucune des qualités nécessaires aux fonctions sacerdotales: on conçoit les inconvéniens qui en résultent pour la religion.

11. *Réflexions générales sur la lenteur des progrès du christianisme en Asie.*

Lorsque l'on considère dans son ensemble l'état actuel de l'Asie, on est affligé de voir la dégradation morale dans laquelle est tombée cette belle partie de notre globe. Une très-petite proportion de ses habitans professe la croyance des

chrétiens; et parmi eux, il en est bien peu sur lesquels elle exerce une influence salutaire. Les Juifs, les Musulmans, les Bramins, les prêtres de *Fo* et de *Lama*, de *Xaka* et de *Buddo*, proclament à la vérité le dogme de l'unité de Dieu, mais défiguré par des rêveries absurdes. Partout la ruse et la violence tiennent lieu de lois; et la société n'est composée que de despotes et d'esclaves. Cruel et féroce lui-même, l'homme s'est créé des divinités à son image, et auxquelles il n'hésite pas à immoler son semblable. Quel est l'ami de l'humanité qui ne désire ardemment de voir changer un tel état de choses?

Pourquoi, malgré tant de missionnaires qui depuis des siècles parcourent l'Asie, le christianisme y a-t-il fait si peu de progrès, tandis qu'avant les grandes migrations des peuples, il avoit pénétré rapidement dans l'Inde, dans la Tartarie et même jusqu'en Chine? Les hommes d'alors étoient-ils différens de ceux d'aujourd'hui? Les premiers prédicateurs de l'Evangile avoient-ils d'autres moyens, d'autres ressources que ceux de nos jours? Ou bien, les habitans actuels de l'Asie sont-ils moins accessibles à la lumière de l'Evangile? leur gouvernement la repoussent-ils avec plus de soin? Rien de tout cela. Quel est donc le mot de l'énigme?

Jésus-Christ enseigna des vérités sublimes, qui rapprochent les hommes du ciel, et qui, présentées dans leur noble simplicité, exercent sur eux une influence irrésistible; mais s'adressant à des Israélites, il entroit dans leurs idées, et se servoit du langage métaphorique des Orientaux. Les successeurs de ses disciples ne surent pas suffisamment distinguer l'esprit de la doctrine de la forme des enseignemens, les choses essentielles des simples accessoires. Conservant les images des langues orientales, ils prêchèrent l'Evangile aux payens, dans des expressions que les Israélites seuls pouvoient comprendre. Ces expressions donnèrent lieu à des

idées fausses, à des mesentendus qui nécessitèrent des explications et des définitions. Chaque théologien y mit plus ou moins du sien; les peuples sauvages qui envahirent l'Europe lors de la chûte de l'empire romain, convertis au christianisme, y mêlèrent une partie de leurs antiques superstitions; et de tout ce mélange, résulta enfin un systême de doctrine extrêmement compliqué, et dans lequel on a de la peine à démêler la doctrine primitive du Sauveur. Or, c'est ce systême de doctrine que la plupart des missionnaires ont porté et portent encore chez les nations qu'ils veulent convertir; ils enseignent ce qui a été dit sur J. C. bien plus que ce qu'il a dit lui-même. Voilà précisément pourquoi ils ont eu jusqu'à présent si peu de succès, et ils ont rencontré tant d'obstacles; voilà pourquoi ils ont été obligés d'employer des moyens peu conformes à la sainteté de leur but; et que leur prédication a produit si peu d'effet sur les mœurs des nouveaux convertis. Qu'on s'adresse à de pieux Tibetains, à des disciples de Confucius, à de savans Bramines ou même aux anthropophages de Sumatra, si on leur présente la religion de Jésus dans sa pureté et dans sa simplicité primitive, elle parlera avec une force irrésistible au cœur et à l'esprit de tout être doué de raison; mais il faut que le missionnaire sache se conformer à la capacité de ses auditeurs et aux idées qu'ils ont déjà; et qu'il ne parle pas à des Indiens et à des Tartares comme il parleroit à des Israélites.

Sans doute parmi les missionnaires catholiques et protestans de tous les siècles, il s'est trouvé des hommes dignes des premiers temps du christianisme; et le courage avec lequel ils ont supporté des fatigues de tout genre, et bravé les plus grands dangers, pour répandre quelques lumières parmi des peuples ignorans, ou pour civiliser des hordes barbares, mérite toute notre admiration. On ne sauroit nier qu'ils

n'aient produit quelque bien ; mais il n'est pas moins vrai que les missions ne pourront agir d'une manière durable sur des nations entières, que lorsque les missionnaires réuniront à un zèle ardent, une connoissance approfondie du cœur humain, et une grande instruction, lorsque, se bornant aux dogmes les plus simples, aux vérités les plus essentielles, ils enseigneront la doctrine de J. C. dans sa pureté primitive.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

THE THIRD REPORT, etc. Troisième Rapport du comité de la Société pour l'amélioration de la discipline des prisons. Londres 1821.

(L'INFLUENCE de cette Société philanthropique s'étend de plus en plus. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des travaux de Mad. Fry, et de MM. Buxton et Cunningham. Nous revenons avec empressement sur cette tâche intéressante, dont s'occupent aujourd'hui de concert, les membres d'une Société nombreuse et respectable. Voici des fragmens du troisième rapport de son Comité actif).

....« Le Comité éprouve un grand plaisir à rapporter, qu'il s'est développé beaucoup d'émulation en Irlande, quant à l'amélioration des prisons. Une association formée à Dublin en 1818, sous la présidence de Mr. Charles Grant, a accompli de très-utiles travaux. Ses recherches se sont étendues à presque toutes les prisons de l'Irlande, et cela a fait connoître bien des souffrances. Les Commissaires ont trouvé les prisonniers couchant sur la paille, et par trois, dans des

cachots de sept pieds sur sept pieds et démi. La sâleté des prisons est portée au plus haut degré. Le défaut de classification a d'horribles effets. Les plus grands scélérats se trouvent confondus avec les coupables de petits délits. Un grand nombre d'individus qui ont séjourné dans cette prison depuis quelques années, en contact forcé avec des vices abominables, ont été ensuite envoyés chez eux, comme pour y répandre la contagion dans leurs familles et dans leur voisinage.»

«Il est impossible,» écrivent les Commissaires, après avoir décrit une certaine prison,« d'imaginer une combinaison de causes moins propre à corriger, et plus faite pour nuire au corps et à l'ame. Le seul séjour de cette prison est un châtiment rigoureux, et son insalubrité en fait, en quelque sorte, une peine de mort.»

Les Commissaires, en parlant d'une autre prison, s'expriment ainsi.« Si l'on excepte la précaution d'enfermer les prisonniers dans leurs cellules pour la nuit, il n'existe aucun moyen de séparation, entre les hommes, les femmes, les débiteurs, les criminels, les condamnés et ceux qui ne le sont pas. On voit tous les jours les tristes effets de ce régime, par la corruption qui en résulte. Il n'est pas rare que des individus emprisonnés pour de petits délits, deviennent de grands scelérats.»

Les Commissaires passent aux effets obtenus par les associations de visites.« La conduite des prisonniers est étonnamment améliorée,» disent-ils,« par l'influence des visites du comité, dans la prison de Sligo, et tout y respire l'ordre maintenant. Dans le cours de l'année dernière, le nombre des entrées en prison a été moins de moitié des années précédentes, et aucun de ceux qui ont reçu l'instruction n'est rentré en prison. Plusieurs femmes dépravées ont repris une conduite honnête et laborieuse, à la suite des conseils et des leçons des dames dans la prison.»

»A Kilmainham, il n'y a pas eu un seul des prisonniers, parmi ceux qui ont participé à l'instruction du comité des visites, qui soit rentré en prison.»

»Dans les dernières assises du comté d'Antrim, le baron de Mac-Clelland Président, fit remarquer qu'une grande amélioration morale avoit eu lieu parmi les prisonniers, à la suite de l'établissement d'une école dans la prison, et plusieurs des condamnés sont tellement réformés, que le Président annonça l'intention de s'intéresser pour faire abréger le temps de leur détention..........................

....

»Il y a à Knutsford en Cheshire, une maison de correction nouvellement bâtie, et qui n'est habitée que depuis dix-huit mois. On estime ses frais de construction à 60,000 liv. sterl. La maison du gouverneur, qui est placée au centre, a vue dans les salles où les prisonniers se rassemblent, dans les cours et dans les ateliers. Tout n'est pas achevé. Mais quand les moyens de classification seront complets, il y aura deux classes d'accusés, deux classes de criminels, une salle pour les petits délits, une destinée aux prisonniers pour dettes, une pour les femmes accusées, et une autre pour celles qui sont condamnées. Il y aura cent soixante et seize cellules de nuit. Les ouvrages auxquels on occupe les prisonniers sont très-variés. Ils font des étoffes de laine, de soie et coton, de la menuiserie, des souliers, des habits, des tonneaux, des clous, des briques, des nattes, des chapeaux; il y a des peintres, des blanchisseurs, des serruriers; et enfin des ouvriers qui travaillent le terrain autour des murs de la prison. On va introduire la fabrication des sacs et des tapis. Le produit net des travaux des trois mois finis le 25 mars 1821, monte à L. st. 196. 7 s. 7 d., ce qui, déduit la nourriture de cent vingt-cinq personnes, laisse un profit de L. st. 28. 8 s. 4 d. Voici comment on divise les profits: un tiers aux prisonniers, et on leur en donne la

demi chaque semaine, un dixième au gouverneur, un vingtième au maître-ouvrier, et le reste, soit à-peu-près la moitié, au Comté. Il est difficile de rien affirmer encore sur les effets du régime de cette prison, vû le peu de durée de l'expérience. Les criminels condamnés sont constamment occupés. Si le terme de l'emprisonnement est assez long pour que l'individu puisse apprendre un métier et qu'il n'en aït pas un, il fait un apprentissage. Si le terme n'est pas assez long, on occupe le prisonnier au jardin. Chaque cellule est pourvue d'un Testament et d'un livre de prières. On distribue aux prisonniers des ouvrages religieux. Chaque individu reçoit tous les jours, deux pintes de gruau, une livre de pain, une livre et demie de pommes de terre, et deux fois la semaine une demi-livre de viande, avec du bouillon gras.»

»La prison de Bridewell, à Glasgow, a été construite en 1800. Voici le tableau des dépenses et des recettes, pour les trois dernières années.

Le nombre des prisonniers pour 1818 étoit de 1443 dont 601 hommes et 842 femmes.

Nourriture et blanchissage............ L. st.	1046	12 s.	8d.
Lits et chauffage........................	170	17	11½
Outils et métiers........................	180	13	6½
Payemens aux prisonniers pour ouvrages faits en surplus........................	120	7	1
Salaire du chef et des employés subalternes.....	355		
Total de la dépense.... L. st.	1873	11	3
Valeur du travail fait par les prisonniers et cendres................................	1777	10	8
Déficit......... L. st.	96	0	7
Le salaire du chapelain, du maître d'école, du chirurgien, et les frais de reparations des batimens, améliorations, montant à L. st. 172 et qui n'ont point de rapport avec la nourriture ou le travail, doivent être ajoutés..........	172		
Dépense effective pour l'année 1818. L. st.	268	0	7

»En 1819, le nombre des prisonniers fut de 1371, dont 598 hommes et 773 femmes.

Frais de nourriture et blanchissage.... L. st.	1174	12s	11d
Métiers, outils, réparations..................	151	15	5
Aux prisonniers pour ouvrages faits en surplus de leurs tâches..................	175	6	3
Salaire du chef..................	200		
Gages..................	156	10	
Total de la dépense..........	1858	4	7
Produit du travail des prisonniers et cendres.	1738	4	7
Déficit..........	120		
Salaire du chapelain, du chirurgien, du maître d'école, et réparations générales..........	131	7	6
Dépense effective pour l'année 1819.........	251	7	6

»En 1820, le nombre des prisonniers fut de 1425, dont 663 hommes et 762 femmes.

Frais de nourriture, blanchissage, lits, etc. L. st.	1202	14s	7d
Métiers et réparations..................	213	2	4
Aux prisonniers pour ouvrages faits en surplus de leurs tâches..................	174	5	11
Salaire du chef..................	200		
Gages..................	155		
Total de la dépense.........	1945	2	10
Produit du travail des prisonniers..........	1853	6	3
Salaire du chapelain, maître d'école, chirurgien, réparations..................	132	6	
Dépense effective pour l'année 1820.........	224	2	7

» La moyenne de ces trois années donne une dépense de *dix shellings par an pour chaque prisonnier*, soit environ *quatre sous et demi de France par semaine* (1)..............

....

(1) Nous supprimons les détails sur les prisons de la Suisse, parce que leurs imperfections et leurs abus sont déjà signalés dans l'extrait que nous avons donné en Mars 1821 de l'ouvrage de Mr. Cunningham, auteur de la lettre du 22 Novembre 1821, qui se trouve à la fin du présent article. (R)

Turin.

Il y a quatre prisons dans cette ville : celle du Sénat, la maison de correction, la prison des galériens, et celle des Tours. Les deux dernières sont de police; la seconde est tout à la fois de police et de justice. Il y avoit, lors de la visite, 100 prisonniers, 46 condamnés, 32 en jugement, et 22 qui étoient là en entrepôt. La cour de cette prison se trouvant en communication avec la rue, on ne laisse pas sortir les détenus. On n'y fait aucun service religieux, non plus que dans la prison des galériens.

La prison du Sénat est un bâtiment unique, avec une cour centrale de 42 pieds sur 38. La maison a cinq étages, et forme trois prisons distinctes. Le rez-de-chaussée et le premier étage en font une de 70 à 80 prisonniers; le second et le troisième étage font une autre prison, pour un nombre à-peu-près pareil. Les femmes sont au quatrième étage et sous le toit.

Il n'y a que les prisonniers du rez-de-chaussée qui aient la liberté de se promener dans la cour; les autres hommes ont des corridors qui ont vue sur la cour; les femmes n'ont aucun moyen de se promener et de prendre l'air.

On ne fait, dans la prison, aucun travail que celui qui est fourni par quelques personnes charitables; et il n'y a qu'un petit nombre de prisonniers qui soient occupés : ils tricotent ou tressent des pailles. Il n'y a aucune classification quelconque. L'inspection du geolier est facile sur la cour et les corridors; mais il ne voit point dans les chambres sans y entrer. Chacune de celles-ci peut contenir 8 à 10 prisonniers : la propreté n'y est pas soignee.

Chaque prisonnier reçoit journellement 20 onces de pain, et 20 onces de soupe. Le Gouvernement fournit le pain, et a un contrat avec la Miséricorde (nom d'une association par-

ticulière) pour fournir aux détenus la soupe, la paille, et un vêtement annuel, pour 22,000 francs. Ce vêtement doit leur servir de couverture. Dans chacune des prisons, il y avoit des malades dont le nombre varioit de 10 à 80. Le dimanche on dit la messe, et on fait un sermon dans la chapelle voisine de la cour.

Les femmes sont toutes logées dans six chambres du galetas. Ces chambres ont 15 pieds de long, 7 de large et 5 de haut. Une petite fenêtre dans le toît les éclaire. Ces chambres ne sont jamais chauffées. Sans l'entassement des prisonnières, le froid les feroit beaucoup souffrir en hiver. Dans les chaleurs, elles éprouvent un supplice continuel.

Le passage qui conduit à leurs chambres est barré, à la hauteur du genou, par des barres de fer, qu'il faut enjamber.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que sur 24 femmes détenues, huit étoient malades. On compte un tiers du nombre total, pour estimer les malades, en moyenne.

Si la situation de ces malheureuses femmes est déplorable à beaucoup d'égards, elles sont pourtant décemment vêtues, et on les occupe de divers ouvrages. J'ai appris qu'elles le doivent à la générosité d'une dame également distinguée par son rang et sa piété. Ce qu'elle a appris des améliorations dans nos prisons de Newgate l'a encouragée à cette entreprise. Ne trouvant pas autour d'elle des personnes disposées à la seconder, elle a fait à elle seule, le travail d'un comité. Elle a fourni des vêtemens, de l'ouvrage, de l'instruction, et des consolations à ces infortunées, par le sentiment et les espérances de la religion.................................

....

Maison de force de Gand.

Le nombre actuel des prisonniers est de 1300, dont 460 femmes, et 31 jeunes gens au-dessous de dix-huit ans. Le nombre

nombre des malades n'est que d'un pour cent. Il n'y avoit que huit malades sur le tout.

Chaque détenu couche dans sa cellule. On les y enferme à huit heures et demie du soir, et on leur ouvre à quatre et demie du matin. Les condamnés travaillent tout le jour, en exceptant une demi heure pour chacun des trois repas. Leur temps est presque en entier à leur disposition, le dimanche. Les détenus non condamnés, peuvent travailler, mais n'y sont pas forcés: on leur donne les deux tiers de ce qu'ils gagnent, pour acheter ce dont ils ont envie, mais point de liqueurs fortes.

On estime qu'il n'y a que la huitième partie des prisonniers qui sache lire et écrire : ce sont ceux de la ville; quant à ceux des campagnes, ils sont extrêmement ignorans.

Il se fait quatre services religieux pour les catholiques romains, et un pour les protestans.

On habille les détenus.

Les femmes sont surveillées par deux matrones, et par des geolières. Il y a en tout 21 geoliers ou geolières, c'est-à-dire à raison de 60 détenus pour un geolier. Celui-ci ne reçoit aucun salaire des prisonniers.

Le silence est strictement exigé. Lorsqu'il y a des cas d'insubordination (délit le plus ordinaire) on employe pour châtiment, la reclusion solitaire; mais les punitions corporelles sont absolument bannies. Les effets de la reclusion solitaire sont, en général, très-satisfaisans. Sa durée la plus prolongée est de dix jours dans une cellule, au pain et à l'eau. S'il s'agit d'une tentative d'évasion, l'on enferme le prisonnier seul pendant six mois dans une chambre où on le fait travailler.

On ne met aux fers que ceux qui ont essayé de frapper un officier de la prison, ou un autre détenu.

Il n'y a point de cachots, ou prisons souterraines.

La bonne conduite est encouragée par de petites gratifications; et les prisonniers conservent toujours l'espérance d'obtenir du Roi la remise d'une ou plusieurs années de leur détention.

Chaque détenu reçoit par jour deux livres de pain bis, et trois pintes de soupe grasse au riz. Ils gagnent aisément de quoi acheter, en outre, deux livres de viande par semaine. Le Commandant dit que les dépenses diminuent d'année en année, et que l'on espère parvenir à soutenir l'établissement par le travail des prisonniers.

La classification est comme suit: Les détenus dont on instruit le procès; les condamnés; les vieillards et les enfans; enfin les femmes.

Il sort annuellement environ 300 prisonniers de cette maison de force. Sur les 1300, il y avoit 130 femmes et 80 hommes qui étoient détenus pour la seconde fois. La plupart des femmes sont des receleuses, ou des voleuses.

Les crimes atroces sont devenus plus rares. Pendant les deux derniéres années, il n'y a pas eu une seule exécution.

. . . .

Lettre de Mr. Cunningham aux Rédacteurs.

MM.

JE vous envoye le rapport d'une société à laquelle je prends un grand intérêt. Elle a été instituée, il y a quelques années, et a travaillé sans publicité et sans dénomination particulière, jusqu'à-ce qu'elle se fut assurée qu'il y avoit dans le régime des prisons, des maux et des abus si graves, qu'on ne devoit pas les cacher au public. Elle mûrit peu-à-peu ses plans; et enfin la voix de l'opinion s'est élevée pour solliciter les moyens de faire circuler partout les idées utiles concernant la discipline des prisons.

L'objet de la Société est donc, d'exposer les faits et de répandre la connoissance des maux actuels, d'indiquer les remèdes et de développer les principes d'après lesquels on doit travailler à la réforme morale des prisonniers, afin qu'ils puissent redevenir des membres utiles de la société.

Rien ne démontre mieux la bonté du système mis en pratique nouvellement en Angleterre, que la diminution du nombre des individus ramenés en prison pour des delits nouveaux. Dans les anciennes prisons, le nombre de ceux qu'on voyoit rentrer pour crimes nouveaux, varioit de quinze à cinquante pour cent : dans les prisons bien conduites, le rapport n'est plus que de cinq à six pour cent.

La Société a recommandé l'adoption d'un moyen de travail, qui actuellement est déjà mis en usage dans la plupart des comtés de l'Angleterre. C'est un moulin, dont le principe moteur est le poids des hommes qui marchent sur une grande roue. On compte huit hommes pour égaler la force d'un cheval. On emploie ce moulin à moudre du grain, et dans quelques endroits ce principe moteur est appliqué à élever de l'eau.

Il y a toujours une grande difficulté à fournir de l'ouvrage aux prisonniers qui n'ont point de métier, ou qui n'ont pas la volonté de s'occuper. S'ils sont condamnés pour peu de temps, et qu'on leur apprenne à faire un travail quelconque, ce qu'on leur a appris leur devient probablement inutile après qu'ils sont libérés. Les moulins fournissent un moyen de travail toujours prêt. C'est un exercice laborieux et qui convient à la santé (1), mais il est

(1) Il nous a été rapporté que ce moyen de faire travailler les condamnés étoit connu et pratiqué en Saxe depuis long-temps; mais qu'il avoit le grave inconvénient d'affecter la poitrine des travailleurs, parce qu'il les obligeoit à être toujours penchés en avant. Il est vraisemblable qu'une circonstance si importante n'auroit pas échappé à la sollicitude de la Société de Londres. Il y a probablement quelque modification dans la machine, ou dans le travail. (R)

singulièrement ennuyeux, et c'est un de ses bons côtés, parce que les détenus, lors de leur libération, emportent l'horreur de la prison; mais ils sortent en bonne santé. La séparation ou classification des prisonniers, leur occupation constante, et l'instruction qu'on leur donne font atteindre le but désiré.

J'espère que, par les améliorations successives dans la construction des prisons nouvelles, par l'adoption d'un régime salutaire, nous parviendrons à obvier aux maux nombreux qui résultoient de l'état et de l'administration des prisons. Cette réforme amènera celle de notre code criminel et de notre mauvais système de police.

Dans une visite que j'ai faite récemment aux prisons de notre comté, le geolier me dit qu'il n'y avoit alors que cinq braconiers parmi les détenus. La moyenne étoit autrefois vingt-cinq; mais le moulin est aujourd'hui un épouvantail si salutaire pour cette classe, qui déteste le travail, qu'on en prend aujourd'hui beaucoup moins en faute.

Veuillez insérer dans la *Bibliothéque Universelle* un extrait du troisième rapport de *la Société pour la réforme des prisons.* Je vous demande d'insister sur deux points : 1.° le nouveau procédé du moulin, que l'on peut voir en activité dans deux grandes prisons de Londres; 2.° la disposition de cette Société, à donner, sans frais, toutes les instructions, plans, et informations relatives à la construction des nouvelles prisons et à l'amélioration des anciennes. On n'a qu'à s'adresser à *Sam. Hoare Esq. Lombard-street.* London.

EDUCATION.

ÉTABLISSEMENT D'UNE ÉCOLE D'INDUSTRIE SEMBLABLE A CELLE DE HOFWYL, DANS LE CANTON DE GLARIS.

DANS l'année malheureuse de 1816, la Société Evangelique de Glaris avoit formé et commencé à mettre à exécution le plan du dessèchement des marais de la Linth. En rendant compte à Mr. de Fellenberg des progrès satisfaisans de cette entreprise, cette Société lui communiqua son projet d'y joindre une école d'industrie à l'imitation de celle d'Hofwyl. Ce ne sont pas nos écoles de village, telles qu'elles sont établies, qui peuvent nous faire espérer une amélioration dans les classes inférieures de la société : il faut un systême d'éducation qui rende le pauvre, laborieux, moral et religieux, qui ne lui donne pas la tentation de sortir de son état, mais qui le prépare à s'y rendre utile.

Ce systême a été réalisé dans l'école d'industrie de Hofwyl : il est donc prouvé par le fait, que ce n'est point une chimère : chacun peut maintenant juger des résultats importans que l'on doit en attendre. La Société Evangelique de Glaris nous montre aujourd'hui, que la réunion des circonstances favorables, qui existent à Hofwyl, n'est point une condition indispensable pour la réussite d'une pareille entreprise et qu'il ne s'agit que d'une volonté bienveillante et ferme, pour obtenir partout ailleurs les mêmes succès.

Après avoir fait les préparatifs convenables et destiné un domaine à l'établissement, on a commencé, dans le mois

d'avril 1819, à recevoir des enfans orphelins, ou membres de familles nombreuses et pauvres, et des enfans abandonnés à la mendicité. Le nombre étoit porté à vingt-sept, lors du rapport. La plupart étoient orphelins de père; plusieurs n'avoient ni père ni mère : tous sembloient condamnés à être le rebut de la Société, lorsqu'ils ont été admis.

L'instituteur est de Glaris. Il se nomme Melchior Lütschg: c'est un homme qui n'a pour but, que de se rendre utile à ses semblables, et qui joint à cette volonté désintéressée, les qualités nécessaires pour gagner la confiance de ses élèves. Il a passé près de trois ans à Hofwyl, dans l'école d'industrie, pour se familiariser, auprès de Wehrly, avec la méthode d'éducation de Mr. de Fellenberg.

On tâche d'accoutumer les enfans à l'ordre, à la propreté et au travail, parce que le plus souvent, c'est par la paresse et le désordre que le pauvre s'avilit et souffre. On leur ôte leurs haillons, pour leur donner de meilleurs habillemens; mais cependant très-simples, et comme il convient à leur état. On les accoutume à soigner leurs effets et à raccommoder eux-mêmes ce qui s'use. Chacun d'eux a son lit séparé. Tous sont sous la surveillance de leur instituteur. Leur nourriture est saine et simple; le lait et les pommes-de-terre en font la base; ils ne mangent de viande que le dimanche. On rend l'établissement aussi indépendant qu'il est possible, en nourrissant les enfans des productions du terrain, qui lui appartient, et que les élèves avec peu de secours peuvent cultiver eux-mêmes.

Le genre de vie des enfans ressemble en tout, à celui des élèves de Wehrly, à Hofwyl. Ils se lèvent en été à 5 heures, et en hiver à 6. Ils font leurs lits, et arrangent leurs chambres; ils se lavent et se peignent eux-mêmes; ils font ensuite une prière ensemble et ils déjeunent. Ils ont une ou deux heures de leçons sédentaires. Ensuite ils

travaillent aux champs jusqu'à dîner. En hiver, et pendant les mauvais temps, ils ont d'autres travaux de mains, tels que tressages de paille et d'osier, tricotage, etc. Ils scient et fendent eux-mêmes le bois qu'ils consument. Les occupations sont départies selon leur âge et leurs forces.

Ils dînent à midi; et chacun mange suivant sa faim. Un quart d'heure de récréation leur est accordé après le dîné, pour prendre du mouvement en toute liberté. Après cela vient une heure de leçons; puis ils retournent aux travaux agricoles. A 7 heures, ils se couchent après avoir encore fait leur prière en commun. On leur enseigne à lire, à écrire, à compter, sur-tout de tête; ils apprennent à connaître les plantes, et les animaux jusqu'au point où cela est utile à un bon agriculteur: on leur apprend l'histoire sainte, et ce qui leur convient de savoir de l'histoire de la Suisse, pour leur faire aimer leur pays natal, et pour former leur cœur, par la connoissance des belles actions qu'on y trouve.

Tels sont les principaux traits de cette institution. Il est intéressant de voir comment Lütschg lui-même, envisage l'éducation de ses élèves, et quels sont les principes qui le guident. Voici quelques passages de la relation de sa main, qui se trouve jointe au rapport de la Société Evangelique. Ils sont transcris textuellement.

» L'expérience de tous les jours, (dit-il) nous apprend, combien ce qu'il y a de plus important manque à tout homme, dont le cœur n'est pas formé religieusement, et qui n'aime et ne révère pas Dieu plus que toute chose au monde; à tout homme, qui n'évite pas le mal et ne recherche pas la vertu, en vue de plaire à Dieu, qui par amour pour ce Dieu bienveillant, n'est pas lui-même rempli de bienveillance pour ses semblables et ne cherche pas à travailler à leur bien-être et à détourner ce qui peut leur nuire. Cès réflexions devoient nécessairement me conduire à réveiller de

bonne heure dans le cœur des enfans l'amour et le respect dus à Dieu. C'est dans ce but, que j'ai, sur-tout dans les commencemens, parlé souvent avec eux, et dans un langage à la portée de leur conception enfantine, de Dieu et de ses attributs. Je leur ai dit, que Dieu étoit l'auteur de tout ce qu'il voyoient autour d'eux sur la terre, qu'il étoit aussi leur père, et prenoit soin d'eux avec autant de bonté et de sagesse, que tous les autres hommes; qu'en aimant Dieu; ils ne pourroient qu'être heureux, tandis, qu'ils deviendroient malheureux en désobéissant à ses commandemens. »

» Lorsque l'homme est une fois parvenu à reconnoître la main bienfaisante de Dieu, dans les rayons réchauffans du soleil, comme dans le tonnerre d'un orage; dans les étoiles du firmament, comme dans le ver qui rampe sur la poussière, il apprend à respecter la nature, et à ne pas maltraiter les animaux. Ce sentiment éveille en lui la bienveillance pour ses semblables. »

» C'est une vérité dont j'ai pu me convaincre avec les enfans, qui me sont confiés. Lors de leur entrée dans notre école, tandis qu'ils ne connoissoient encore Dieu que très-imparfaitement, et ne respectoient rien dans la nature, tandis qu'ils ne sentoient aucun autre besoin que celui de satisfaire leur faim, ils étoient indifférens pour les autres, et traitoient leurs camarades peu amicalement. En cas pareil, je montrois à l'enfant son tort avec douceur, et je tâchois de lui faire sentir les mauvaises suites d'une pareille conduite, autant pour lui que pour les autres, en lui citant les paroles de Jésus-Christ : « Agissez envers les autres, comme vous voulez qu'ils agissent envers vous. »

Il n'y en a eu aucun, qui après ces représentations n'ait cherché à se corriger. Mais l'exemple des élèves, qui étoient déjà depuis quelque temps dans l'école, faisoit encore plus

que tous mes conseils; car lorsqu'un nouveau venu se permettoit des paroles, des actions grossières, ou des juremens, les autres lui témoignoient tant de mécontentement, qu'il étoit contraint de convenir qu'il avoit eu tort, et d'en rougir. »......

» Je ne puis avoir que de la satisfaction de la conduite des élèves entr'eux. Si j'excepte une ou deux disputes, qui ont eu lieu entre des nouveaux venus, je n'ai eu aucun sujet de mécontentement. Ces enfans sont animés d'un même esprit : ils s'aiment les uns les autres, et se rendent mutuellement de petits services. Les plus grands aident volontairement les plus jeunes, et ils ont soin d'eux. Il seroit difficile de trouver beaucoup de familles, dont les frères et les sœurs fussent plus unis que ne le sont nos enfans. ».....

.....» Leur bienveillance envers les pauvres et les malheureux, s'est montrée plus d'une fois d'une manière touchante. Lorsqu'au moment des repas, quelque pauvre venoit me demander la charité, ils m'offroient d'eux-mêmes de lui donner une partie de leur ration, dont ils se retranchoient volontiers quelque chose. Je voyois, que c'étoit de bon cœur, qu'ils donnoient leur pain aux malheureux, et qu'ils éprouvoient une grande jouissance, eux, qui avoient personnellement souffert de la pauvreté, de pouvoir l'adoucir chez leurs semblables. Ils sentoient, combien il est plus doux de donner, que de recevoir. Lorsqu'ils apprirent que l'on faisoit une collecte pour les incendiés de Schanen, dans le Canton de St. Gall, et que je leur parlai de la misère, à laquelle tant de gens avoient été réduits, ils me prièrent de donner aussi quelque chose en leur nom, du peu d'argent, que quelques-uns d'entr'eux avoient reçu en partant de la maison, et que je leur gardois; ils me pressoient même de donner tout ce qu'ils avoient. Je les satisfis en en donnant le tiers, et ils en eurent une grande joie. ».....

» Au commencement de leur séjour dans l'école, plusieurs des élèves étoient concentrés et peu communicatifs; ils avoient un air sombre et défiant; mais tous, sans exception, l'ont perdu : la gaîté et la bienveillance sont l'expression qui caractérise aujourd'hui leur physionomie. ».....

» Il est de la plus grande importance, que les élèves soient à l'abri de tous mauvais exemples, mais comme il est impossible, d'y réussir complettement, je les exhorte à ne pas suivre ceux qui peuvent se présenter. Les meilleurs momens pour de pareilles exhortations sont le matin et le soir, lors du recueillement religieux. ».....

» De tous les défauts, celui contre lequel j'ai eu à combattre le plus long-temps, c'est l'habitude de mentir; et c'est sur ce point que j'ai porté le plus d'attention, car là où manque la véracité, il ne peut point y avoir de famille, point de réunion. Lorsque, par exemple, quelqu'un avoit cassé ou gâté quelque chose, et que je m'informois de ce que cela étoit devenu, la plupart nioient la faute avec tant de hardiesse, que souvent il m'étoit fort difficile de découvrir la vérité. Mais aussi sous ce rapport, j'ai sujet d'être plus satisfait maintenant. Plusieurs de ceux, qui au commencement ne se faisoient aucun scrupule de nier leurs fautes avec beaucoup d'assurance, viennent le soir m'avouer, même sans être soupçonnés, plusieurs fautes, que sans cela j'aurois toujours ignorées, et reconnoissent leur tort.... Il est convenable d'agir avec indulgence pour une faute, qui est reconnue avec franchise, et de laquelle on montre du repentir...»

C'est ainsi que Lütschg rend compte de la culture morale de ses élèves.

D'après l'exposé des principes sur lesquels cette école est conduite, d'après les résultats qu'elle présente, chacun peut voir qu'il est possible d'appliquer ces principes partout, et

que la localité d'Hofwyl n'est point à cet égard exclusive. Enfin, il est aisé de comprendre que de tels établissemens multipliés dans la Suisse, changeroient peu-à-peu l'existence de la classe des pauvres, classe que les secours ordinaires de la charité avilissent et découragent. Ces secours ne donnant qu'un soulagement passager, le mal qu'ils font est permanent.

Observations des Rédacteurs.

Les traits caractéristiques de l'école de Glaris, tels qu'on les trouve dans le morceau ci-dessus, qui nous a été communiqué, sont singulièrement semblables, soit à ce que nous avons observé à Hofwyl, soit à ce que nous voyons journellement dans une école établie sur les mêmes principes, et dont il n'est pas temps encore d'occuper le public. Presque tous les enfans pauvres, pris entre neuf et douze ans, arrivent dans l'établissement avec l'habitude du mensonge. On ne doit pas s'en étonner, si l'on réfléchit que le principe de la crainte étant généralement employé dans l'éducation des classes pauvres, comme le plus simple et le plus commode, il en résulte que l'enfant cherche à éviter une punition ou à échapper aux coups, en niant les torts qu'il peut avoir; et il prend peu-à-peu de l'assurance dans le mensonge. Il faut lui créer une conscience, c'est-à-dire, le sentiment du devoir envers Dieu et ses semblables; il faut qu'il ait éprouvé pour lui-même l'inconvénient de n'être pas cru lorsqu'il dit la vérité; il faut enfin affermir sa candeur par l'habitude et par l'exemple, pour opérer une cure radicale. C'est là ce qu'on obtient dans les écoles à la Wehrly. Si l'on réfléchit à tous les bons effets nécessaires d'une parfaite véracité chez les enfans, on saisira par la pensée une grande partie des bons effets que la multiplication de pareils établissemens amènera pour les générations qui nous suivent. Nous renvoyons nos lecteurs aux divers rapports que nous avons insérés sur Hofwyl.

HISTOIRE.

History of the Indian Archipelago, etc. Histoire de l'Archipel Indien, contenant le tableau des mœurs, des arts, des langues, des religions, des institutions, et du commerce de ses habitans, par John Crawfurd F. R. S. ci-devant Résident à la cour du Sultan de Java. 3 vol. in-8.° Edimbourg 1820.

(*Quatrième extrait. Voy. p.* 280 *du vol. précéd.*)

En traitant du vêtement des insulaires de l'Archipel, je considérerai séparément, ce qui est véritablement utile dans leur manière de s'habiller, ce qui appartient à la vanité ou au luxe, et enfin ce qui n'est que bizarre.

La plupart des tribus sauvages de ces îles, ne portent presque aucun vêtement, et les enfans sont entièrement nus jusqu'à six ou sept ans. Les tissus d'écorce d'arbre, généralement employés dans les îles de la mer du sud, se trouvent aussi dans les îles de l'Archipel Indien; mais les étoffes de coton les ont généralement remplacés. Je pense qu'autrefois ces insulaires formoient des tissus avec des produits de divers végétaux du pays; car la plupart des termes qui ont rapport au métier de tisserand, ne sont point exotiques, mais nationaux. Dans les Philippines, on fait encore aujourd'hui des étoffes avec la partie fibreuse du plantain. Il n'est nullement douteux que la plante du coton et sa fabrication, n'aient été introduits dans l'Archipel par les Indous.

Le vêtement général tient le milieu entre l'habit serré des Européens, et la robe flottante des Asiatiques. Les deux sexes s'habillent presque de même. Tous ont une large ceinture nommée *Sarung*. Les tribus qui portent une espèce de pantalon

court, jettent le sarung sur l'épaule, comme les Ecossais leur manteau. Une autre ceinture de soie fait également le tour du corps. Un espèce de frac, dont la longueur varie selon les nations, est à l'usage des hommes et des femmes; celles-ci portent un corset, et ceux-là un gilet. La forme de cette portion du vêtement varie selon les lieux et les tribus.

Les Mahométans ont tous un mouchoir autour de la tête, en guise de turban, et par dessus, un grand chapeau pour se garantir du soleil, surtout dans leurs voyages.

Hommes et femmes sont à jambes nues: quelques-unes, et sur-tout dans l'ouest, portent des sandales, comme les Arabes.

Les Javanais donnent l'exemple en toutes choses, et en fait de folies, comme pour le reste. Ils ont beaucoup raffiné sur le costume. Ils distinguent celui du Roi, celui de la cour, et celui de la guerre. Celui du Roi n'est pas réservé au Souverain, mais les hommes le portent quand ils sont époux, et pour les fêtes de noce; le second costume est celui des courtisans en présence du Roi, et le troisième appartient aux seigneurs, lorsqu'ils voyagent. Dans les deux premiers costumes, le buste est nu, mais la peau est couverte d'une couleur jaune: on ajoute à cette peinture des ornemens d'or en abondance, sur les bras, la poitrine et la tète. Ils jettent en arrière leurs cheveux, dans toute leur longueur, et en mèches flottantes. En imitation des Arabes, ils portent un petit bonnet cylindrique, de 5 à 6 pouces de haut, d'une toile empesée et transparente.

Ils ajoutent à ces vêtemens, des fleurs, de l'or et des diamans, selon leurs moyens et les occasions. Ils ne portent jamais ni perles ni ornemens d'argent. On étale l'or en bagues, en bracelets, en boucles d'oreilles, en plaques sur la poitrine et sur le front.

Les insulaires de Bali coupent leurs cheveux assez courts; et comme ils les ont rudes et forts, ceux-ci restent herissés,

ce qui donne à la physionomie une expression féroce. Chez les Javanais, hommes et femmes soignent leur chevelure. Ces dernières nouent leurs cheveux avec grace et recherche derrière la tête. Elles y mèlent des fleurs pour les jours de fête.

Tous les hommes portent le *Kris* ou poignard. On en porte souvent deux, trois, et jusqu'à quatre. La beauté de l'arme est le symbole du rang de celui qui la porte. Quelquefois le fourreau est simplement de bois; mais on le fait de cuivre, d'argent ou d'or, et enfin on le garnit de diamans, selon le rang de la personne.

La boîte de betel et le parasol, sont des dépendances indispensables du vêtement. La couleur du parasol varie aussi selon le rang.

Parmi les pratiques extravagantes de ces insulaires, pour donner plus d'effet à la beauté, la plus absurde est certainement l'usage de se noircir les dents. Il faut remarquer qu'aucune des tribus sauvages n'a cette coutume, ce qui semble indiquer que l'origine de cette pratique singulière est due à quelque peuple, qui a apporté son langage et sa civilisation dans les îles. Les enfans ont les dents blanches; mais tous passent par la même opération en arrivant à l'adolescence. Un procédé très-lent, et même douloureux, enlève par *la* pierre ponce, l'émail des dents, pour leur donner un noir d'ebène avec l'enveloppe de la noix de coco brûlée. L'usage est tellement tyrannique à cet égard, que les insulaires n'estiment la beauté qu'à ce prix. Ils comparent les hommes à dents blanches, à des singes ou à des chiens. Le jeune sultan de Java venoit de subir l'opération pour noircir les dents. Un des courtisans me demanda, si je ne trouvois pas que la figure de son Altesse avoit beaucoup gagné par cette opération. Il fut extrêmement surpris quand je lui dis que non. Le fils ainé du chef de Samarang, jeune homme très-inté-

ressant, et élevé à Calcuta, alla à son retour, visiter l'île de Bali. Un des Rois de cette île, après l'avoir vu, donnoit les plus grands éloges à ce jeune homme; mais il ajoutoit toujours: « Quel dommage qu'il ait les dents blanches! »

On ne retrouve plus guères dans ces îles les traces de l'usage des peuples barbares de se tatouer pour effrayer l'ennemi. On sait que cette pratique existe encore aux Philippines. Il y a quelques tribus qui écrasent le nez des enfans en bas âge; d'autres, dans de certaines provinces chinoises, laissent croître un ongle d'une manière extraordinaire. D'autres se déchirent les oreilles ou les étendent jusqu'à une longueur prodigieuse. Dans la partie civilisée, ces raffinemens ne sont pas connus. En revanche, il est d'usage chez les habitans de celle-ci de se peindre la peau, pour les fêtes, et de se parfumer d'huile. ....

La manière dont les tribus sauvages font la guerre, est à-peu-près la même chez toutes. Il est probable que les plus barbares des peuplades de l'Archipel conduisent la guerre sur les mêmes principes que les Américains au même degré d'ignorance; mais il est difficile de recueillir des observations sur les tribus releguées dans les montagnes et les forêts presque inaccessibles de ces contrées : il s'agit donc ici des portions les plus civilisées.

Tous les insulaires sont soldats. Tous sont appelés à repousser la force par la force, et les villages voisins s'associent entr'eux pour se défendre contre d'autres villages; les districts, les provinces se liguent pour l'attaque ou pour la défense : tous sont dans un état de guerre continuel, et aucun individu ne se croit en sûreté s'il n'est armé.

Partout, chez les sauvages, nous retrouvons l'arc, la fronde et la massue. Les insulaires les ont également. Ils y ajoutent un roseau percé, pour lancer en soufflant, de petites flèches empoisonnées. Les habitans de Bali sont ceux qui employent généralement ce moyen odieux de destruction............

Le kris est une arme d'assassin plutôt que de guerrier. Il a probablement été inventé dans un temps où le fer étoit cher et rare dans l'Archipel : l'a coutume l'a conservé. Les combats singuliers commencent par la lance, et finissent par le kris. Ils ont dans les spectacles publics, des combats simulés qui déployent l'adresse des combattans, mais où ceux-ci s'échauffent et s'acharnent tellement, qu'il y a toujours un modérateur présent, pour les séparer au moment où le duel fictif commence à devenir dangereux. L'adresse de ces insulaires, dans l'emploi du kris, passe toute croyance.

En 1813, quelques Anglais assistoient à une chasse au sanglier. L'animal refugié dans un fort, résistoit aux chiens. Un vieux chasseur regrettoit que son kris favori fût trop brillant pour l'employer contre cet animal. Un autre chasseur présent lui prêta le sien pour l'attaquer. Alors le premier se glissa dans le fort, et frappa le sanglier avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il le tua d'un seul coup. Ces insulaires tuent souvent les alligators avec cette arme.

Les habitans des Célèbes portent des cottes-de-mailles en fer, qui les protègent contre le kris; mais non contre la balle.

Ce n'est que depuis 1580 que l'épée est connue dans l'Archipel : elle y fut introduite par les Portugais. Les cavaliers préfèrent toujours la lance.

Il est possible que les insulaires aient acquis la connoissance de l'artillerie, non des Européens, mais des Chinois: on sait que ceux-ci avoient, avant nous, l'usage de la poudre, et d'une artillerie imparfaite; mais il est hors de doute que la mousquéterie a été introduite dans l'Archipel par les Européens; car un mot portugais indique le mousquet à mèche; et le pistolet porte un nom hollandais et anglais. Les armes à feu sont encore à présent l'article manufacturé en Europe qui a le plus de demande dans ces îles. Cependant,

pendant, l'usage du fusil y est encore rare. Les Javanais tirent mal. Ils sont convaincus que les Européens ont reçu de la nature un talent tout particulier pour l'usage des armes à feu.

Ils ont de l'infanterie, de la cavalerie, et une marine. Le pays est, en général, très-couvert. Il abonde en vastes forêts ; les habitations sont entourées d'arbres ; les montagnes, les défilés, les rivières et les marais, sont en grand nombre. La partie cultivée est relativement peu étendue, et cette partie n'est qu'un marais la moitié de l'année. Il n'y a de routes que le petit nombre qui a été fait par les Européens : tout le reste n'est que des sentiers. Les tribus maritimes habitent à l'embouchure des rivières, et les parties marécageuses de la côte. Elles vivent de pêche et du commerce maritime.

Ce caractère du pays détermine celui de la guerre. L'infanterie est l'arme principale ; et les tribus maritimes font la guerre avec leurs embarcations. La cavalerie n'est proprement qu'un luxe pour les cérémonies publiques. A Java et à Macassar, les grands, qui y sont nombreux, cheminent toujours à cheval, avec leur suite. Dans cette dernière île, la race de chevaux est la meilleure de tout l'Archipel, et on s'en sert pour la chasse ; mais ils seroient trop petits pour des charges de cavalerie : il n'y a point de grands chevaux dans ces contrées.

Ce que ces insulaires ont de plus redoutable, c'est la marine. La vie des marins est pleine de dangers, de difficultés et de fatigues : elle forme des hommes courageux et entreprenans, capables d'actions hardies, sans le secours de la discipline, lequel est indispensable aux troupes de terre, pour agir avec efficacité. Les gens de Macassar ou Célèbes, ont été en guerre avec Java. En 1672, deux mille hommes de cette île vinrent débarquer dans la partie orien-

tale de Java, et soumirent plusieurs provinces. Le sultan de Mataram envoya un corps d'armée contr'eux. Il y eut une bataille, dans laquelle ceux de Macassar feignirent de fuir, et se dispersèrent dans les bois. Le Javanais se croyant victorieux, campèrent sans précautions, sur le champ de bataille. Leurs ennemis revinrent à la charge et les défirent complétement.

Le sultan de Mataram, pour venger l'honneur de ses armes, monta une expédition maritime pour l'invasion de Macassar. La flotte prit terre dans la partie occidentale de l'île, mais les troupes ayant été immédiatement attaquées furent détruites en grande partie. Le petit nombre qui se rembarqua fut poursuivi par des bateaux de Macassar, et anéanti. J'ai pris ce détail chez les historiens javanais eux-mêmes.

Dans les monarchies despotiques, et dans des aristocraties qui ne le sont pas moins, en même temps que chaque individu est armé pour sa propre défense, il est facile de se représenter comment se font les levées pour la guerre. Le sultan de Java envoie ses ordres aux commandans des provinces. Ceux-ci les transmettent aux chefs des villages, lesquels choisissent des hommes. Les terres de ceux qui sont ainsi enrôlés sont cultivées par les autres habitans du village. Les soldats sont nourris par le souverain, mais non payés. Cette armée n'est qu'une réunion d'hommes indisciplinés. Les troupes qui entourent le sultan et servent à la pompe royale, sont soumises à plus d'ordre et d'ensemble.

Le caractère militaire se retrouve dans toutes les parties de l'administration ; les mêmes titres, la même hiérarchie, la même organisation, sont admis dans le civil et dans le militaire. Les mots par lesquels on désigne le général en chef, et les chefs de division, sont tirés du sanscrit.

Dans l'île de Célèbes ou Macassar, chaque individu est

soldat, et doit paroître en armes, s'il en est requis. La guerre se décide dans le conseil de l'Etat, où il se prête un serment solemnel de la poursuivre avec vigueur. Cette cérémonie d'un peuple à demi barbare a quelque chose d'imposant. La bannière de l'île est déployée, et arrosée de sang. Chacun des chefs trempe successivement son poignard dans un vase plein d'une eau consacrée, et dont il boit quelques gouttes. Il danse ensuite autour du drapeau ensanglanté, et agite son kris, avec des gestes menaçans, comme s'il alloit frapper son ennemi. Il répète, en même temps le serment, et murmure des imprécations contre lui-même, s'il étoit capable de le violer. Il fait le vœu que son propre poignard serve à l'égorger, s'il manque de courage, que sa tête soit séparée de son corps sur le champ de bataille, que son cœur serve de pâture à son ennemi.

J'ai été témoin, en 1814, d'une telle cérémonie, lorsque les insulaires s'allièrent aux Européens, pour faire la guerre aux habitans de Boni. Je fus frappé de l'adresse avec laquelle quelques-uns des chefs flattoient leurs nouveaux alliés, par les expressions poétiques de leur dévouement. « Anglais! regarde-moi, (disoit l'un d'eux). Je suis une lance dans ta main: c'est à toi de me diriger. »—« Je suis prêt à vivre et à mourir avec toi, » disoit un autre.—« Je suis en tes mains, » disoit un troisième, « comme un tissu blanc, prêt à prendre la couleur que tu voudras lui donner. »— J'appris ensuite que la mauvaise foi de ces insulaires étoit en raison de leurs protestations d'amitié.

Les armemens maritimes se font sur les mêmes principes. L'expérience a appris à ces peuples la nécessité d'une discipline exacte. L'amiral de leur flotte a des pouvoirs sans limites. Les fautes sont punies avec beaucoup plus de sévérité dans ce service que dans l'armée de terre; et les matelots sont dévoués à leurs officiers, comme ceux-ci le sont

à leur souverain. La vie des marins est comptée pour rien, lorsqu'il s'agit de fautes contre la discipline. Le sultan traite avec la même sévérité l'amiral et les chefs subalternes. L'histoire de Java en fournit de mémorables exemples. En 1629 le sultan de Mataram, que les Javanais appellent *le Grand*, envoya des forces considérables contre les Hollandais, qui venoient de s'établir à Batavia. Le dessein étoit de les chasser de l'île. On sait que les insulaires furent obligés de lever le siège, après avoir perdu beaucoup de monde. Cependant les chefs et les soldats s'étoient conduits avec bravoure. Le sultan, sans égard à la justice qu'il devoit à leur dévouement, envoya le bourreau dans leur camp, pour mettre à mort tous les chefs. *Bahu Rakso*, un de leurs généraux les plus braves, et qui avoit été blessé en s'efforçant de prendre d'assaut la forteresse des Hollandais, périt sur l'échafaud. Le prince *Maduro*, qui commandoit en chef, fut également exécuté. Avant leur fin tragique, ces généraux avoient usé amplement de leur droit de vie et de mort sur leurs soldats battus. Les Hollandais trouvèrent dans le camp, après leur retraite, sept cent quarante-quatre cadavres décapités. On avoit puni les troupes du mauvais succès d'une entreprise téméraire.

L'année suivante, lorsque les Javanais battus furent forcés à la retraite, les Hollandais trouvèrent huit cents soldats qui avoient été poignardés sur la place, et dont les rangs et les files étoient conservés.

Il est aisé de comprendre que l'art difficile de faire vivre les armées est complétement ignoré de ces barbares. Tant que les insulaires font la guerre dans leur propre pays, l'armée se nourrit par des contributions irrégulières, qui sont plutôt des extorsions et des pillages. Dans les expéditions maritimes, chaque individu pourvoit à sa provision, pour vivre sur le bâtiment.

Ces insulaires sont singulièrement sobres. Ils se contentent d'une foible ration et d'un genre d'alimens que les Européens rebuteroient. Dans un moment où la guerre paroissoit inévitable entre une puissance européenne et le sultan de Java, je m'entretenois des circonstances publiques avec un insulaire de très-bon sens. Je lui faisois observer, que l'imprévoyance en matière de subsistances, obligeroit promptement les Javanais à abandonner la lutte. « Ne comptez pas là-dessus; » me dit-il: « en cas de nécessité, mes compatriotes vivent très-bien de feuilles d'arbres. » C'est un fait, que, dans plusieurs de leurs guerres, ils se sont nourris de racines et de feuilles, après que le pays avoit été ravagé. Ils supportent des fatigues qu'aucun Européen ni aucun Asiatique des latitudes plus élevées, ne peut soutenir, sous le climat de l'Archipel. L'expérience a prouvé que dans l'île de Ceylan, où le climat est encore plus mal sain que celui de Java, les troupes javanaises sont les seules qui puissent résister aux fatigues de la guerre et aux intempéries.

Toutefois, leur imprévoyance extrême met un obstacle absolu à ce qu'ils obtiennent jamais des succès suivis. En 1615, le sultan de Mataram avoit excité la jalousie de Maduré et de tous les districts orientaux de Java. Une armée nombreuse fut réunie; mais avant que les confédérés eussent atteint les frontières de la contrée du sultan, les provisions étoient épuisées; et le pays étant ruiné, l'armée vécut (dit l'historien) d'écorces d'arbres, et de racines des forêts. C'étoit la saison des pluies, c'est-à-dire, la plus mal saine. Les maladies y firent de grands ravages. Les troupes de Mataram attaquèrent l'armée d'invasion ainsi affoiblie, et la détruisirent presque en entier.

La désertion ruine également leurs armées. Les Hollandais affirment qu'en 1628, Batavia ayant été assiégée par

cent mille hommes, cette armée se trouvoit réduite à dix mille, par la désertion et la mortalité, quand elle fut obligée de lever le siège. L'année suivante, l'entreprise fut renouvelée sans succès. L'armée fut promptement réduite de moitié. Les environs de Batavia sont extrêmement stériles, et une nombreuse armée qui ignore les précautions de subsistance, ne peut y vivre.

Ils ne connoissent aucun principe, et ne sont guidés par aucune règle fixe, dans la conduite de la guerre. Ils cherchent toujours à surprendre leur ennemi, et à agir par stratagême. Ils sont peu accoutumés à braver l'ennemi à découvert; ils cherchent toujours à tirer parti des enclos, et à les convertir en des espéces de redoutes. Le courage personnel est un trait national des Javanais. Bien conduits, ils ne sont point de méprisables ennemis; et, en particulier, ils sont capables d'une longue et vigoureuse résistance.

Les *prahus* ou bâtimens malais, ont souvent embarrassé les vaisseaux européens, par la bravoure avec laquelle ils se défendent. S'ils craignent d'être foudroyés par l'artillerie de nos frégates, ils gagnent les bas-fonds, le long des côtes; et quand on en vient à l'abordage avec des chaloupes, les équipages tiennent tête aux meilleures troupes anglaises. La construction de leurs ponts, en bambous, protège singulièrement leurs soldats, armés de piques, et fort exercés à s'en servir. Mainte expérience désastreuse a prouvé que l'abordage n'est point une manière sûre de les vaincre.

Lorsque deux armées de ces insulaires sont en présence, ils sont dans l'usage de couvrir leur front par de petites redoutes dont les parapets n'ont que trois pieds de haut, et dans lesquelles ils se tiennent accroupis, ce qui est leur posture favorite. Souvent un champion plus hardi que le reste, s'avance pour provoquer un ennemi en combat singu-

lier. L'intérêt que, de part et d'autre, ils prennent au résultat de la lutte, les engage d'ordinaire à sortir de leurs retranchemens, et il en résulte souvent une affaire générale. Cependant, il faut observer, que comme ils sont incapables de mettre aucun ensemble dans leurs mouvemens, et d'agir sur un plan concerté, leurs batailles sont plutôt une multitude de petits combats singuliers, ou des escarmouches de troupes détachées, agissant les unes contre les autres, que des engagemens généraux proprement dits.

Chez les tribus même les plus avancées dans la civilisation, aucun scrupule d'humanité, aucun sentiment d'honneur ne modifie les moyens de nuire à un ennemi. Nous avons vu que les habitans de Bali empoisonnent leurs armes. Si ces insulaires n'empoisonnent pas les ruisseaux ou les puits, c'est que la précaution seroit inutile, vû que les eaux abondent partout. En 1623, le grand sultan de Mataram acheva la conquête de Surabaya, en empoisonnant l'eau du ruisseau qui abreuvoit la ville. Les historiens javanais ont beaucoup vanté cette mesure comme un chef-d'œuvre d'habileté dans l'art de la guerre.

La conduite envers les prisonniers est marquée par la même cruauté qu'on retrouve chez tous les peuples encore barbares. Quelques tribus de Borneo tuent et mangent leurs prisonniers de guerre. Une nation de Sumatra, est encore anthropophage, quoiqu'elle ait la connoissance des lettres. Chez d'autres tribus, un jeune homme n'est admis à se marier que lorsqu'il a tué un ennemi et s'est approprié la tête de cet ennemi. Les crânes des vaincus se rangent en piles autour des habitations comme des trophées. Il est d'usage à Macassar, de tuer tous les blessés, pour leur couper la tête, et l'emporter en triomphe au bout d'une pique. Ils vont jusqu'à manger le cœur de leurs ennemis, soit pour assouvir leur vengeance, soit pour exalter

leur propre férocité. Cette pratique est commune, et il y a peu de guerriers renommés qui n'aient participé, une ou plusieurs fois, à un festin de cette nature. J'ai souvent entendu les Javanais s'en vanter, et dire que, pour le goût, il n'y avoit aucune différence entre le cœur d'un homme et celui d'un buffle ou d'une chèvre. Un de ces guerriers, moins endurci, m'a avoué que dans les trois nuits qui avoient suivi ce repas, il avoit perdu le sommeil, et avoit eu sans cesse présente l'image de ce mets, qui lui inspiroit de l'horreur.

Les Hollandais ne se laveront jamais du reproche d'avoir été témoins complaisans de telles atrocités. Ils étoient dans l'usage de recevoir avec reconnoissance des corbeilles pleines des têtes de leurs ennemis, que les alliés de la Compagnie apportoient en hommage. Il n'y a aucun doute sur ce fait; car voici ce que j'ai transcrit moi-même d'un journal secret du Gouverneur de Macassar :

» Aujourd'hui jeudi 29 janvier 1777, dans la matinée, » l'interprète de Boni est venu au château, accompagné » d'un messager de *Datu Baringang*, qui a présenté à son » Excellence quatre têtes dans une corbeille, en disant que » c'étoient les têtes du Raja et de trois chefs ennemis. »

» Vendredi 30 janvier. — Ce matin on a apporté encore » cinq têtes à son Excellence, en disant que c'étoient celles » des chefs pris par Arung-Panchana, dans la journée » d'hier, à Tikere. »

Toutes les fois que les Javanais sont en colère, ils ne sont pas moins féroces que les insulaires du reste de l'Archipel; et divers actes publics les montrent tout aussi barbares. En voici des exemples.

Dans la dernière guerre de Java, Mankunagoro ayant gagné une victoire sur les Hollandais, envoya au Prince les oreilles des morts et des prisonniers. Voici la copie de la relation officielle.

» Le Pagéran Adipati fit passer sans délai à son père, » un messager porteur de quatre guirlandes d'oreilles de » prisonniers. Le messager arriva de bonne heure à Banaran, » et présenta les oreilles au monarque. Celui-ci ayant lu » les lettres, approuva la conduite de son fils, et l'envoi » qu'il lui faisoit. Il ordonna que les oreilles seroient hachées, » et apprêtées avec de la chair de buffle, assaisonnée d'é» pices. Il recommanda à ses courtisans de manger ce mé» lange avec du riz. Il agit de la sorte, pour consoler ceux » qui le suivoient, de ne s'être pas trouvés à la bataille, et » de n'avoir pas pu se procurer des oreilles. Il ne vouloit » pas, leur dit-il, que l'on pût leur reprocher d'avoir été » absents lors du combat. Il désiroit, au moyen de ce re» pas, leur communiquer le même sentiment qui animoit » ses guerriers. Les courtisans s'inclinèrent respectueusement, » et tous mangèrent en silence de ce mets ainsi préparé. »

La conduite de Mankunagoro ne fut pas moins féroce. Il conserva la vie aux Bugis, et aux gens de Bali, pour en faire des soldats de ses armées, mais il fit massacrer de sang-froid tous les prisonniers Javanais.

Voici encore un trait de la vie de Mankunagoro, qui avoit la réputation d'être moins cruel que les chefs de son temps. Je le tire du même historien Javanais.

Jayeng Rono étoit attaché à la fortune de Mankunagoro; mais il l'abandonna pour suivre son rival Mankubumi. Celui-ci lui donna sa fille en mariage; et pour marquer sa reconnoissance, Jayeng Rono se chargea de prendre prisonnier Mankunagoro; mais son projet manqua : il fut pris lui-même, et mis à mort. Voici le détail que donne l'historien sur cet événement.

» Je te demande » dit le prince au prisonnier, lorsqu'on l'amena devant lui, « si tu desires vivre ou mourir : tu as le choix. » Jayeng Rono répondit : « Monseigneur, s'il

est possible, je désire vivre. Je suis un petit homme; et une poignée de riz suffit à ma subsistance journalière.» Le prince fut fort en colère à l'ouïe de ces paroles. « Tu as épousé une princesse » lui dit-il, « quoique tu sois de basse naissance. Ce mariage te rend mon égal; et tu m'apportes la honte, car ta crainte de la mort prouve que tu es indigne de vivre. Ainsi donc, tu mourras. » Après ces paroles, le prince se tourna vers le chef qui attendoit ses ordres, et qui se nommoit Joyo Latan, en lui faisant signe d'emmener le prisonnier. Celui-ci obéit, poignarda Jayeng Rono, lui coupa la tête et dévora son cœur, pour accomplir le vœu qu'il en avoit formé, lorsque cet ennemi lui avoit enlevé sa femme, pendant le cours de la guerre. Dans sa fureur, il plongeoit jusqu'à la garde une épée empoisonnée dans le cadavre du chef. Le prince écrivant à Samarang le même jour, en prit occasion d'envoyer en présent aux Hollandais, la tête de Jayeng Rono. »

Le lot le plus doux d'un prisonnier de guerre est d'être réduit en esclavage. Ces insulaires cherchent plus souvent à dévaster qu'à conquérir. Enlever des femmes et du bétail, est ordinairement le but des invasions qu'ils font sur le territoire de leurs voisins. Ils mettent en même temps le feu à toutes les habitations. Si une foible nation se soumet sans résistance à un état puissant, elle est traitée avec moins de rigueur, et on se contente de lui imposer un tribut presque nominal: ces peuples ne connoissent point de milieu entre ces deux extrêmes. Quand la langue du vainqueur est la même que celle du vaincu, celui-ci obtient d'ordinaire des ménagemens; mais c'est tout l'opposé, si les langues diffèrent. Voici, à cet égard, ce que nous trouvons dans l'histoire de ces peuples.

En 1640, les insulaires de Macassar ayant conquis Boni, royaume des Bugis, y placèrent un vice-roi, en laissant aux

vaincus leurs lois et leurs coutumes. Ceux-ci s'étant révoltés en 1648 sans succès, furent réduits en état d'esclavage effectif. En 1660, une nouvelle révolte, secondée par les habitans de Sopeng, fut étouffée également, et Sopeng fut aussi réduit en captivité. Les princes et les chefs furent mis aux fers indistinctement avec les gens du peuple; dix mille de ces esclaves de Boni et Sopeng, furent employés à ouvrir un canal que les Hollandais vouloient pratiquer pour isoler un fort.

Les habitans de Boni reprirent à leur tour l'ascendant, avec le secours des Hollandais, en 1669. Ils firent sur ceux de Macassar, un si grand nombre de prisonniers, qu'ils en abandonnèrent cinq mille dans une île déserte, où une partie d'entr'eux périt, et les autres furent faits esclaves par les insulaires de Butang.

A Java, les esclaves se vendent à très-bas prix, vû la grande population du pays, et l'état d'abaissement servile où est le peuple. Ceux qui sont en possession du pouvoir ont trouvé qu'il étoit plus avantageux pour eux de permettre aux pauvres de s'occuper de la culture d'une terre féconde. Lorsque les Javanais font des incursions chez leurs ennemis, ils emmènent prisonnières les belles femmes seulement. Ils égorgent les hommes, ou les abandonnent avec le reste de la population.

Chez les nations les plus civilisées de Java, on connoit et l'on met en usage, la politique de laisser l'autorité nominale entre les mains du chef de la nation vaincue, afin de la gouverner sous son nom. Les Sultans de Mataram ont ainsi acquis comme tributaires les princes de Cheribon, Maduré et Surabaya. La soumission de cette dernière principauté date de 1623. La cérémonie de cette soumission est ainsi rapportée par l'historien Javanais : « En cette occasion (dit-il) » le jeune chef, ses femmes à lui, et toutes les femmes de

» la famille furent amenées, selon l'usage, au pied du trône,
» avec la corde au cou. »

La coutume de Java autorise à mettre à mort, tout chef qui est fait prisonnier, sans s'être rendu, ou sans avoir obtenu des conditions. Même dans ce dernier cas, sa vie n'est point en sûreté, si l'intérêt du vainqueur est qu'il soit sacrifié.

Un traitement généreux envers un ennemi vaincu, est une chose presque sans exemple. On outrage jusqu'aux cadavres de ceux qui sont tombés sous le glaive, dans les batailles. L'histoire de Java est celle des insulaires que je connois le mieux. Je n'y ai trouvé que deux traits qui fassent exception à cette barbarie. L'un des deux trouvera sa place dans une autre partie de cet ouvrage : c'est l'histoire d'un chef vaincu et tué sur le champ de bataille, que le *Grand Sultan* fit enterrer avec honneurs. L'autre fait, est celui de l'hommage rendu à la mémoire d'un chef de la province de Tangal, tué en 1718, et auxquels ses ennemis témoignèrent leur estime après sa mort.

VOYAGES.

Travels in various countries of the east, etc. Voyages en plusieurs contrées de l'Orient, et sur-tout de la Perse, entrepris en 1810, 1811 et 1812, par Sir William Ouseley, Deux vol. in-4.° Londres 1819 et 1821.

(*Quatrième et dernier extrait. Voy. p.* 370 *du vol. préc.*)

La plupart des voyageurs, des antiquaires et des géographes s'accordent à regarder les vastes ruines, connues en Perse sous le nom de *Takht-i-Jemshid*, trône de Jemshid, comme les restes de quelque grand édifice qui ornoit jadis la royale cité de Persepolis; Mr. Ouseley avoit adopté cette idée avant d'avoir visité l'orient, et il s'affermit dans cette opinion, soit par l'inspection des lieux, soit par l'examen des traditions locales et des récits d'une foule d'écrivains orientaux, dont il eut occasion de parcourir les ouvrages pendant son séjour en Perse.

On ne sauroit déterminer aujourd'hui avec quelque certitude l'espace occupé par la ville de Persepolis, au temps de sa splendeur; et ce qu'en disent les écrivains orientaux, paroît très-exagéré. Il est probable cependant que plusieurs des villages dispersés dans la plaine de *Marvdasht* sont construits sur des emplacemens, qui faisoient jadis partie de l'enceinte de cette célèbre capitale; mais les principales ruines encore existantes, se trouvent toutes sur une espèce de plate-forme ou de terrasse, élevée au-dessus du niveau de la plaine; et c'est cette masse de ruines à laquelle les Persans

modernes donnent le nom de *Takht*, qui signifie un trône ou un siège, et qui sert fréquemment à désigner un palais royal.

Cette terrasse ou plateforme, est soutenue au nord, à l'ouest et au midi par un mur vertical, formé d'énormes blocs de marbre, dont la hauteur varie de quinze pieds à quarante ; à l'est elle est adossée à la montagne qui borne la plaine. Les principaux objets qui frappent les regards du voyageur; sont : un magnifique escalier de marbre à deux rampes, de cent degrés chacune, qui conduit sur le haut de la terrasse ; une porte d'entrée, formée par quatre pilastres ou murs de trente pieds de haut, dont les extrémités sont décorées de la tête colossale d'un animal ; un assemblage de colonnes disposées en carré, composé originairement, à juger d'après les bases encore visibles, au moins de quatre-vingt-quatre colonnes d'environ soixante pieds de hauteur, mais dont il ne reste debout qu'environ une quinzaine plus ou moins mutilées ; des ruines de plusieurs vastes édifices ; enfin, deux cavités pratiquées dans la montagne à laquelle est adossée la terrasse, et qui paroissent avoir été des tombeaux des Rois. L'étendue de la terrasse est d'environ deux cent quatre-vingt pas géométriques du nord au midi, et de deux cents de l'est à l'ouest. Tous les murs, qui sont encore debout, et même les moindres fragmens de marbre, sont couverts de sculptures représentant des figures humaines, des animaux connus, et des monstres ; on y voit de même une foule d'inscriptions en caractères cunéiformes, cufiques et *pahlavi*. Nous ne suivrons pas Mr. Ouseley dans les détails qu'il donne sur cette multitude de bas-reliefs, de sculptures, etc. ; détails qui ne sont guères susceptibles d'un extrait ; nous nous bornerons à quelques observations plus générales.

La grande colonnade qui tient le premier rang parmi les

ruines de *Chil Minar* ou du trône de Jemschid, (les Persans emploient indifféremment ces deux noms pour désigner les ruines de Persepolis) a beaucoup occupé les voyageurs et les antiquaires. Cet assemblage de colonnes devoit-il imiter les forêts sombres, qui dans les temps les plus reculés étoient regardées comme le séjour favori des dieux, et avoit-il été consacré au culte du feu, même avant le premier Zoroastre, et avant les monumens des Egyptiens et des Grecs? ou bien ces colonnes majestueuses soutenoient-elles jadis une toiture? Mr. Ouseley penche pour cette dernière opinion; et il s'appuie de deux passages d'auteurs persans, qui affirment, que les cent quarante colonnes connues sous le nom de *Chil Minar*, supportoient une terrasse sur laquelle s'élevoit un magnifique *kiushk*. D'après cela, Mr. Ouseley pense que cette vaste construction étoit destinée à quelque grande cérémonie religieuse; qu'à de certaines époques, *Jemshid*, ou tel autre monarque persan, montoit sur la terrasse soutenue par ces colonnes, et que, placé sur un trône resplendissant d'or et de pierreries, à la vue de tous ses peuples assemblés, il s'acquittoit de quelqu'acte religieux, conformément aux usages de ces siècles reculés, où les fonctions de prêtre et de Roi étoient souvent réunies.

L'origine et la date des ruines de Chil Minar sont enveloppées d'une obscurité profonde, et cela même prouve assez leur haute antiquité. Sur les innombrables bas-reliefs dont les murs et les colonnes sont couverts, on ne voit pas une seule figure à cheval. Cette circonstance semble prouver que ces constructions remontent au-delà du temps de Cyrus, qui le premier introduisit parmi les Persans l'usage de la cavalerie. L'absence de toute idole ou figure qui paroisse avoir été l'objet d'un culte religieux, est une preuve de plus, que ces monumens appartiennent à une époque, où le culte du feu, généralement répandu en Perse,

avoit exclu toute espèce d'images. Ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est que, sur les bas-reliefs de Persepolis, on ne voit aucune figure de femme ou d'homme non drapée, et aucun objet qui ne soit parfaitement décent.

Ces vastes ruines ont porté différens noms à différentes époques. Du temps de Kœmpfer et de Le Brun, qui les visitèrent à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, on les appeloit le *Khaneh-i-Dara*, la résidence de Darius, et Chardin cite des auteurs qui leur donnoient le nom de *Takht-i-Cai-khusran*, trône de Cyrus. La dénomination du trône de *Jemshid*, sous laquelle elles sont connues aujourd'hui, n'a remplacé que depuis soixante et dix à quatre-vingts ans celle de *Chehil Minareh*, les quarante minarets, qui paroît avoir été en usage pendant plusieurs siècles. D'autres écrivains fort anciens en parlent en se servant de l'expression *Hezar Sutun*, les mille colonnes, et ajoutent que cet admirable édifice faisoit le principal ornement de la ville d'*Istakhr*, fondée par la reine *Humai*, et détruite par Alexandre de Macédoine.

Quant aux écrits des anciens *Parsis* ou adorateurs du feu, qui composent le *Zendavesta*, on y cherche en vain le nom de Persepolis ou d'*Istakhr*: mais Mr. Ouseley suppose que la ville de *Var-jem-gerd*, *Jem-gird* ou *Jem-kand*, (noms qui désignent une ville construite par *Jemshid* ou un endroit où il résidoit) dont il est fait mention dans le Zendavesta, pourroit bien être la même qu'Istakhr. Elle est décrite comme étant située au milieu du *Pars*, ou de la Perse proprement dite, et renfermant un édifice très-élevé, placé sur une grande plateforme carrée au pied d'une montagne, et à l'entrée d'une plaine fertile, abondamment arrosée. On voit que cette description s'accorde assez bien avec celle des ruines de Persepolis, et de la plaine de Marvdasht ou d'Istakhr, fertilisée par les eaux du fleuve Bandamir.

La signification du nom d'*Istakhr* a beaucoup occupé les érudits. Le savant Hyde lui assignoit une origine arabe, et croyoit qu'il vouloit dire, un palais construit de pierres de taille ou taillé dans le roc; mais écrit selon l'orthographe persanne, il signifie, une flaque d'eau, un lac ou un réservoir. Ceux qui adoptent cette dernière étymologie, supposent qu'Istakhr tiroit son nom ou d'une immense citerne qu'il renfermoit dans son enceinte, soit des lacs et marais qui l'entourent. Quoiqu'il en soit, on peut affirmer que ce nom est d'une date assez récente, puisqu'on n'en trouve aucun vestige dans les relations des écrivains grecs. Ceux-ci nous ont conservé, au contraire, le véritable nom de cette ancienne ville, que celui de *Persepolis*, la cité ou la capitale des Persans, rend assez bien. Ce nom original est *Parsa-garda*, l'habitation des Persans, ou bien la résidence de *Pars*, fils de *Pahlav*, qui donna son nom à tout le pays. La terminaison *gerd*, *gard*, ou *garda*, se retrouve fréquemment dans les noms de villes persannes, par exemple, *Darab-gerd*, la ville ou la résidence de Darius; *Siavesh-gerd*, *Firuz-gerd*, etc. Parmi les Grecs qui visitèrent la Perse, il y en eut probablement qui ne connurent jamais la signification du nom de *Parsa-garda*, et qui le conservèrent dans leurs écrits tel qu'il étoit, en l'estropiant plus ou moins; au lieu que d'autres, voulant faire voir qu'ils connoissoient la langue du pays, le traduisirent par celui de *Persepolis* (ville des Perses). Cette circonstance est devenue une source de méprises; car les géographes et les historiens, qui puisoient les matériaux de leurs ouvrages dans les relations des voyageurs, ont dû trouver souvent que tel voyageur racontoit de Persepolis la même chose qu'un autre affirmoit de *Pasar-gada*, *Parsa-garda* ou *Pasa-garda*. De là vient peut-être l'erreur de Curtius, qui distingue les trésors

de Persepolis de ceux de Pasargade (1). Arrien paroît avoir conservé le nom persan là où tous les autres auteurs ont adopté le nom grec, car ayant fait mention de la victoire qu'Alexandre remporta sur Ariobarzanes, et de son désir de s'approprier les trésors de son ennemi, il nous apprend que le Roi de Macédoine s'empara à *Pasargadæ* des trésors de Cyrus, qu'il y établit un de ses lieutenans, et qu'il brûla le palais des Rois de Perse. Or, nous savons par des autorités irréfragables, qu'Ariobarzanes, fut défait en voulant arrêter Alexandre, qui venant de l'ouest se dirigeoit sur Persepolis, que les trésors accumulés par Cyrus et plusieurs autres monarques étoient conservés à Persepolis, et que c'est à Persepolis que se trouvoit le palais royal détruit par Alexandre (2). Ainsi donc, à moins de supposer dans la narration d'Arrien une lacune ou une inadvertance difficile à expliquer dans un écrivain aussi judicieux, il faut admettre que son *Pasargadæ* est la même ville que Persepolis. Il est vrai pourtant, qu'au commencement du septième livre de son histoire, il paroît distinguer ces deux villes, puisque son texte porte: « Alexandre étant arrivé à Pasargadœ et à Persepolis, eut envie de visiter le golfe persique. » Mais Mr. Ouseley pense que le texte de ce passage pourroit bien avoir éprouvé une légère altération, et qu'il y avoit originairement: Pasargadœ, qui est la même ville que Persepolis. Quoiqu'il en soit, ce passage, ainsi que plusieurs autres de Strabon, Pline et Ptolomée, a servi à confirmer plusieurs célèbres antiquaires, et géographes, tels que Salmasius, Vossius, d'Anville, Sainte-Croix, Larcher, Vincent, Rennel, etc. dans l'opinion que Pasargadœ et Persepolis étoient deux villes absolument distinctes. Malgré ces imposantes autorités, Mr.

(1) Lib. V. c. VI. 10.

(2) Diod. Sic. L. XVII. Strab. XV, etc. etc.

Ouseley n'hésite pas à se ranger du côté des savans qui ont adopté l'opinion opposée, tels que Longuerue, Heeren et Hoech. L'inspection des localités le confirma dans sa supposition. Strabon, en parlant de *Pasargadæ*, dit« que le fleuve *Kuros* l'entoure presqu'entièrement, en traversant cette partie de la Perse que l'on appelle le *Creux* ou la vallée (1).» Cette description s'applique très-bien aux ruines de Persepolis, entourées du fleuve *Bandamir*, autrefois appelé *Kur*, qui fertilise la plaine de *Marvdasht* ou *Istakhr*, à laquelle l'épithète de *creuse* convient parfaitement, puisqu'elle est entourée de tous les côtés de montagnes. Les anciens géographes parlent de deux rivières qui arrosoient les plaines de Persepolis, savoir, l'Araxes, et le Medus qui se jetoit dans l'Araxes. Le premier est probablement le même que le *Kur* ou *Bandamir;* le second, le *Parwab* ou *Palwar*, qui se jette dans le Bandamir.

Si les antiquaires et les géographes diffèrent dans leur opinion sur la véritable situation de Pasargada, ils s'accordent tous à considérer les nombreux monumens dispersés dans la plaine de *Marvdahst* ou d'*Istakhr*, comme les ruines de l'ancienne Persepolis. Tous les voyageurs ont regardé cette vaste et fertile plaine comme étant un excellent emplacement pour la capitale d'un grand empire, et plusieurs d'entr'eux ont cru reconnoître dans les ravins étroits des montagnes situées au nord et à l'ouest, les passages qu'Ariobarzanes fortifia, afin d'arrêter Alexandre dans sa marche.

Quant à l'époque qu'il faut assigner à la première fondation de cette ville, Mr. Ouseley cite les conjectures ou les relations d'un grand nombre d'écrivains orientaux plus ou moins anciens. Nous craindrions de fatiguer nos lecteurs, si nous entrions dans le détail de ces citations, qui remplissent

(1) Strab. L. XV.

environ quatre-vingt pages in-4.°, et qui ne nous paroissent point éclaircir la question d'une manière satisfaisante. Mr. Ouseley croit cependant pouvoir en tirer les résultats suivans. La ville de Persepolis étoit située, sans aucun doute, dans la plaine de *Marvdasht* ou d'*Istakhr*, où l'on voit actuellement les ruines connues sous le nom de trône de *Jemshid.* Cette plaine fut probablement habitée par les *Parsagardiens* ou *Perseïdans*, ancêtres paternels de Cyrus, pendant plusieurs générations avant la naissance de ce monarque. C'est dans cette plaine aussi que se trouvoit, suivant toute apparence, ce champ couvert de ronces et d'épines, que d'après le récit d'Hérodote (1) Cyrus fit défricher par les Persans, et où ensuite il leur donna un festin splendide, à la suite duquel il les excita à se révolter contre l'oppression des Mèdes. Comme cet événement fut l'origine de la puissance de Cyrus, on conçoit que ce monarque voulut marquer le lieu où il s'étoit passé, par quelqu'édifice splendide, dont il reste peut-être encore des vestiges parmi les monumens persépolitains. C'est dans les mêmes lieux aussi, que Cyrus construisit un palais en mémoire de la victoire qu'il remporta sur Astyage, qu'il fit creuser son tombeau dans un rocher, et qu'il fonda le temple dans lequel ses successeurs revêtoient la robe royale, quand ils prenoient solemnellement possession du trône de Perse.

Les ruines que l'on voit actuellement à Persepolis, sont elles les restes d'un temple ou d'un palais ? C'est une question sur laquelle les écrivains orientaux cités par Mr. Ouseley, ne décident rien. Les voyageurs modernes ne sont point d'accord à cet égard. Lorsque l'on considère qu'elles sont immédiatement au pied du rocher où se trouvent les monumens sépulcraux connus sous le nom de *Naksh i Rejeb*, on est

(1) Hérod. Lib. I, c. 126.

disposé à penser qu'elles faisoient partie d'un édifice consacré à des solemnités religieuses plutôt qu'à la résidence des monarques persans. Au reste, il faut convenir que sur cette question, comme sur celles qui sont relatives à l'étendue de Persepolis, et à la situation exacte de ses principaux édifices, il est plus aisé de former des conjectures que de dire quelque chose de certain. Espérons qu'un jour ou un autre, on réussira à trouver la clef des inscriptions cunéiformes, si nombreuses parmi les ruines de Persepolis, et qu'elles fourniront de quoi satisfaire pleinement la curiosité des antiquaires.

VIEWS OF SOCIETY, etc. Coup-d'œil sur la Société et les mœurs des Etats-Unis d'Amérique dans une série de lettres écrites en 1818, 1819 et 1820 par une Anglaise. Londres 1821.

(*Second extrait. Voy. p.* 297 *du vol. précédent.*)

LE courage des matelots américains s'explique aisément par la liberté avec laquelle chacun d'eux s'engage pour le service de mer, et seulement pour le terme de trois années. Le matelot ne perd jamais la protection des lois de son pays, quelles que soient les distances qui l'en séparent. Il est à l'abri des châtimens arbitraires de la part des officiers supérieurs du vaisseau. Les punitions pour les petites fautes d'ordre et de discipline, sont infligées par l'officier de quart qui en est le témoin : pour les fautes graves, on suspend le jugement, jusqu'à-ce qu'un tribunal impartial puisse en être nanti dans le territoire des Etats-Unis, ou sur un vaisseau américain. Le capitaine de vaisseau peut alors mettre le matelot en jugement, et

les camarades de celui-ci sont admis comme témoins à charge et à décharge. Les châtimens corporels sont interdits, comme toutes les punitions arbitraires. Il n'est pas difficile de comprendre qu'un tel régime doit élever le caractère et amener de beaux résultats. Nous entendons affirmer en Europe, qu'une contrainte brutale est indispensable à la discipline sur mer. La marine américaine répond à cette assertion. La désertion est inconnue, la révolte est sans exemple sur les vaisseaux de l'Union, et ils offrent un parfait modèle de discipline, d'activité, d'ordre et de courage. Il est vrai que les équipages sont généralement composés d'une classe plus relevée que chez les autres nations : ce sont des hommes qui appartiennent à d'honnêtes parens, des citoyens d'un pays libre qui ont appris à lire leur histoire et leurs lois, et qui sont glorieux de leurs pays. On trouve aussi dans ces équipages, des volontaires fournis par des vaisseaux marchands pour l'apprentissage de la mer, ce qui explique cette grande supériorité des marins qui forment les équipages sur les navires américains, supériorité qui frappe tous les étrangers.

Avant qu'un vaisseau sorte du port, on prend le dénombrement exact des hommes de l'équipage, et des passagers, s'il y en a. Le capitaine est responsable de la vie de tous les individus enrégistrés. Au retour du vaisseau, quelles qu'aient été et sa destination et la durée du voyage, le capitaine est tenu de prouver que, sur mer et sur terre, il a protégé et soigné chacun des individus qui lui avoient été confiés; il doit les représenter eux-mêmes, ou prouver par les déclarations d'un consul américain, ou autre pièce légale, qu'ils sont morts, ou se sont volontairement séparés de lui. Si le capitaine manque à ses engagemens, s'il traite un homme avec une capricieuse sévérité, il peut être attaqué par la partie lésée, dans le premier port américain où le vaisseau relâche; et tous les hommes de l'équipage sont admis

à témoigner contre lui. Ces réglemens, dont l'exécution est maintenue avec rigueur, placent tous les matelots sous la tutelle bienveillante du capitaine, et le forcent, en quelque sorte, à être attentif et humain. Lorsqu'il séjourne dans un port étranger, il soigne les hommes de son équipage comme un instituteur soigne les enfans qui lui sont confiés. Il sait que, s'il arrivoit un malheur à l'un d'entr'eux, la République lui en demanderoit compte. Je vais raconter à cette occasion, un fait que je tiens d'un capitaine de vaisseau de New-York, homme aussi intelligent qu'il est humain, et généralement considéré. Pendant que son bâtiment étoit à l'ancre devant Lima, le cuisinier du vaisseau, qui étoit un nègre, fut frappé d'apoplexie en lui apportant son café, dans la cabine où il étoit occupé à écrire. Un mousse, qui venoit d'en sortir, entendit la chûte et rentra à l'instant pour en savoir la cause. Le capitaine appela du secours. Après avoir inutilement essayé de ranimer le nègre; il l'inscrivit comme mort sur le journal du vaisseau, en spécifiant les circonstances, et s'appuyant du témoignage du mousse, autant que ce témoignage pouvoit être valable. Il n'y avoit point alors de consul américain à Lima, et ne pouvant obtenir les formalités prescrites, le capitaine fit venir un médecin de la ville, pour que, par l'ouverture du corps, on pût constater la cause de l'accident, mais il ne fut point possible d'obtenir du médecin espagnol qu'il procédât à cette opération. Le capitaine eùt alors recours à un couvent de moines, où il obtint, à force d'argent, que le corps seroit enterré, ce dont il fit dresser un procès-verbal dans les formes. De retour à New-York, le capitaine, malgré la considération générale dont il jouissoit, n'en fut pas cru sur sa parole. On fit une information juridique, dans laquelle les hommes de l'équipage furent séparément interrogés concernant le fait de la mort subite du nègre, et le capitaine ne fut absous qu'après que l'information eùt été complétée.

C'est par de tels moyens que la loi veille sur la vie et sur les mœurs des matelots américains, et que les citoyens honnêtes sont encouragés à vouer leurs enfans à la marine. Il n'est pas sans exemple que les officiers de la marine des Etats-Unis, fassent comme mousses leur apprentissage sur un vaisseau marchand, et ils s'y trouvent à une très-bonne école.

Les Anglais ont prétendu que la marine de l'Union avoit dû son développement rapide, à la circonstance de s'être recrutée de déserteurs de la marine anglaise. Il n'a pas été employé un seul déserteur anglais, reconnu pour tel, sur les vaisseaux de l'Union, pendant la dernière guerre : la loi s'y opposoit formellement, et voici un exemple de la rigueur avec laquelle cette loi étoit exécutée. La frégate *le Président*, avoit touché en sortant du port, et elle avoit une voie d'eau considérable, au moment où elle s'empara d'un bâtiment ennemi. Ce bâtiment, fort endommagé par le combat, fut abandonné, après qu'on en eut fait passer l'équipage sur la frégate, laquelle étoit elle-même en fort mauvais état. L'escadre anglaise étoit en vue. On avoit le choix de se laisser prendre ou de couler bas. On n'hésita point à préférer cette dernière chance, et on mit toutes voiles dehors pour gagner, s'il étoit possible, un port des Etats-Unis. Cependant le capitaine eut le scrupule de faire partager le sort de l'équipage à de braves gens, qui ne s'étoient rendus qu'après avoir combattu avec honneur, et il prit le parti de se diriger vers le rivage anglais qui étoit à portée, pour y déposer les prisonniers. Parmi ceux-ci, se trouvoit un Irlandais, qui s'étant enivré avoit pris querelle avec ses camarades. Le capitaine l'enferma pendant deux heures à fond de cale ; et lorsqu'il fut dégrisé, on lui donna la liberté avec une remontrance.

Le vaisseau s'étant approché du rivage de la Nouvelle-

Ecosse, on mit la chaloupe à la mer, on y fit descendre les prisonniers, on leur donna des vivres et des directions pour gagner le port le plus voisin. L'Irlandais s'étoit caché derrière le grand mât, et déclara qu'il vouloit rester. Le capitaine s'y opposa et lui ordonna de descendre dans la chaloupe. L'Irlandais s'obstina. Il représenta qu'on avoit besoin de beaucoup de bras pour la pompe, parce que l'eau les gagnoit, qu'il travailleroit bien et se battroit de même. Le capitaine insista en lui disant : « Camarade, tu oublies que tu serois pendu, si tu étois pris. Allons, décampe et promptement ! » On fut obligé de le mettre de force dans la chaloupe. Celle-ci commençoit à s'éloigner, lorsqu'un grand cri attira de ce côté là l'attention de l'équipage. C'étoit l'Irlandois qui s'étoit jeté à la mer. Il nageoit pour regagner le vaisseau, et la chaloupe le suivoit. Le capitaine Rogers, qui a raconté cette histoire à l'auteur, ajouta : « De ma vie le cœur ne m'a battu plus fort que dans le moment où je refusai l'admission à ce pauvre diable, et où je le vis forcé de rentrer dans la chaloupe. Il semble qu'on auroit pu lui faire sa fantaisie de se noyer avec nous ; mais nous étions poursuivis. Si nous avions eté joints, son langage l'auroit trahi, mais sur-tout, nous aurions violé les lois de l'Union. »

La frégate fut atteinte par les Anglais et prise. Elle l'auroit peut-être été dans tous les cas ; mais la noble résolution du capitaine, de soigner la vie des Anglais, rendit la capture inévitable...,

....

Lorsque les hostilités commencèrent, la marine américaine étoit composée de dix fregates et de cent et une chaloupes canonières. Les Etats-Unis ne comptoient que trente-cinq mille hommes, organisés à la hâte, et commandés par des officiers presque tous sans expérience. Des observateurs superficiels, pouvoient sourire de pitié, ou trembler des ré-

sultats probables ; mais ceux qui apprécioient les ressources de la République, prévirent dès-lors, qu'elles alloient se déployer avec énergie. En effet, peu de mois suffirent pour la création d'une marine formidable. Les efforts des villes maritimes secondèrent ceux du gouvernement. Les individus firent de grands sacrifices, les armateurs se multiplièrent, et les vaisseaux marchands, armés en guerre, manœuvrés par d'habiles matelots, furent soumis à une règle commune, pour former la marine des Etats-Unis.

Il fut plus difficile de créer une armée régulière. Les Américains montrèrent une invincible répugnance à s'engager pour deux ans, malgré l'encouragement d'une paye que le Gouvernement essaya en vain de doubler. Il fallut s'en rapporter au zèle des milices pour la défense du pays. On sait qu'une armée composée de milices montre tour-à-tour une bravoure désespérée, et des terreurs sans causes, qu'elle fait la guerre avec héroïsme et désordre, que le courage et l'indiscipline peuvent en faire tout espérer ou tout craindre. Cette campagne offrit mille exemples des bizarres fantaisies de volontaires enrégimentés. Tantôt ils refusoient d'obéir à leurs chefs ; tantôt ils murmuroient d'une trop longue marche. Ils destituoient et nommoient eux-mêmes leurs commandans ; ils vouloient juger de la convenance ou de l'utilité des ordres donnés ; enfin ils changeoient de direction, ou se dispersoient, selon leurs caprices, suivis de leurs officiers qui prodiguoient en vain les remontrances. Toutes les mesures de précautions pour le matériel de la guerre, étoient insuffisantes ou mal prises. Les magasins étoient oubliés ou dépourvus ; on manquoit d'armes, de munitions et de vivres ; mais dès le début de la guerre, les troupes montrèrent beaucoup de bravoure dans les affaires de postes ; et c'est un spectacle admirable, que les rapides progrès de cette masse indisciplinée dans la subordination militaire, et dans la carrière d'une instruction méthodique.

Les Etats de l'ouest se distinguèrent dans cette grande lutte. Les habitudes de l'indépendance, les dangers continuels auxquels les expose le voisinage des hordes indigènes, ont répandu parmi ces peuples de l'occident, une bravoure avantureuse et caractéristique. Le Kentucky seul, organisa dix régimens de volontaires; et l'autorité exécutive fut forcée d'intervenir pour empêcher que tous les hommes ne devinssent soldats, et que la culture ne fût abandonnée. Les femmes s'encourageoient réciproquement à armer elles-mêmes leurs époux, leurs enfans et leurs frères, sans trahir la moindre foiblesse. Le nouvel état de l'Ohio, le territoire d'Indiana, qui depuis, est entré dans l'Union comme Etat, montrèrent le même dévouement à la cause de la patrie. Presque tous les colons disséminés sur l'extrême frontière de l'occident, firent le service de carabiniers. Tous ces hommes élevés d'enfance au métier de chasseurs, et dont l'adresse au tir passe tout ce qu'on pourroit croire, ces hommes infatigables, hardis nageurs, et qui ne connoissent aucun obstacle dans les déserts, étoient singulièrement propres à une guerre nationale dans un pays coupé, telle que celle qui menaçoit les Etats-Unis.

Dans toute la partie située à l'occident des Alleghanys, le tirage pour la milice ne fut point nécessaire : les volontaires avoient rempli les cadres avant même que le Gouvernement de l'Union eût décrété la formation de l'armée. Ces troupes composées de patriotes ardens, ne parvinrent jamais à cet ordre méthodique et rigoureux que nous désignons par le mot de discipline militaire; mais ils y suppléèrent par un enthousiasme qui produisoit l'accord de la bravoure et des sacrifices. On en retrouve des traits nombreux, parmi lesquels on peut citer la belle défense d'un poste important situé près du lac Erié. Le poste avoit été confié à un jeune homme de vingt ans, nommé Crogham, et à une

poignée de ses camarades. Son chef ayant reçu avis qu'il alloit être attaqué par des forces très-supérieures, lui donna l'ordre de se replier; mais ces jeunes gens s'étoient promis entr'eux de défendre leur poste jusqu'à la mort, et de rendre ainsi un éminent service à la République, en vengeant sur leurs ennemis, des camarades immolés avec barbarie, dans la campagne précédente. Leur résistance héroïque à des forces très-supérieures, et à une flotille de canots dont ils étoient entourés, sauva le poste, anima de plus en plus le courage des troupes américaines, et prépara une suite de succès, qui furent couronnés par la victoire de Platsbourg.

La politique des Anglais, lorsqu'ils ont employé les sauvages comme alliés, contre les Américains leurs ennemis, n'a jamais eu le résultat qu'ils en attendoient. Loin de se laisser effrayer par les cruautés des indigènes, les Américains ont redoublé d'audace contre ceux-ci.

Plût au ciel qu'il fut possible, non pas d'excuser, mais de pallier le crime que rappelle le nom de la rivière Raisin! Il faudroit ensevelir cet évènement dans l'oubli, si l'instruction n'en ressortoit avec force, et si la nation anglaise ne devoit s'instruire par l'histoire même des atrocités qui peuvent se commettre en son nom. S'il reste, dans toute la Grande-Bretagne, un seul individu, qui soit encore partisan des alliances avec les tribus sauvages, qu'il aille visiter les bords de cette rivière, où le cri du sang s'élève d'une terre souillée! Ce cri sera plus éloquent que tous les discours d'un Chatham.

Un petit détachement composé d'individus qui appartenoient aux familles les plus distinguées du Kentucky, s'étoit avancé jusqu'au village de Frenchtown, situé entre les Rapides et Détroit, près des eaux qui se jettent dans le lac Erié. Le but de cette marche étoit de couvrir Frenchtown contre une troupe ennemie que l'on redoutoit d'autant plus,

qu'elle étoit composée en grande partie de sauvages. Ces volontaires du Kentucky réussirent, à force de bravoure, à déposter un fort détachement ennemi; et ayant été joints par le général Winchester, au corps duquel ils appartenoient, la troupe se trouva forte de sept cent cinquante hommes qui se retranchèrent à la hâte et bravèrent les attaques de quinze cents Anglais ou indigènes, sous les ordres du colonel Proctor et de deux chefs sauvages. Après plusieurs sorties heureuses, dans lesquelles, cependant, les Américains avoient perdu un tiers de leur monde, le général Winchester fut fait prisonnier. Le colonel Proctor lui dit, que si ses gens se rendoient, les prisonniers seroient sous la protection anglaise, on auroit soin des blessés, et on enseveliroit décemment les morts. Winchester employa la persuasion auprès de ses soldats, qui découragés par leurs pertes et la privation de leur chef, consentirent à cette capitulation honorable, plutôt que de faire brûler le bourg, et de se voir tous livrés à la fureur des sauvages, comme on les en menaçoit. Aussitôt que les Américains se furent rendus, le colonel anglais donna l'ordre du départ en livrant tous les prisonniers, blessés ou autres, aux sauvages, pour être tourmentés, assommés et mangés.

Quelques officiers anglais se conduisirent, en cette occasion, d'une manière honorable pour eux et pour leur pays. MM. Muir, Curtis, Aikens, Parrow, et Bowen se sont acquis l'estime des deux nations, et le brave Mac-Intosh vivra éternellement dans la mémoire des Américains. Il se mit à suivre dans les forêts, jusqu'à de grandes distances, les sauvages, qui emmenoient les captifs livrés à leurs fureurs. Il racheta à tout prix ceux qui avoient survécu à leurs camarades égorgés, aux fatigues qu'on leur imposoit, et qui étoient réservés à périr par de longs et affreux supplices.

Lorsque Mr. Mac-Intosh, après la paix, visita les Etats-

Unis, il fut reçu avec le plus vif enthousiasme. A Baltimore, et à la Nouvelle-Orléans, la population entière se porta à sa rencontre, et son entrée dans ces villes, fut véritablement triomphale..

....

Dans l'année suivante, le sort des armes fit tomber entre les mains des parens des victimes, les hommes qui avoient trahi leur parole après la capitulation de Frenchtown. Les familles encore en deuil des citoyens ainsi sacrifiés, se défendirent jusqu'au moindre reproche envers les prisonniers. Ils les reçurent, les logèrent et les traitèrent avec toutes les attentions imaginables. Noble vengeance ! Conduite vraiment chrétienne et sublime ! On ne sait pas en Europe ce que c'est qu'une guerre avec les sauvages. Chasser les hommes avec des dogues ne seroit rien encore; mais ce sont des guerres d'extermination, dans lesquelles on ne respecte ni le sexe ni l'âge, et où l'on aggrave les horreurs de la mort par mille raffinemens de cruauté. On a essayé de justifier le colonel Proctor, en disant qu'il n'avoit point été le maître de refuser des victimes à la fureur des sauvages; mais comment excuser un gouvernement qui se donne de tels alliés ? Si l'on pouvoit présenter le tableau des malheureux qui ont subi le supplice du feu, accompagné de circonstances horribles, si l'on pouvoit dire, combien il y a eu de femmes et d'enfans qui ont éprouvé de telles atrocités dans ces guerres où les Européens s'allioient aux sauvages, on feroit frémir les hommes d'Etat les plus endurcis. Espérons que l'exemple cité sera le dernier dans les annales de la guerre, et qu'à l'avenir les Américains trouveront en leurs frères aînés les Anglais, des amis sincères, ou des ennemis pleins d'honneur..............

....

....

Un des plus beaux paquebots à vapeur qui aient été construits en Amérique, vient de périr sur le lac Champlain,

il y a dix jours, d'une manière vraiment effrayante. Le capitaine du paquebot, tomba malade pendant la traversée, et remit le commandement à son fils, âgé de vingt ans. Le bâtiment chargé de plus de quarante passagers alloit au port St. John, avec vent debout très-violent. La marche du vaisseau n'en étoit nullement dérangée, malgré la hauteur des vagues. A une heure après minuit, il avoit atteint le milieu du lac. Un des passagers par une fatale négligence, laissa dans l'office, où il étoit allé chercher à manger, une chandelle allumée, sur une tablette, sans prendre garde que la flamme pouvoit atteindre la tablette supérieure.

Un des hommes chargés de la manœuvre entrevit une lueur qui lui donna de l'inquiétude. Il y courut, il entendit le pétillement du feu, et vit que la porte de l'office tenoit à peine et étoit déjà presque réduite en charbon. Les flammes se firent jour à l'instant même et l'enveloppèrent. Il se précipita vers une petite porte qui conduisoit à l'appartement des femmes. Elle étoit fermée en dedans. Il eut beau crier et frapper : le bruit des vagues et du vent empêcha qu'on l'entendît. Il courut sur le pont pour donner l'alarme au capitaine, et pénétra dans l'appartement des femmes par une autre porte. A l'instant même, les flammes y entroient: elles avoient pénétré, et consumoient déjà le lit le plus voisin. Le jeune capitaine appelle tous ses gens sur le pont. Il leur dit en peu de mots, que les chaloupes ne suffisent pas à sauver tout le monde, que, s'ils y consentent, on sauvera les passagers, et que lui et l'équipage se dévoueront à la mort. Un cri d'approbation unanime s'élève. On jette la chaloupe à la mer. Les flammes enveloppent les mâts, et le pilote, atteint par elles, laisse brûler ses vêtemens sans abandonner la barre du gouvernail, dirigeant le vaisseau sur l'île la plus voisine.

La chaleur qui résultoit de l'incendie, redoubloit l'activité de la machine à vapeur. Le vaisseau enflammé voloit sur la vague, et n'étoit plus qu'à une petite distance de l'île.

Cependant les deux chaloupes étoient à la mer. On étoit occupé d'y transporter les femmes et les enfans qui poussoient d'horribles cris, lorsque tout-à-coup le gouvernail ayant manqué, le vaisseau tourna sur lui-même et fut chassé dans le sens opposé, comme une bouée, sans pouvoir être dirigé. Il étoit impossible de s'approcher de la machine à vapeur; mais enfin le feu de la chaudière manquant d'aliment et la force étant épuisée, le vaisseau resta à la merci des vagues et du vent.

Les passagers réussirent néanmoins à descendre dans les chaloupes, et reçurent des mains du capitaine et des matelots, les femmes et les enfans, échappés aux flammes. En vain ces braves gens furent sollicités de se jeter avec les passagers dans les chaloupes déjà surchargées, et que la flamme alloit atteindre. Ils se hâtèrent de pousser ces embarcations loin du paquebot en feu.

On s'apperçut alors qu'une femme et un jeune homme de seize ans avoient été oubliés. On se hâta d'attacher le jeune homme sur une planche; et un hardi nageur se jetta à-la mer avec la planche, pour tâcher de joindre une des chaloupes. Le brave capitaine, tenant dans ses bras la femme dont l'esprit étoit égaré par la terreur, resta debout sur le tillac brûlant, jusqu'a ce qu'il eût vu tous les hommes de son équipage, pourvus de planches, se jeter successivement à la mer. Alors, lançant devant lui une table dont il s'étoit pourvu d'avance, il se précipita à la mer sans lâcher le dépôt qu'il espéroit sauver; mais tandis qu'il faisoit des efforts pour placer sur la table flottante, cette malheureuse femme hors d'elle-même, elle lui serroit le cou avec tant de violence, qu'il fut forcé de lui faire lâcher prise. La vague la lui enleva. Il la poursuivit, et l'entrevit encore un instant, qui s'efforçoit de saisir un débris enflammé.

L'intrépide jeune homme continuoit à nager autour de la

carcasse

carcasse brulante du vaisseau, encourageant ceux de ses compagnons qui pouvoient l'entendre, à ne pas s'écarter, parce que la lueur attireroit la chaloupe après que les passagers auroient été mis en sûreté. Voyant tomber du vaisseau une planche enflammée, il s'en approcha et s'en saisit pour se soulager, et se maintint près du vaisseau.

Cependant les matelots de la chaloupe avoient eu à ramer l'espace de deux lieues contre le vent et la vague, avant de déposer les passagers sans abri sur un rivage désert, au milieu d'une nuit orageuse. Ils revinrent immédiatement à la recherche de leurs malheureux compagnons. Le jour parut avant qu'ils eussent pu découvrir la carcasse fumante du paquebot. Ils apperçurent flottant sur la vague, une figure humaine, étendue sur une planche. C'étoit le jeune capitaine. Il étoit sans connoissance, mais non pas encore tout à fait sans vie. On le recueillit, et l'on parvint à le ranimer. Un seul des matelots fut sauvé. Il avoit nagé huit heures de suite, à l'aide d'une planche, et fut retiré de l'eau dans le dernier degré d'épuisement. Les autres matelots avoient succombé. Le capitaine et les passagers éprouvèrent à Bordentown les soins les plus empressés et les plus affectueux. Les débris du Phénix se voyent encore sur un récif où ils ont échoué..

....

....

Je suis en relation avec de proches parens du colonel Eugee, qui a joué un si beau rôle pendant la captivité de Mr. de La Fayette. Il est né dans la Caroline du Sud. Il appartient à une famille remarquable par le talent et par l'énergie de caractère. Il se trouvoit à Londres, occupé d'études médicales, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'emprisonnement de Mr. de La Fayette à Olmütz. Il avoit été élevé à admirer et à respecter dans le général La Fayette, le

compagnon d'armes de son père, et le défenseur de son pays. Il conçut à l'instant le projet de consacrer tous ses soins, et s'il le falloit, sa vie, pour opérer la délivrance du général. Il mit dans sa confidence un jeune Allemand qui étudioit avec lui, et ils s'embarquèrent ensemble pour la Hollande. On raconta dans le temps, et d'une manière assez exacte, comment la tentative échoua, après avoir été au moment de réussir. La captivité du général en devint plus rigoureuse, et les deux jeunes gens furent enfermés dans des cachots. Eugee seul, et dans un caveau humide et sombre, se tourmentoit de l'idée d'avoir aggravé, peut-être, le sort de celui qu'il vouloit sauver, et d'avoir entraîné dans le malheur le compagnon de son entreprise. L'horreur d'une captivité indéfinie avec toutes les circonstances qui pouvoient la rendre plus dure, se présentèrent à son imagination avec effroi. La fièvre le saisit, et il fit une maladie qui lui ôta toute connoissance pendant trois semaines consécutives.

Il est difficile de comprendre comment, couché jour et nuit sur la pierre humide, privé de tout soin et de tout secours, il revint peu-à-peu à l'état de santé. Pendant sa convalescence, il chercha à se distraire, en formant un plan de vie pour l'avenir, s'il avoit le bonheur d'échapper à cette prison; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il a réellement suivi le plan qu'il s'étoit tracé.

Le premier son d'une voix humaine qui frappa son oreille, après son retour à la santé, fut le cri d'un enfant. Il y avoit donc une femme, et là où il y a une femme, il y a espérance de pitié. Il fit effort pour grimper jusqu'à une ouverture grillée qui donnoit entrée à l'air, au froid, et à un peu de lumière dans son cachot. Il appela d'une voix suppliante, et bientôt après une femme s'approcha de la grille. Il essaya de parler français, et heureusement elle put lui repondre.

» Vous avez un enfant, lui dit-il, ayez pitié de moi à cause de ma mère ! » Ayant ainsi excité l'intérêt de cette femme, il apprit d'elle que son ami étoit prisonnier dans la même citadelle, et que le général La Fayette, gardé plus étroitement que jamais, étoit en assez bonne santé. Elle ne tarda pas à lui apporter une grammaire allemande qu'il lui avoit demandée, et elle réussit à la faire passer entre des barreaux. Elle lui procura ensuite un autre livre allemand, et il acquit ainsi quelque connoissance de cette langue.

Au bout de quelque temps, il dit à cette femme que cette grammaire allemande lui avoit procuré tant de distraction, qu'il seroit charmé que son compagnon pût l'avoir à son tour, et qu'il la prioit de tâcher de la lui faire parvenir par la grille de son cachot. Dans l'impossibilité où il se trouvoit de tracer des caractères sur le livre même, il eut recours à un autre expédient. Il employa des fragmens de plâtre détachés du mur, pour former des lettres sur un mouchoir noir dont il enveloppa le livre.

La grammaire revint au bout de peu de jours, avec quelques mots anglais tracés sur la couverture, qui rassurèrent Eugee sur la santé de son ami.

Sa captivité dura huit mois. L'intervention du général Washington le fit mettre en jugement avec son ami. Eugee plaida sa cause en français. Il lui fut facile de prouver qu'il n'y avoit point de projet politique, dans leur tentative pour délivrer le général La Fayette, mais que les seuls motifs de cette action, avoient été leur admiration pour le caractère du général, et l'intérêt vif que leur inspiroit sa situation. Ils furent libérés avec injonction de quitter Olmütz dans un nombre d'heures déterminé. Le Président du tribunal, après avoir prononcé la sentence, s'approcha d'Eugee et lui dit : « Jeune homme, vous avez été imprudent ; mais si j'avois besoin d'un ami dévoué, c'est en Amérique que j'irois le chercher. »

Sa santé résista à l'épreuve terrible à laquelle elle avoit été soumise ; mais il en résulta un singulier accident, c'est qu'il perdit tous ses cheveux, et qu'ils n'ont jamais repoussé. Pendant quelques années, cela formoit un singulier contraste avec sa jeunesse et la fraîcheur de son teint.

Après avoir exercé la médecine à Charlestown pendant quelques années, Mr. Eugee s'établit dans un des Etats de l'ouest où il vit considéré, et entouré d'une nombreuse famille. Il a obtenu le grade de colonel dans la dernière guerre, où il s'est distingué.

ROMANS.

JULIA SEVERA, ou l'an QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE, par J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI, auteur de l'*Histoire des Français*, de l'*Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*, de la *Littérature du Midi de l'Europe*, *etc. etc. etc.* 3 vol. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, 1822

(*Second et dernier extrait.* *Voy. p.* 178 *de ce vol.*)

(En l'absence de Félix, sa mère et Julia Sévéra, visitent les possessions de Sylvia sur les bords du Cher. Auprès du camp des Fédérés, se trouvoit un vieux château délabré, et que l'on supposoit hanté par des esprits. Elles y passent la nuit, après avoir pris des précautions de sûreté. Le lendemain, Julia raconte une apparition dont elle a été fort effrayée. Elle a cru voir un moine qui lui présentoit un froc, et qui lui ordonnoit, au nom du ciel, de s'en revêtir et de renoncer aux pompes mondaines. Un autre moine, qui veilloit sur l'issue secrète par laquelle ils étoient

entrés, avoit donné un signal de retraite qui avoit mis fin à l'apparition. Son amie pense qu'elle a l'imagination frappée, et cherche inutilement à la rassurer. De retour à Noviliacum, elles y trouvent des lettres de Chartres. J. Sévérus communique à sa fille qu'il la destine à être l'épouse de Clovis. Il lui apprend que la matrone Sulpitia va se rendre auprès d'elle, pour la ramener à Chartres, sous une escorte de Francs. Il lui annonce que Félix devant quitter Chartres incessamment, il n'est pas convenable qu'elle se trouve encore à Noviliacum lorsqu'il y arrivera. Sylvia, de son côté, reçoit de son fils les sollicitations les plus pressantes, pour qu'elle ne laisse point partir Julia avant son retour. Sylvia s'est tendrement attachée à sa compagne; elle connoît ses sentimens, et partage ses vœux. Elle concerte avec elle un petit voyage aux ruines d'*Hesodunum*, et envoie à son fils un messager fidèle, pour qu'il puisse les rencontrer dans ce lieu, peu éloigné de sa route. La réunion de Félix et Julia décide l'aveu réciproque de leurs sentimens. Ils cherchent ensemble, et d'accord avec Sylvia, un moyen d'échapper au malheur d'être séparés).

« Ce fut au projet de feindre une indisposition, et de gagner ainsi du moins quelques jours, que les deux amans s'arrêtèrent. Dans cet intervalle, ils se flattoient que quelque chose de nouveau pourroit survenir; ils comptoient sur le hasard, sur toutes les chances de l'avenir; ils s'en fioient à ce sentiment de vague espérance qu'ils trouvoient au fond de leur cœur, et qu'ils devoient à l'amour, à la jeunesse, et sur-tout au bonheur de se revoir, après une absence qu'ils appeloient longue. »

» On avoit apporté de Noviliacum des viandes froides et du vin; Eudoxe prit soin d'ordonner le repas, et de le faire servir sur la plateforme où ils s'étoient d'abord rencontrés, et d'où ils dominoient la vue la plus étendue.

Julia ne se refusoit plus alors à admirer la beauté du paysage, à chercher de l'œil les points les plus distans qu'on lui indiquoit, à prêter l'oreille aux dissertations ou aux anecdotes d'Eudoxe : tout ce qu'elle voyoit, Félix le voyoit aussi ; tout ce qui excitoit en elle quelque sensation, en excitoit dans le cœur de Félix une correspondante. Celui-ci fut questionné sur tout ce qu'il avoit vu, sur tout ce qu'il avoit accompli à Soissons ; sa mère et son amie, à leur tour, firent l'histoire de leur solitude, de leur course sur les bords du Cher, de leurs terreurs au château de Rutilianus, et Julia raconta la singulière vision qu'elle y avoit eue. Comme elle parloit, Félix sembloit dévorer ses moindres paroles ; il étoit jaloux du souffle du vent, du bourdonnement d'un insecte, du plus léger bruit qui lui faisoit perdre, non un mot, mais quelqu'une des douces inflexions de sa voix. »

»Une heureuse confiance, une espérance dont ils ne pouvoient eux-mêmes s'expliquer les motifs, étoient nées de nouveau dans le cœur de l'un et de l'autre. Ce jour, devant lequel ils ne voyoient aucun avenir, s'étoit écoulé pour eux comme un jour heureux, et quoiqu'ils n'eussent point réussi à arrêter entr'eux un seul projet vraiment raisonnable, ils ne pouvoient croire qu'une jouissance si vive, ne garantît pas à elle-même sa propre durée. Le soleil, qui s'approchoit de son coucher, les avertit cependant qu'il falloit songer au retour. Les nautoniers les appeloient au bateau, tandis que Dioclès tenoit prêt le cheval de Félix, qui devoit retourner par terre, pour ne point exciter les soupçons de Sulpitia ; car ils s'attendoient à la trouver arrivée a Noviliacum. Le moment étoit venu de dire adieu aux ruines d'Hésodunum, et ce fut avec le cœur serré que les deux amans descendirent de la plateforme. »

» Du côté de la Loire, la citadelle communiquoit avec

la ville bâtie au-dessous, par une voûte souterraine, taillée dans le roc vif. C'étoit un ouvrage antérieur aux constructions romaines, et qui appartenoit à l'ancienne forteresse celtique, dont les tours d'Auguste occupoient la place. Un vaste escalier descendoit en spirale au centre de la grande tour, et il aboutissoit à l'une des extrémités du souterrain; celui-ci, passant sous les ruines d'une partie de la ville, avoit son autre ouverture à peu de distance au-dessous du port où les attendoit leur bateau. C'est par cette voûte, monument remarquable de la puissance et de la persévérance des anciens Carnutes, que nos voyageurs comptoient regagner la rivière. Sylvia donnoit le bras à Eudoxe; Julia marchoit lentement derrière avec Félix. Tous deux avoient le sentiment secret que c'étoit peut-être leur dernier tête-à-tête, qu'ils seroient bientôt observés, surveillés avec défiance, et peut-être séparés pour toujours. Ils s'arrêtoient involontairement, il ne leur sembloit jamais avoir dit tout ce qu'ils avoient à se dire; ils retenoient avec force ces derniers instans de bonheur qui alloient leur échapper. Sylvia, quoiqu'elle marchât lentement elle-même, avoit déjà pris beaucoup d'avance sur eux. A plusieurs reprises elle s'étoit retournée pour les engager à se hâter. Arrivée à l'ouverture du souterrain, elle se retourna une dernière foi pour les appeler; quel fut son étonnement et son effroi de voir cette longue caverne fermée derrière elle!...»

»Elle courut avec Eudoxe vers l'obstacle qui interrompoit sa vue; ce n'étoit point une porte, mais un énorme bloc de rocher, qui, tournant sur un pivot, au moyen de ressorts invisibles, ouvroit ou fermoit la caverne, selon qu'il se présentoit de côté ou de face, et s'emboîtoit si exactement dans l'ouverture qui lui étoit destinée, qu'on ne le distinguoit plus à l'œil, de la masse inébranlable dont il sembloit faire partie. Ce rocher pouvoit être mû de l'intérieur

avec tant de facilité, par ceux qui connoissoient ses secrets ressorts, que Sylvia n'avoit pas même entendu le bruit qu'il avoit fait en se fermant. Mais destiné dès le temps des Celtes à clore leur forteresse, il opposoit à ceux qui vouloient le faire rentrer dans sa première place, une résistance insurmontable, ensorte que, dans les divers sièges qu'avoit soutenu Hésodunum, l'effort des ennemis n'avoit jamais pu l'enfoncer. »

» Sylvia et Eudoxe appelèrent de toute leur force pour avoir de Félix une explication de cet étrange accident, et savoir quel aide ils pouvoient lui donner; mais aucune voix, aucun son ne pouvoient percer l'épaisseur du rocher; ils ne purent distinguer aucune réponse. Cependant ils supposoient que Felix et Julia, voyant le souterrain fermé, retourneroient sur leurs pas, et qu'on les verroit bientôt paroître à la porte supérieure du château. Les bateliers qui étoient accourus aux cris de Sylvia, s'acheminèrent aussitôt vers cette porte pour les rencontrer: ils précipitoient leurs pas avec une inquiétude vague, tandis que Sylvia ne vouloit point quitter la place d'où elle venoit de voir disparoître ses enfans, et où elle se flattoit toujours d'entendre leur voix et d'apprendre d'eux ce qu'elle avoit à faire pour les aider. »

» Les bateliers avoient fait la plus grande diligence; cependant l'attente de leur retour paroissoit à Sylvia d'une longueur mortelle; elle appuyoit son oreille contre le rocher, puis elle s'avançoit jusqu'à l'extrémité du quai, d'où elle pouvoit voir la porte du château; mais pendant ce temps même elle laissoit Eudoxe aux écoutes, afin que le moindre son, parti du fond de la caverne, ne pût, dans aucun instant, leur échapper. »

» Enfin les bateliers reparurent; ils parlèrent d'une manière animée avec Dumnorix et Dioclès qui revenoient avec

eux. La pâleur de ceux-ci et l'effroi empreint sur leurs figures, annoncèrent d'avance à Sylvia qu'aucune des craintes qu'elle avoit pu concevoir n'étoit exagérée. »

« La porte supérieure du souterrain est également fermée, » dit Dioclès, « Félix ni Julia n'ont point reparu. »

» Il s'approcha en même temps du rocher, l'examina avec attention, prit en main une torche qu'un des bateliers venoit d'allumer, et porta la lumière sur tous les points de jointure entre le rocher et la caverne, puis il la reposa en secouant la tête. « Il ne reste pas un joint, » dit-il, « où l'on » puisse insérer un levier; on renverseroit plutôt la mon- » tagne que d'ébranler seulement ce rocher. »

« Et la porte d'en haut? » reprit Sylvia, avec une anxiété croissante. »

—« C'est également un rocher qui la ferme par dedans, » Ce n'est pas la première fois que je vois les portes des » druides. Au siège d'Autun nous attaquames un parti qui » s'étoit réfugié dans un souterrain semblable; les misé- » rables n'avoient pas voulu ouvrir, ou bien ils ne purent » plus le faire quand ils le voulurent: ils aimèrent mieux » souffrir de la faim que de se rendre. Lorsqu'au bout de » huit jours, nos mineurs entrèrent dans le souterrain, ils » les trouvèrent tous morts. »

—« Grand Dieu! » s'écria Sylvia avec horreur, « les portes » ont-elles pu se fermer par accident? »

—« Je ne le crois pas, du moins pas toutes deux à la » fois. »

—« Qui donc a pu les fermer? »

—« Quelqu'un qui vous guettoit sans doute dans les cham- » bres de garde, qui doivent être creusées dans le roc, au- » dessus de ces fatales portes. »

» On chercha alors quelques traces de ces embûches supposées; on interrogea toute la suite des voyageurs, huit ba-

teliers, quatre ou cinq domestiques. Dioclès, Dumnorix, avoient passé la journée presqu'entière dans les ruines d'Hésodunum. Aucun d'eux n'y avoit découvert un être vivant, aucun d'eux n'y avoit vu seulement les vestiges récens d'un homme. »

» Mais Dumnorix avoit autrefois conduit ses troupeaux dans le voisinage de ces ruines; il s'étoit plus d'une fois retiré dans les souterrains, pour s'y reposer pendant la chaleur du jour. Il se souvenoit distinctement, disoit-il, que ces souterrains ne consistoient pas dans une seule avenue toute droite; que celles qu'ils avoient parcourues avoient plusieurs embranchemens et qu'ils formoient comme une sorte de labyrinthe dans ces catacombes. Il affirmoit de plus, qu'il les avoit vus tour-à-tour ouverts ou fermés, et que dans la place même où un jour on ne trouvoit qu'un rocher solide, on rencontroit le lendemain une ouverture qui conduisoit à de longues distances, et quelquefois jusqu'au bord de la Loire. »

« Ces souterrains, » dit-il, « sont le seul temple qui de-
» meure consacré à nos anciennes divinités, et depuis que
» les lois romaines ne permettent plus aux druides de faire
» la garde autour des cavernes d'Hésus et de Taranès, les
» dieux sans doute ouvrent et ferment eux-mêmes les portes,
» selon leur bon plaisir. »

—« Ou plutôt, » reprit Dioclès, « ce sont quelques hommes
» qui savent profiter de la crainte que le nom des druides
» inspire encore. »

—« Au nom du ciel, » dit Sylvia, « entre les mains de
» quels hommes mon fils a-t-il pu tomber? »

— « Ces cavernes sont probablement le refuge, ou de ba-
» gaudes, ou d'esclaves fugitifs, » répondit Dioclès.

—« Que peuvent-ils demander à mon fils? »

« Ou vengeance, ou rançon. »

»Le premier terme de cette alternative étoit le plus effrayant, et l'on questionna aussitôt les bateliers, et ceux qui avoient accompagné Sylvia, pour savoir s'il manquoit un seul des esclaves aux divers établissemens d'Interamnes, s'il y en avoit aucun qui eût témoigné du ressentiment contre Félix, ou qu'on pût soupçonner d'une vengeance atroce. Toutes leurs réponses étoient tranquillisantes, tous s'accordoient à élever aux cieux l'humanité de leur maître, et à protester de leur dévouement pour lui. Ces déclarations, qui paroissoient sincères, écartèrent du moins du cœur de Sylvia les deux plus effroyables, parmi les suppositions qui l'assiégoient; celle que les portes se fussent refermées d'elles-mêmes, et que les deux amans fussent exposés à périr de faim et de misère dans ces souterrains, et celle qu'ils fussent tombés entre les mains d'ennemis acharnés, qui peut-être à l'heure même se baignoient dans leur sang. S'ils avoient été arrêtés par des brigands, on devoit croire que ceux-ci voudroient mettre un haut prix à leur rançon, et pour cette raison même, qu'ils épargneroient leur vie, et qu'ils prendroient soin d'eux.»

» Sylvia dispersa de nouveau ses bateliers et ses esclaves, en leur ordonnant de parcourir toutes les ruines, de chercher partout, ou une autre issue de la caverne ou quelque soupirail, comme il devoit y en avoir sans doute pour faire parvenir l'air et le jour au fond du souterrain. Elle leur recommanda, s'ils avoient le bonheur de rencontrer un des bagaudes qu'elle soupçonnoit de cet enlèvement, de n'user envers lui d'aucune violence, de n'employer aucune menace; mais de se hâter de lui dire que Sylvia étoit prête à payer à sa troupe la rançon de son fils, et à renoncer à toute recherche contr'eux; qu'il étoit donc de leur avantage comme du sien que les captifs lui fussent immédiatement rendus. Les messagers de Sylvia devoient faire retentir ces promesses dans

les souterrains, s'ils découvroient seulement quelque ouverture qui parût communiquer avec les catacombes.»

»Sylvia et Eudoxe demeurèrent seuls de nouveau à l'entrée de la caverne. Sylvia assise sur un bloc de pierre, la tête appuyée sur ses genoux, gardoit un morne silence; quelquefois elle relevoit ses yeux devenus hagards, et les portoit tour-à-tour sur la caverne, sur le bateau, sur la Loire; puis elle rabaissoit sa tête avec violence en poussant des cris de douleur; quelquefois on voyoit tout son corps trembler, et un moment après la sueur rouloit à grosses gouttes sur son front; mais jamais elle ne répondoit un seul mot à Eudoxe, qui tantôt s'efforçoit de la consoler, ou de relever ses espérances, tantôt vouloit lui persuader de s'éloigner d'un lieu si dangereux.« Les bagaudes, » lui disoit-il, « ne pour-
» roient-ils pas s'apercevoir que nous sommes seuls, ne
» pourroient-ils pas se jeter alors sur nous, et nous enlever
» aussi? et alors qui pourroit nous retirer de leurs mains? qui
» resteroit pour payer la rançon de votre fils?»

»Après une longue recherche, Dumnorix rapporte qu'il croyoit avoir découvert deux autres portes de la caverne; mais elles étoient également fermées, et même, d'après les ronces qui embarrassoient le passage, il n'y avoit pas lieu de croire que de long-temps elles eussent été ouvertes. Les autres avoient trouvé plusieurs soupiraux qui communiquoient avec l'intérieur de la montagne, et qui sans doute donnoient quelque jour à ces sombres demeures, mais ils étoient faits de manière à ce qu'il fût impossible d'y passer. En vain ils avoient appelé et prêté l'oreille, il n'en étoit sorti aucun son.»

»Dioclès enfin avoit découvert une ouverture, qui, d'après sa position, lui paroissoit devoir répondre à la chambre de garde de la porte intérieure, ou au lieu d'où l'on avoit fait mouvoir le rocher, pour couper la communication

entre le souterrain et la grande tour. Il s'en étoit approché sans bruit, et il avoit quelque temps prêté l'oreille. Il se croyoit assuré d'y avoir entendu des voix humaines; il lui sembloit même pouvoir répondre qu'elles parloient latin, et non aucune des langues barbares en usage aussi dans les Gaules. Mais lorsqu'il avoit enfin appelé, lorsqu'il avoit articulé distinctement les offres de Sylvia, un silence profond avoit régné dans le souterrain, et jamais on n'avoit voulu lui faire la moindre réponse.»

»Après l'avoir entendu, Sylvia se leva: «Faites venir,» dit-elle, «du camp des légionnaires tous les ouvriers qu'on » pourra y rassembler; qu'ils apportent avec eux tous les » instrumens nécessaires pour ouvrir une mine; que de là » on envoie un exprès à Noviliacum, afin d'en faire venir » aussi tous les ouvriers dont on pourra disposer. Pour » moi, rien au monde ne me fera bouger d'ici; j'y passè- » rai la nuit; j'y passerai la journée de demain; je ne » perdrai pas enfin ce rocher de vue, jusqu'à-ce que la » pioche et le ciseau m'y aient ouvert un passage, et que » je puisse entrer dans ce souterrain.» Ayant ainsi parlé, elle se remit à la même place, elle couvrit sa tête de son voile, et, comme il ne fut plus possible de l'engager à dire un seul mot, Dioclès se chargea d'exécuter ses ordres et de faire partir des exprès, avec une lettre écrite sur les tablettes d'Eudoxe, pour le camp des légionnaires, et pour Noviliacum.»

»Sylvia n'avoit plus dit une parole, elle n'avoit plus fait un mouvement; son voile étoit baissé, et, soit qu'elle cherchât à calmer le trouble de ses esprits par la prière, ou qu'elle suivît, au contraire, dans son imagination, toutes les effrayantes conjectures qui pouvoient expliquer l'événement étrange auquel elle succomboit, elle sembloit avoir renoncé à toute communication avec les objets extérieurs.»

» Eudoxe aimoit sincèrement et Sylvia et Félix, autant qu'il savoit aimer un autre que lui-même : il étoit donc très-vivement affligé et très-effrayé ; mais la douleur pour autrui ne pouvoit pas lui faire perdre de vue ses propres convenances, et tout en se désolant du danger que couroit son patron, il sentoit encore assez de regret de ce que la résolution qu'avoit annoncé Sylvia, le condamneroit pour cette nuit à se passer de souper et de lit ; car il voyoit bien que son devoir étoit de veiller auprès d'elle. Il avoit en effet pris place à côté d'elle, et tandis qu'elle restoit immobile, voilée et sourde, autant qu'on en pouvoit juger à tout ce ce qu'il essayoit de lui dire, il lui récitoit, sans se décourager, tous les plus beaux passages qu'il retrouvoit dans sa mémoire, de Sénèque sur la consolation, de Marc-Aurèle sur la force d'ame ; mais lorsque le jour commença à baisser, et qu'il sentit un air humide circuler autour de ses oreilles, l'inquiétude sur lui-même, sur les douleurs de rhumatisme auxquelles il alloit s'exposer, sur le froid de la nuit, la privation du sommeil, le malaise qu'il commençoit à ressentir, lui fit oublier ses consolations classiques, et suspendre le développement de son éloquence. Il essaya vainement de persuader à Sylvia de choisir pour la nuit un autre domicile. Ne pouvant obtenir d'elle aucune réponse, il s'adressa à Dioclès, à Dumnorix, aux bateliers, aux esclaves, leur expliquant tout ce qu'il craignoit pour elle, d'une nuit passée ainsi en plein air ; mais Dioclès et Dumnorix, plongés eux-mêmes dans de tristes méditations, ne lui répondoient que par des monosyllabes, et Sylvia paroissoit aussi inaccessible à cette attaque indirecte qu'elle l'avoit été à ses précédens efforts pour la persuader. »

» Voyant enfin qu'il falloit se résigner à passer la nuit à la porte de la caverne, il se leva en soupirant, et commença à donner des ordres pour rendre leur campement plus

tolérable. Le rocher qui fermoit le souterrain étoit éloigné au moins de quinze pieds de son entrée; ensorte qu'ils se trouvoient à l'abri sous cette espèce de portique. Le bateau dans lequel ils étoient arrivés étoient amplement garni de coussins, de matelas, de tapis et de housses; Eudoxe les fit tous apporter, aussi bien que les selles de trois chevaux qu'on avoit laissé paître librement dans les rues désertes de la ville. Après avoir enveloppé Sylvia, qui ne sembloit pas même y faire attention, avec des tapis et des manteaux, il se prépara à lui-même une sorte de lit, où, la tête posée sur la selle d'un cheval, et le corps couvert par les voiles du bateau, il pouvoit non-seulement se préserver du froid et de l'humidité, mais espérer mêmc d'échapper à la vue, si les bagaudes, faisant tout-à-coup une sortie, venoient à se jeter sur eux.»

»Une chose manquoit cependant encore à cet établissement nocturne, personne ne songeoit à souper. Heureusement il restoit des provisions assez abondantes dans le bateau; Eudoxe les fit apporter aussi; il fit asseoir autour d'un grand feu, à l'entrée de la caverne, Dioclès, Dumnorix, les bateliers et les esclaves, et leur recommanda de ne pas s'écarter un moment; il les encouragea à manger et à boire, pour ne pas se trouver sans forces s'ils étoient attaqués; et, sortant la tête et les bras du monceau de voiles, de manteaux et de tapis qui le couvroient, il porta le premier la main au plat, et il leur donna, en soupirant profondément, l'exemple de reprendre des forces.»

»La nuit étoit obscure; on ne distinguoit des vastes ruines d'Hésodunum que les tours élevées et quelques créneaux de murs qui se dessinoient dans l'horizon. Tout le reste étoit couvert d'épaisses ténèbres. Quelquefois l'orfraie faisoit entendre son cri, ou plutôt son souffle tremblant, sur la tour où elle avoit bâti son nid. De tous les sons qui par-

venoient à nos voyageurs, c'étoit le seul qui appartînt à la vie; mais le souffle du vent, le bruissement des feuilles et des branches d'arbres qu'il agitoit, le murmure de la rivière frappoient inégalement les oreilles, et paroissoient quelquefois des voix plaintives qu'on supposoit partir peut-être du fond de ces cavernes. Les bateliers qui parloient auparavant à voix basse, et qui racontoient tour-à-tour des enlèvemens étranges exécutés par les bagaudes, des traits effroyables de vengeance d'esclaves fugitifs, ou des aventures plus terribles encore où les esprits infernaux, les dieux du paganisme, ceux des druides, ou les saints du nouveau culte jouoient le principal rôle, s'arrêtoient tout-à-coup, ils écoutoient avec inquiétude, ils tâchoient de suivre le son qu'ils venoient d'entendre, pour en découvrir l'origine, et lors même qu'ils l'avoient reconnu, ils ne reprenoient leur récit que sur un ton plus bas et avec une voix plus tremblante. Eudoxe, qui ne pouvoit dormir, écoutoit avec tremblement ces récits divers. Couché presque par terre, il avançoit en rampant, sa tête, grotesquement enveloppée de linges, jusques dans le cercle que les bateliers formoient autour du feu; mais au moindre bruit, il reculoit rapidement, comme une tortue effrayée retire sa tête dans sa coquille, et il disparoissoit sous le monceau de voiles et de coussins qui le déroboit à tous les yeux.»

(Julius Sévérus inquiet du retard qu'éprouvoit le voyage de sa fille, vient la chercher lui-même, et apprend son étrange disparition avec Felix. Il se joint à Sylvia pour visiter les souterrains d'Hesodunum; mais leurs recherches n'aboutissent qu'à leur prouver que les ravisseurs se sont échappés avec leur proie, par une issue qui donnoit sur la Loire. Sévérus désespéré va consulter la prêtresse de Pan; et elle lui fait entendre que Julia est tombée entre les mains des moines).

» Nous

» Nous avons laissé les deux amans comme ils traversoient ensemble les souterrains d'Hésodunum. Julia répétoit à Félix, pour la dixième fois, mais toujours avec des expressions plus vives, avec un accent plus animé, que la gloire militaire de Clovis ne lui inspiroit que de l'horreur, que sa puissance ne lui rappeloit que l'oppression de sa patrie, que la figure de ce conquérant, dont on lui faisoit un portrait si avantageux, ne changeroit rien à sa répugnance, lorsque tout-à-coup la lumière qui partoit de l'ouverture du souterrain, et vers laquelle tous deux se dirigeoient, disparut à leurs yeux, et la foible lueur qu'ils laissoient derrière eux, et qui venoit de l'escalier par lequel ils étoient descendus, disparut presque au même instant. Il ne restoit plus dans la caverne un seul rayon de lumière, et les deux amans ne reconnoissoient plus même dans quel sens ils devoient diriger leurs pas. »

» Félix crut d'abord que les esclaves en jouant entr'eux et supposant leurs maîtres déjà sortis du souterrrain, en avoient fermé les portes pour s'effrayer ou s'embarrasser les uns les autres. Il éleva la voix pour leur ordonner de r'ouvrir, et leur rappeler qu'il étoit présent; mais il n'obtint aucune réponse : il cria plus fort, et toujours inutilement. « Ces coquins-là », dit-il, « ne nous entendent plus; il » nous faudra r'ouvrir la porte nous-mêmes, si nous ne » sommes pas même obligés d'attendre que ma mère, s'a- » percevant de notre absence, nous fasse r'ouvrir. »

» Julia n'étoit point sujette à de vaines terreurs; jamais sur-tout elle ne s'étoit sentie moins disposée à s'alarmer, que lorsque Félix lui donnoit le bras. Tous deux marchoient à tâtons, mais en riant, dans cette obscurité profonde; ils suivoient les parois du rocher, dont les aspérités les faisoient dévier quelque fois de la ligne droite, et douter s'ils ne s'égaroient point. Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de la

caverne, où ils comptoient trouver une porte ; mais quel fut leur étonnement de rencontrer en face d'eux, un rocher qui leur barroit le passage ! ils cherchoient vainement avec les mains un obstacle en bois, qu'ils purent supposer mobile ; ils ne trouvoient de tous côtés que la pierre qui s'élevoit autour d'eux comme une muraille inébranlable. »

— « Sans doute, » dit Félix, « au lieu de marcher toujours vers la porte, nous serons entrés dans quelque enfoncement du rocher, dans quelque galerie sans issue ; il nous faut retourner sur nos pas. Nous suivions la paroi à gauche, continuons à la suivre, et bientôt un rayon de jour nous guidera. »

» Ils retournèrent en effet sur leurs pas, appuyant toujours les mains sur le rocher, et s'efforçant d'estimer en même temps s'ils suivoient toujours une ligne droite. Félix continuoit cependant à affirmer à Julia, qu'il ne pouvoit y avoir pour eux aucun sujet de crainte ; que sa mère en ne les voyant pas paroître, ne tarderoit pas à leur faire ouvrir le souterrain, à les y faire chercher avec des flambeaux s'ils s'étoient égarés. Mais intérieurement il s'étonnoit qu'elle ne l'eût pas fait depuis long-temps. Il étoit agité sans avoir précisément conçu de crainte ; il souffroit pour Julia, ses accens devenoient plus brefs, et sa voix plus précipitée. Julia, de son côté, devenoit silencieuse ; elle ne lui répondoit plus que par des monosyllabes. »

» Ils avançoient cependant en se donnant toujours le bras, et appuyant toujours la main sur la paroi ; mais ils avançoient en s'écartant de l'ouverture de la caverne vers laquelle ils étoient parvenus. Tout-à-coup Julia se sent saisie par le bras et secouée violemment, pour l'arracher à Félix et l'entraîner : elle pousse un cri perçant : Félix, averti par ce cri et l'effort qu'elle fait pour se retenir à lui, s'élance du côté où il sent qu'on l'entraîne. Ses mains rencontrent un homme ; il l'ébranle, le soulève dans ses bras, le ren-

verse, et tombe avec lui. Son adversaire étoit vigoureux cependant, et il se débattoient encore par terre, lorsqu'un nouveau cri de Julia lui fit connoître que d'autres ennemis s'étoient emparés d'elle, et s'efforçoient de l'enlever. « Qui que tu sois, » dit-il aussitôt à son adversaire en le serrant à la gorge : « tu es mort si tu n'ordonnes pas à » tes camarades de s'arrêter, et de laisser cette femme en » liberté. »

— « Pénitence mon fils, pénitence, et soumission aux » volontés de Dieu, ou tu périras avec l'impie! » dit l'inconnu au moment où Félix cessa de lui serrer la gorge. »

— « Tu périras le premier, misérable hypocrite, » reprit Félix en le serrant plus fort, « ou tu te conformeras à mon ordre. »

— « Arrêtez, mes frères, » s'écria l'inconnu, et ceux qui tenoient Julia lui obéirent. « Mais, jeune homme, » poursuivit-il, « tu te précipites toi-même à ta perte. Ta compagne est » déjà irrévocablement engagée dans les liens du péché ; il » n'y a plus de salut pour elle, si elle ne fait pénitence » dans la maison du Seigneur. Pour toi, tu devois au- » jourd'hui même revoir joyeusement la lumière du jour. » Sache que tu t'es perdu toi-même en me maltraitant, moi » indigne prêtre du Dieu vivant. Tu as encouru ainsi l'ex- » communication aussi, » ajouta-t-il, en élevant la voix avec une emphase particulière : « il est bien juste que ce qui » est lié dans le Ciel, soit aussi lié sur la terre. »

» Ces mots adressés indirectement aux compagnons du prêtre, leur indiquoient sans doute ce qu'ils avoient à faire, car à peine les eut-il prononcés que deux autres hommes qui s'étoient approchés sans bruit de Félix, le saisirent fortement par les bras, retirèrent le prêtre de dessous lui, et lui lièrent à lui-même les mains derrière le dos. Le prêtre, aussitôt qu'il se fut relevé, demanda de la lumière ; un homme parut alors avec une torche à la main, sortant d'une

excavation pratiquée au-dessus de la porte, et il en descendit par des degrés grossièrement taillés dans le roc. La torche qu'il portoit, éclaira aux yeux de Félix et de Julia les étranges personnages entre les mains desquels ils se trouvoient. »

» Le prêtre qui avoit été terrassé par Félix, et qui sembloit donner des ordres à tous les autres, ne portoit point sur sa physionomie ou la stupidité grossière, ou le fanatisme aveugle que Félix s'attendoit à trouver dans l'agent d'un semblable attentat. Sa figure étoit noble, elle exprimoit la ferveur avec quelque sévérité, mais non pas sans mélange de compassion. Il paroissoit avoir cinquante ans ; il portoit une longue barbe, et le froc des pénitens sur ses épaules, mais sa tête n'étoit pas couverte du capuchon. Deux hommes entièrement revêtus du même froc et la tête couverte, retenoient Julia ; deux autres avoient saisi Félix par les bras. Outre ceux-là, et celui qui portoit la torche, on en voyoit arriver d'autres des extrémités du souterrain. Tous à la réserve du premier, avoient le visage caché sous leur capuchon. Celui-ci garda quelques momens le silence, comme s'il avoit voulu donner à ses captifs tout le temps de se reconnoître, de l'examiner lui-même, de juger en quelles mains ils étoient tombés, et de bien se convaincre que toute résistance étoit impossible. Il prit ensuite la parole : »

« Vous avez eu le malheur de frapper un prêtre, Félix;
» mais vous ne le connoissiez pas; vous étiez surpris, vous
» ne songiez qu'à vous défendre : j'espère que cet horrible
» péché vous sera pardonné comme je vous le pardonne.
» Souvenez-vous seulement que vous êtes sous les liens de
» l'excommunication, et que votre première affaire doit être
» d'obtenir votre absolution. Le Ciel vous a déjà puni lors-
» qu'il vous a donné l'avantage dans cette lutte ; il auroit
» bien mieux valu pour vous succomber. Vous auriez alors
» évité le pénible combat auquel vous êtes appelé dans ce

» moment; la fille de l'idolâtre auroit été ôtée d'auprès de » vous, sans qu'on vous demandât de contracter des enga- » gemens, qui, je le sais, répugnent à vos préjugés mon- » dains. Votre violence ne l'a pas permis; désormais les » ordres que j'ai reçus ne me laissent plus de choix: vous » devez aussi bien qu'elle, être conduit dans un asile re- » ligieux, jusqu'à ce que vous soyez engagé, par des ser- » mens solemnels, à ne jamais révéler ce qu'elle est deve- » nue. »

— « Malheur à celui, » s'écria Félix, « qui pourroit » prêter un si exécrable serment! »

» Le prêtre jeta sur lui un regard de compassion, mais ne lui répondit pas. « Vous, fille de Sévérus, » continua-t-il en se tournant vers Julia, « vous êtes tombée entre les mains » des ministres de ce Dieu à qui vous fûtes rebelle, de ces » ministres que vous vous prépariez à persécuter en rele- » vant les autels du paganisme. Prenez courage cependant, » ma fille; ces ministres sont plus indulgens que vous ne » croyez: ils ouvriront vos yeux à la vérité, et ils appel- » leront votre âme aux jouissances éternelles. Le moment » viendra où vous me remercierez de vous avoir dérobé à des » grandeurs criminelles, et de vous avoir empêché de ceindre » une couronne que des mains sanglantes alloient mettre sur » votre tête. »

— « Je ne sais, » répondit Julia, « qui peut vous don- » ner le droit ou d'interroger ma conscience, ou d'attenter » à ma liberté; mais, si j'en crois vos paroles, vous êtes » dans une grande erreur sur mon compte. Je suis chrétienne » aussi bien que vous. »

— « Vous, chrétienne? » reprit le prêtre avec un ton de défiance, « vos pareils ne se sont jamais crus obligés à con- » fesser l'erreur, comme nos saints confessent la vérité. Nous » n'avons que trop appris à connoître ces idolâtres de cœur, » qui sont chrétiens seulement des lèvres. Au reste, je dé-

» sire vous épargner un mensonge profane. Ce n'est point à
» moi que vous devez ouvrir votre conscience. Je n'ai d'au-
» tre mission que celle de vous arrêter sur le bord du pré-
» cipice où vous alliez tomber, et de vous remettre entre
» les mains d'un prélat plus digne et plus éclairé que moi.
» C'est lui qui prendra soin de votre âme. Aujourd'hui, je
» dois veiller seulement à ce que vous soyez conduite d'une
» manière décente et convenable au couvent qui vous est
» destiné. Je regrette déjà que vous vous trouviez seule de
» femme au milieu des hommes. Il étoit impossible que cela
» fût autrement, mais je ferai du moins ensorte que cet
» état pénible ne se prolonge pas. Suivez-moi, et venez
» prendre quelque nourriture pour vous préparer aux fatigues
» du voyage. »

» Félix et Julia n'avoient pas le choix d'accepter ou de refuser cette invitation. Ils accompagnèrent leurs gardiens dans une des salles souterraines, où un grand feu étoit allumé, et où une table étoit frugalement servie de pain, de laitage, de fruit sec et de poisson salé. « Vous devez, dé-
» sormais, vous être convaincus, » dit le prêtre aux captifs,
» que toute résistance seroit inutile. Voulez-vous vous en-
» gager franchement à y renoncer? et je ferai remettre vos
» mains en liberté. » Félix et Julia sentoient également qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre. Ils promirent de ne faire aucun effort pour se défendre ou s'échapper, jusqu'à ce qu'ils fussent hors du souterrain, et le prêtre les fit délier l'un et l'autre. »

» Quelque ressentiment que dût exciter en eux la double violence avec laquelle on les avoit privé de leur liberté, Félix et Julia ne pouvoient s'empêcher de remarquer, dans les manières de leur gardien, qu'il mêloit une compassion affectueuse avec la ferveur de son zèle, et qu'il conservoit un sentiment consciencieux de son devoir, au moment même où il s'étoit cru obligé, par ses vœux d'obédience, de

commettre envers eux un attentat outrageant. Tous deux sentirent que cet homme, qui avoit ravi leur liberté et qui alloit disposer d'eux, comme s'ils lui étoient légitimement soumis, n'étoit cependant pas leur ennemi : tous deux comprenoient qu'ils n'avoient à craindre de lui que la chose même qu'il leur avoit annoncée ; et au moment où ils venoient d'être faits prisonniers par lui, contre toutes les lois, ils prenoient confiance en lui. Ils voyoient bien qu'ils alloient se trouver condamnés à un certain temps de captivité dans un couvent, mais ils étoient persuadés qu'en se refusant eux-mêmes, avec fermeté, à contracter des vœux éternels, cette captivité auroit enfin un terme. Avec le sentiment du rang qu'ils occupoient dans la société, du pouvoir de leurs familles, il leur sembloit impossible que l'oppression pour eux fût de longue durée ; et, dans le moment présent, la violence qu'ils éprouvoient, les servoit mieux, pour dérober Julia aux poursuites de Clovis, qu'aucun des expédiens auxquels ils avoient songé à recourir. Ils reprirent donc un certain degré de sérénité, et ils ne refusèrent point de participer au repas qui avoit été préparé pour eux. »

— « Vous assurez, mon père, » dit Julia au prêtre, » que vous n'avez aucune animosité contre nous, et je veux » vous croire. Je ne regrette point la couronne que vous » avez voulu écarter de ma tête, et si la violence que nous » venons d'éprouver m'épargne l'horreur de donner ma main » à l'ennemi de ma patrie, je vous aurai peut-être de l'o- » bligation pour un enlèvement que je laisse juger à votre » conscience; mais s'il est vrai que vous n'êtes pas animé par » la haine, vous n'userez contre nous d'aucune rigueur inu- » tile à votre but. Où nous conduisez-nous ? »

—« A Tours. »

—« Aux mains de qui serons-nous livrés ? »

—« Vous, aux religieuses, Felix aux moines de Saint- » Martin. »

—« Il n'y aura donc, » dit Félix, « aucun moyen de » nous revoir. ? »

—« Non, sans doute. »

—« Pourrons-nous du moins, » dit Julia, « rassurer nos » familles sur notre disparution ? »

—« Impossible, ce seroit les mettre sur vos traces. »

—« Je tremble, » dit Félix, « de l'angoisse qu'éprouve » ma mère ; sans doute elle nous cherche vainement par- » tout. Si vous lui cachez ce que vous faites de nous, du » moins indiquez-moi quelque moyen de la tranquilliser » sur notre sort. »

—« Je n'en vois aucun. »

—« On pourroit lui remettre ou laisser pour elle un billet... »

« Mes ordres sont précis de ne vous laisser communiquer » avec personne au monde. Le sort de l'église des Gaules » tient peut-être à ce que la retraite de la fille de Sévérus ne » soit soupçonnée par personne. Tranquilliser votre mère, » c'est lui faire comprendre que vous n'êtes pas entre les » mains des brigands; c'est donc l'aider à deviner que vous » êtes dans les nôtres. »

— « Je vous rends responsable, » s'écria Félix en se levant, » devant ce Dieu que vous servez, de la vie de mes parens: » mieux vaudroit leur plonger un poignard dans le cœur, » que de les faire périr lentement de douleur et d'inquiétnde. »

» Le prêtre parut ému : il porta la main à son front; il sembla même qu'il essuyoit une larme. Cependant reprenant avec effort toute la sévérité de son visage et de sa voix, il répondit : « J'accomplis mon devoir; je n'ai pas besoin de m'oc- » cuper des conséquences. »

» Felix retomba sur son siège, confondu de ce mélange de compassion et d'inflexibilité qui ne lui laissoit aucune espérance. « Quoi, ma malheureuse mère devra se figurer » que nous avons péri dans ces souterrains ! » dit-il avec l'accent du désespoir. »

—» Non:

— « Non : à notre départ, » dit le prêtre, « nous laisse» rons ces souterrains ouverts, et elle poura s'assurer que » vous n'y êtes plus. D'ailleurs, » ajouta-t-il avec un accent plus profond de sensibilité, qui ranima l'espérance de *Félix*, « ce que je n'ai pas le droit de faire, mon supérieur » le fera sans doute. Il ne voudra pas avoir à rendre compte » devant Dieu de la vie de votre mère. »

» Après avoir dit ces mots, le prêtre se leva de table et fit quelques tours en se promenant dans la salle souterraine, avec l'apparence d'une vive agitation : il se mit ensuite à genoux, cherchant sans doute à se fortifier, par la prière, pour l'exécution de ce qu'il regardoit comme son devoir. »

» Félix se retourna vers Julia, et entama avec elle une conversation à voix basse, que le prêtre ou aucun des assistans ne cherchèrent ni à entendre, ni à interrompre. Tous deux voyoient approcher avec douleur le moment où ils alloient être séparés ; mais tous deux aussi se répétoient l'un à l'autre que l'épreuve actuelle ne pouvoit être que momentanée, et qu'elle les déroboit peut-être à un malheur sans fin. Aussi cherchoient-ils à se prémunir contre les dangers auxquels ils pourroient être exposés séparément, et surtout contre les faux rapports qu'on pourroit tenter de leur faire l'un sur l'autre. Ils s'avertissoient de ne jamais croire l'un de l'autre, sur la foi de qui que ce fût, qu'ils eussent pris un engagement éternel par lequel ils renonceroient l'un à l'autre. Ils juroient que jamais ils ne prononceroient des vœux dans les deux couvens où on alloit les renfermer, que jamais ils ne cesseroient de s'aimer, que jamais ils n'abandonneroient l'espoir de se réunir. Ils avoient appris qu'ils devoient renoncer à l'espérance de se voir tant qu'ils seroient entre les mains des religieux ; mais il n'étoit pas sûr qu'on ne les laissât point correspondre ensemble, ou s'envoyer tout au moins des présens ou des messages symboliques, aux-

quels ils s'efforçoient d'attacher un sens par avance.»

» Le temps s'écouloit pour eux plus rapidement que pour la malheureuse Sylvia, et il y avoit déjà plusieurs heures qu'ils étoient dans la caverne, lorsqu'un de leurs gardiens, qui depuis quelque temps s'étoit éloigné, s'approcha du prêtre, et lui dit quelques mots à voix basse. « Le moment est venu; » dit celui-ci à ses captifs, « partons, Félix! Il vaut mieux, » pour vous comme pour moi, que je vous rende la parole » que vous m'avez donnée, et que vous ne cédiez qu'à la » force. Vous pourriez vous figurer, en sortant du souter- » rain, qu'un moment d'audace ou d'adresse suffiroit pour » recouvrer votre liberté. Je ne veux pas vous exposer à » une tentation qui ne feroit qu'aggraver votre souffrance. » Qu'on lie de nouveau les captifs! » Et lorsqu'ils furent liés; « Qu'on couvre leur bouche d'un bandeau; qu'on les » revête de l'habit de notre ordre; qu'on abaisse le capuchon » sur leurs yeux; et partons!

» Lorsque le froc fut présenté à Julia, elle éprouva un frémissement universel: c'étoit un froc semblable qui lui avoit été présenté dans cette vision qui avoit fait sur elle une impression si profonde. Ce songe prophétique sembloit ainsi s'accomplir; elle revêtoit l'habit de la pénitence; elle suivoit ces hommes qui portoient les emblêmes de Saint-Martin de Tours; elle renonçoit aux vaines pompes du monde. Mais, pouvoit-elle savoir si ce renoncement suffisoit pour accomplir l'ordre qu'elle avoit reçu, si ces espérances folles, qu'on lui avoit demandé d'étouffer, n'étoient pas celles mêmes qu'elle formoit de son union avec Félix? Toute la confiance qui s'étoit ranimée dans son cœur; tout le contentement avec lequel elle avoit vu s'élever un obstacle plus puissant que celui qu'elle pouvoit opposer elle-même aux volontés de son père, s'évanouirent en un instant. Des larmes commencèrent à rouler sur ses joues; mais sa bouche étoit fermée

par un bandeau de toile; un capuchon étoit abaissé sur son visage; elle ne pouvoit ni être vue, ni se faire entendre; et quoiqu'elle fût à côté de Félix, toute communication entre eux avoit cessé. Deux hommes avoient pris ses deux bras, et la conduisoient en silence; deux autres conduisoient de même Félix. L'homme qui portoit une torche, dont la lueur se distinguoit au travers de leurs capuchons, marchoit devant eux. Après avoir cheminé quelque temps dans ces souterrains, ils entendirent un bruit comme d'une porte tournant sur ses gonds; ils passèrent, et ils s'aperçurent qu'un vent frais frappoit leurs habits. Ils étoient hors de ces cavernes. Tous deux en même temps s'efforcèrent de crier; mais quoique leur voix ne fût pas entièrement arrêtée par le bandeau qui couvroit leur bouche, leurs guides n'y donnèrent aucune attention. Ils les soulevèrent en même temps par les bras, puis les déposèrent l'un à côté de l'autre dans un bateau. Bientôt le bruit du courant et celui des rames leur apprirent qu'ils descendoient la Loire. »

(Les captifs sont conduits à Tours, et renfermés dans deux couvens de l'ordre de St. Martin, où on les soumet à une règle sévère. Felix est enfin rendu à sa mère; mais on a perdu la trace de Julia. Volusianus nie qu'elle soit entrée au couvent de St. Martin. Il a fait répandre le bruit quelle avoit disparu miraculeusement. Un moine, qui a cru servir la religion en enlevant les deux jeunes gens, conçoit du repentir, et seconde Felix dans ses recherches sur Julia. Ils sont attaqués par les brigands nommés Bagaudes, dont le pays étoit infesté. Felix, leur prisonnier, doit racheter leur chef tombé entre les mains des troupes de Bourges. L'Abbesse du couvent de St. Martin, sœur de Volusianus, a fait de vains efforts pour faire prononcer des vœux à Julia. Elle craint une visite dont Sylvia menace le couvent; elle envoye Julia dans un hermitage voisin de ce même château de

Rutilianus, où celle-ci avoit eu l'apparition qui l'avoit tant effrayée. On la cache dans le lieu le plus secret de ce château. Les Bagaudes ne tardent pas à y amener leur prisonnier Félix. Ils ont assigné ce rendez-vous à Sylvia, qui a racheté leur chef, et doit l'y ramener en échange de son fils. Sévérus l'accompagne. Le mariage de Clovis avec Clotilde de Bourgogne, lui a ôté toute espérance sur ses projets ambitieux. Félix libéré leur apprend que Julia est retenue dans la partie du château que l'on croit hantée par des esprits, et qui est à la disposition des moines. Elle a reconnu sa voix, et s'est fait entendre à lui, de sa prison, voisine de celle de Félix. Le roman finit par l'union des deux amans.)

C'est là, en quelque sorte, le squelette de l'ouvrage. Il est plein de détails curieux sur l'esprit d'un siècle où la force et la superstition asservissoient tout. Il offre un tableau animé et effrayant, de l'anarchie et de l'état de dissolution sociale où se trouvoient alors les Gaules. La rigueur avec laquelle les conquérans usoient de la victoire; l'esprit dominateur des chefs de l'Eglise; les cruautés secrétement exercées dans les cloîtres; l'abrutissement et la misère des paysans; un brigandage qui ne connoissoit aucun frein; enfin le malheur qui pesoit sur la masse entière des habitans, quelle que fût leur condition, tout cela est peint de main de maître, et par des détails familiers, auxquels l'auteur a su donner un caractère frappant de vérité historique.

En achevant cette esquisse, nous invitons nos lecteurs à lire le roman lui-même.

HISTOIRE.

Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, nouvelle édition rédigée sur de nouveaux documens, et augmentée d'un grand nombre de cartes et de plans ; par le Lieutenant-général Jomini, Aide de camp général de S. M. l'Empereur de Russie, Grand'croix de plusieurs ordres. Paris 1822. Chez *Anselin* et *Pochard*, Libr. (1).

Mr. le baron Jomini est condamné à la célébrité par l'éclat de son talent. Chacun doit être avide de détails personnels sur un homme que des apparences trompeuses et des circonstances difficiles ont fait juger de diverses manières.

S'il suffit d'être hors du pair pour mériter l'envie, si les succès y donnent des droits, que sera-ce d'un homme qui s'est fait lui-même tout entier? qui n'a dû qu'à son génie et à son caractère les emplois importans qui lui ont été confiés, et la grande réputation qu'il a acquise; qui a forcé son chemin au milieu des étrangers, malgré la jalousie de ses égaux, et les tracasseries de ses protecteurs; qui a été contrarié, enfin, par tout ce que des hasards malheureux peuvent réunir pour compliquer l'épreuve?

Il est commode aux hommes légers de condamner. On se débarrasse de l'admiration en prêtant à la calomnie une oreille complaisante. Il ne faut donc pas s'étonner si, à l'occasion du parti que prit le général de quitter le service de France pour celui de Russie, des fables absurdes on

(1) Voyez notre Notice sur les premiers volumes de cet ouvrage, dans le seizième vol. *Littérature*, page 125.

été accueillies avec quelque faveur contre un homme aussi éminemment distingué.

Comme amis de la justice, comme compatriotes d'un homme dont le nom honorera son pays, qu'il nous soit permis de rétablir les faits sur son compte. Ceux qui aiment et recherchent le vrai nous en sauront gré; et mieux l'auteur sera connu et apprécié, plus ses ouvrages inspireront d'intérêt.

Très-jeune encore, Mr. Jomini quitta Payerne, sa ville natale, pour aller porter le mousquet. Son goût l'entraînoit irrésistiblement vers une carrière où ses talens le mirent bientôt hors de rang. A vingt ans, il étoit sécrétaire-général du Ministère de la guerre, en Suisse. A vingt-quatre ans il publia son *Traité des grandes opérations de la guerre.* Il montra, dans ce premier ouvrage, qu'il avoit bien étudié l'esprit et la conduite des grands généraux, *et en* particulier, qu'il avoit saisi les principes régulateurs des succès de Bonaparte, qu'il avoit surpris son secret pour commander à la fortune.

Il fut aide-de-camp du maréchal Ney à Boulogne, et faisoit les fonctions de chef d'état-major. Il le suivit, en cette qualité, dans la campagne de 1805, et contribua essentiellement, par ses conseils et son activité, aux résultats décisifs de l'affaire d'Ulm.

Napoléon le fit colonel, et l'attacha immédiatement à sa personne, à l'ouverture de la campagne de Prusse en 1806. Il combattit sous ses yeux à Jéna, et fut comblé des témoignages publics de son estime.

Mr. Jomini pénétra le dessein que Napoléon avoit formé d'entrer en Pologne, et ses projets sur ce royaume. Il en prévit des malheurs, et il essaya de l'en dissuader.

On a dit souvent que la prudence est la vertu des ames froides. Ce n'étoit pas celle du jeune colonel. Le caractère

de Napoléon lui étoit assurément bien connu. Il savoit que ce maître impérieux souffroit impatiemment qu'on pensât par soi-même, et ne toléroit aucune volonté contraire à ses vues. Mais un sentiment de devoir, une conviction profonde de l'importance de l'objet, un espoir légèrement conçu de l'ascendant de la vérité, erreur de jeunesse qui porte son excuse, enfin, cette confiance du talent qui pousse à attaquer les difficultés dans leur fort, le décidèrent à présenter, sans provocation, un Mémoire qui tua sa fortune militaire.

Si Mr. Jomini manqua de prudence en combattant le plan favori de Napoléon, ses vues, sur le fond des choses, n'en étoient pas moins saines et sages. Il estimoit que dans le cas du succès très-improbable du rétablissement de la Pologne, sans le concours de l'une des trois Puissances qui se l'étoient partagée, la France seroit condamnée à des guerres éternelles, pour soutenir un édifice sans base. Il conseilloit d'offrir au neveu du grand Fréderic le titre de Roi de Pologne, s'il consentoit à s'allier à la France, pour conquérir ce qui lui manquoit de ce royaume.

Les Polonais, sans finances, sans arsenaux, sans moyens de guerre, avoient besoin des places et du matériel de la Prusse pour redevenir une Puissance: leurs vains efforts sous Kotchiusko l'avoient prouvé. Une telle union auroit doublé la force de l'allié naturel de la France, et élevé un boulevard protecteur de l'occident de l'Europe.

A ces considérations politiques d'un grand poids, Mr. Jomini ajoutoit celle des chances d'une guerre d'hiver, dans une contrée sans points d'appui, foiblement habitée, marécageuse, privée de subsistances; enfin, le danger de voir les armées de l'Autriche déboucher de la Bohême, pour couper la retraite aux Français, après un revers possible, et regagner ainsi d'un seul coup ce que cette Puissance avoit perdu depuis quinze ans.

L'étoile de Napoléon démentit les raisonnemens sur les résultats prochain, et sa fortune triompha des obstacles.

L'homme qui avoit osé avoir une opinion à lui, éprouva le froid mécontentement que ce maître exigeant marquoit à ceux qui lui avoient déplu; mais la vérité subsiste en dépit du despotisme. Les événemens postérieurs ont trop justifié les craintes manifestées alors par Mr. Jomini. L'expédition de Moscou, l'invasion de la France, et l'accession du royaume de Pologne à l'empire de Russie, ont été les conséquences de cette guerre impolitique dont il avoit cherché à détourner Napoléon.

Il avoit fait à Boulogne et dans la guerre d'Autriche, les fonctions de chef d'état-major du maréchal Ney, qui le demanda en cette qualité pour la guerre d'Espagne. Le brevet lui en fut expédié, et il joignit le maréchal à Vittoria. Mais celui-ci avoit écouté les insinuations des envieux. Il le reçut avec froideur. On lui avoit persuadé que son aide-de-camp passeroit bientôt pour son meneur, et que déjà il s'étoit vanté de diriger les opérations du corps d'armée.

A force de dévouement à son devoir, Mr. Jomini regagna la confiance du maréchal. Mais tandis que les armées françaises étoient victorieuses en Autriche, la chance avoit tourné en Espagne. Le maréchal Ney se décida à l'évacuation de la Galice. Mr. Jomini l'avoit conseillée; on le chargea de la justifier auprès de Napoléon, en l'envoyant d'Astorga à Vienne; mission difficile de sa nature, plus difficile auprès d'un tel homme, déjà mal disposé.

Napoléon fit la paix avec l'Autriche, et revint à Paris où Mr. Jomini le suivit. Le maréchal Ney reçut l'ordre de retourner en Espagne, d'où il s'étoit absenté par congé; il ordonna à Mr. Jomini de l'y joindre, comme chef d'état-major; et au milieu des protestations les plus affectueuses, il demanda au Ministre son remplacement. Ce fut un

triomphe de l'envie. Après quatre campagnes honorables, après avoir été premier aide-de-camp du maréchal Ney, colonel attaché particulièrement à Napoléon, puis chef d'état-major du sixième corps d'armée, Mr. Jomini se trouva mis au nombre des officiers d'état-major, adjoints à l'adjudant général, c'est-à-dire de ceux qui attendent le commandement d'un dépôt ou d'une bicoque.

Le Prince de Neuchatel se chargea de présenter pour lui à Napoléon, un Mémoire qui n'amena que de nouvelles humiliations. « Le maître n'aime pas (lui dit-on) les gens » qui veulent lui forcer la main. Il a le droit de vous en- » voyer à Madagascar dans votre grade, sans que vous le » trouviez mauvais. »

Mr. Jomini contesta le principe. Il répondit que, servant la France par goût, et pour mériter l'estime d'un grand capitaine, il étoit libre de donner sa démission, si pour prix de son dévouement, on prétendoit l'humilier. Après cette déclaration, il obtint un congé de six mois, et se retira en Suisse.

Le 15 octobre 1810, il se décida enfin à demander au major-général sa démission, et à offrir ses services à l'Empereur Alexandre, alors allié de la France.

Il ne reçut aucune réponse de Berthier, mais six semaines plus tard, le Ministre de la guerre lui envoya l'ordre de se rendre à Paris sur-le-champ, et de se présenter chez lui en arrivant.

Il falloit obéir ou renoncer à sa patrie, que son refus auroit compromise avec Napoléon. Il hésitoit encore, lorsqu'une réponse gracieuse de l'Empereur Alexandre lui annonça qu'il seroit reçu avec plaisir, aussitôt qu'il auroit sa démission. Il devoit donc persister à la demander, mais avant tout il falloit obéir à l'ordre qui l'appeloit à Paris, et cela sans être bien sûr qu'on ne le mandoit pas pour le mettre au donjon de Vincennes.

Napoléon, promptement instruit de la démarche faite auprès de l'Empereur de Russie, avoit feint de l'ignorer. Il avoit imposé silence aux officieux ennemis du colonel, en disant qu'il savoit ce qui avoit donné lieu à ce bruit. Mr. Jomini, en arrivant à Paris, fut nommé général de brigade. Ce brevet reçu au milieu des fêtes, après avoir été souvent mérité sur le champ de bataille; cet avancement, qui sembloit accordé à des clameurs importunes, le satisfit d'autant moins, qu'on l'avoit laissé sous les ordres du bailly de Monthion, et, qu'ainsi qu'il l'écrivoit le 28 janvier 1811 à un ami, il se voyoit d'avance destiné « à commander » quelques dépôts d'éclopés, ou à faire des liasses d'ordres » du jour. »

Sa position, à cette époque, devint plus difficile encore. En repliquant à l'Empereur Alexandre, il avoit exprimé la ferme résolution d'user de ses droits d'étranger, et de donner sa démission si on ne la lui accordoit pas. L'Empereur lui envoya, en réponse, le brevet de général-major, attaché à sa personne.

Si cette faveur embarrassante, sur laquelle Mr. Jomini garda un profond secret, lui inspira de la reconnoissance, sa fidélité à ses devoirs n'en souffrit pas la plus légère atteinte. Il redoubla de dévouement pour la cause des armées françaises. Il fit la terrible campagne de Russie; il se distingua à Smolensk, à la Bérésina, à Lutzen et à Bautzen. Deux services éminens qu'il rendit à Napoléon, et que nous allons rapporter, auroient suffi à fonder une grande réputation militaire.

L'armée française, dans sa retraite de Russie, se dirigeoit de Borisow sur Minsk, par un long défilé marécageux, coupé de quarante ponts, et dépourvu de tout. Le général Jomini, instruit du mouvement combiné de Tchischagoff sur Minsk, et de Wittgenstein sur Lepel, eut le courage d'écrire à

Napoléon, pour lui signaler le danger de se voir couper toute retraite, et pour conseiller, de préférence, la route plus courte et moins périlleuse, de Jembin sur Monodeschno.

Napoléon mande le général, et lui fait expliquer ses idées, en présence du Vice-roi d'Italie et du Roi de Naples. Ceux-ci l'appuient de leur opinion. Napoléon s'obstine. Il fait appeler le général du génie Dode; il se rend enfin à l'unanimité de leurs avis, et charge le général Jomini de l'établissement des ponts sur la Bérésina.

Napoléon avoit conservé le souvenir de ce service, qui sauva l'armée. Le lendemain de la bataille de Lutzen, il combla le général d'éloges, et lui rendit, à sa demande, la place de chef d'état-major du maréchal Ney. Rentré dans la sphère d'activité qui convenoit à son génie, Mr. Jomini décida, par ses conseils et sa fermeté, la victoire de Bautzen.

Le maréchal Ney commandoit douze divisions, soit environ quatre-vingt mille hommes. Les Français tenoient Stettin, Custrin, et Glogau. Un succès obtenu à Bautzen, où Napoléon étoit avec quarante mille hommes, rejetant l'armée ennemie derrière l'Oder, leur livroit Berlin. Ney, cependant, reçoit à Luckaw l'ordre de marcher sur cette capitale avec neuf divisions, et de diriger les trois autres sur Bautzen par Hoyerswerda. Le chef d'état-major ne conçoit rien à ce mouvement excentrique, contraire au système de guerre du grand capitaine. Il soutient au maréchal que ce ne peut être qu'une feinte; qu'il suffit de montrer une tête de colonne à Wittenberg, et qu'il faut marcher sur Bautzen avec soixante mille hommes.

Le maréchal est convaincu; mais il oppose le caractère du maître, et le danger de désobéir. Enfin le général Jomini, bien résolu de ne pas apposer sa signature à l'ordre d'un faux mouvement, avoit déjà rédigé les lettres pour les faire signer

par le maréchal lui-même, contre l'usage, lorsqu'un courrier intercepté lui apprend que vingt mille hommes d'élite quittent le siège de Thorn pour marcher sur Bautzen. Le maréchal saisit alors, pour désobéir, le prétexte d'empêcher que Napoléon ne se trouve accablé par des forces supérieures. Il se porte vers lui à marches forcées, tandis qu'un contr'ordre pressant, confié à un paysan à pied, alloit chercher trop tard le maréchal, à soixante lieues du champ de cette victoire mémorable dont la paix sembloit devoir être le résultat (1).

Encore ici, le général Jomini avoit eu le malheur d'avoir raison contre Napoléon. Celui-ci n'eut aucun égard à la demande du maréchal Ney, qui réclamoit pour son chef d'état-major le grade de général de division. Sept cents officiers reçurent des récompenses à l'occasion de la bataille: celui qui avoit peut-être le plus contribué à cette victoire, fut oublié.

Ce n'est pas tout. Le major-général Berthier, qui lui avoit toujours témoigné de la malveillance, lui fit une querelle pour un léger retard dans l'envoi de certains états de situation. Il en fit rapport comme d'une négligence; et pour appuyer la nécessité de tenir les chefs d'état-major dans la dépendance du major-général, on donna l'ordre à Mr. Jomini de garder les arrêts chez lui. Cet ordre lui fut expédié de Paris à Lignitz, par un courrier du cabinet, qu'il devoit payer lui-même; et on y joignit l'humiliation de le signaler à l'armée *comme remplissant mal ses fonctions*.

La mesure étoit comble. Le général ne put supporter cette dernière injustice. Un grand nombre de ses subordonnés étoient devenus ses supérieurs. On lui confioit des emplois importans; on avoit recours à lui dans les momens difficiles; mais le fruit de ses conseils, mais l'honneur des

(1) Le Maréchal trouva à Hoyerswerda l'ordre de faire le mouvement qu'il exécutoit déjà depuis quarante-huit heures.

succès étoient pour d'autres. Une ligue de dépression et de mortification s'étoit formée contre l'étranger, contre l'homme dont la supériorité écrasoit les médiocres, faisoit murmurer les envieux, et dont l'esprit indépendant n'étoit peut-être pas agréable à Napoléon lui-même.

Nous le demandons maintenant à tout homme impartial. L'étranger qui avoit servi la France avec tant de fidélité et d'efficace, étoit-il lié à un dévouement sans terme, après de si révoltantes injustices? a-t-il, (comme on l'a dit), abandonné la cause de Napoléon malheureux? Celui-ci disposoit encore de six cent mille hommes; il rêvoit la domination de l'Europe, et n'avoit pas renoncé à la moindre de ses prétentions. Si l'honneur et le devoir n'eussent enchaîné le général Jomini aux drapeaux de la France; s'il eût été capable d'abandonner ses compagnons d'armes à l'heure de l'infortune, ne seroit-il pas resté en Russie, lors de la retraite désastreuse? Il n'auroit fait que suivre l'exemple de plusieurs milliers de Français, qui certes n'avoient pas la même excuse. C'est au contraire, après avoir, oubliant des torts et des affronts, rendu avec une scrupuleuse fidélité, tous les services qu'il pouvoit rendre; c'est après deux victoires qui devoient amener une paix honorable, que le général, libre de sa personne et dégagé de ses vœux, va porter ailleurs des talens que l'on méconnoit, et un dévouement qu'on dédaigne.

On n'a pas manqué de faire entendre, dans les papiers du temps, que Mr. Jomini avoit *dû fournir* au Maréchal Blücher des renseignemens sur la position de l'armée qu'il venoit de quitter. Il a repoussé victorieusement cette inculpation déshonorante. Il a appelé en témoignage les chefs qui virent son chagrin, lorsque le 14 août 1813, il rencontra l'armée alliee en mouvement offensif, de Strigau sur Jauer, et se portant vers les cantonnemens du Maréchal

Ney, laissés à découverts, malgré les représentations réitérées du général. Il garda scrupuleusement le secret sur cette circonstance ; car dans la position cruelle où il se trouvoit, il sut concilier avec ses nouveaux devoirs, les sentimens de l'honneur, et ceux de l'affection qu'il conservoit pour les compagnons d'armes qu'on le forçoit d'abandonner.

Après cette démarche, il se trouva dans une position où il eut à déplorer plus d'une fois la fatalité qui l'avoit poussé à une résolution si violente. Ne remplissant aucune fonction dans cette machine immense ; entouré de cent généraux coalisés qu'il ne connoissoit pas, et qui avoient chacun leurs intérêts et leurs prétentions ; au milieu des ministres de cabinet qui vouloient mener les affaires militaires, il éprouva combien un homme qui a médité et compris la guerre, qui a l'habitude de prévoir et d'organiser tout, de diriger l'ensemble d'un état-major, combien cet homme a à souffrir, lorsqu'il est réduit à raisonner sans fruit et sur des données incertaines, de ce que veulent faire les autres.

Le général Jomini usa en vain de ses moyens de persuasion pour détourner les Alliés de l'invasion de la France. Il en prévoyoit tous les maux, et ne croyoit pas aux succès. Son attachement à une contrée qu'il avoit servie comme sa patrie adoptive, lui faisoit redouter les calamités qui la menaçoient ; et il avoit vû les Français trop forts chez les autres, pour croire qu'on pût les vaincre chez eux. Il n'y a rien que d'honorable dans une telle erreur. Ne voulant jouer aucun rôle dans l'invasion résolue, le général demanda un congé pour rester à Weymar.

Bientôt après, il comprit, par la direction de la marche des corps d'armée, que l'on projetoit de passer en Suisse. Il se rendit, sans délai, à Francfort, auprès de l'Empereur Alexandre, pour lui recommander vivement l'indépendance de son pays, et l'intégrité du territoire helvétique. L'Em-

pereur entra avec bonté dans ses vues, et le chargea d'en conférer avec le Ministre d'Autriche. Il fut convenu que si l'on n'obtenoit pas de gré à gré, le pont de Bâle, on passeroit le Rhin vers Kehl et Neubourg. Malheureusement, tandis que l'Empereur étoit à Carlsruhe, quelques individus poussés par leur ressentiment contre Napoléon, se rendirent à Fribourg en Brisgau, et fournirent à la violation du territoire neutre, un prétexte qui fut saisi avec empressement.

L'auteur de *l'Histoire critique des guerres de la révolution*, a considéré dans les livres XIII et XIV de la nouvelle livraison, la question importante de l'inviolabilité du territoire Suisse, sous le point de vue de l'intérêt des puissances de l'Europe. Il rend compte des premières démarches qui amenèrent l'incorporation au Milanais, de la Valteline détachée des Grisons. Il rappelle les menées du Directoire à Berne, Zurich et Bâle en 1797, pour y semer les germes d'une révolution (1).

« Le directoire exécutif, dit l'auteur, au lieu de profiter de sa réconciliation avec l'Autriche pour consolider les institutions naissantes de la France, sembloit, au contraire, chercher à se créer de nouveaux ennemis. Sa politique altière traitoit ses alliés comme des sujets; et partout ses émissaires cherchoient à soulever les peuples contre leurs gouvernemens. On eût dit que son zèle révolutionnaire aspiroit à démocratiser l'Europe, pour mieux la dominer. Jamais époque, cependant, n'avoit été aussi favorable pour rendre la France heureuse

(1) Les mémorables campagnes de 1795, 96, 97 et 98, se trouvent dans les quatre nouveaux volumes. Nous n'entreprenons pas ici d'en parler. Nous pourrons revenir à la partie plus spécialement historique. Ce qui concerne la Suisse mérite notre premier intérêt (R).

et puissante, car ses conquêtes étoient légitimées par un traité; mais la prospérité éveille l'ambition, et celle-ci enfante des projets gigantesques. C'étoit peu pour le directoire d'avoir donné à la république française des frontières naturelles; il vouloit aussi lui former une ceinture d'états, qui en éloignât pour jamais l'ennemi. Grâces à ses victoires, il avoit déjà érigé à sa droite les républiques ligurienne et cisalpine; à sa gauche la république batave. Il lui manquoit au centre, un état qui pût pour ainsi dire former le nœud de son système fédératif; et il comptoit trouver dans la Suisse, un boulevard inexpugnable, propre à dominer en même temps l'Allemagne et l'Italie. »

» Séduit par tant d'avantages, il eût été naturel que le directoire cherchât à étendre son influence en Helvétie; mais peu habitué aux ménagemens, il trouva plus commode de l'envahir, sans s'inquiéter si cette infraction aux traités n'équivaudroit pas à une déclaration de guerre contre l'Europe entière, qui avoit tant d'intérêt à s'y opposer. »

» Il crut sans doute en imposer à l'opinion générale, par des prétextes d'une nature toute particulière: « La coalition, disoit-il, s'est moins formée contre la France, » que contre les principes de la révolution. A la vérité, la » paix vient d'être signée: mais la haine que leur vouent » les Souverains n'est pas moins active; et les chicanes di- » plomatiques qu'opposent l'Empereur et l'Angleterre à la » conclusion de la paix générale, en prouvant qu'ils ne » cherchent que l'occasion d'une rupture, démontrent la » nécessité d'*établir un juste équilibre entre les Etats démo-* » *cratiques et les monarchiques*. Or, la Suisse, cet antique » réfuge de la liberté, foulée aux pieds par une insolente » aristocratie, ne peut conserver plus long-temps la forme » de son gouvernement, sans priver la France d'une par- » tie des ressources, et de l'appui qu'elle seroit en droit

» d'en attendre sous un autre régime, en cas que la guerre » vienne à se rallumer. »

» Ainsi, il falloit tout l'aveuglement du directoire, pour que la peur même le portât à des invasions, et qu'il comptât parer à des dangers imaginaires, par des mesures violentes qui devoient attirer sur lui la haine des Etats les plus pacifiques. »

» La question de la neutralité de la Suisse se rattache en effet aux plus hautes combinaisons de la politique européenne : l'Empire, l'Autriche, la France et l'Italie, y ont un égal intérêt. Sans cette neutralité, la ligne du Rhin n'est plus pour tous les partis, qu'un vaine barrière : les Alpes ne mettront plus obstacle à l'invasion de la France ni de l'Italie. Voudroit-on inférer de là, que chacun eût été intéressé à s'emparer d'un pays si important ? Ce raisonnement seroit absurde. La France, maîtresse de Strasbourg et de Mayence, possédoit tous les avantages de la ligne du Rhin : envahissant la Suisse elle se les arrachoit elle-même. Si le sort incertain des armes lui étoit un jour contraire, l'immense supériorité acquise par la république devenoit illusoire : la moindre victoire des Autrichiens sur les rives de l'Aar leur eût ouvert l'accès du Jura, et permis d'attaquer le sol français, par le seul point vulnérable de sa frontière. »

» En portant nos regards du côté de l'Italie, nous trouvons les mêmes combinaisons : supposez la Suisse neutre, la France, maîtresse de Mantoue, de Pizzighetone, et disposant de toutes les places du Piémont, avoit un avantage très-marqué sur les Impériaux, réduits pour tout appui aux murs de Vérone et aux remparts de Palma-Nova. Détruisez le prestige de cette neutralité ; le moindre succès obtenu en Suisse par une armée impériale, n'eût-il pas fait tomber toute la défense de l'Italie, et contraint l'armée fran-

çaise à retrograder, pour arrêter l'ennemi aux confins du Dauphiné ou sur les bords du Rhône? »

» Ces résultats étoient tellement palpables, que, si jamais la France, dans ses anciennes limites, avoit pu convoiter la Suisse comme point offensif, elle auroit dû tout faire pour en consacrer la neutralité, depuis qu'elle même se trouvoit en possession de la Lombardie et des places du Rhin. »

» La position du moment étoit donc loin de motiver une agression odieuse; mais les intérêts permanens d'une politique sage et prévoyante l'interdisoient bien plus encore. Si les Français étoient entrés en Suisse pour en faire la conquête et s'y fixer définitivement, on eût compris un pareil motif, qui, sans légitimer l'usurpation, la rendoit au moins plausible (1). »

» Mais comment espérer que l'Europe sanctionnât jamais un pareil accroissement? Dès que la chose étoit impossible, quel intérêt pouvoit-on trouver à détruire le repos de ces vallées, où parmi des milliers de partisans, l'on démêloit à peine quelques ennemis dans les familles patriciennes? Quel avantage, de se compromettre envers toute l'Europe, et d'appeler la Russie et la Prusse à prendre part à la coalition, sans autre but que de propager la démocratie dans deux ou trois Cantons, et de la renverser dans plusieurs autres? Etoit-ce pour lever 18 mille auxiliaires, qu'on eût plus facilement obtenus par le simple renouvellement des capitulations? »

» Le directoire commit donc une erreur fatale, en imaginant consolider la position militaire de la France, par l'oc-

(1) Il ne faut pas oublier que l'auteur fait ici une supposition dans l'intérêt français. Comme Suisse, il n'hésitera jamais à se dévouer pour l'indépendance de son pays. (A)

cupation passagère des montagnes helvétiques : on peut dire hardiment qu'il s'affoiblit, au contraire, en raison de l'extension démesurée que cela donnoit à sa défense. Car ce n'est pas seulement l'augmentation d'une étendue circulaire de près de cent lieues qu'il faut considérer ici ; c'est la contiguité permanente d'une ligne qui, de Venise, court par Trente et Constance, jusqu'aux marais de la Frise et à la mer du Nord. Cet espace étant coupé en deux, par la masse des Alpes, si l'on neutralisoit le centre, il en résulteroit que chacune des fractions, isolée en elle-même, offriroit une ligne d'opérations également indépendante. On pourroit dès lors choisir sur chacune des aîles, le point stratégique le plus convenable à ses opérations, sans s'inquiéter de ce qui se passeroit aux accessoires. Par exemple, la gauche appelée à couvrir le Rhin s'attacheroit particulièrement à l'espace entre Strasbourg et Mayence, sans craindre que l'ennemi se portât sur ses extrémités, le long de la mer ou de la ligne neutre. On peut en dire autant de la droite chargée de protéger la Lombardie ; car toute sa défense se concentreroit sur l'excellente ligne du Mincio ou de l'Adige. »

» Mais en comprenant le territoire suisse dans le front d'opérations, tout se trouve lié, depuis l'Adriatique, jusqu'aux bouches de l'Yssel ; et dans cette étendue de trois-cents lieues on s'attachera à tout couvrir, parce que l'ennemi pourra tout attaquer. La ligne de l'Adige, comme celle de Strasbourg à Mayence, n'y seront plus que des fractions secondaires, dant la défense et l'attaque seroient subordonnées à ce qui se passeroit à quelques lieues plus loin. La Suisse elle-même, flanquée par la Souabe et l'Italie, devra être gardée partout, si le sort des combats attire les deux partis sur ses frontières. Celui qui l'occuperoit, réduit à s'y défendre, seroit obligé de couvrir Bâle comme Schaffhouse,

Rheineck comme le St.-Gothard, et le Simplon aussi bien que le Mont-Cenis, sans être dispensé pour cela d'avoir des forces imposantes sur le Rhin et le Pô. Ainsi la puissance qui se trouveroit réduite à la défensive, ayant ses armées morcelées en vingt corps, donneroit prise partout à un ennemi actif et entreprenant, qui, par la rapidité de ses mouvemens, sauroit multiplier ses forces assaillantes. »

» En effet, la campagne suivante ne manqua pas de prouver que, si les saillans de Schaffhouse et du Simplon offrent quelques avantages stratégiques pour un simple passage, c'étoit une faute inouie pour la France, aussi bien que pour l'Autriche, de comprendre la Suisse comme champ d'opérations, dans un plan de campagne (1). Si cette vérité n'étoit pas démontrée par les événemens de 1799, on en trouveroit une preuve dans la conduite de Napoléon en 1805 et 1809 : il respecta ce territoire, que son titre de Médiateur et sa toute-puissance lui eussent permis de fouler impunément, mais que son propre intérêt lui commandoit de laisser intact. Quelqu'appréciateur qu'il fût des avantages de deux ou trois debouchés, il sut les subordonner aux calculs de la politique; et prouva qu'on trouve toujours une route pour manœuvrer sur les communications de l'ennemi, sans fouler aux pieds les liens nationaux, et sans bouleverser les rapports des différens états européens. Quoi qu'on

(1) Les réflexions qu'on vient de lire ne s'accordent pas avec l'opinion émise récemment à la tribune, par un officier général, dont nous respectons autant le noble caractère que les talens. Un écrivain anonyme lui a déjà répondu dans une brochure, intitulée : *De la Suisse dans l'interêt de l'Europe*. (Chez Anselin et Pochard, Paris 1821.) Notre but étant uniquement de retracer l'état des choses en 1798, nous ne saurions nous livrer à des débats qui se rapportent au temps présent, et nous renvoyons nos lecteurs à cet intéressant ouvrage...... (A)

en

en pense, il est temps de quitter une digression que notre cadre historique n'admet pas dans toute son etendue; et nous nous hâtons de revenir aux projets du directoire. ».

....

« Cependant cette expédition d'Egypte, decidée depuis deux mois, étoit entravée par l'extrême pénurie des finances. Bonaparte instruit dans son voyage de Milan à Rastadt, que le gouvernement de Berne possédoit un trésor de 30 a 40 millions, et n'ignorant point les intentions du directoire à l'égard de la Suisse, leva tous ses scrupules, et lui conseilla d'en hâter l'exécution (1). L'entreprise une fois résolue, on ne manqua pas de raisons pour la colorer des apparences de la justice; car déjà des publicistes gagés n'avoient d'autre tâche que de justifier les usurpations et les folies du directoire. Mais avant d'entrer dans le détail de cette injuste aggression, dont pourtant il résulta quelque bien pour les sujets des Suisses, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la ligue helvétique, telle qu'elle existoit alors sous l'empire de ses vieilles constitutions. »

» Le gouvernement des cantons suisses étoit, de toute l'Europe, celui dont l'action se faisoit le moins sentir au peuple. L'économie, la justice et l'indulgence, étoient les bases de son administration (2). Chaque canton se gouver-

---

(1) Il n'est pas probable, comme beaucoup de gens l'ont dit, que le besoin d'argent pour l'expédition d'Egypte ait été le principal motif de l'invasion de la Suisse : car, au fait, rien n'eût empêché les Bernois de mettre leur trésor en sûreté : mais on est fondé à croire que l'appât de cet argent en accéléra l'exécution, et qu'on voulut d'un même coup s'assurer d'un capital précieux, et dominer en Helvétie. (A)

(2) Bien que l'auteur d'origine vaudoise, se fasse gloire d'avoir concouru à l'émancipation de son pays, il se fera un devoir de

noit séparément; et les liens fédératifs n'avoient pour but que la garantie mutuelle de leur indépendance. Les habitans des campagnes bons et laborieux, tiroient de leur industrie ou de l'agriculture la source de leur bien-être. Satisfaits de leur sort, ils ne cherchoient pas de mieux; et jusqu'alors ils étoient restés paisibles spectateurs des révolutions politiques. De bons esprits désiroient cependant la réforme de quelques abus dans plusieurs branches de l'administration : les pouvoirs des baillifs, les droits exclusifs des habitans des capitales, l'extension des privilèges des patriciens, leur paroissoient devoir être limités par de nouvelles lois; mais ils vouloient que ces améliorations se fissent peu-à-peu, sans secousses, et sur-tout sans intervention étrangère. Tout en conservant leur attachement à des institutions dont une expérience de quatre siècles avoit prouvé la bonté, leur esprit républicain envisagea avec d'autres yeux que le reste de l'Europe, les changemens que la révolution avoit apportés dans le gouvernement français. Et, il faut le dire, les idées d'égalité sont plus naturelles à de petites contrées, qui, étrangères aux grands débats européens, n'ont pas besoin d'autant de force pour soutenir au dehors la prépondérance que recherche une grande nation. Les intérêts et les amours-propres mis plus souvent en contact, et sujets à des froissemens journaliers, rendent chez un peuple peu nombreux et simple, les privilèges exclusifs plus insupportables; sur-tout quand ceux-ci, loin d'être l'apanage de quelques familles illustrées par d'éminens services, sont usurpés par la bourgeoisie entière d'une ville, et deviennent la source de prétentions ridicules. »

---

rendre justice à qui de droit : quand les intérêts sont satisfaits, l'esprit de parti doit se taire, et un Bernois qui défend son pays, a des droits à l'estime, comme un Vaudois qui veut être citoyen (A).

» En effet, si plusieurs des cantons suisses vivoient en général heureux et satisfaits sous les lois qu'ils s'étoient données eux-mêmes, il n'en étoit pas ainsi dans quelques provinces réunies plus tard par les chances de la guerre, et qui n'avoient pu prendre part au pacte primitif. Sous la dénomination de sujets, flétrissante chez les peuples républicains, les habitans étoient privés de tous droits politiques, sans que leur fortune ou leur naissance pût les arracher à cette exclusion. »

» Nous avons déjà indiqué les intérêts que cet ordre de choses avoit créés dans le pays de Vaud: les villes de l'Argovie, la Thurgovie, les bailliages mixtes, les bailliages italiens, étoient dans le même cas. Les campagnes du canton de Zurich, réduites à-peu-près au même sort, ajoutoient encore à ces griefs celui d'un monopole odieux, qui concentroit dans les mains du négociant du chef-lieu, la vente et l'achat de tous les produits de l'industrie. »

» A plusieurs reprises les Vaudois, plus entreprenans, avoient élevé la voix pour réclamer, sinon leur indépendance, du moins la restitution de leurs droits naturels: mais les magistrats de Berne, ne les considérant que comme des sujets rebelles, avoient comprimé leurs plaintes, et puni des fers ou du bannissement les patriotes qui avoient osé demander justice. Quand l'infortune prend sa source dans de si nobles causes, elle excite l'intérêt; et la France victorieuse accueillit ces illustres exilés. Un comité secret s'organisa à Paris: le frère du général Laharpe, qui en étoit un des principaux membres, dans un essai sur la constitution du pays de Vaud, réclama pour son pays les droits que lui avoit enlevé l'oligarchie bernoise. Suivant lui, l'acte de cession souscrit par le Duc de Savoie en 1564, en faveur de Berne, stipuloit expressément, sous la garantie du Roi de France, que le pays de Vaud, gouverné depuis long-temps par des

états nationaux sous la présidence d'un bailli-ducal, conserveroit tous ses privilèges. C'étoit remonter bien haut, pour trouver des sources équivoques de droits imprescriptibles; mais le directoire n'y regarda pas de si près: il accueillit les députés Vaudois avec bienveillance; et, en sa double qualité d'héritier de Charles IX et de Philibert-Emmanuel, sous le règne desquels le traité s'étoit conclu, il promit le redressement de leurs plaintes.»

»Cette réclamation produisit en Suisse une forte sensation: elle excita les habitans des campagnes à soutenir leurs droits, et fit apercevoir différens abus dont une longue habitude avoit dissimulé l'existence. La publication de quelques écrits politiques vint encore augmenter la déconsidération du gouvernement; et, dans plusieurs contrées, l'esprit public se prononça hautement pour une réforme. Quelques gens sages proposèrent alors au sénat de Berne, de calmer cette fermentation par des concessions populaires: mais ces patriciens jaloux de leur autorité, loin de se montrer disposés à faire le sacrifice de quelques privilèges, imprimèrent au contraire au gouvernement, une rigueur qui ne servit qu'à lui susciter de nouveaux ennemis.»

» A cette époque, Bonaparte traversa une partie de la Suisse en se rendant au congrès de Rastadt. Ce voyage, dont le but évident étoit de connoître l'opinion, réchauffa le zèle des mécontens et augmenta leur nombre. Les victoires du général, et les créations républicaines qui en résultèrent, avoient enflammé tous les esprits. Aussi, à son passage à Lausanne, les Vaudois se pressèrent autour de lui, et le proclamèrent le restaurateur de leur prochaine liberté. A Bâle, il eut une longue conférence avec le tribun Ochs, partisan zélé des projets de réforme, homme d'esprit, très-propre à conduire une intrigue; il ne lui fut pas difficile de le déterminer à se rendre à Paris, pour se concerter avec le Directoire.»

»Ochs s'entendit bientôt avec un gouvernement enivré de ses succès, et avide de propagande: ils s'accordèrent à projeter l'établissement d'une république une et indivisible, qu'ils regardoient comme plus favorable aux intérêts de la France, que le régime fédératif. Si le désir de donner plus de force à sa patrie, en centralisant dans une autorité commune les intérêts de treize cantons divisés de mœurs et d'opinion, avoit été le seul mobile d'Ochs, la Suisse lui devroit des regrets; mais on a lieu de croire que la soif du pouvoir l'emporta chez lui sur l'amour du pays. Quoiqu'il en soit, cet agent sans mission convint avec le Directoire, que l'on commenceroit par s'emparer de Bienne, de l'Erguel et du Munsterthal, aggrégés à la confédération, sous la suzeraineté de l'évêque de Bâle, chassé de ses états par Custine en 1792. Il fut décidé aussi qu'on exciteroit les bailliages italiens à imiter l'exemple du pays de Vaud; enfin, que la république française prendroit sous sa protection tous les individus qui chercheroient à se soustraire à la domination des cantons aristocratiques. L'agent Mengaud, accrédité comme chargé d'affaires, reçut l'ordre d'inonder la Suisse d'écrits révolutionnaires, de favoriser la formation des clubs, et de promettre aux novateurs de prompts secours d'hommes et d'argent.»

Bien que les sujets purement militaires n'appartiennent pas naturellement à notre Journal, les guerres de la révolution, se lient à tant de grands événemens, qu'il y a là de l'intérêt pour tout le monde. Un ouvrage classique, tel que celui-ci, mérite que nous nous y arrêtions. Quand nous aurons fait connoître les opérations de la campagne de 1798, en Suisse, qui nous touche de plus près, nous nous proposons de suivre l'historien dans quelques-uns des tableaux politiques qu'il trace aux yeux du lecteur, pour lier les faits de guerre, et coordonner les diverses parties de ce grand ensemble, à l'époque dont il s'occupe.

RELIGION.

DARSTELLUNG GEGENWÄRTIGER AUSBREITUNG DES CHRISTENTHUMS, etc. Tableau de l'état actuel du Christianisme sur le globe, esquissé par Henri ZSCHOKKE. Arau 1819. Un vol. in-4.°

(Troisième extrait. *Voy. p. 207 de ce vol.* *)*

III. L'AFRIQUE.

1. *Succès et décadence du christianisme en Afrique.*

L'AFRIQUE, cette immense région dont le climat ardent semble donner à toutes les forces productives de la nature un degré extraordinaire de vigueur et d'intensité, riche en or, en encens, en épiceries, en bois de teinture, ne nous est guères plus connue qu'elle ne l'étoit aux anciens, quoique ses habitans, dès les temps les plus reculés, aient eu beaucoup plus de rapports avec les Européens que ceux de l'Asie. Les côtes septentrionales mêmes de l'Afrique que les Romains considéroient à-peu-près comme une partie de l'Europe, nous sont devenues tout-à-fait étrangères, depuis que, grâces à la politique des Puissances maritimes, ou bien à leur impuissance, ces plaines fertiles ont été transformées en repaires de forbans, dont la plus douce jouissance est d'humilier des princes chrétiens, et de maltraiter leurs sujets. La civilisation européenne ne franchira-t-elle jamais la Méditerranée? Est-il donc plus difficile pour les Puissances d'aujourd'hui, de dompter quelques hordes de demi-sauvages, qu'il ne le fut pour Rome de vaincre sa formidable rivale Carthage, ou pour les Vandales de soumettre en peu de mois toute l'Afrique, depuis Tanger jusqu'à Tripoli?

Lors même que les traditions rapportées par l'historien *Eusèbe* et par *St. Jérôme*, qui font de St. Marc l'évangeliste le fondateur de l'église d'Alexandrie, seroient sans fondement, il n'est pas moins certain que le christianisme fut introduit en Egypte dès le premier siècle. Il se propagea promptement jusques dans les solitudes de la Thébaïde, berceau des moines chrétiens, et jusqu'à la ville d'*Axum* en Abyssinie, où l'Egyptien *Frumentius* prêcha l'Evangile.

Avant Constantin-le-Grand, la doctrine de la croix étoit déjà connue sur toutes les côtes de la Méditerranée, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et Carthage avoit déjà donné à l'église, de célèbres docteurs; lors de la conversion de ce prince, des milliers de Romains et d'Africains se hâtèrent de déserter les autels de Jupiter et de se prosterner devant le Fils de Marie. Mais tous ces prosélytes, qui changeoient de religion ou pour suivre l'exemple de la multitude, ou pour faire leur cour au prince, ou pour se mettre à l'abri de la persécution, ne pouvoient changer en même temps l'ensemble de leurs idées et de leurs sentimens. Ils adoptoient d'autres usages, d'autres cérémonies, mais la persuasion n'y étoit pour rien. C'étoit l'église qui faisoit des conquêtes et non point la religion de Jésus; malheureusement les prêtres confondoient déjà les intérêts de l'église avec ceux de la foi. La lumière de l'Evangile n'éclaira point les Africains convertis, et ne les rendit pas meilleurs; ils restèrent ce qu'ils avoient été; seulement les disputes théologiques fournirent à leurs passions un nouveau genre d'aliment. La prise de Carthage par Genseric, Roi des Vandales, qui débarqua en Afrique avec ses soldats ariens vers le milieu du cinquième siècle, et la destruction de l'empire des Vandales par Bélisaire, qui rétablit l'orthodoxie, n'influèrent ni en bien ni en mal sur l'état moral et religieux de ce pays.

Koshrou II, Roi de Perse, attaqua l'Egypte au commencement du septième siècle, soumit Carthage, et remplaça l'adoration de la croix par le culte d'*Ormuz* et du feu sacré. Vingt ans plus tard les Arabes de Mohammed se rendirent maîtres de Memphis. Les chrétiens jacobites dont se composoit la majorité de la population égyptienne, animés d'une haine violente contre les chrétiens orthodoxes et surtout contre l'Empereur de Constantinople, facilitèrent au général arabe *Amrou* la conquête de leur pays. Forcés par le vainqueur à choisir entre l'esclavage ou l'islamisme, la plupart d'entr'eux se firent musulmans, et en moins d'un siècle le Koran expulsa l'Evangile de toute l'Afrique septentrionale. Depuis ce temps, les vastes régions qui s'étendent des montagnes de sable à l'ouest du Nil, jusqu'au mont Atlas, sont fermées au christianisme, et ses sectateurs n'y arrivent que comme esclaves, comme marchands, ou comme ambassadeurs de Rois européens, chargés de porter le tribut accoutumé aux princes des corsaires. Seulement en Egypte il y a encore quelques foibles restes de chrétiens jacobites, arméniens, grecs et catholiques; et à Tripoli ainsi qu'à Tunis, on tolère quelques capucins et franciscains, qui desservent les chapelles des consuls chrétiens, mais toute tentative de convertir un musulman est punie de mort.

2. *Sectes chrétiennes en Egypte.*

Les chrétiens d'Egypte et les Juifs sont considérés par les musulmans avec le même mépris et condamnés à mille humiliations. Ils ne peuvent employer que des ânes pour monture, dans les rues du Caire, et chaque fois qu'ils passent devant la maison du premier kadi, devant la salle d'un tribunal ou devant une mosquée, ils sont obligés de mettre pied à terre, s'ils ne veulent s'exposer aux insultes de la populace.

Aujourd'hui encore, comme au septième siècle, les sectes chrétiennes d'Egypte ne sont d'accord entr'elles ni sur la discipline ni sur le dogme, et se détestent réciproquement. La plus nombreuse est celle des *Jacobites* ou Coptes, qui n'admettent qu'une nature en Jésus-Christ, et soutiennent que le St. Esprit ne procède que du Père. Ces Coptes descendent des habitans primitifs de l'Egypte ; ils sont sombres, opiniâtres, ignorans, serviles et abrutis par les mauvais traitemens des divers vainqueurs dont ils ont subi le joug. Leurs livres sacrés sont écrits en copte, langue qui n'a rien de commun avec celle des Pharaons, mais qui cependant a tellement vieilli, que leurs prêtres l'entendent à peine. Conservant avec ténacité les opinions religieuses que les Empereurs d'orient les ont contraint d'adopter à force de persécutions, ils sont indifférens au mépris des musulmans, et ont en horreur l'église romaine. Lorsqu'*Amrou* s'empara de l'Egypte, on y comptoit soixante et douze évêques jacobites ; leur nombre est réduit maintenant à douze, la plupart résidant dans la haute Egypte. Leur patriarche, qui prend aussi le titre de chef des églises de Nubie et du Habesch, réside habituellement au Caire, ville qui renferme douze églises coptes. Les chrétiens *grecs* ont plusieurs églises à Alexandrie, présidées par un patriarche ; ils en ont deux au Caire, dont l'une relève de l'évêque du mont Sinaï, l'autre du patriarche d'Alexandrie. Les chrétiens *armeniens* et *catholiques* sont peu nombreux. Les premiers ont une seule église dans la capitale de l'Egypte ; les seconds en ont deux et autant de couvens.

Les catholiques mettent beaucoup de soin à faire des prosélytes ; des jésuites, des capucins, et des franciscains, venus d'Europe, travaillent sans cesse à ramener dans le giron de l'église romaine les chrétiens orientaux, mais ils se gardent bien de s'adresser aux sectateurs du Koran. Le

Pascha tolère leurs manœuvres d'autant plus volontiers, que souvent elles occasionnént des querelles entre les diverses sectes chrétiennes, dont il profite pour mettre à l'amende et les convertisseurs et les convertis.

En général, les chrétiens d'Egypte, à quelque secte qu'ils appartiennent, sont aussi ignorans et aussi superstitieux que leurs maîtres; toute leur religion consiste dans l'observation servile des cérémonies que leurs ancêtres leur ont transmises par tradition. Ils ont une grande vénération pour le vieux sycomore de *Matare*, près des ruines d'Héliopolis, qui offrit un abri à la sainte famille lors de sa fuite en Egypte ; les coptes vont en pélérinage à la grotte où la sainte famille séjourna quelque temps, et les chrétiens grecs rendent le même hommage à une colonne de l'église de *Fostat*, qui possède la vertu de rendre la raison aux aliénés qu'on y attache en marmottant de certaines prières.

3. *Les Jacobites en Abyssinie; missions des catholiques dans ce pays.*

Le *Habesch* ou l'Abyssinie, situé environ à soixante journées de marche du Caire, est un labyrinthe de vallées et de collines, arrosé par une multitude de sources et de rivières. Des hêtres et des sapins garnissent les pentes de ses montagnes : le palmier croît dans les vallées. L'œillet, la tulipe , le lys viennent dans les prés sans culture. Le lion, le tigre, la panthère, remplissent les forêts de leurs rugissemens; le chamois erre sur les rochers escarpés, le casoar et l'autruche parcourent les plaines.

Suivant toute apparence, les habitans de ce pays riche et fertile, sont originaires de l'Arabie, qui n'est séparée de l'Abyssinie que par la mer Rouge. Leur conformation, leurs traits, leurs cheveux longs et plats, le prouvent; seulement leur teint olivâtre semble indiquer qu'il y a eu mélange avec

une tribu indigène. Leur Roi, *Negus* ou *Hatzeb*, réside à Gondar dans la province de Dembea.

Les Abyssiniens sont un peuple de pâtres; ils font un commerce d'échange avec leurs voisins, et ne connoissent point l'argent monnoyé. Le jésuite *Guerreiro*, qui visita leur pays en 1608, les décrit tels que l'Anglais *Salt* les trouva en 1810. « Il y a chez eux beaucoup moins de vices que » dans beaucoup de pays européens, dit le jésuite. Ils sont » simples dans leur commerce, innocens dans leurs mœurs, » et n'ont rien de sauvage ni de cruel. »

Les navigateurs portugais découvrirent le *Habesch* dans la seconde moitié du quinzième siècle. Dès lors il s'établit des relations intimes entre ses habitans et les Européens: elles furent consolidées par les secours que ceux-ci fournirent pour les expéditions contre les Maures et les Bédouins du pays d'*Adel* ou de *Zaïla*. Les prêtres portugais trouvèrent en Abyssinie, à leur grand étonnement, un peuple chrétien, qui avoit conservé religieusement sa foi au milieu des musulmans et des païens. Il est vrai que ce christianisme avoit peu de rapport avec celui de l'occident. Les Abyssiniens célébroient à la fois le dimanche et le sabbat; ils réunissoient le baptême à la circoncision, et la Sainte-Cène à l'observation des lois de Moïse. Quant au dogme, ils se rapprochoient beaucoup des chrétiens jacobites d'Egypte, n'admettant, comme eux, qu'une nature en Jésus-Christ; et leur chef spirituel qui portoit le titre d'*Abuna* (notre père) reconnoissoit la suprématie du patriarche copte au Caire.

La conformité de religion resserra les relations entre les Abyssiniens et les Portugais. Le roi *Etana Denghel* envoya en 1525 un ambassadeur à Lisbonne, pour y conclure un traité d'alliance; et quelques années après, il pria le père *Joan Bermudez* d'accepter l'emploi d'*Abuna* ou de patriarche,

devenu vacant. Bermudez y consentit et fut confirmé dans sa nouvelle dignité par le Pape Paul III. Mais il ne s'y maintint pas long-temps. Les soldats portugais, scandalisés des cérémonies des Abyssiniens, les révoltèrent à leur tour par leur intolérance fanatique ; et lorsqu'après la mort du roi *Etana*, Bermudez somma son successeur *Claudius* de jurer obéissance à St. Pierre et à son successeur résidant à Rome, le jeune prince lui répondit avec hauteur: « Que me » fait le successeur de St. Pierre? Et toi, je ne te salue » plus du nom d'Abuna ; tu n'es que le patriarche des » étrangers et tu adores quatre Dieux! » Bermudez l'ayant menacé de l'excommunication, Claudius s'écria dans un transport de colère: « Je te regarde comme excommunié toi-» même! » En effet, il éleva au patriarchat un copte d'Egypte, et Bermudez quitta le Habesch.

Cependant les relations entre les Portugais et les Abyssiniens ne furent point interrompues. Les jésuites formèrent le projet de fonder une mission au Habesch, et y envoyèrent douze religieux de leur ordre en 1556. Ils eurent peu de succès ; leur zèle exagéré les rendit odieux au peuple et au prince.

Le jésuite *Pierre Pays* fut plus heureux au commencement du seizième siècle. Aussi instruit qu'adroit, il sut se faire des protecteurs à la cour, et s'empara tellement de l'esprit du roi *Sellam Seghed*, que ce prince défendit, sous peine de mort, de soutenir le dogme d'une seule nature en Jésus-Christ. Cette défense et plusieurs autres décrets, contraires à l'ancienne croyance du peuple, occasionnèrent des troubles contre lesquels le Roi, poussé par les jésuites, essaya des mesures violentes. Il en résulta une guerre civile qui faillit ébranler le trône ; le Roi, forcé de céder, permit à chacun de suivre sa conscience, et les partisans de l'ancienne croyance rendirent grâce au Tout-Puissant d'*avoir*

soustrait les brebis du Habesch à la fureur des loups d'occident.

A la mort de *Seltam Seghed*, survenue en 1632, son fils *Alan Seghed* bannit tous les catholiques et tous les jésuites. Quelques-uns de ces derniers, qui malgré le décret de bannissement, restèrent dans le Habesch, furent punis du dernier supplice. Trois franciscains, qui s'y rendirent au commencement du dix-huitième siècle, eurent le même sort. Les Abyssiniens tolèrent les Païens, les Musulmans, les Juifs, mais ils n'aiment pas voir des chrétiens occidentaux s'établir dans leur pays. Cependant ils traitent avec bonté les Européens qui ne cherchent pas à faire des conversions.

Ce qu'on a fait de plus important pour les Abyssiniens dans les temps modernes, c'est de traduire la Bible en langue *Amhara* qui est celle des castes supérieures. Mr. Asselin, attaché au Consul général de France en Egypte, ayant découvert par hasard au Caire, un pauvre vieillard, très-versé dans la littérature éthiopienne, se servit de lui pour faire cette traduction, qui a été imprimée aux frais de la Société Biblique de la Grande-Bretagne.

4. *La côte orientale de l'Afrique. Les îles de Madagascar et de Bourbon.*

Les côtes orientales de l'Afrique, depuis les montagnes du Habesch jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ne sont habitées que par des Payens et des Musulmans. Les Portugais y possèdent cependant quelques établissemens, foibles restes de leurs anciennes conquêtes. *Mosambique*, leur chef-lieu, renferme deux églises, deux couvens et a un évèque; mais depuis long-temps les chrétiens de cette ville n'ont rien fait pour la propagation du christianisme. Les jésuites ont travaillé jadis avec beaucoup de zèle à la conversion des ha-

bitans du *Monomotapa*; mais peut-être leurs succès momentanés tenoient-ils moins à l'efficacité de leur prédication, qu'à la crainte qu'inspiroit la puissance des Portugais.

Jusqu'à présent toutes les tentatives de prêcher le christianisme dans l'île de *Madagascar* ont été infructueuses. Les Madécasses, persuadés que les Européens ne cherchent à s'introduire dans leur pays, que pour leur ravir leur indépendance et pour s'emparer de leurs richesses, les empêchent avec soin de former des établissemens dans leur île.

Presque toute la population de l'île de Bourbon et de l'île de France est chrétienne; les esclaves même reçoivent une instruction religieuse, quoiqu'insuffisante. Toutes les autres îles de ces parages sont habitées par des payens.

5. *Le cap de Bonne-Espérance. — Missions protestantes dans le pays des* Hottentots *et des* Cafres.

Les Hollandais, établis au cap de Bonne-Espérance depuis 1653, exclusivement occupés de leurs intérêts commerciaux, ne songèrent jamais à propager le christianisme parmi les peuplades qui vivoient dans leur voisinage. Un allemand, nommé *George Schmidt*, appartenant à la Société des frères moraves, forma le premier, le projet de civiliser les Hottentots et de leur prêcher l'Evangile. Ce fut en 1736 qu'il réunit quelques Hottentots convertis, dans une petite vallée, située à vingt-cinq lieues de la ville de Cap, et donna à cette colonie le nom de *Gnadenthal* (Vallée de Grâce). La Compagnie hollandaise des Indes, craignant que l'entreprise de Schmidt ne nuisît à la prospérité de ses établissemens, défendit toute propagation ultérieure du christianisme. Cependant la petite colonie chrétienne se maintint, et lorsqu'en 1792 la Compagnie permit aux frères moraves d'envoyer au Cap, de nouveaux missionnaires, elle s'accrut rapidement.

Depuis la prise du Cap de Bonne-Espérance par les Anglais (en 1795), la Société des missions de Londres, les frères Moraves et les Méthodistes Wesleyéns, rivalisent d'efforts pour répandre le christianisme dans le midi de l'Afrique. Leurs missionnaires ne se bornent point à prêcher aux Hottentots l'Evangile, il les engagent à quitter leur vie errante et à se choisir des demeures fixes; ils leur enseignent à se bâtir des maisons propres et commodes, à cultiver la terre, à élever des troupeaux; ils leur font connoître plusieurs métiers utiles, et les conduisent ainsi à la civilisation. Les colonies de *Grunakloof*, *Bethélsdorf*, *Theopolis*, *Grahamstad*, *Friedemberg*, dont quelques-unes sont à plus de cent lieues de la ville du Cap, renferment déjà un grand nombre de familles de Hottentots, converties au christianisme et vivant comme les peuples civilisés.

Ce ne sont pas seulement les Hottentots qui ont été l'objet des travaux des missionnaires; ils ont pénétré bien plus avant dans l'intérieur de l'Afrique, et ont visité les tribus des *Buschmans*, des *Namaqua's*, des *Corana's*, race d'hommes belle et vigoureuse, qui habite des vallées fertiles, entourées d'immenses déserts de sable, se nourrit du produit de ses troupeaux, et dont la religion se réduit à une vénération aveugle pour leurs devins et leurs sorciers. C'est au milieu de ces sauvages, que les missionnaires protestans ont formé plusieurs établissemens situés sur les bords du fleuve Orange, et leur ont donné les noms de *Pella*, de *Bethanie* et de *Bethesda*. Ils ont été accueillis avec bienveillance dans la ville de *Latakou*, peuplée de 8000 habitans, et chef-lieu des tribus *Betschwan* qui connoissent l'art de travailler le cuivre et le fer, et ne manquent pas d'une sorte de civilisation (1).

Les relations des missionnaires nous montrent les Cafres tout autres qu'on nous les avoit dépeints; ils ont de l'in-

(1) Voyez le *Voyage au midi de l'Afrique*, dans ce cahier. (R)

telligence, de l'industrie, de l'aptitude aux arts, et leurs institutions sociales sont bien moins imparfaites que nous ne le croyions. Grâce aux efforts des hommes pieux qui parcourent aujourd'hui l'Afrique la bible à la main, les Cafres de leur côté commencent à prendre meilleure opinion des Européens; ils voyent que tous ne sont pas des êtres violens, sanguinaires, avides, qui traversent la mer dans des maisons flottantes, pour chercher de l'or, pour réduire en esclavage des hommes libres, et pour asservir des peuples indépendants.

Peut-on s'étonner de la haine que les tribus Cafres portoient aux chrétiens, lorsqu'on sait que les paysans hollandais donnoient la chasse aux Buschmans, et les tuoient à coups de fusil comme des bêtes féroces? Espérons que les missions modernes mettront un terme à de pareilles horreurs, qu'elles réconcilieront des nations ennemies et qu'elles réussiront même à rendre chrétiens les marchands européens.

6. *La côte occidentale de l'Afrique.*

Une grande partie des côtes de l'Afrique au nord de l'embouchure du fleuve Orange, est presque déserte et inconnue aux navigateurs européens, mais sur les côtes de *Benguela*, *d'Angola* et de *Kongo*, les Portugais ont de vastes possessions divisées en duchés, en comtés et en marquisats, et gouvernées par des vice-rois. Des caravanes nombreuses, venant de l'intérieur de l'Afrique, arrivent toutes les années à *San Salvador* et *Pemba* dans le Kongo, à *Loanda de San Pablo* dans l'Angola, à *San Felibe* dans le Banguela, villes de dix à vingt mille habitans, et y apportent de la poussière d'or et de l'ivoire.

Des le quinzieme siècle les prêtres fixés dans les établissemens portugais commencèrent à prêcher l'évangile aux nègres, mais ils n'ont guères fait de proselytes que parmi

les captifs, les esclaves et quelques peuplades subjuguées par leur compatriotes. Les nations libres, révoltées des vices et de la cruauté de ces étrangers blancs, qui employoient tour-à-tour la ruse et la violence pour leur enlever leur territoire, et qui réduisoient à l'esclavage tous les nègres dont ils parvenoient à s'emparer, ont pris en horreur la croyance des chrétiens, et font une guerre d'extermination à tous les indigènes qui l'embrassent.

Les misssionnaires ont eu plus de succès dans les provinces tributaires des Portugais, ou soumises à leur domination. On y compte plus de cent mille nègres chrétiens; mais s'il faut en croire les relations du père *Antonio Zuchelli*, qui parcourut le Kongo au commencement du dix-huitième siècle, le prétendu christianisme de ces pauvres nègres se réduisoit de son temps, à un grotesque mélange de cérémonies catholiques et d'usages payens, et tout porte à croire qu'il en est de même encore aujourd'hui.

Quelques prêtres français fondèrent en 1766, de nouvelles missions dans les provinces de *Kakongo* et de *Loango*, et se louèrent de l'accueil qu'ils trouvèrent chez les nègres chrétiens long-temps abandonnés. Leurs établissemens se soutiennent toujours, quoique foiblement; l'insalubrité du climat est un des principaux obstacles qui s'opposent à leurs progrès.

7. *La Guinée. — La Compagnie de Sierra Leona.*

Les nègres de la Guinée ont une idée confuse de l'existence d'un être suprême et invisible, mais ils adressent leurs hommages et leurs prières à des divinités subalternes, tels que le Bouc noir, le Serpent sacré, le grand Loup, etc. Chaque idole a ses prêtres et ses prêtresses, qui en proclament les volontés, exigent d'abondantes offrandes, et mettent ainsi à profit l'ignorance et la crédulité de leurs

compatriotes. Mais au moins, les prêtres des nègres n'en veulent qu'à leurs biens : leurs princes en veulent à leur vie et à leur liberté. Despotes absolus, ils commettent des cruautés inouies pour faire parade de leur puissance. Au milieu d'une fête, ils se font un jeu d'ordonner le massacre de leurs prisonniers de guerre et de leurs propres sujets; lorsqu'ils donnent audience à des ambassadeurs étrangers, ils se plaisent à les faire passer à travers une haie de piquets surmontés de têtes encore dégoutantes de sang, et à leur mort on enterre vivantes avec eux toutes les femmes de leur harem.

Rien ne peut se comparer à l'inhumanité des princes nègres, que celle des marchands d'esclaves qui venoient chaque année arracher des milliers de malheureux à leur pays natal, et les transporter au-delà de l'Océan. Tant qu'un être vivant, respirera sur les côtes de Guinée, on y parlera avec horreur des affreux traitemens que des Européens, des prétendus chrétiens faisoient éprouver à leurs frères noirs; mais aussi on n'y prononcera qu'avec des larmes d'attendrissement, les noms de *Wilberforce*, de *Sharp*, de *Thornton*, de ces hommes généreux qui les premiers ont élevé leur voix contre la traite des nègres, l'opprobre de l'humanité et de la chrétienté. Leur noble persévérance a fini par triompher des sophismes de la cupidité; et l'on peut espérer que bientôt nul Européen ne se souillera plus de cet infâme trafic.

Ce fut d'abord pour offrir un refuge à des nègres rendus à la liberté mais dénués de ressources, qu'un riche anglais, *Granville Sharp*, conçut le projet de fonder, sur la côte occidentale de l'Afrique, une colonie de nègres. De concert avec quelques-uns de ses amis aussi bienfaisans que lui, il acheta (en 1787) d'un prince nègre, une certaine étendue de terrain sur la rivière de *Sierra Leona*, y bâtit la ville

de *Freetown*, et la peupla de nègres libres. Favorisée par le Gouvernement anglais, la nouvelle colonie ne tarda pas à prospérer ; elle a pris sur-tout un grand accroissement depuis l'abolition de la traite des nègres. Plusieurs autres établissemens se sont élevés à l'entour de *Freetown*, et la Compagnie de Sierra Leona en retire des avantages commerciaux très-considérables. En 1807, il s'est formé à Londres une association qui se propose de répandre en Afrique d'utiles connoissances ; unie aux sociétés des missions elle a établi dans toute la colonie de Sierra Leona, des écoles pour les enfans et pour les adultes, elle a bâti des églises, distribué des bibles traduites dans les langues du pays, et envoyé des missionnaires dans les contrées voisines ; en un mot elle n'a rien négligé pour civiliser les nègres des côtes occidentales de l'Afrique, et pour améliorer leur état social. Ainsi, grâce aux généreux sacrifices de quelques particuliers Anglais, le pays de Sierra Leona est devenu un point de départ d'où la connoissance de la religion chrétienne, et de tous les arts de l'industrie européenne se propage parmi les tribus nègres de l'Afrique occidentale.

Long-temps avant les Anglais plusieurs prêtres portugais et français ont prêché l'Evangile dans ces mêmes régions et y ont été accueillis avec hospitalité, mais faute d'être suffisamment secondés, leurs pieux essais ont produit peu de fruits.

8. *Les îles de l'Afrique occidentale.*

La plupart des îles situées sur la côte occidentale de l'Afrique sont soumises à la domination des Portugais, qui ont mis beaucoup de soin à y exterminer les payens, les juifs, les musulmans et les protestans. A chaque pas on y rencontre des églises, des couvens et des chapelles ; mais les prêtres, la plupart nègres ou mulâtres, sont d'une igno-

rance crasse, et le peuple est plongé dans la superstition la plus honteuse.

L'Afrique avec ses riches mines d'or, de cuivre, de diamans, avec ses épiceries, avec son sol fertile, propre à la culture des plantes les plus précieuses de l'Asie et de l'Amérique, pourroit offrir aux puissances maritimes d'amples dédommagemens pour la perte de leurs possessions américaines, et servir en même temps de débouché à la population surabondante de quelques Etats de l'Europe. Si un jour les calculs de la politique engagent les princes européens à former des établissemens dans cette partie du globe, faisons des vœux pour que leurs entreprises servent à y introduire le christianisme et la civilisation, et qu'elles tournent ainsi au profit de l'humanité!

(*La suite au prochain Numéro.*)

VOYAGES.

TRAVELS IN SOUTH AFRICA, etc. Voyages dans l'Afrique méridionale, entrepris à la demande de la Société des Missions de Londres, par le Rév. John CAMPBELL. Londres 1822.

LES Directeurs de la Société des missions, établie à Londres, ayant désiré qu'il fût fait une nouvelle visite des missions deja établies dans la partie méridionale de l'Afrique, chargea le Rév. John Philip et Mr. Campbell d'entreprendre ce voyage. Ils arrivèrent à *Cape Town* en janvier 1820. Mr. Philip resta au dépôt des missions, pour les affaires de la Société;

et Mr. Campbell s'achemina dans l'intérieur. En 1813, il avoit pénétré jusqu'à Lattakoo, et ne projetoit en 1820 que le même voyage. Cependant à son arrivée là, il y trouva le roi de Mashow qui lui fit pressentir une réception favorable dans ses Etats. En conséquence Mr. Campbell se décida à s'avancer dans l'intérieur. En suivant la même direction dans un espace d'environ quarante lieues, il parvint à la ville de Kurreechane dont on estime la population à environ quinze mille âmes. Les habitans sont un peu plus avancés dans la civilisation que leurs voisins du sud. Mr. Campbell revenu à Lattakoo visita ensuite plusieurs villes dans le grand désert, et sur les bords de la rivière Krooman, avant de revenir au Cap d'où il avoit été absent pendant dix mois. Nous allons prendre des fragmens de son journal de voyage dans l'intérieur de l'Afrique..................

....

» Le 30 avril, j'eus l'occasion de voir un rhinocéros qui passa à environ cent toises de nos chars couverts. Quelques momens après, on vint nous avertir qu'on en avoit tué un dans la même direction où nous avions perdu celui-là de vue : il paroît que c'étoit le même. La caravane se porta à l'endroit désigné, et j'eus tout le temps d'examiner les dimensions de ce monstrueux animal. Il avoit onze pieds de long, six pieds de haut, quatre pieds de large, et onze pieds de circonférence. La longueur de sa tête étoit de trois pieds. Ses jambes de devant avoient deux pieds de long et trois pieds de circonférence dans le haut. Les jambes de derrière avoient trois pieds de long, et trois pieds et demi de circonférence dans le haut. La peau avoit environ un pouce d'épaisseur, et étoit brunâtre, unie et rase. La plus longue de ses cornes avoit quatorze pouces, et une autre plus courte étoit placée immédiatement derrière celle-ci. »

» La vue de cette proie enchantoit les indigènes qui nous

accompagnoient. Il y avoit des bandes ou partis de quatre des peuplades différentes, qui se mirent aussitôt à dépécer l'animal. Ceux qui étoient les moins expéditifs, commencèrent à se plaindre, puis ils se fâchèrent. Alors il s'éleva entr'eux une dispute violente. Ils crioient tous à la fois, et gesticuloient avec fureur, sans cesser de tailler dans la chair de l'animal, chacun de leur côté. Les chefs des divers partis frappoient à coups de bâtons sur ceux qui travailloient. »

» Au milieu de cette confusion, un incident rétablit tout-à-coup le silence, et suspendit l'opération. Un couteau ayant pénétré dans la panse de l'animal, le gaz qui y étoit renfermé, en sortit avec un sifflement extraordinaire qui frappa tous les assistans d'étonnement et de crainte; mais quand le phénomène eut cessé, le combat et l'acharnement à dépécer l'animal, recommencèrent. Dans moins d'une heure l'opération fut expédiée. Il ne restoit ni viande ni os, de ce monstrueux animal. Tout avoit disparu, et il n'y avoit plus qu'une mare de sang à la place qu'il avoit occupée. La colère de tous ces personnages, et le sang dont ils étoient couverts, nous empêchoient de reconnoître nos propres gens parmi ceux qui étoient accourus des habitations voisines. »

» Nous ignorions nous-mêmes le nombre qui formoit notre caravane; mais cette nuit là, nous eûmes l'occasion de compter quatre-vingt neuf individus groupés autour de quinze feux, et dévorant la chair du rhinocéros, à mesure qu'elle étoit grillée. Tous montroient la plus dégoutante voracité.

»Dans la soirée, au moment où le jour baissoit, un quacha avoit passé à côté de la caravane, et avoit été blessé à mort. Il disparut, et on ne le poursuivit pas, parce qu'il étoit trop tard. Un chef de Lattakoo nommé Pelangye, homme d'une taille élevée, très-vigoureux et très-rusé, envoya secrètement quelques-uns de ses gens à la recherche

du quacha qui avoit été blessé. Comme il faisoit un beau clair de lune, ils réussirent à le trouver. Ils le dépécèrent et en apportèrent la chair dans leurs hutes portatives, près de l'endroit où nous étions campés. Cela fut fait tandis que les autres dormoient. Cependant ils furent découverts dans leur opération; et un homme de la troupe, réveillant les autres de grand matin, se mit à crier : « Je sens la chair de quacha : où est-elle ? »

» Pelangye n'hésita point à répondre : « C'est nous qui l'avons. »

» Où l'avez-vous trouvée ? »

» Dans la campagne. »

» Avez-vous rendu aux hommes blancs la balle qui étoit dans le corps de l'animal ? »

» Pelangye comprit que la question étoit insidieuse, et que s'il avouoit avoir trouvé une balle, la viande devoit être distribuée à toute la caravane. Il répondit, en conséquence : « Nous avons trouvé le quacha mort dans la campagne. »

» Il n'est pas mort sans avoir reçu une balle ? »

» Nous n'avons point trouvé de balle. »

» La preuve étoit difficile à faire ; mais tous entendirent la conversation, et l'action de Pelangye fut regardée comme frauduleuse. »

» Nos gens s'étant dispersés le lendemain pour battre le pays, trouvèrent plusieurs troupes d'enfans occupés de ramasser la gomme du mimosa, pour s'en nourrir. Cela prouve la rareté des vivres, car ils sont convaincus que la gomme nuit à leur santé, lorsqu'ils en mangent trop. »

Le 1.r mai. — « Nous entendîmes plusieurs lions pendant la nuit; et le matin nous en découvrîmes trois qui rodoient près des chariots. Les gens qui nous accompagnoient restèrent avec nous le dimanche sans murmurer, parce que nous avions tué un rhinocéros le samedi...............

....

» Je rencontrai le matin quelques petites troupes de Marootzee de Mashow, qui me demandèrent de les ramener dans leur ville natale. Ils étoient vingt neuf. Ils me saluèrent en montrant leur ventre aplati, et criant qu'ils avoient faim. Nous leur distribuâmes un peu de la viande du rhinocéros; et notre exemple ayant été imité par les autres petites troupes, les Marootzee furent rassasiés. Nous étions au nombre de 128 individus, dépendans pour notre subsistance de nos munitions de chasse. »

» Les jambes et les pieds du rhinocéros ne pouvoient se cuire que dans un four. Voici comment les naturels s'y prennent pour cela. Les nids des grosses fourmis sont construits en façon de fours, et ont jusqu'à trois pieds de haut. Nos gens en vidèrent plusieurs dès le matin, et firent périr les fourmis, en allumant dans l'intérieur un feu vif, alimenté par du bois sec. Quand l'intérieur de cette espèce de four fut bien rouge, on enleva les charbons, et on les remplaça par les pieds du rhinocéros, que l'on recouvrit de glaise chaude, en allumant encore du feu par dessus. Il faut plusieurs heures pour cuire cette chair, par ce procédé. Les naturels font grand cas de ce mets. »

»Nous fîmes, le soir, la tournée des feux, autour desquels les gens étoient groupés. Presque tous avoient des marmites qui cuisoient. Un Marootzee, mettant le doigt sur la gorge, me dit qu'il voudroit bien être plein de viande jusque-là. »

» Au moment de la prière du soir, chaque chef appela ses gens à sa manière. L'un disoit simplement : « Rassemblez-vous. » Un autre disoit : « Venez entendre les nouvelles. » Enfin le chef Marootzee répétoit : « Venez entendre les nouvelles du fils de Dieu. » — Tout cela se faisoit de leur propre mouvement. La tente fut bientôt pleine, et un grand nombre restèrent en dehors.»......................

(Dans les quatre jours de marche qui conduisent la caravane

à Kurreechane, principale ville des Marootzee, il ne se présente pas d'incidens intéressans. Le pays est boisé, la terre couverte d'une herbe épaisse et haute, et dans une partie de la route, la surface du sol est comme pavée de blocs de granite, entre lesquels l'herbe pousse. La caravane passe la rivière de Medappo, qui n'est point indiquée sur les cartes).

» Le 4 mai, à deux heures après-midi, nous eumes en vue une plaine cultivée, d'une longueur considérable, mais qui n'avoit pas plus d'une lieue de large. Bientôt après nous découvrimes une partie de la ville, au haut d'une des collines les plus élevées du pays. Moelway, fils aîné du Roi défunt, accompagné de deux personnages, vint nous joindre. Il se trouvoit à la chasse du côté où nous arrivions. C'est un bel homme d'un taille élevée, et qui pouvoit avoir vingt-cinq ans. Il paroissoit fort doux, et il nous servit de guide jusqu'à la ville, dans un espace de près de deux lieues.»

»Quand nous entrâmes dans la plaine cultivée, il vint à nous des troupes d'hommes, de femmes et d'enfans qui nous entourèrent, et nous regardèrent avec étonnement. Les hommes s'approchèrent de fort près, mais les femmes se tinrent éloignées. Quelques-unes cependant, attirées par la curiosité, essayoient de venir plus près de nous; mais le bruit du fouët des conducteurs des chariots, les faisoit fuir.»

» A l'extrémité de la plaine cultivée, nous trouvames une montée difficile : non qu'elle fut très-rude, mais la terre étoit couverte de grosses pierres. La descente fut encore pire. Les secousses étoient effrayantes. Nous craignions à chaque instant, de voir briser nos chariots, sans avoir les moyens de les réparer.»

» La plaine dans laquelle nous avions à passer avant d'arriver à la ville, étoit complettement couverte de monde.

Je puis dire avec vérité que des torrens de population descendirent de tous les côtés, des hauteurs environnantes. Comme nos voitures ne pouvoient gagner la ville qu'en tournant l'éminence sur laquelle elle est placée, nous montames à pied, par un sentier rapide, et au milieu d'une foule innombrable, où chaque individu s'efforçoit d'arriver jusqu'à nous pour nous entrevoir. »

» On nous conduisit dans une partie de la ville qui étoit libre et découverte; et là on nous fit asseoir sur des bancs de glaise, élevés seulement de trois pouces. Nous nous reposames quelques momens, toujours entourés et pressés par les curieux; puis un messager vint nous dire de le suivre. La rue que nous parcourumes avec lui étoit également garnie de monde. Chacun accouroit à la porte de son habitation pour nous voir. L'aspect d'un homme blanc causoit à ces gens un accès de rire convulsif.* Les enfans, en général, éprouvoient de l'effroi, et se sauvoient en criant. Cela occasionnoit un bruit d'une espèce très-singulière. »

» On nous conduisit dans un grand enclos de murailles sèches, qui n'avoit qu'une porte. Des pieux élevés y étoient plantés de place en place. On nous invita à choisir le lieu où nous voulions mettre nos voitures. La porte étant trop étroite, mon chariot eut de la peine à entrer, et renversa quelques pieux. Mes deux cheveaux excitèrent autant d'étonnement que deux éléphans pourroient faire dans les rues de Londres. »

» Après être restés environ une heure exposés à la curiosité de la foule, nous chargeames Munameets de s'informer de la demeure du Roi. On nous apprit que trois personnages, qui se trouvoient parmi les curieux, étoient les plus proches parens du Roi mineur, et que l'un des trois étoit régent. Nous demandames alors à expliquer le but de notre visite. On nous répondit que cela ne pouvoit avoir lieu

qu'en audience publique, parce que, selon l'usage établi, il falloit que chacun pût savoir ce dont il s'agissoit. »

» J'observai une hauteur, d'où il me parut qu'on devoit bien voir l'ensemble de la ville, et je montrai le désir d'y aller. On nous donna aussitôt un guide. Arrivés au sommet nous fumes étonnés de l'étendue de la ville. Chaque maison étoit entourée, à quelque distance, d'un mur de pierres. Quelques maisons étoient peintes en rouge et jaune, avec une espèce de goût. La cour de chaque maison, dans l'enclos, étoit une aire de glaise battue et unie, maintenue très-propre. Nous découvrimes dans l'éloignement une vaste plaine entourées de montagnes, et qui paroissoit avoir une trentaine de lieues de circonférence. On nous dit qu'elle abondoit en éléphans et en buffles; et on nous montra du côté de l'est, des montagnes où l'on nous dit qu'il y avoit plusieurs grandes villes. »

» Lorsque nous revinmes à nos voitures, nous les trouvames entourées d'une foule de curieux. Les maisons, les murailles, les hauteurs d'alentour étoient également couvertes de spectateurs qui examinoient nos chariots. Toutes les fois que je faisois quelques pas, une centaine d'individus me suivoient. Ils se disputoient entr'eux sur l'étoffe de mes pantalons, et j'appris ensuite qu'ils n'étoient pas d'accord sur l'animal qui avoit fourni la peau rayée de bleu et de blanc dont ils supposoient que mes pantalons étoient faits. »

» Enfin quand la nuit vint, ils se dispersèrent, et nous préparames notre repas. On nous amena le jeune Roi, qui pouvoit avoir seize ans. Il étoit petit, et n'avoit rien d'intéressant dans la figure : il portoit des ornemens en grand nombre. »

» Moelway nous envoya beaucoup de lait, et du grain de Caffrerie bouilli. Il nous dit, d'un grand sérieux, qu'il avoit perdu son cœur parmi nos chiens. Ce langage me fut

inintelligible. Alors il expliqua qu'il avoit envie d'un très-beau chien qui appartenoit à un des Hottentots. Je lui promis de voir s'il pourroit l'acheter.»

» Trois hommes vinrent dans la tente, pour chercher les vases dans lesquels on avoit envoyé le lait. Quand ils virent nos ustensiles de table, et l'usage que nous en faisions, ils se dirent entr'eux : « certainement ces gens là ne sont pas des hommes mais des dieux ! »

» Le 5 mai, je fus réveillé par le bruit de la foule qui entouroit les chariots comme la veille. La population étoit si considérable, que de nouveaux visitans arrivoient continuellement. Plusieurs d'entr'eux nous apportoient de la canne à sucre en présent. »

» Nous apprimes que le régent se nommoit Liqueling; et que bien que Moelway fut le fils aîné du roi défunt, il ne pouvoit régner, parce que sa mère n'étoit pas la première femme du feu roi. Cette première femme n'avoit point eu d'enfans; mais après la mort du roi, elle fut épousée par un frère de celui-ci, selon la coutume des Juifs. Elle en eut un fils, et ce fils avoit le même droit au trône que s'il eût été l'enfant du roi (1). Moelway jouissoit de tous les honneurs d'un héritier présomptif.»........................

»Dans la matinée, nous fumes conduits à un autre district de la ville, éloigné d'un mille. Notre conducteur étoit le Rainmaker, (procureur de la pluie). »

---

(1) On voit dans Esaïe, chap. XLIII, v. 24. que Dieu reproche à Israël de ne lui avoir pas apporté en offrande *des roseaux odoriférans* (canne à sucre) ce qui semble se rapporter à un ancien usage des Juifs. Celui d'épouser la veuve d'un frère étoit particulier à cette nation. Il est remarquable que ces deux traits se retrouvent chez un peuple de l'intérieur de l'Afrique, et jusqu'ici inconnu aux Européens. (R)

» Il étoit allé à Lattakoo pour obtenir la pluie, depuis l'arrivée de la mission. La maison du capitaine du district, nommé Sinosee étoit peinte en jaune et ornée de figures d'éléphans et de léopards : elle avoit une corniche rouge. »

» La femme du Rainmaker me fit présent de deux chapelets de métal, et je lui donnai en échange cinq boutons de métal. J'appris ensuite qu'elle avoit été mécontente. Dans ce pays-là, un présent n'est qu'une manière d'obtenir au moins l'équivalent. »

» Nous vimes dans quelques maisons, des colonnes et des figures sculptées ou moulées en terre glaise et peintes de diverses couleurs. Quelques-unes sembloient être l'ouvrage d'un artiste européen. C'est certainement un peuple inventif. Nous vimes plusieurs vases de terre, vernis et peints de diverses couleurs, pour tenir le lait, ainsi qu'une espèce de bière qu'on fait avec du grain. Il y avoit aussi des pots de terre à cuire, de toutes les grandeurs, et très-solides. »

» L'intérieur des maisons et des cours est maintenu parfaitement propre. Ils entendent la fonte du fer et du cuivre. Le Rainmaker nous montra une fournaise pour le fer. Elle étoit composée de glaise presque aussi dure que la pierre. Dans le haut, une ouverture ronde étoit destinée à recevoir le minerai. L'espace réservé au combustible étoit ouvert de deux côtés pour l'action du soufflet. »

» Lorsque nous revinmes à nos voitures, nous les trouvames assiégées d'un plus grand nombre encore de curieux. On entouroit aussi les Hottentots, pour voir comment ils faisoient cuire leur viande. Dix ou douze cercles de spectateurs étoient assis les uns derrière les autres; et ceux qui étoient debout plus loin encore, tenoient des enfans dans leurs bras, pour les faire participer au spectacle. Lorsque l'heure de notre dîner vint, nous ouvrimes les portes de la tente pour qu'un grand nombre d'individus eussent la possibilité de nous voir

manger : chose qui piquoit particulièrement leur curiosité. Ils faisoient vivement la conversation entr'eux, en observant notre manière de couper les viandes, et de nous servir des ustensiles de la table. »

» Nous allames après notre dîner visiter une partie de la ville du côté du nord, que la montagne nous cachoit. Nous en parcourumes les rues, et fumes étonnés de l'étendue de ce nouveau quartier. Il renfermoit plus d'arbres et de haies que les autres quartiers de la ville. Les habitans se précipitoient hors de leurs maisons pour nous voir passer et nous suivre. Je me retournai brusquement vers des jeunes gens qui étoient immédiatement derrière nous ; et ce simple mouvement leur fit tant de peur, qu'ils s'enfuirent précipitamment. Cinq ou six d'entr'eux tombèrent les uns sur les autres ; et bien que quelques-uns de ceux-ci portassent des enfans sur leur dos, ils ne firent que toucher terre et se relever : ce fut l'affaire d'une seconde ; et ils recommencèrent à courir sans regarder derrière eux. »

» L'occupation générale étoit de préparer des peaux, pour faire des manteaux. Nous nous arrêtames devant un forgeron qui faisoit une pioche. Il y en avoit trois en œuvre qui étoient presque finies. Un aide mettoit en mouvement le soufflet. Son enclume étoit une pierre ; mais il employoit un marteau assez semblable à ceux des forgerons en Angleterre..

» Dans la soirée, le régent Liqueling, et Moelway vinrent nous voir et s'asseoir auprès de notre feu. Je les invitai à manger du pain et du fromage dans notre tente. Là je leur fis part du but de notre visite à Kurreechane. Je leur dis que nous venions avec des intentions amicales pour les connoître et pour qu'ils nous connussent ; que s'ils étoient disposés à protéger des hommes de notre pays qui seroient chargés de leur apprendre la parole de Dieu, nous ferions

nos efforts pour les faire venir; que le Dieu du ciel et de la terre vouloit que sa parole fût connue de toutes les nations ; que toutes honorassent son Fils, et vécussent en paix. »

» Liqueling répondit que son peuple aimoit la paix ; et qu'il étoit content d'apprendre que les hommes blancs arrivés à Mateebe et à Lattakoo enseignoient aux hommes à vivre en paix, car c'étoit tout ce qu'il désiroit. »

» Makkabba dit à cela qu'il n'aimoit pas la paix, parce qu'elle l'empêchoit de gagner, et que lui et ses gens combattoient pour recouvrer du bétail qu'on leur avoit pris. »

» Je leur demandai pourquoi la ville étoit bâtie sur une éminence, et non dans une vallée? Ils me dirent que c'étoit à cause de leurs ennemis; mais qu'en effet, la distance de l'eau et du bois leur étoit fort incommode...........

» Le lendemain le régent m'envoya en présent, une dent d'éléphant. Je l'invitai à venir recevoir les présens que je lui destinois. La cérémonie eut lieu en public. Je lui donnai un miroir à cadre doré, un mouchoir rouge, un bonnet rouge, quelques grains de verre, un couteau, des ciseaux, des gravures et d'autres bagatelles. Il parut fort content. Il suspendit à son vêtement tout ce qui pouvoit être accroché. Parmi les objets que je lui donnai, il y avoit une pièce en porcelaine représentant un enfant endormi sur un piedestal. On le passa de main en main, et il excita beaucoup d'admiration et d'éclats de rire. »

» Quand le régent eut reçu tout ce que je voulois lui donner, il se plaça au centre de l'enclos pour être vu d'un plus grand nombre de gens. Je cherchois à deviner sur ses traits, s'il étoit content ou non des présens qu'il avoit reçus. Je le fis sourire en essayant l'usage des ciseaux sur la barbe d'un vieillard, ce que je fis avec la permission de celui-ci. »

» Le Roi d'une nation voisine se trouvoit présent. C'étoit un homme fort et de grande taille, dont la physionomie étoit bienveillante. Il régnoit à Doughooboone, à vingt milles de là. Il fit offrande d'un bœuf au Régent de Marootzee. Une centaine de chefs se réunirent à la porte de l'enclos où étoient nos voitures, pour manger ce bœuf. Le Régent étoit assis au milieu d'eux, portant le bonnet rouge, garni d'une frange d'or, que je lui avois donné le matin. Un grand plat de bois étoit devant lui. Il découpoit les viandes et servoit les autres. Tous mangeoient avec voracité, et ne buvoient point. »

»Au retour d'une petite promenade, je trouvai le repas fini, et le Régent occupé à coudre un manteau de peau. Je lui présentai un kaleidoscope, et deux gravures, qui étoient les portraits du Prince Régent d'Angleterre (le Roi actuel) et du Prince de Saxe-Cobourg. Il parut beaucoup plus content que le matin : apparemment parce qu'il ne s'attendoit pas que je lui donnerois encore quelque chose. »

»Je le vis prononcer un jugement devant sa porte. Il étoit assis. L'accusateur siégeoit à sa gauche, et le secrétaire à sa droite. Le premier exposa le cas à haute voix, et le Régent n'avoit pas l'air d'écouter. Quand ce fut fini, le secrétaire répéta la plainte, et le Régent prononça un jugement. J'ignore quel étoit le sujet; mais cette forme me rappela l'usage juif et arabe. »

»Les chiens étoient tellement affamés qu'ils mangèrent dans la nuit les souliers d'un de nos Hottentots, et les courroies qui attachoient nos chevaux. Ceux-ci furent constamment entourés de curieux; mais au moindre mouvement de ces animaux, les spectateurs prenoient la fuite. »

»Tous les individus avoient une cicatrice entre les deux yeux : c'est là que l'on inocule la petite-vérole aux enfans. Presque tous avoient, aux tempes, une petite grosseur, provenant de saignées répétées pour le mal de tête..........

« Un assez grand nombre des naturels vinrent assister le soir à notre service divin. Ils écoutèrent avec attention le chant des Hottentots. La prière leur fut répétée dans leur langage par l'interprète ; et ils gardèrent le silence ; mais à l'instant où ce fut fini, tous firent un grand éclat de rire et se mirent à causer entr'eux, comme des gens qui sont bien aises que ce soit fait, ou qui se sont amusés d'un spectacle...

« Le Hottentot qui possédoit un chien dont Moelway étoit amoureux, obtint un bœuf en échange. »

« Voici les informations que je tirai de Liqueling le lendemain. Il avoit entendu parler d'une nation dont le pays étoit situé au N. E. et se nommoit Mahalascela. Les habitans sont voisins de la grande eau, emploient les éléphans comme bêtes de somme, et fabriquent les grains de verre. Il avoit aussi entendu nommer les Matteebeylai, et les Molloquam, au N. E. Les premiers sont voisins de la grande eau, et les seconds vendent des grains de verre aux Boquains. Ceux qui les apportent mettent, disent-ils, deux ans à leur voyage..... Il me dit qu'il avoit été à huit journées de distance, chez les habitans du Matchaquam, où les habitations et la culture ressembloient à celles des Marotzee. Il ajouta que le Rainmaker lui avoit parlé d'un peuple très-beau, qui vivoit à l'orient auprès de la grande eau, laquelle se termine par l'air bleu. Les Marotzee ne connoissent aucun peuple qui vende des hommes. Ils avoient entendu parler d'hommes blancs, qui étoient venus dans le voisinage, et qui avoient passé chez les Boquains: c'étoient le Dr. Cawak et ses compagnons..........................

« Il est extrêmement difficile de tirer d'eux des informations quelconques sur les pays qu'ils ont visités, parce que leur attention ne se porte absolument que sur le bétail et sur les grains de verre. Chez les sept différentes nations que

j'ai visitées, on ne m'a pas adressé une seule question, sur les productions ou les mœurs des pays que j'avois vus; mais toujours on m'a demandé s'il y avoit des grains de verre et des bœufs.».............................

» Après notre souper, il entra dans notre tente quatre hommes, qui venoient voir comment brûloient nos chandelles, deux d'entr'eux étoient de beaux jeunes gens, de grande taille. Ils restèrent près d'un quart d'heure en admiration, et faisant des éclats de rire à la vue de cette flamme qui tenoit obstinément à la mèche, et qui consumoit si lentement la chandelle. Ils faisoient entr'eux des discours très-animés sur ce phénomène : je regrettois de ne pas les comprendre. Ils ne connoissent pas d'autre manière de s'éclairer que la flamme de leur feu.».................

....

» Liqueling étant venu à l'heure où nous prenions le *thé*, j'essayai de lui faire comprendre qu'il étoit entouré des œuvres de Dieu. Je lui demandai s'il savoit ce que devenoit le soleil pendant la nuit. Il se mit à rire, et me dit d'un air indifférent, qu'il l'ignoroit. Je lui expliquai du mieux que je le pus, que le soleil alloit éclairer d'autres nations. Il répéta mes derniers mots, puis il me dit qu'ils étoient au milieu du monde puisqu'il y avoit des blancs à l'orient et au midi de leur pays. Il se mit ensuite à me faire un long discours sur les grains de verre, leur principal signe d'échange. Il me dit que le peuple étoit impatient de me voir étaler notre provision de grains de verre, et se plaignit de ce que nos gens en avoient échangé avec les leurs, ce qui étoit contre la loi du pays; le Régent devoit avoir la priorité du choix.»..................

....

» A onze heures, l'assemblée du *Petso* commença à se former. Des compagnies de vingt à trente hommes arrivèrent

deux à deux, marchant aussi régulièrement que nos soldats d'Europe. La plupart étoient armés de sagaies ou piques, de haches de bataille, et portoient un bouclier de cuir de bœuf. En entrant dans l'enceinte, ils se mirent à executer des manœuvres de guerre; avançant, reculant, gesticulant comme s'ils frappoient l'ennemi, et faisant enfin des sauts d'une hauteur extraordinaire. »

» Le Regent vint à la tête d'une troupe nombreuse qui, après avoir fait ses évolutions, s'assit en face de lui; et l'assemblée, d'environ quatre cents personnes, presidée par le Régent, se trouva formée. »

» On commença la cérémonie par un chant général. Un chef se leva ensuite et poussa trois cris successifs, en s'appuyant sur sa lance, et demanda si on vouloit l'écouter. Un murmure d'assentiment se fit entendre. Il demanda encore si on vouloit l'écouter avec attention. Le même murmure fut répété. »

» Il parla du bétail volé par les Boquains, et conseilla de leur faire la guerre, en gesticulant avec sa lance, et montrant le côté du nord. Il parla favorablement de la visite des hommes blancs. Quand il eut cessé de parler, un sifflement général s'éleva: c'est leur manière d'applaudir. »

» On invita ensuite Moelway à danser. C'étoit un beau jeune homme de six pieds anglais. Il portoit le bonnet rouge garni de franges d'or, que je lui avois donné. Il avoit fort bonne mine, et fut vivement applaudi par la foule qui, après sa danse, frappoit sur les boucliers, et faisoit entendre un claquement de la langue, en signe de satisfaction. »

» Pelangie se leva ensuite, et poussa successivement trois cris, avec un intervalle de quelques secondes de l'un à l'autre. Comme ces cris avoient un caractere un peu différent de ceux des hommes du pays; toutes les femmes pré-

sentes, firent un grand éclat de rire. Quatre hommes de la nation des Matchappee se mirent aussitôt à danser. L'un d'eux, en imitant une attaque sur l'ennemi, se laissa tomber, ce qui excita beaucoup de gaîté dans l'assemblée. Pelangie s'applaudit d'avoir amené des hommes blancs amis de la paix, et ennemis du vol. Toute l'assemblée porta les yeux sur nous, et parut nous regarder avec intérêt, pour cette recommandation.....................................

« Le chef des chants se mit aussitôt à chanter, et toute l'assemblée se joignit à lui. Il paroît que les chants sont destinés à donner le temps aux orateurs de se préparer à parler...

« Moelway s'apercevant qu'il y avoit des gens à la porte et qui écoutoient sans en avoir le droit, courut sur eux avec un bâton, mais il ne put les atteindre.................

....

« Le Régent se leva enfin, et il se manifesta alors beaucoup de mouvement dans l'assemblée. Il commença par observer que l'on avoit parlé des voleurs du bétail et de la nécessité d'aller leur faire la guerre; que bien qu'il ne fût pas de grande taille, il ne craignoit aucun des voleurs, mais qu'il avoit ses raisons pour ne pas les attaquer dans ce moment là. « Vous venez ici, » dit-il, « couverts d'ornemens et vous demandez qu'on fasse des expéditions. Vous vous vantez, et vous faites les braves en présence des femmes, mais vous n'avez nulle envie de vous battre, et je vous connois trop bien pour vous conduire contre de tels ennemis. » Il ajouta qu'il avoit eu plusieurs conversations avec les hommes blancs, et qu'il n'y avoit aucune raison de s'en défier; que c'étoit des gens qui aimoient la paix, et qui étoient venus pour leur faire connoître le vrai Dieu, et son Fils qu'il avoit envoyé dans le monde. Il expliqua ensuite pourquoi nous n'avions pas apporté des grains de verre. »

Son frère prononça ensuite, pour terminer la séance, un long discours, interrompu par une danse du Régent, et du prince Moelway. A l'instant où le discours fut terminé, chacun quitta sa place et sortit avec tant de précipitation, que dans une minute, l'enceinte fut vacante. La séance avoit duré quatre heures.

(*La suite à un prochain Cahier.*)

A VOYAGE OF DISCOVERY, etc. Voyage de découvertes dans la Mer du Sud et le détroit de Behring, entrepris dans les années 1815 — 1818, aux frais de S. Exc. le Comte de ROMANZOFF, Chancelier de l'Empire, pour chercher un passage au nord-est de l'Amérique, sous le commandement d'Otton de KOTZEBUE, lieutenant de la marine russe. 3 vol. in-8.° avec beaucoup de gravures et de cartes. Londres 1821.

EXAMINER la côte de l'Amérique au nord et au sud du détroit de Behring, et chercher quelque golfe communiquant soit à la baie de Baffin, soit à quelqu'unes des rivières qui se jettent dans la mer de glace, par lesquelles il seroit plus facile de pénétrer dans la mer Atlantique, qu'en traversant le détroit de Behring et doublant le cap de glace; tel étoit le but que devoit se proposer Mr. de Kotzebue, et l'on devoit espérer, que lors même qu'il ne pourroit pas y atteindre, son voyage n'en serviroit pas moins à enrichir la science par une foule de découvertes, et dans une partie encore très-inconnue de l'Amérique, et dans la mer du Sud qu'il étoit destiné à traverser deux fois.

Mr. de Kotzebue, fils du célèbre auteur dramatique de ce nom, entreprit cette expédition sur le Rurick, vaisseau

du port de 180 tonneaux et armé de huit pièces de canon, que Mr. le comte de Romanzoff avoit fait construire exprès pour cette destination. L'équipage consistoit en deux lieutenans, Mr. Schischmareff et Zacharin, trois contre-maitres, deux sous-officiers et vingt matelots; MM. Eschholz, A. de Chamisso, et de Wormskiold accompagnoient Mr. de Kotzebue en qualité de naturalistes; le premier faisoit en même temps les fonctions de médecin.

Le Rurick quitta la rade de Cronstadt le 30 juillet 1815. Nous n'entrerons dans aucun détail relativement à la route qu'il suivit jusque sur les côtes du Chili; cette partie de la relation de Mr. de Kotzebue n'offrant rien de bien nouveau.

Après avoir séjourné trois semaines dans la baie de la Conception, Mr. de Kotzebue remit à la voile le 8 mars 1816. et continua son voyage vers le Kamtschatka. Conformement à ses instructions il se dirigea vers le vingtseptieme degré de latitude, pour vérifier la position de l'île de *Davis'Land* que le capitaine Krusenstern supposoit devoir se trouver sous ce degré; mais il ne put découvrir ni Davis'Land, ni les *rochers de Warham*, marqués sur la carte d'Arrowsmith sous 26° 29' latitude sud, et 100° 27' longitude; ces derniers, suivant sa conjecture, ont été confondus avec l'île de *Sales*, située, d'après ses observations, à 26° 36' 15" latitude, sur 105° 34' 28" longitude, erreur d'autant plus facile à commettre, que l'île de Sales, vue à une distance de quinze lieues, présente à l'œil l'apparence de deux groupes de rochers placés l'un près de l'autre.

» Le 28 mars, dit Mr. de Kotzebue, nous nous trouvames à la vue de l'île de *Pâques*; deux canots, montés chacun par deux hommes vinrent à nous, et nous montrèrent de loin quelques racines qu'ils sembloient nous offrir, mais nous ne pumes les engager à s'approcher du

vaisseau. Leurs canots avoient six pieds de long, sur un pied environ de large, et ne pouvoient contenir que deux personnes; leur île ne produisant pas un seul arbre, ils n'ont pour les construire que le bois flotté que les courans leur amènent en grande quantité des côtes de l'Amérique. Ayant trouvé un bon encrage, je fis mettre en mer nos deux chaloupes et nous quittames le Rurick au nombre de dix-sept personnes, pour aller visiter l'île. La plage étoit couverte de sauvages, qui en criant de toutes leurs forces et en faisant les contorsions les plus extraordinaires nous empêchèrent d'aborder. Nous nous éloignames alors un peu de la côte; aussitôt une centaine d'insulaires se jetèrent à la mer, vinrent nager autour de nos canots et nous offrirent des bananes et des cannes à sucre, en échange de vieux morceaux de fer: ceux qui étoient restés sur le rivage s'amusoient pendant ce temps à nous lancer des pierres. Quelques coups de fusil tires en l'air dissipèrent enfin la foule, et nous pumes mettre pied à terre; mais les sauvages recommencèrent bientôt à nous assaillir de pierres, et nous vimes qu'il y auroit impossibilité, ou du moins imprudence, à vouloir pénétrer dans l'intérieur de l'île. Les habitans paroissoient de taille moyenne, mais assez bien faits, et de couleur cuivrée; tous étoient tatoués. A juger par la grande quantité de bananes, de yams, de cannes à sucre et de patates qu'ils nous apportèrent, ils ont des vivres en abondance; et leur île paroît assez bien cultivée; mais les graines que La Peyrouse leur donna, n'ont probablement pas prospéré; du moins ils ne nous apportèrent que des fruits indigènes. Nous ne vimes non plus ni moutons ni cochons: le même navigateur leur en avoit laissé quelques-uns. Lorsque nous nous r'embarquames, les habitans nous poursuivirent de nouveau à coup de pierres. La conduite hostile de cette peuplade, qui avoit si bien reçu Cook et La Peyrouse, nous étonna

beaucoup ; nous en eumes l'explication quelque temps après par un Anglais, nommé Alexandre Adams, que nous trouvames dans les îles de Sandwich : voici le récit qu'il nous fit. Un Capitaine américain, commandant le schooner Nancy de la Nouvelle-Londres, se rendit en 1805 à l'île de Massafuero, située à l'ouest de Juan-Fernandez, et entièrement deserte, afin de faire la chasse aux veaux marins, dont la peau est très-estimée par les Chinois. N'ayant pas assez de monde pour faire cette chasse avec succès, il résolut d'aller à l'île de Pâques, d'y enlever un certain nombre d'hommes et de femmes, de les transporter à l'île de Massafuero, et d'y établir par ce moyen une colonie occupée habituellement à la chasse des veaux marins. En effet il alla débarquer dans la baie de Cook pour exécuter son projet. Les insulaires se défendirent avec intrépidité, mais les agresseurs, grâce à la supériorité de leurs armes, l'emportèrent enfin ; douze hommes et dix femmes tombèrent entre les mains des Américains. Ils furent conduits à bord et chargés de chaînes. Au bout de trois jours, lorsque le schooner eut perdu de vue l'île de Pâques, on leur ôta leurs liens. Les hommes ne se virent pas plus tôt en liberté qu'ils sautèrent tous à la mer, et il fallut employer la force pour empêcher les femmes de suivre leur exemple. Le Capitaine mit en panne dans l'espoir que la peur de la mort lui ramèneroit les fuyards ; mais ces pauvres malheureux, se flattant sans doute qu'ils pourroient regagner à la nage leur île natale, ne songèrent qu'à s'éloigner du vaisseau. Ne les voyant pas revenir, le Capitaine envoya son canot à leur poursuite, mais il fut impossible de les reprendre, parce qu'ils plongeoient au moment où le canot approchoit d'eux, et sans doute ils périrent tous dans les flots. Il n'est point étonnant que cette aventure ait inspiré aux habitans de l'île de Pâques de la défiance pour tous les étrangers. »

Après avoir découvert plusieurs nouvelles îles, auxquelles Mr. de Kotzebue donna les noms de Romanzoff, Spiridoff, Krusenstern et Rurick, situées toutes sous les quatorzième et quinzième degrés de latitude sud, et entre les 144 et 148me degrés de longitude ouest, il se dirigea sur les îles *Penrhyn*, (latitude sud 9° 1′ 35″, longitude ouest 157° 34′ 32″) qui lors de leur découverte, n'ont été vues que de loin, et n'ont jamais été visitées depuis.

» Ce fut le 30 avril, dit Mr. de Kotzebue, que nous aperçumes les îles de Penrhyn, formant presque un cercle et liées les unes aux autres par des rescifs de coraux. Comme nous les avions supposées inhabitées, nous fumes agréablement surpris en voyant s'élever de différens endroits des colonnes de fumée qui prouvoient que notre supposition etoit fausse. A l'aide de nos télescopes nous distinguames en effet des hommes sur le rivage. Le lendemain nous étant approchés à la distance de deux milles, nous vimes arriver à nous un grand nombre de canots, montés chacun de douze à quinze hommes; au milieu de chaque canot, étoit assis un vieillard qui paroissoit commander les rameurs, et tenoit dans sa main gauche une branche de palmier; emblème de la paix chez tous les insulaires de la mer du Sud. Lorsque les sauvages furent environ à vingt brasses du Rurick, ils s'arrètèrent, et se mirent à entonner un chant assez lamentable; puis ils s'approchèrent tout-à-fait, mais sans vouloir monter à bord. Il s'établit un marché d'échange entr'eux et nous; ils n'avoient point de comestibles, mais ils nous vendirent des ustensiles et des armes, contre des clous ou des morceaux de fer. Pour cet effet, nous leur jettions une corde, à laquelle ils attachoient avec confiance leur marchandise, attendant patiemment le paiement que nous leur envoyions de la même manière. Peu à peu ils s'enhardirent; cherchèrent à voler tout ce qui étoit

à leur portée sans s'embarrasser de nos représentations, et allerent même jusqu'à nous menacer. Un coup de fusil tiré en l'air fit disparoître leur confiance. Au même instant tous sautèrent à la mer et plongèrent; ensorte que le plus profond silence succéda à leurs cris, et que la mer sembloit les avoir tous engloutis. Au bout de quelques secondes nous les vimes reparoître l'un après l'autre, et quand ils se furent assurés que cette détonation formidable n'avoit fait du mal à aucun d'eux, ils rentrèrent dans leurs canots. Depuis ce moment ils se conduisirent plus convenablement. »

» Ces insulaires sont de la taille des habitans des îles Marquises; cependant leur teint est plus foncé. Ils ne se tatouent point, mais ils se marquent la poitrine et le dos de longues rayes rouges qui leur donnent une apparence effrayante. La plupart vont entièrement nus; quelques-uns portent autour du corps une ceinture d'une étoffe grossière. Suivant toute apparence leur langue a du rapport avec celle des habitans des îles des Amis, car ils entendirent plusieurs mots de cette dernière que nous leur adressames. Attendu la foiblesse de mon équipage et le grand nombre des insulaires dont je comptai jusqu'à quatre cents répartis sur trente-six canots, je ne jugeai pas prudent d'essayer un débarquement : ainsi après être resté deux jours à l'ancre, je fis remettre à la voile, et nous quittames les îles de Penrhyn, suivis, pendant quelque temps, des insulaires, qui nous firent entendre par toute sorte de signes, qu'ils désiroient nous voir revenir. »

Le 22 mai, nos voyageurs découvrirent un groupe d'îles qui n'étoit marqué sur aucune de leurs cartes, et auquel Mr. de Kotzebue donna le nom de *Kutusoff*. Ils virent bientôt un assez grand canot quitter l'une des îles et venir à eux à pleines voiles. Arrivé à une distance de cent brasses du Rurick, il s'arrêta, et les insulaires qui le montoient,

au nombre de neuf, montrèrent aux Russes des fruits, et les inviterent par signes à les suivre à terre. Ils étoient tous sans armes et paroissoient obeir avec une grande soumission au commandement de leur chef, qui étoit assis, les jambes croisées, sur des nattes de couleur, et avoit la tête ornée de fleurs et de coquillages. Voyant qu'il étoit impossible de les engager à venir à bord, Mr. de Kotzebue fit lancer à la mer sa chaloupe, et chargea le lieutenant Schischmareff d'essayer s'il ne pourroit pas les apprivoiser au moyen de quelques petits présens. L'approche de la chaloupe parut leur inspirer une grande inquiétude; ils furent cependant rassurés par les demonstrations amicales des Russes, et acceptèrent leurs présens. Mais lorsque le lieutenant Schischmareff essaya de sauter dans leur canot pour l'examiner de plus pres, ils prirent peur, jetèrent dans la chaloupe quelques fruits et une très-jolie natte, et s'éloignèrent précipitamment. Il fut impossible de les déterminer à revenir; cependant ils continuèrent à inviter les Russes par signes, à se rendre a terre; mais l'île étant entourée de rescifs de corail qui occasionnoient des brisans très-rudes, la chose n'etoit point faisable. Ces insulaires sont de couleur noire, et d'une taille svelte et élancée; leurs cheveux noirs et droits sont entrelassés de fleurs; autour du cou et dans les oreilles ils portent de même des ornemens très-bizarres. Leur vêtement consiste en deux nattes teintes en couleur, qui descendent depuis le milieu du corps jusqu'au genou, l'une par devant, l'autre par derrière. La dextérité avec laquelle ils font manœuvrer leurs canots, est très-remarquable. Suivant toute apparence, la population des îles Kutusoff est très-peu considerable; du moins nos voyageurs ne virent que deux canots, et n'aperçurent qu'un petit nombre d'habitans sur le rivage Un autre groupe d'îles, situé à une petite distance du premier, reçut de Mr. de Kotzebue

le nom de *Suwaroff*; le canal qui les sépare se trouve, suivant ses observations; à 11° 11′ 20″ latitude nord, et 190° 9′ 23″ longitude ouest.

Pressé d'arriver au Kamtschatka, Mr. de Kotzebue ne s'arrêta pas davantage dans ces régions et continua sa route vers le nord. Le 19 juin, il découvrit les montagnes coniques du Kamtschatka couvertes de neige, et en approchant de la baie d'*Avatscha* il aperçut sur les rochers situés au nord de cette baie un télégraphe en plein mouvement. Par ce moyen, le commandant du port de *St. Pierre et St. Paul* est informé de l'arrivée des vaisseaux assez à temps pour pouvoir leur envoyer des pilotes qui leur sont très-utiles pour franchir l'étroit passage qui conduit dans la baie d'Avatscha, et les remorquer lorsque cela est nécessaire. Mr. de Kotzebue ne resta au Kamtschatka que le temps qu'exigeoient les réparations dont le Rurick avoit besoin; grâce aux secours du lieutenant *Rudokof*, commandant du port de St. Pierre et St. Paul, elles furent promptement achevées; le 15 juillet nos voyageurs remirent en mer, laissant au Kamtschatka le lieutenant *Zacharin* dont la santé ne lui permettoit pas de continuer le voyage, et Mr. de Wormskiold, qui vouloit examiner les montagnes du pays sous le rapport de l'histoire naturelle; en revanche, ils emmenèrent sept matelots, augmentation dont l'équipage, composé seulement de vingt marins, avoit grand besoin.

Mr. de Kotzebue sans s'arrêter à l'île de *Behring* se dirigea immédiatement vers l'île de *St. Laurence*, qui, n'ayant jamais été visitée par aucun navigateur, excitoit sa curiosité.

« Arrivé dans une petite baie à l'ouest de cette île, dit-il, je fis mettre en mer deux de mes canots à quatre rames, et j'y descendis avec quelques-uns de mes gens, armés de fusils, de sabres et de pistolets. A une petite distance du rivage nous rencontrames une *baydare* (espèce de canot)

montée par dix insulaires qui s'approchèrent de nous sans crainte, en nous faisant toutes sortes de signes avec des peaux de renards qu'ils tenoient en l'air; leurs armes étoient cachées au fond de la baydare. Après nous avoir salué à leur manière, c'est-à-dire, en passant plusieurs fois leurs deux mains sur leur poitrine, ils se mirent à crier: *Tobacco*. Je leur en présentai quelques feuilles qu'ils mirent sur-le-champ dans leur bouche; en échange, ils me donnèrent quelques-uns de leurs ustensiles. Malgré leurs manières pacifiques on voyoit qu'ils se tenoient en garde contre nous, et qu'ils étoient prêts à repousser la force par la force. Nous continuames notre route jusqu'à terre, et les insulaires nous aidèrent obligeamment à mettre nos canots à sec sur le rivage. Suivant toute apparence, cette partie de l'île n'est habitée qu'en été lorsque les insulaires sont occupés à la pêche de la baleine, du veau marin, et de la vache marine, car nous n'y vimes aucune cabane, mais seulement des tentes de peaux de veau marin, soutenues par des côtes de baleine. Ils nous firent comprendre par signes, que leur demeure habituelle étoit derrière un promontoire situé plus à l'ouest. Sous plusieurs rapports ils ressemblent aux habitans de *Norton Sound*, tels que le capitaine Cook les a décrits; ils sont de taille moyenne, et ont l'air robustes et bien portans; leurs vêtemens, faits de peaux, sont d'une extrême saleté. Nous vimes entre leurs mains plusieurs ustensiles européens de fer et de cuivre; ils sont tous armés d'un long couteau, et portent des colliers de grains de verre de couleur. »

» Pendant que nos naturalistes faisoient quelques excursions dans les environs, je tâchai de m'entretenir par signes avec mes nouvelles connoissances. S'étant aperçus que j'étois le chef, ils m'invitèrent à entrer dans leur tente. Une peau sâle fut étalée sur la terre pour me servir de siège; puis tous

les assistans vinrent l'un après l'autre m'embrasser, et frotter leur nez contre le mien; ils terminèrent leurs caresses en crachant dans leurs mains et en me les passant plusieurs fois sur la figure. Quelque désagréables que me fussent ces démonstrations d'amitié, il fallut bien les supporter; ce ne fut même qu'en leur distribuant des feuilles de tabac, et des couteaux et ciseaux, que je pus les empêcher de recommencer. Un moment après ils apportèrent une auge remplie d'huile de baleine, qu'ils m'offrirent pour me rafraîchir; et j'en goûtai hardiment, quoique ce soit une nourriture aussi mal saine que dégoûtante pour tout estomac européen. Le repas fini, mon hôte, qui paroissoit être le chef de la troupe, voulut me donner le divertissement de voir danser. Un homme de la bande s'avança au milieu de la tente, et sans bouger de sa place, il fit toutes sortes de contorsions comiques accompagnées d'horribles grimaces; les autres pendant ce temps chantoient un air lamentable, de deux notes seulement; tandis que l'un deux battoit la mesure sur une espèce de tambourin. Après ce divertissement je voulus faire une promenade dans l'intérieur de l'île, mais le brouillard qui commençoit à s'élever me força à regagner le Rurick, au grand déplaisir des insulaires qui promirent de nous venir voir à bord.»

» Ces insulaires appellent le pays à l'est, l'Amérique, *Kililach*, et leur île, *Tschibocki*. Celle-ci présente un aspect fort triste et fort aride; on n'y voit pas un arbre, pas un arbuste; de tous côtés l'œil ne rencontre que des rochers gris dont la cime est couverte de neige, et dont les pentes sont tapissées de mousse. Les insulaires ont pour armes des arcs, des flèches et des lances armées d'une pointe de fer large et bien travaillée; ce sont les *Tschuktutskoi* qui les leur fournissent et qui leur procurent aussi les ustensiles de fabrique européenne dont ils font usage.»

La curiosité de nos voyageurs étant suffisamment satisfaite relativement à l'île de St. Laurence, ils remirent à la voile et se dirigèrent vers le détroit de Behring. Le 30 juillet ils arrivèrent à la hauteur du cap du Prince de Galles, à l'extrémité occidentale du continent de l'Amérique ; en même temps ils purent distinguer les îles *Gwozdeff* et même les côtes de l'Asie. Ils longèrent ensuite la côte de l'Amérique d'assez près pour découvrir sur le rivage un grand nombre d'habitations. Le 1.er août, se trouvant à 166° 24' de longitude, et 66° 14' de latitude nord, ils aperçurent l'entrée d'une baie ou d'un large détroit qui s'étendoit à perte de vue dans la direction de l'est. Différentes circonstances contribuèrent à faire espérer à Mr. de Kotzebue que c'étoit là ce passage nord-ouest cherché depuis si long-temps. Le vent ayant cessé tout-à-coup, il fallut jeter l'ancre, et Mr. de Kotzebue fit mettre aussitôt deux canots à la mer, pour aller reconnoître la côte méridionale de ce détroit.

« Nous débarquames sans difficulté, dit-il, au pied d'une colline, où je montai pour examiner la direction du détroit. Au nord, il étoit bordé par de hautes montagnes, au midi par une côte basse, à l'est il se prolongeoit aussi loin que l'œil pouvoit porter. Du haut de la colline où je me trouvois, j'avois une vue très-étendue sur l'intérieur du pays ; c'étoit une vaste plaine couverte de verdure, coupée par des marais, des flaques d'eau et une petite rivière. J'allai remonter dans mon canot pour continuer l'examen de la côte, lorsque je vis arriver cinq baydares (1) montées chacune par huit hommes, tous armés d'arcs et de lances, qui débarquèrent non loin de nous, en nous faisant toutes sortes

(1) Espèce de canot large et plat, fait de peau de lion marin. Les Kamtschadales et les Américains septentrionaux s'en servent comme embarcation sur mer, et comme tente sur terre.

de signes avec une longue perche au bout de laquelle étoit attachée une peau de renard, et en poussant des hurlemens affreux. J'ordonnai à mes gens de se tenir sur leurs gardes, et j'allai droit à ces sauvages, accompagné de mes naturalistes. A notre approche les Américains s'assirent par terre en cercle, pour manifester leurs intentions amicales; ils avoient laissé leurs lances dans leurs canots, mais ils avoient conservé leurs longs couteaux cachés dans leurs manches. Nous entrames bien armés au milieu du cercle, et pour dissiper la défiance visiblement empreinte sur leurs figures, nous leur distribuames du tabac, qu'ils se mirent aussitôt à fumer et à mâcher avec beaucoup de plaisir. Je fis présent à leurs chefs de quelques couteaux et ciseaux; ces derniers paroissoient un objet tout nouveau pour eux; ayant remarqué qu'avec cet instrument ils pouvoient se couper les cheveux, ils se les passèrent de main en main, et en firent usage sur-le-champ. Ces sauvages sont de moyenne taille, mais robustes et vigoureux; tous leurs mouvemens sont vifs. Ils ont les yeux petits, l'os des joues fort saillant, et sont en somme totale assez laids, mais leurs traits n'ont rien de stupide, et annoncent au contraire la gaité et l'enjouement. Ils portent les cheveux longs par derrière, et coupés très-courts sur le crâne; de chaque côté de la la bouche ils se percent la joue et y passent des os de chien marin ornés de grains de verre blancs. Leur habillement consiste en pantalons et bottines de peau de chien marin, et une espèce de chemise large de peau, semblable à celle des Kamtschadales, si ce n'est qu'elle ne leur va que jusqu'au genou.»

»Le nombre des baydares augmentant à chaque instant, je crus prudent de retourner à bord du Rurick, n'ayant que quinze hommes à opposer à quelques centaines d'Américains. Nos nouveaux amis nous suivirent, et il s'établit bientôt

bientôt entre nous un petit commerce. Ils refusèrent cependant de nous vendre des peaux de renard, mais ils nous cédèrent divers ustensiles fabriqués par eux, en échange contre des couteaux, des miroirs, du tabac, etc. Ils paroissoient très-entendus à ce commerce, ils marchandoient beaucoup, et avoient l'air fort contents quand ils s'imaginoient nous avoir attrapés. Tout cela se passoit au milieu de plaisanteries et de rires immodérés, ensorte que nous étions disposés à nous croire entourés de joyeux insulaires de la mer du Sud, plutôt que de sérieux habitans du Nord, Ces sauvages ont pour armes des lances, des arcs et des flèches, et un couteau à gaine de deux pieds de long. Leurs lances, armées de pointes de fer et fort bien travaillées, ressemblent à celle que les Russes vendent aux *Tschukutskoi* (1), et les grains de verre dont ils se parent, sont aussi de la même espèce que ceux dont les peuples de l'Asie orientale font usage, d'où il est permis de conclure qu'ils ont des relations commerciales avec ce dernier continent. »

» Un vent favorable s'étant élevé, nous remimes à la voile avec l'intention de pénétrer aussi loin que possible dans ce détroit supposé. Les Américains nous suivirent pendant quelque temps dans leurs baydares, et nous firent comprendre par signes que nous trouverions des peaux de renard en abondance dans les régions vers lesquelles nous nous dirigions; l'un d'eux, montrant du doigt tour-à-tour le Rurick et l'entrée du détroit, répéta à différentes reprises le mot de: *Janni-ö-ö*, dont il nous fut impossible de donner la signification. Nous cheminames toute la journée du 2 août, en conservant toujours l'espoir de trouver

(1) Les Tschukutskoi sont une peuplade qui habite l'extrémité la plus orientale de l'Asie, au nord du Kamtschatka.

un passage à la mer de glace. Le 3 août nous jetames l'ancre près d'une petite île à laquelle je donnai le nom de *Chamisso*, en l'honneur du naturaliste de notre expédition. Etant montés sur la partie la plus élevée de cette île, nous découvrimes que la baie où nous nous trouvions étoit fermée au midi et à l'est; et qu'il falloit renoncer à trouver un passage dans l'une ou l'autre de ces directions. Au nord la mer se prolongeoit à perte de vue; ce n'étoit donc que de ce côté qu'il nous restoit encore quelqu'espoir de découvrir ce que nous cherchions. »

» Le 4 août, après avoir déterminé la position de cet ancrage, qui étoit à 161° 42′ 20″ de longitude et 66° 13′ 25″ de latitude, je quittai le Rurick, accompagné du lieutenant Schischmareff et de nos savans; nous montions deux chaloupes et nous nous étions pourvus de provisions pour plusieurs jours. Nous nous dirigeames d'abord au nord, et à notre grand déplaisir, nous nous assurames bientôt qu'il n'existoit aucun passage dans cette direction; l'eau de mer étant très-peu salée dans cette baie, je me flattois que peut-être elle communiquoit à quelque grande rivière, par laquelle je pourrois pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, mais cette espérance fut encore déçue, et nous revinmes à bord du Rurick, sans avoir eu aucun succès dans nos recherches. Le 7 août j'entrepris d'examiner la côte orientale de cette vaste baie, à laquelle, suivant le désir de mes compagnons de voyage, je donnai le nom de *Kotzebue Sound*. Nous n'y pumes découvrir aucune embouchure de rivière. Ayant mis pied à terre dans un endroit où nos chaloupes purent aborder facilement, nous y trouvames deux petites huttes, soutenues par quatre perches, et couvertes de peaux de veau marin. Elles paroissoient destinées à servir seulement de magasins ou de dépôts pour un attirail de chasse, et non point d'habitations. Nous y vimes des armes assez

proprement travaillées; et nous en emportames quelques-unes, en laissant à leur place des couteaux et une hache, sur le manche de laquelle étoient gravés le nom de Rurick et la date du jour. Suivant toute apparence, les Américains ne visitent cette côte que dans le temps de la chasse, il paroit qu'ils y tuent des rennes, du moins nous vimes plusieurs cornes de ces animaux. En montant une petite colline, nous nous aperçumes tout-à-coup que nous marchions sur un véritable glacier, recouvert seulement d'une croûte de terre d'environ un demi pied d'épaisseur, où croissoit une herbe très-abondante. D'un côté la colline se terminoit par une pente presque perpendiculaire où la glace se montroit à nu. En l'examinant de près, nous y découvrimes plusieurs os de mammouth. »

»Renonçant à l'espoir de trouver dans cette direction le passage désiré, je revins à bord du Rurick, et le 10 août je me remis en route pour visiter la côte occidentale de Kotzebue Sound. Le surlendemain je remarquai un bras de mer qui sembloit se prolonger vers l'ouest; supposant que peut-être je pourrois par-là pénétrer assez loin dans l'intérieur des terres, ou même regagner la haute mer, je me fis mettre à terre, et je suivis ce bras de mer, accompagné seulement du lieutenant Schischmareff, et de trois matelots. A peine eumes-nous fait quelques pas que nous vimes sortir d'une cabane, à la distance de trois cents pas, deux Américains qui vinrent à nous tout armés. Ils s'arrêtèrent sur une petite éminence, et dirigèrent leurs arcs sur nous pendant que le plus âgé des deux nous adressoit la parole d'une voix rauque et désagréable. Je posai aussitôt mes armes, et j'allai droit à eux; ils en firent autant; nous nous embrassames amicalement, et pour leur prouver mes intentions pacifiques, je leur fis présent d'un couteau. Ils parurent assez rassurés, mais mes matelots ayant fait quel-

ques pas pour me suivre, ils reprirent aussitôt leurs arcs d'un air menaçant. J'ordonnai à mes matelots de se tenir éloignés, et je fis signe au lieutenant Schischmareff de me joindre sans armes. Ces sauvages nous conduisirent alors dans leur tente ou cabane de peaux de veau marin, où nous trouvames une femme et deux enfans. L'un des deux hommes qui étoient venus à notre rencontre, paroissoit avoir quarante ans et étoit évidemment le mari, l'autre étoit un jeune garçon tout au plus de seize ans. Ce dernier avoit une physionomie très-expressive et nous examinoit avec beaucoup de curiosité. Ayant observé que nous prenions note des noms de différens objets que nous nous faisions dire par eux, il s'empressa de nous en indiquer plusieurs, et nous regardoit écrire avec beaucoup d'attention (1). La femme de l'Américain n'étoit occupée que de mes boutons de métal qu'elle essaya d'arracher furtivement; n'ayant pu en venir à bout, elle dit à ses deux enfans, qui, tout enveloppés comme ils étoient de fourrure avoient l'air de deux petits ours, d'essayer de les arracher avec leurs dents. Je n'eus d'autre moyen de sauver mes boutons que de leur donner un petit miroir, présent qui occasionna une grande dispute, toute la famille voulant à la fois le regarder. Notre hôte nous fit ensuite asseoir sur une peau de veau marin, qu'il étendit à côté de sa tente, et nous fit présent à chacun d'une peau de martin-pêcheur; nous lui témoignames notre reconnoissance par quelques petites bagatelles, et une provision de tabac, qui parut lui faire grand plaisir. J'essayai de lui demander quelle étoit la longueur du bras de mer, au bord duquel nous nous trouvions. Il me comprit à la fin, et me répondit par la pantomime sui-

(1) La plupart des mots dont nous primes note, ressemblent à ceux que Cook recueillit dans le Norton Sound.

vante. Il s'assit par terre, faisant semblant de ramer avec force; puis il interrompit ce mouvement à neuf reprises, fermant chaque fois les yeux, et posant la tête sur sa main. J'en conclus qu'il falloit neuf jours de navigation pour gagner la pleine mer en passant par ce canal, et je conjecturai qu'il pourroit bien s'étendre jusqu'au Norton Sound. Ayant demandé à mon Américain, toujours par le moyen de signes, d'où il avoit reçu les grains de verre de couleur dont lui et sa femme étoient parés, ainsi qu'un vieux couteau et d'autres objets qui paroissoient être de fabrique européenne, il indiqua de la main l'entrée de la baie, en me faisant entendre que de là venoient des gens qui leur apportoient des grains de verre, du tabac, du bois pour fabriquer des arcs et des flèches, en échange contre des fourrures. Ce sont sans doute les *Tschukutskoi* qui font ce commerce et qui tirent de ces régions les fourrures qu'ils vendent aux Russes. »

» Nos deux Américains nous accompagnèrent jusquà l'endroit où nous avions laissé nos chaloupes; ils assistèrent à notre repas, et nos ustensiles de cuisine leur offrirent de nouveaux objets d'étonnement et d'admiration. Enfin nous nous séparames d'eux et nous nous remimes en route avec l'intention de remonter le bras de mer que nous avions découvert, aussi loin qu'il nous seroit possible. Nous ne tardames pas à être arrêtés par des bas-fonds qui rendirent notre navigation extrêmement pénible. Cette obstacle me détermina à renoncer pour le moment à mon projet, et à en renvoyer l'exécution à l'année suivante, où je me proposois de revenir dans ces parages, après m'être procuré à *Oonalashka*, des baydares assez légères et assez petites pour n'avoir point à craindre les bas-fonds. En attendant je donnai à cette baie le nom de *baie de Bonne-Espérance*, me flattant qu'elle me conduiroit à quelque découverte intéressante. Un violent

orage nous ayant surpris, ce ne fut pas sans peine que nous regagnames le Rurick, que nous avions laissé à l'ancre, à 66° 16′ 39″ de latitude nord, et 163° 41′ de longitude. »

» Le 13 avril nous levames l'ancre et nous visitames successivement les deux promontoires qui forment l'entrée de Kotzebue Sound, auxquels je donnai les noms de Espenberg et de Krusenstern. Les deux côtes paroissent assez habitées, et nous vimes plusieurs baydares qui cherchoient à nous joindre sans pouvoir y réussir, le vent nous étant très-favorable. Au nord-ouest du cap Krusenstern nous vimes un autre promontoire fort élevé, que je supposai être le cap *Mulgrave* vu par Cook. »

» Conformément à mes instructions j'aurois du chercher un ancrage sûr dans le Norton-Sound, et en faire un point de départ pour mes excursions futures; mais le Kotzebue Sound, que je venois de découvrir, offrant d'excellens ancrages, je crus pouvoir me dispenser d'un voyage dans Norton-Sound, et je résolus d'employer le peu de jours que je pouvois rester encore dans ces parages, à visiter la côte de l'Asie. Je me dirigeai donc vers le *Cap-Est*, à la hauteur duquel nous arrivames le 19 août. A l'extrémité de ce promontoire, pointe la plus orientale de l'Asie, se trouve une montagne de forme conique, dont la moitié s'est écroulée, probablement par l'effet du grand bouleversement du globe qui a séparé l'Asie de l'Amérique; car suivant toute apparence ces deux continens se joignoient jadis par une langue de terre, dont les îles de Gwozdeff sont les restes. Nous jetames l'ancre à quelques milles de la côte; et nous vimes aussitôt arriver une baydare montée par onze hommes. Elle fit plusieurs fois le tour du Rurick, et les sauvages nous examinèrent attentivement, sans proférer une parole, et sans vouloir venir à bord. Après nous avoir montré quelques fourrures qu'ils avoient dans leur baydare, et indiqué ensuite leurs habitations, comme pour nous inviter à les

suivre, ils retournèrent à terre. A notre grand déplaisir, nous vimes l'un d'entr'eux muni d'un fusil. La possession de cette arme pourroit rendre les Tschukutskoi, nation courageuse et guerrière, très-redoutables pour nos colonies du Kamtschatka; ainsi il est fort à désirer que les marchands russes ne prennent pas l'habitude de leur en fournir. »

» Je fis aussitôt mettre deux chaloupes en mer, et nous nous rendimes à terre. Les sauvages nous reçurent assez amicalement, du moins en apparence. Cinquante d'entr'eux, tous armés de longs couteaux, vinrent au devant de nous, nous invitèrent à nous asseoir sur des peaux de chiens marins, et se placèrent eux-mêmes en cercle autour de nous; un pareil nombre resta comme en sentinelle derrière leurs habitations. Leurs mines farouches et leurs longs couteaux, leur donnoient tout-à-fait l'air d'une troupe de bandits; et le peu d'étonnement qu'ils montrèrent à notre vue, me fit croire qu'ils ont de fréquentes communications avec les Russes. Cette peuplade a beaucoup de rapports avec les Américains que nous venions de visiter; leurs canots et leurs armes sont faits de la même manière que ceux que nous avions vus sur la côte d'Amérique; ils se parent de même avec des grains de verre de couleur, mais ils n'ont point la lèvre percée et ornée d'os de morse, comme les Américains. Je fis quelques présens à leurs deux chefs, qui me donnèrent en retour une peau de renard. Ils m'accompagnèrent dans leurs baydares. Ils montèrent sans crainte à bord du Rurick, et acceptèrent un verre d'eau-de-vie avec beaucoup d'empressement. Le seul objet qui excita vivement leur attention dans ma chambre, fut un grand miroir. Ils s'y regardoient d'un air sérieux et d'un œil fixe. L'un d'eux ayant fait un mouvement et tous voyant ce mouvement représenté dans la glace, ils furent saisis d'effroi, et quittèrent la chambre sans dire mot. Un de ceux qui étoient restés sur le pont, témoignant le désir de voir l'objet qui

avoit si vivement frappé l'esprit de ses camarades, je le conduisis à ma chambre, mais à peine se fut-il vu dans la glace, qu'il se sauva a toutes jambes. En général j'ai eu occasion souvent d'observer dans mes voyages, que la vue d'un miroir effraye les sauvages du nord, tandis que ceux des pays méridionaux trouvent du plaisir à se mirer. »

» Un vent favorable s'étant élevé, nous nous remimes en route, en nous dirigeant vers la baie de *St. Laurence*, à l'entrée de laquelle nous jetames l'ancre le 20 août. Nous remarquames sur le rivage plusieurs tentes de Tschukutskoi, et nous vimes bientôt arriver à nous deux baydares montées par vingt hommes, qui, après quelque hésitation, consentirent à venir a bord du Rurick. Nous descendimes ensuite sur la côte que nous trouvames en partie couverte de neige et de glace, quoique nous fussions au milieu de l'été. Les cabanes que nous avions aperçues de loin, étoient au nombre de douze; elles consistoient en châssis faits de longues perches, recouvertes de peaux d'animaux marins, et étoient beaucoup plus spacieuses que toutes celles que nous avions vues précédemment. Ce ne sont point des habitations permanentes; la tribu à laquelle elles appartiennent ne vient qu'en été sur la côte, pour y faire sa provision de graisse de baleine, de chiens marins, etc. et retourner ensuite dans l'intérieur des terres. A notre approche tous les hommes se retirèrent dans leurs huttes; un vieillard qui paroissoit avoir perdu l'usage de ses jambes, resta seul à quelques pas de sa tente, assis sur une peau, et m'invita à prendre place à côté de lui. Nous engageames la conversation par l'entremise d'un de mes matelots du Kamtschatka, qui comprenoit quelques mots de sa langue. Je lui fis entendre que nous étions Russes, que nous avions débarqué pour renouveller notre provision d'eau, et qu'il nous rendroit un grand service s'il nous procuroit quelques rennes. Il promit de nous en fournir, en

ajoutant qu'il lui falloit deux jours pour les faire venir de l'intérieur des terres. Je lui offris plusieurs petits présens, qu'il reçut en exprimant ses regrets de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de me donner en retour quelque chose d'équivalent; ce qui parut lui faire le plus de plaisir, ce fut une médaille avec l'effigie de l'empereur Alexandre. Les autres Tschukutskoi, me voyant en conversation familière avec leur chef, sortirent peu-à-peu de leurs tentes, et vinrent se ranger en cercle autour de nous. Cédant à l'invitation répétée du vieillard, j'entrai dans sa tente que je trouvai dans un état de saleté à faire mal au cœur. Elle étoit divisée en plusieurs compartimens, garnie de lits de peaux, et de différens ustensiles de fer et de cuivre, qu'ils reçoivent probablement des Russes. Quand nous quittames nos hôtes ils répétèrent fréquemment le mot de *Taroma.* »

» J'employai le jour suivant à examiner la baie de St. Laurence. Elle est entourée, en grande partie, de rochers de granit qui s'élèvent presque verticalement du fond de la mer. Dans les endroits où la côte est abordable, il n'y a guères plus de végétation que sur les rochers; quelques saules rabougris, et un peu de mousse, c'est tout ce que l'on y voit; aussi elle n'est point habitée, et les Tschukutskoi ne la visitent que pour la chasse et la pêche des chiens marins. »

» De retour à bord du Rurick, je reçus un message de la part de mon vieux ami, pour m'apprendre que les rennes qu'il m'avoit promises étoient arrivées. En conséquence, je me rendis à terre pour les recevoir, et je témoignai à leurs propriétaires ma reconnaissance par plusieurs présens qui parurent les satisfaire. J'engageai en même temps leur vieux chef à venir nous voir sur le vaisseau. Il montra d'abord quelque répugnance, craignant que je ne voulusse l'emmener avec moi; enfin il se laissa persuader, et monta sur le

Rurick accompagné de deux de ses sujets. Tous les trois se conduisirent d'une manière extrêmement décente, examinèrent attentivement divers objets, et parurent se communiquer les réflexions que ces objets faisoient naître en eux. Je leur fis servir du thé, boisson qui leur étoit inconnue. Ils regardèrent d'abord ce que je faisois de ma tasse, puis ils suivirent mon exemple et parurent trouver le thé à leur goût. Au bout d'une demi-heure ils nous quittèrent, et j'eus beaucoup de peine à faire accepter encore quelques petits présens à leur chef. »

» Tous les Tschukuktskoi que nous eumes occasion de voir pendant notre séjour dans ces parages, ressemblent aux habitans de la côte d'Amérique au point que je suis disposé à les croire sortis de la même souche. Ils sont vifs, enjoués, et paroissent aimer beaucoup la danse; leur seul instrument de musique est une espèce de tambourin, dont le son n'a rien de bien flatteur pour des oreilles européennes. Ils vivent dans un état d'hostilité déclarée avec leurs voisins les Américains, qu'ils accusent de dépouiller et même d'égorger les étrangers sans scrupule, toutes les fois qu'ils sont les plus forts, et qu'ils peuvent le faire sans danger. Quand nous leur demandames d'où les Américains tiroient le fer dont ils faisoient usage pour leurs armes, ils nous répondirent que c'étoit de *Colima*; mais notre interprête n'en savoit pas assez pour comprendre s'ils l'achetoient des Tschukutskoi, ou bien des marchands russes. »

» Le 29 août nous quittames enfin notre ancrage, situé à l'entrée de la baie de St. Laurence, à 65° 39′ 33″ de latitude, et 171° 12′ 30″ longitude, et nous nous dirigeames sur *Oonalashka*, une des îles Aleuts. Contrariés par les vents, nous mimes neuf jours à faire ce trajet, et ce ne fut que le 6 septembre, que nous aperçumes cette île, qui de loin paroît n'être qu'un assemblage de rochers per-

pendiculaires dont les sommités sont couvertes de glaces éternelles. Le 7, nous tâchames de gagner le port d'*Illiuliuk*, où la Compagnie américaine a un comptoir. Au moment où nous arrivames à l'entrée de ce port, nous fumes surpris par un calme plat, ce qui rendit notre position assez dangereuse, attendu qu'il y avoit impossibilité de jeter l'ancre là où nous nous trouvions, et que les coups de vent, très-fréquens dans ces parages, pouvoient nous pousser sur les rochers de la côte. Heureusement on nous avoit aperçus du port, et Mr. Krinkof, agent de la Compagnie américaine, vint au-devant de nous avec cinq baydares à vingt-quatre rames, pour nous faire entrer dans le port à la remorque. »

» C'est pour les intérêts de son commerce de pelleterie que la Compagnie américaine entretient un comptoir à Oonalashka ; du reste cette île est aussi stérile que les autres îles Aleuts, et ne fournit aucun des objets dont un navigateur a besoin après un long voyage ; je ne m'y arrêtai donc que peu de jours. Mes instructions m'enjoignoient de me rendre d'Oonalashka aux îles Sandwich, pour y laisser reposer mon equipage de ses fatigues, et renouveller mes provisions ; mais les renseignemens que je reçus à Oonalashka me firent craindre de n'y point trouver ce qu'il me falloit ; je résolus donc de faire voile pour la Californie, de m'arrêter pendant quelques semaines dans le beau port de St. Francesco, d'y faire réparer mon bâtiment, et de m'y pourvoir des provisions nécessaires. »

(*La suite à un prochain Numéro.*)

VOYAGE EN SUISSE, FAIT DANS LES ANNÉES 1817, 1818 ET 1819. Suivi d'un Essai historique sur les mœurs et coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne, dans lequel se trouvent retracés les événemens de nos jours, avec les causes qui les ont amenés. Par L. SIMOND, auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre*. Deux vol. in-8.° d'environ 600 pages. Chez *Treuttel et Würtz*, rue de Bourbon n.° 17, à Paris. 1822.

CEUX qui ont lu le *Voyage d'un Français en Angleterre*, savent que l'auteur a le talent d'observer avec jugement et finesse, et que ses opinions ont ce cachet d'impartialité qui appartient aux amis de ce qui est vrai dans tous les temps et dans tous les pays. L'étendue et le genre de ses observations montrent de grandes ressources d'instruction, et un esprit réfléchi. Il parle des institutions et des mœurs comme un homme qui a su se placer très-haut pour les juger; mais s'il est indifférent sur les préjugés et sur la couleur des opinions, il ne l'est point sur leur tendance: ce qui est bon et moral en soi, a toujours son premier hommage, et sa critique, par fois sévère, s'attache à tout ce qui est ou peut devenir nuisible au bonheur des sociétés. On remarquera dans ses tableaux une disposition un peu satirique; mais s'il n'épargne pas toujours des ridicules innocens, ce n'est point malice, c'est projet d'amuser ses lecteurs en les instruisant, et il faut reconnoître qu'il réussit à l'un et à l'autre.

Son second volume est une histoire de la Suisse, inti-

tulée *Essai historique*. Les événemens des trente dernières années sont ici, pour la première fois, publiés dans leur ensemble, et présentent un intérêt que l'auteur s'attache à faire tourner au profit de la justice. Il a réussi à élaguer les tracasseries diplomatiques qui enflent les volumes des historiens; et il s'attache avec soin à tout ce qui conduit « à » la connoissance morale de notre espèce, véritable but de » l'histoire. »

Un tel ouvrage offre un riche fonds à un journal qui n'est qu'un choix tout fait de bonnes lectures. Aussi nous proposons-nous d'y revenir plus d'une fois. Aujourd'hui nous nous bornerons à quelques détails amusans sur les deux hommes qui, depuis un siècle, ont le plus attiré l'attention par leurs écrits. Les réflexions sommaires de l'auteur, qui terminent le premier volume, se trouvent réunies à ce fragment.

« Echappé de la cour de Fréderic, Voltaire se retira d'abord à Lausanne, où il se lia d'amitié avec plusieurs familles, et entr'autres avec celle de Mr. de Constant, pendant une résidence de quelques années. Il avoit formé des acteurs dont il étoit très-fier, et jouoit avec eux *Zaïre*, *Alzire* et plusieurs autres pièces. Quelques dessins d'Huber nous l'ont montré dans la coulisse, encourageant, applaudissant; on croit entendre ses *bravos*. Lui-même jouoit quelquefois le rôle de Lusignan, et dans son zèle il en prenoit le costume dès le matin, se montrant ainsi sur la porte de sa maison. On raconte qu'une jeune personne, faisant l'office de souffleur, improvisa, sans le vouloir, un vers qui n'étoit pas dans la pièce: *Dieu vous le rende*, s'écria Voltaire tout haut; *vous m'avez fait l'aumône.* Après le spectacle, il la remercia de nouveau. « *Je veux vous donner* » *mes ouvrages*, » dit-il. « *Ah! monsieur*, » répondit-elle toute » troublée, *ils sont si beaux! je ne voudrois pas vous en pri-*

» *ver!* » Il racontoit cette naïveté avec complaisance, ainsi que la suivante. Dans son dépit de n'avoir pas été invitée, une dame avoit fait jouer chez elle la parodie de *Zaïre*; rencontrant bientôt après une jeune personne du même nom: *Ah! ah!* lui dit-il, *c'est donc vous, mademoiselle, qui vous moquez de moi!* » — « *Oh! mon Dieu non, monsieur, c'est ma tante!* Voltaire, lorsqu'il vouloit jouer la comédie, avoit toujours le ton tragique, et plus de pompe que de naturel, particulièrement dans le rôle d'Euphémon, père de l'*Enfant prodigue*; mais il remplissoit fort bien celui de Trissotin dans les *Femmes savantes.* »

» De Lausanne, où il eut quelques disputes, qui ne paroissent pas tout-à-fait à son avantage, il vint s'établir à St. Jean, aux portes de Genève, et donna à sa maison le nom des *Délices*, qu'elle a conservé; mais ayant fait bientôt après l'acquisition de *Fernex*, il s'y fixa. Des personnes distinguées de toutes les nations faisoient foule pour voir Voltaire: il les reçut long-temps avec empressement; et leurs visites étoient l'occasion de fêtes et de représentations théatrales; mais il s'en lassa à la fin, et ne voulut plus voir ceux qui n'excitoient pas sa curiosité en même temps qu'il étoit l'objet de la leur. Un quaker de Philadelphie, *Claude Gay*, voyageant en Europe, passa quelque temps à Genève; il étoit connu par des ouvrages de théologie, et l'on goûtoit son bon sens, sa modération et sa simplicité. Voltaire en entendit parler, et fut curieux de le voir; mais le quaker s'en defendoit, et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'on lui persuada d'accepter une invitation à dîner, que lui fit Voltaire. Celui-ci avoit promis aux amis du quaker de ne rien dire qui pût le blesser: il fut d'abord charmé de sa belle figure calme, occupé de son grand chapeau rabattu, de son habit tout uni, de son air doux et serein. Le dîner s'annonçoit bien; cependant la sobriété de son

hôte attira bientôt les railleries du poëte, lesquelles furent reçues avec le plus grand sang-froid. La conversation tourna ensuite sur les premiers habitans de la terre et sur les patriarches ; le philosophe lança quelques épigrammes sur les preuves historiques de la révélation ; mais Claude, sans s'émouvoir, rétablissoit, par le raisonnement, ces preuves ainsi attaquées, sans faire attention à ce qui n'étoit que de l'esprit, et y paroissant insensible. La vivacité de Voltaire, irritée de cette froideur, devint enfin de la colère ; ses yeux étinceloient lorsqu'ils rencontroient les regards pleins de calme de son adversaire ; et la dispute fut poussée si loin, que celui-ci, se levant, dit : « *Ami Voltaire, peut-être un » jour entendras-tu mieux ces choses-là ; en attendant, trouve » bon que je te quitte. Dieu te soit.* » Et sortant, malgré les instances de la compagnie, il reprit tranquillement à pied le chemin de Genève. Quant à Voltaire, il s'enferma dans son appartement, où les vers suivans, qui sont les siens, n'auroient pas contribué à le réconcilier avec lui-même, si par hasard il se les étoit rappelés :

A la religion discrètement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle,
Et sans noyer autrui, cherche à gagner le port :
Qui pardonne a raison, et la colère a tort.

» Huber, qui étoit du dîner, représenta cette scène dans un dessin où les deux acteurs principaux étoient admirablement bien caractérisés. »

» Certain magnat Hongrois, de peu d'esprit, voyageant en Suisse, avoit fait de vains efforts pour être présenté à Voltaire ; personne ne vouloit s'en charger. Un jeune Genevois (1) entreprit de lui donner ce plaisir. A jour nommé

(1) Mr. Chauvet, exilé à la révolution de 1782, et avantageusement connu en Angleterre, où il demeura vingt ans. Je tiens cette anecdote de sa famille.

on le conduit à la campagne; deux laquais en grande tenue le reçoivent à la porte d'une maison de bonne apparence: il monte, il entre; le voilà avec le *malade de Fernex!* Celui-ci gisoit sur un sofa, enveloppé dans sa robe de chambre de damas, et coiffé d'un bonnet de velours noir galonné, par dessus son ample perruque à la Louis XIV, au milieu de laquelle son petit visage pâle, décharné et couvert de rides profondes, sembloit enseveli. La table auprès de lui étoit couverte de papiers; et les rideaux fermés n'admettoient que peu de jour. Le philosophe, toussant creux et parlant d'une voix cassée, reçut l'étranger fort poliment, fit ses excuses sur ce qu'il ne se levoit point: il étoit malade, bien malade; il le pria de s'asseoir, lui parla de ses voyages, se fit raconter ses aventures, débitant lui-même maints contes grivois assaisonnés d'impiétés. Le magnat enchanté, et beaucoup plus à son aise qu'il n'avoit osé espérer, jetant les yeux sur la table, demanda quel ouvrage, quel chef-d'œuvre nouveau il destinoit au public. — *Moins que rien*, dit Voltaire; *le foible enfant de ma vieillesse*, *une tragédie*. — Le sujet? le nom? — Ma tragédie s'appelle *Empro-Giro*; et les *dramatis personæ*, c'est *Carin-Caro*, *Depuis-Simon*, *Careuil Grifon* (1), etc. etc. Puis il se mit à débiter force tirades de vers tragiques. Et le magnat de s'extasier. Voyant cependant ce docile admirateur tirer de sa poche une miniature de Voltaire, il se crut perdu, mais fit bonne contenance: une certaine conformité dans les traits, le costume, les rides artificielles, le petit jour, favorisant le déguisement, le magnat, loin d'être détrompé, remit le portrait dans sa poche, déclarant qu'on ne pouvoit rien voir de plus ressemblant. Prenant enfin congé avec bien du regret, après

(1) J'achève pour les curieux la liste des noms: *Piron-l'abandon, tan, feuille meuille, tan, clû!!* Aucun Genevois ne doutera, en la voyant, de l'authenticité de l'anecdote.

sa longue et intéresssante visite, il baisa avec respect la main du grand homme; et sur l'escalier les laquais reçurent des marques substantielles de sa reconnoissance. L'un étoit le frère de l'acteur principal, les autres ses amis, qui, ne voulant pas prendre l'argent de leur dupe, lui donnèrent à quelques jours de là un dîner à l'auberge, où on ne manqua pas de lui faire répéter l'histoire de sa visite. Voltaire en eut connoissance, et voulut voir sa doublure : il lui dit qu'il feroit un marché avec lui, lui offrant de partager sa gloire à condition qu'il se chargeroit de la moitié de ses admirateurs. »

» La plupart des anecdotes sur Voltaire sont déjà publiées ; je ne sais si celle-ci est connue. Un malheureux auteur voulant absolument lui lire sa comédie, le poëte s'y étoit résigné. Au second acte, le héros de la pièce (l'homme personnel) faisoit arracher une bonne dent à son domestique pour réparer son propre ratelier: à cet incident extraordinaire, Voltaire, se renversant dans son fauteuil, s'écria : *Ah! une dent! on lui arrache une dent! ah! ah! une dent!* Il se tenoit la mâchoire en s'écriant : *Madame Denis, je vais me trouver mal ; on lui arrache une dent! Donnez-moi le bras, je vous en prie, car je vais me trouver mal.* Et se levant, il s'en alla bien vîte criant encore : *Ah! la dent! la dent!* L'auteur stupéfait resta avec sa pièce, dont il ne put jamais lui achever la lecture. »

» Le poëte vivoit comme un prince, mais tenoit ses comptes comme un roturier, sachant jusqu'au dernier sou sa dépense : aussi trouvoit-il le moyen non-seulement de tenir fort bonne maison, mais de donner généreusement. Il étoit fort aimé dans son voisinage. Un soir qu'il jouoit *Tancrède*, et que la cour de Fernex se trouvoit pleine de voitures et de domestiques, son malheur voulut qu'un tonneau du meilleur Chambertin lui arrivât de Bourgogne; on étoit trop occupé

pour le mettre en cave, et il resta quelques heures à la porte, mais il n'y resta pas plein, les cochers l'ayant mis en perce pendant que leurs maîtres s'attendrissoient sur Aménaïde (1). Comme les portes de la ville se fermoient de bonne heure, Voltaire gardoit autant de monde que le château en pouvoit tenir, et l'on reposoit où l'on trouvoit place. Mr. de B..., cherchant une fois à tâtons dans l'obscurité quelque endroit encore disponible, mit le doigt dans la bouche de Mr. de Florian, qui, se réveillant en sursaut, le lui mordit. »

»Voltaire ne fréquentoit que la haute société de Genève, et, ni son esprit, ni sa libéralité, n'eurent beaucoup de succès auprès des patriotes qui, placés au second ordre,

(1) Si j'étois législateur à Genève, je ne sais si je ne défendrois pas les théâtres de société, malgré tout le regret que j'aurois d'envelopper dans la proscription certain théâtre de cette espèce, où j'ai passé quelques heures bien agréables, et assurément bien innocemment. Ce n'est, je crois, ni ce que l'on voit ni ce que l'on entend sur le théâtre même qui fait du mal; mais c'est l'*ambition* de jouer un rôle, l'*habitude* de le louer, la perte de cette timidité précieuse, sauvegarde et ornement du sexe, l'éveil donné à toutes les vanités, le dégoût des amusemens obscurs, le goût de la parure, l'oisiveté. Je me suis déjà fait de mauvaises affaires avec les musiciens; les peintres, ou plutôt les *amateurs* de tableaux, me traitent de barbare; il y a de la témérité à m'attirer d'autres ennemis en attaquant les amateurs dramatistes. Ma profession de foi à l'égard des beaux-arts et de leur étude, est qu'on lui sacrifie trop de temps à l'exclusion d'études beaucoup plus utiles et plus long-temps agréables. Cela est sur-tout vrai à l'égard de la musique: le goût du théâtre a de plus grands inconvéniens encore; reste celui du dessin, le plus convenable à tous les égards, parce qu'il est indépendant, qu'il est de tous les âges, et que la vanité y prend moins de part.

se trouvoient hors de la sphère de son influence. Ils ne voyoient en lui qu'un philosophe de théâtre, sans principes et sans profondeur, un courtisan esclave de la grandeur, le corrupteur de leur patrie dont il se moquoit. *Quand je secoue ma perruque*, disoit-il, *je poudre toute la République!* »

» Il seroit difficile de se former une idée de la sévérité de mœurs qui régnoit à Genève, depuis la réformation, et de l'influence de la religion et de ses ministres. Je n'en donnerai qu'un seul exemple, je le tiens d'un témoin oculaire encore vivant. Il y eut, en 1754, une sédition occasionnée par la cherté du pain, et l'on supposa des accaparemens. Le peuple dévastoit la maison d'un malheureux accapareur rue de Coutance, et l'on étoit menacé d'autres excès. Le pasteur du quartier, vieillard vénérable, se présente accompagné de sa servante, la lanterne à la main, on s'écarte pour lui faire place, il pénètre jusqu'à la maison, se met à genoux sur le seuil de la porte, prie à haute voix, et répète les commandemens de Dieu, au milieu d'un profond silence. Il exhorte ensuite le peuple à renoncer à toute espèce de violence, et à se retirer immédiatement chacun dans son domicile; il fut obéi à l'instant; les effets emportés furent restitués; et l'individu, objet de la vengeance populaire, déclara ensuite qu'il n'avoit rien perdu. »

»Rousseau, de son grenier, commandoit à plus de volontés que Voltaire au milieu de sa cour brillante, et les entraînoit avec une tout autre puissance. Fondateur d'une nouvelle religion en politique, ses disciples devinrent les enthousiastes de la révolution, et périrent *pour* elle; tandis que ceux de Voltaire périrent *par* elle, au moment où ils en calculoient les chances à leur profit, sans s'apercevoir que l'enthousiasme eût été le meilleur calcul. Il faut d'autres armes que l'ironie pour maîtriser les passions des hommes : les héros et les mar-

tyrs ne se font pas à coups d'épigrammes. *Une intime persuasion*, a dit Rousseau quelque part, *m'a toujours tenu lieu d'éloquence !* Je le crois bien, c'en est la première condition. Pour faire des croyans dans quelque dogme que ce soit, il faut croire soi-même, et l'on n'en impose pas facilement à cet égard. La croyance de Rousseau n'étoit probablement qu'une sorte d'entraînement poétique qui ne duroit qu'autant que l'accès ; mais cet entrainement n'étoit si puissant que parce qu'il étoit ainsi momentanément sincère dans le cœur de cet inspiré. »

»Rousseau avoit laissé tous ses papiers à son ami M. Moultou, en le chargeant de publier ses *Confessions* après sa mort. Le fils de M. M... a bien voulu me montrer le manuscrit de cet ouvrage, d'une petite écriture serrée, alignée et correcte comme avant l'invention de l'imprimerie, sans tache et sans rature. Il conserve aussi les carnets de poche où Rousseau jetoit ses idées fugitives ; il n'est pas possible d'y reconnoître la même main, mais bien le même génie et les mêmes travers qui percent à chaque instant. C'est ainsi qu'il conservoit quelques-unes de ces pensées fortes, et de ces images éloquentes, dont le torrent impétueux accabloit son imagination, et à la fin obscurcit sa raison ; elles ne lui venoient pas en conséquence d'un plan arrêté ; mais le plan s'arrangeoit sur les idées recueillies isolément, lesquelles détermineroient peut-être ensuite tout le système qu'il devoit attaquer ou défendre ; et l'on peut dire que tel ou tel de ses disciples s'est dévoué au martyre, parce que telle ou telle phrase avoit été notée dans ce carnet. Rousseau, ainsi que Montesquieu, composoit péniblement, c'est-à-dire qu'il avoit de la peine à fixer ses idées, à les arranger. On le voit dans ses notes retranchant les épithètes, réduisant les expressions exagérées, donnant aux mots une nouvelle énergie, par l'application nouvelle de leur signification ancienne, retrempant le langage dans sa naïveté pre-

mière, et dans la simplicité retrouvant la force, la grâce et la clarté. L'échafaudage d'un travail si laborieux et si lent une fois renversé, on diroit qu'il est le résultat d'un seul effort, sortit du premier jet, et la création d'une pensée. »

» Rousseau avoit fait promettre à M. M.... de publier ses *Confessions* sans en rien retrancher; il prit cependant sur lui de supprimer un passage très-curieux relatif à son abjuration à l'hospice d'Anneci, et qui présente des détails affreux sur les mœurs monacales de ce temps-là. Il est fâcheux que M. M... n'ait pas supprimé davantage. »

» Les parens de M. de C..., à Saint-Jean, étoient intimément liés avec Voltaire leur voisin des Délices; il conserve un exemplaire de la première édition de l'*Émile*, plein de notes marginales de sa main. Je n'en rapporterai qu'une seule par laquelle on pourra juger des autres. *Le misérable!* (Voltaire parlant de Rousseau); *le misérable n'a de l'esprit que lorsqu'il parle contre la religion!* »

Quelques Genevois se souviennent d'avoir vu Rousseau lorsqu'il vint en 1754 à Genève, pour rentrer dans la communion protestante dont il s'étoit séparé dans sa première jeunesse. J'ai été conduit chez un confiseur, la quatrième boutique à droite en remontant la rue de Coutance, où Rousseau dînoit souvent dans une arrière-boutique servant de cuisine, tête-à-tête avec son ami le confiseur, devancier de celui d'à-présent, et homme d'esprit probablement. La nourrice de Rousseau se trouvoit établie dans une de ces petites boutiques en bois, communes dans les rues basses, et alors placée vis-à-vis du confiseur. En attendant le dîner, il alloit s'asseoir sur une escabelle à côté de sa vieille nourrice, et causoit avec elle. Les gens des rues basses de Genève sont gens qui lisent; ils s'assembloient pour contempler le philosophe en silence, fiers de ce qu'il leur appartenait, et peut-être d'autant plus fiers, que malgré sa longue absence et son

éloquence, il avoit conservé leur accent. Madame C..., alors âgée de douze ans, se rappelle d'avoir été placée sur une chaise afin de le voir par-dessus les têtes; elle l'aperçoit encore en petite perruque ronde sans chapeau, habit, veste et culotte de drap gris; sa main droite sur le genou de sa nourrice, le visage rond, l'œil noir, petit, vif et perçant, le sourire agréable. Quarante ans après, dans la ferveur de la révolution, la rue où l'on supposoit que Rousseau avoit vu le jour, reçut son nom; il y vecut long-temps avec son père, mais il y a lieu de croire qu'il naquit dans la grande rue, vis-à-vis l'hôtel du résident de France; ce résident, M. de la Closure, fut même très-épris de la mère de Rousseau qui étoit fort belle, mais encore plus vertueuse et instruite; la naissance de Rousseau lui coûta la vie. »

» Il est temps de mettre fin à ce long voyage dans un espace assez borné. En décrivant les Suisses tels que je les ai vus, j'ai dû en parler très-diversement; car jamais un aussi petit pays n'eut un peuple moins homogène, et son portrait ne saurait être qu'un groupe de portraits. Autrefois on ne parloit de la Suisse qu'avec enthousiasme; la mode a changé: ses institutions libres, ses mœurs pures, le courage de ses habitans, faisoient l'admiration universelle; on chantoit les délices de la Suisse lorsqu'on vouloit la décrire; maintenant on est disposé à la décrier sans la connoître bien. Les philosophes disent qu'elle est en arrière des progrès du siècle; les libéraux, que les petits cantons ne sont qu'une caricature de la liberté, et les autres cantons des oligarchies invétérées; les militaires enfin la considèrent *comme un pays bon à occuper quand on veut faire la grande guerre* (1). »

(1) Ces paroles ont été prononcées le 17 juin 1820, dans la Chambre des Députés, par un militaire distingué, membre de cette Chambre, et n'ont été relevées ni par les ministres ni par aucun des membres.

» Les institutions surannées de la plupart des cantons sont loin sans doute d'être fort bonnes; mais elles sont susceptibles d'amendemens, et en ont déjà éprouvé. Ce mode de perfectionnement successif est même le seul sur le résultat duquel on puisse compter, et la Suisse arrivera dans un temps donné à un meilleur état politique que ces pays où l'on a entrepris une refonte entière, et dans lesquels on rétrograde déjà bien vite vers le point d'où l'on étoit parti. On peut dire de tous les cantons que le gouvernement y est sagement conduit; avec cela on prend patience. Dans la Suisse orientale, la race tudesque est caractérisée par son bon sens, sa droiture, sa persévérante industrie, ses mœurs domestiques, et dans quelques villes, par cette culture d'esprit solitaire, patiente, profonde, qui n'existe que pour elle-même, qui craint de se produire, et songe peu à briller. La race romande participe des mœurs françaises et allemandes; on en a vu le résultat à l'égard de Genève, chef-lieu de cette partie romande. Aucun pays au monde n'est comparable à la Suisse en beautés naturelles, aucun n'a un peuple plus estimable. Les choses dures que je me suis permis d'en dire quelquefois dans le cours de cet ouvrage l'ont été à bonne intention; on ne s'y trompera pas, et j'espère qu'elles me seront pardonnées. »

» L'opinion des militaires français que je viens d'énoncer, avouée par le plus grand nombre, présente une perspective des plus effrayantes pour la Suisse. Sans doute il peut y entrer quelque chose des anciennes habitudes, relativement à *la grande guerre*; quelque reste d'exaltation qui passera : l'on seroit tenté d'en appeler à Philippe à jeun, ou plutôt d'en appeler à cette génération nouvelle du peuple français, dont les lèvres ne touchèrent pas la coupe enchantée. Je leur livre les considérations de justice et de saine politique, et je renvoie, sur celles relatives à la stratégie, à un excellent ou-

vrage récemment publié, et que l'on attribue à deux Genevois très-distingués, l'un comme homme de lettres, et l'autre comme militaire (1). On trouvera à la fin de la partie historique (second volume) quelques considérations que cet ouvrage principalement m'a suggérées. »

» On ne menace pas seulement la Suisse à la prochaine guerre; on est dès à présent en hostilité avec son commerce, sans réfléchir que c'est à tous égards se faire tort à soi-même. La France a beaucoup plus d'articles à fournir à la Suisse que la Suisse à la France, les vins fins, les draps, les soieries et toutes les denrées coloniales, en retour du fromage et des bestiaux, des montres et de la dentelle. Le commerce n'est qu'un échange, et ne peut être que cela. Il n'y a pas d'écolier en économie politique qui croie à présent à la balance favorable ou défavorable du commerce. La somme totale des exportations et des importations est toujours réciproquement identique; c'est la double expression d'une même quantité présentée sous deux dénominations ou formes différentes. Ce qu'on retranche d'un des membres de l'équation, il faut l'ôter de l'autre également. Fermez la porte au fromage, adieu le sucre et le café; excluez les montres, on cessera de boire du Champagne et du Chambertin. Autrefois la Suisse tiroit tout de la France; à présent cela devient impossible, faute de réciprocité : est-ce par ignorance que l'on maintient cette lutte contre les produits étrangers? je ne le pense pas; mais par mauvaise humeur politique, et pour se concilier quelques manufacturiers dont l'industrie ne peut pas se passer du monopole qu'on leur donne, aux dépends des autres manufacturiers d'abord, qui eussent fourni leurs produits en retour de ceux de l'industrie étrangère, et en-

(1) *De la Suisse dans l'intérêt de l'Europe.* Chez Anselin et Pochard, janvier 1821.

suite aux dépens de toute la nation, qui paye plus cher les produits de la manufacture soutenue artificiellement par le monopole. Le principe d'exclusion est tellement enraciné partout, qu'en Angleterre, où assurément la saine théorie commerciale est connue, la politique étroite et fausse des prohibitions subsiste encore. Les ouvrages d'horlogerie et les colifichets d'or et d'argent, que la patiente industrie des habitans du Jura, emprisonnés par leurs neiges pendant plus de six mois de l'année, produit à plus bas prix qu'en Angleterre, y sont prohibés, bien que l'on sache qu'une somme égale de produits anglais fût sortie pour en solder la valeur. On ne sauroit trop répéter ce principe, également lumineux et consolateur, si bien établi en économie politique, que la richesse d'une nation enrichit toutes les autres, et que ses progrès font leurs progrès, le bien trouvant enfin son niveau dans le monde civilisé, comme les eaux de l'océan et l'air de l'atmosphère, quoiqu'un peu plus lentement. La force militaire n'entre point ordinairement dans cette communauté de biens entre toutes les nations : il y a séparation sur l'article du canon et des baïonnettes; mais la Suisse fait exception; car à son égard on peut dire que sa force fait celle de ses voisins. »

ROMANS.

CONINGSBY, A TRAGIC TALE, Roman de Sir EGERTON BRYDGES. Genève 1819, chez *Paschoud* Libraire.

L'AUTEUR, voyageant en Irlande, visite un domaine qu'un de ses amis a acheté. Dans une de ses excursions il arrive à une maison solitaire, dont le possesseur vient de mourir. Il apprend d'une vieille femme, seule habitante de cette demeure, qu'un nouveau propriétaire est attendu de Londres avec sa fille, encore enfant, et un petit nombre de domestiques. Surpris qu'un Anglais choisisse une retraite aussi dénuée de ressources et d'agrément, il demande son nom, et reconnoît en lui, un homme qui a joué un rôle brillant dans la carrière des armes.

Coningsby étoit d'une famille originaire d'Irlande. Il entra fort jeune au service dans les gardes du Roi. Il avoit une belle figure, et il étoit doué de talens extraordinaires, mais son éducation avoit été négligée. Le monde le gâta; il donna dans beaucoup d'excès. Cependant, une certaine sagacité dans les affaires le préserva des dernières extrémités auxquelles auroient pu l'entraîner ses désordres. Il séduisit une femme aimable et belle, et il l'épousa après un divorce qui suivit de près la mort du premier mari. Adelinde fruit de ce second mariage, perdit sa mère, en naissant et fut confiée à sa tante, miss Falconer. Coningsby, crut avoir à se plaindre de sa belle-sœur; et lorsque, le dégoût de la société, et le désir de se livrer à sa passion pour la chasse, ainsi qu'à une vie exempte de toute espèce de gêne, le déterminèrent à

se retirer en Irlande, il déclara à miss Falconer l'intention de reprendre sa fille. Il paroissoit difficile de pourvoir aux soins qu'exigeoit un enfant de cet âge, dans une pareille situation, mais Coningsby, qui ne voyoit point d'obstacles quand il avoit une volonté déterminée, ne fut pas arrêté par cette considération.

Heureusement, pour la petite Adelinde, un domestique de son père, ancien sergent, avoit une femme respectable, dont l'éducation avoit été supérieure à son état, et qui ayant perdu ses enfans, se chargea avec empressement de soigner la fille de Mr. Coningsby. Miss Falconer eut beaucoup de chagrin d'être séparée de sa nièce. Elle se mit en correspondance avec Ralena, la femme du sergent, et quand Adelinde fut en âge de former son esprit et son cœur par la lecture, elle lui envoya un choix des ouvrages qu'elle crut les plus convenables.

Coningsby, dans ses momens d'oisiveté, ouvroit quelquefois les livres qu'il trouvoit sous sa main. Tantôt ils étoient pour lui, un sujet de railleries, tantôt il les jetoit loin de lui, dans un accès d'humeur. D'autres fois il étoit entraîné à lire pendant des heures entières, puis comme si un nouveau monde s'étoit offert à son imagination, il soupiroit, et tomboit dans une rêverie profonde. La peinture des passions violentes l'intéressoit par dessus tout. Il retrouvoit avec un extrême plaisir des passages de Macbeth ou d'Othello, qu'il avoit entendus au théâtre. Les fureurs de Zanga le transportoient; et il déclamoit des morceaux de ce rôle, avec une voix qui retentissoit dans toute la maison, et faisoit presque peur à sa fille.

Coningsby commençoit à regreter la vie du monde, mais il sentoit tout ce qu'il avoit perdu pour y reparoître avec avantage. Son orgueil étoit excessif, son esprit d'indépendance, indomptable, ses ressentimens profonds et amers.

Les souvenirs réveilloient souvent en lui des passions orageuses, et son âme étoit comme une mer agitée. L'affection qu'il avoit pour sa fille participoit à la violence de tous ses sentimens. Quand elle chantoit, il l'écoutoit avec ravissement et quelquefois, il versoit des torrens de larmes.

Il crut voir chez Adelinde, des symptômes de langueur à l'approche du printemps. Il en prit une vive inquiétude, et s'efforça de lui trouver quelques moyens d'amusemens.

Elle aimoit les fleurs, et s'étoit plue à en cultiver autour de la maison. Il imagina de donner aux restes d'une petite chapelle, une apparence de ruines gothiques, et d'y arranger une retraite pour Adelinde. Elle saisit ce projet avec une joie enfantine. Elle fit planter un bosquet à l'entour de la chapelle, y traça des sentiers; et au bout de quinze jours, elle étoit en pleine jouissance de ce petit élysée, qui étoit parfaitement en accord avec ses goûts poétiques et champêtres. Cette circonstance contribua peut-être à développer son talent pour les vers, et elle acquit une facilité extraordinaire à s'exprimer dans la langue des poëtes. Bientôt les murs de la chapelle furent couverts d'inscriptions. C'étoit là qu'Adelinde alloit rêver délicieusement et oublier dans un monde idéal l'isolement et la monotonie auxquels sa vie habituelle étoit condamnée........................

Lettre de Lady Jane Falconer à sa nièce Adelinde.

Ma chère Adelinde!

J'ai appris de l'excellente Ralena, que vous êtes grandie et développée à souhait. J'espère que vous lui pardonnerez une petite trahison bien intentionnée, car elle vous aime très-sincèrement. Elle a copié pour me les envoyer quelques-uns de ces morceaux de poésie qui découlent si facilement de votre plume, et que vous laissez tomber çà et là dans vos promenades du jardin, comme vous dispersez

les feuilles d'une rose. Que vous dirai-je ma bonne Adelinde? le talent de la poésie est un don divin; et loin de moi l'idée de refroidir par le raisonnement, une faculté qui peut convertir un désert en un paradis terrestre! Je ne cherche point à obscurcir de nuages cette lumière pure qui donne plus de vie aux bons sentimens, plus d'élévation aux pensées. Et pourtant, mon Adelinde, je ne dois point vous cacher les craintes que j'ai pour vous, dussiez-vous en accuser mes préjugés et mes habitudes. Je ne crois pas que les devoirs de la vie réelle puissent se concilier avec un mouvement trop rapide de la pensée, et des excursions trop fréquentes de l'imagination. Je crains, je vous l'avoue, que votre sensibilité ne s'exalte, qu'elle ne devienne en quelque sorte, maladive, et que votre pauvre cœur n'ait cruellement à en souffrir.

Vous direz peut-être, que ce sont là des choses triviales, tirées des maximes du monde. Hélas non! c'est l'expérience qui m'a instruite; et cette expérience, je l'ai puisée dans la vie d'une personne, à laquelle vous tenez de bien près. Votre pauvre mère que vous n'avez point connue, avoit reçu du ciel une sensibilité que je me suis inutilement efforcée de régler. Jetée de bonne heure dans le grand monde, elle n'eut pas, comme vous, la facilité de s'instruire, mais ses loisirs étoient toujours consacrés à des ouvrages d'imagination. Elle étoit disposée à embellir tous les objets, d'un coloris poétique.

J'aurois voulu modérer ses espérances, former son jugement, guider son esprit dans les voies de la raison, et amortir les saillies inconsidérées de sa gaîté.

Si votre père lit ce que je vous écris, je le prie de me pardonner ma franchise en vous parlant de votre mère. Il est prévenu contre moi, je le sais, et je ne m'en plains pas: il a été trompé. Il vous a ôtée à moi. Il en avoit le droit:

vous êtes son enfant. Cela m'a causé un grand chagrin ; et la plaie de mon cœur n'est pas encore fermée.

Presque tous les Falconer ont été distingués par le talent, et tous ont manqué de l'esprit de conduite. Dans certaines occasions rares, ils ont déployé de grands moyens : dans la vie usuelle, ils sont toujours restés en arrière. Les individus de la famille de votre père ont trahi le même déficit de prudence commune. La plupart des Coningsby se sont voués à la carrière des armes ; et ils ont été entreprenans et aventureux, pour leur gloire et pour leur malheur.

Quand je rapproche tout cela, je ne puis me défendre de certaines inquiétudes à votre sujet. Les dispositions morales se retrouvent d'une manière frappante, chez les divers individus de la même famille. Quoique je sois fière de vos beaux talens, je voudrois vous tenir en garde *contre* l'énergie même de vos facultés, et tempérer cette sensibilité, qui pourtant me charme.

L'homme est un être déchu de sa noble origine. Il est comme en exil au milieu de cette belle nature, dont les mystères l'entourent et le confondent. Il n'est plus en rapport avec les merveilles qui l'éblouissent : s'il essaye de les pénétrer, s'il s'obstine à vouloir tout expliquer, il se perd dans des régions élevées, et il finit par le délire ou par le découragement.

Ralena me dit que votre constitution est un peu délicate. Elle est convaincue que vous ne pourriez pas soutenir les agitations d'une vie mondaine, et que le ton ironique et froid de la société blesseroit vos sentimens. Cependant, un peu plus tôt ou plus tard, il faut y entrer dans cette société redoutable ; et j'aurois bien à cœur, ma chère enfant, d'affoiblir les dangers qui vous y attendent.

Je ne puis m'empêcher de vous voir comme un de ces

êtres que la nature a marqué du sceau du génie. Hélas ! ils ont presque toujours été malheureux. Je tâche bien de me persuader qu'ils ont eu des compensations que nous n'apprécions pas ; mais le fond de leur vie réelle est toujours sombre. Quand je lis l'histoire du Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, de Spencer, de Camoens, de Milton, de Collins, de Burns, de Cowper, je me livre aux plus tristes réflexions.

Nous avons beau faire, nous ne pouvons nous affranchir des influences de la partie matérielle de nous-même. Il y a un *moi*, dont les affections, les haines, les besoins, les desirs tyrannisent l'individu, en dépit des prestiges du talent et des efforts du génie.

Je comprends que le pouvoir de créer à volonté des formes et des images brillantes, est une jouissance enivrante ; mais lorsqu'on retombe dans la réalité, dans la triste réalité, que la force des choses ramène toujours, quel vide alors, et quel contraste !

C'est sur-tout votre enthousiasme qui me donne de l'inquiétude, ma chère enfant. Si votre talent n'étoit qu'une certaine facilité poétique, le secret de donner un tour gracieux à la pensée, je serois tranquille sur vous ; et je verrois là une ressource inépuisable de distractions et de plaisirs. Je connois des gens que cette facilité rend parfaitement heureux. Ce sont des êtres doux et inoffensifs, qui prennent intérêt à tout, qui ont leurs petites prétentions, leur amour-propre, leur susceptibilité, comme les autres ; mais les chagrins profonds, ne sont pas de leur domaine.

Ma bonne Adelinde, l'exemple de votre mère me revient sans cesse à la pensée. Elle avoit cette sensibilité enthousiaste que je retrouve en vous ; et Dieu sait ce qu'elle en a souffert ! La Providence n'a pas voulu placer dans les régions éthérées, l'aliment de notre activite : c'est dans les

intérêts communs de la vie qu'il doit se trouver ; et c'est-là que je voudrois vous ramener.

Je viens de relire ce que je vous envoie ; et je suis en doute si je n'ai pas tort, en risquant de gâter un bonheur présent, par des craintes exagérées. Peut-être, dans la solitude où vous vivez, avez-vous réellement besoin de ce moyen de distraction, pour prévenir une stagnation absolue de la pensée. Enfin vous voyez quel est mon sentiment ; et quels sont mes vœux.

Puissent les anges vous couvrir de leur protection, et maintenir votre âme en paix !

Réponse.

Ma bonne, mon aimable tante, mon excellente amie, je suis profondément émue et reconnoissante de votre bonté pour moi ; mais je vous assure que votre Adelinde ne ressemble point à la personne dont vous avez fait le portrait. Je serois une créature bien vaine, si je pouvois le croire ressemblant. Le fond de votre système sur moi, c'est que je devrois chercher à resserrer le cercle de mes facultés, au lieu d'en étendre la portée. Mais toutes les observations que j'ai pu faire, jusqu'ici, me montrent que nous sommes faits de manière à chercher sans cesse à agrandir notre sphère morale, que nous aspirons à des objets de plus en plus élevés. Quel est, en effet, le caractère qui a des droits au respect des hommes ? N'est-ce pas celui qui plane au-dessus des petits intérêts et des petites passions ? qui méprise les succès de fortune et de vanité, et s'oublie lui-même pour tendre sans cesse à ce qui est honorable et glorieux ? Me conseilleriez-vous donc d'imiter, de préférence, cette prudence mondaine, cette application des moyens à ce qui est profitable à l'individu, et cette tendance journalière et inquiète vers les petits succès d'argent et de vanité ? Si

je compare les mobiles d'action d'un homme d'état, d'un poëte et d'un héros, je les trouve singulièrement semblables ; c'est toujours le besoin de développer leur génie, dans la direction que la nature leur donne.

Je comprends que ma manière de raisonner doit se ressentir de la nourriture habituelle de mon esprit dans la solitude. Les livres sont ma seule société. La lecture de mes auteurs favoris a façonné mon intelligence. Il n'y a rien d'étroit ni de mesquin dans ce que j'apprends d'eux. Ce sont leurs plus hautes pensées, c'est l'expression la plus noble de leurs sentimens et de leurs vertus qui me parvient au travers des siècles, et que je trouve dans leurs ouvrages. Cependant, j'y découvre aussi leurs foiblesses et j'y retrouve cette loi d'infortune qui pèse sur la distinction de génie et de caractère.

Mais, je vous l'avoue, je n'hésite point dans mon choix. Si les hautes attributions du talent, si l'emploi des grandes facultés sont incompatibles avec les intérêts et les occupations subalternes de la vie, j'abandonne ceux-ci sans regret.

Quant aux plaisirs de la société, je suis loin d'avoir pour eux de l'éloignement. Rien ne me seroit plus doux, et je le sens, plus nécessaire, que d'être guidée par votre expérience et par votre indulgente bonté, lorsque je ferai les premiers pas dans le monde. Sous vos directions maternelles, je pourrois espérer que les illusions et les nuages qui me cachent la vérité se dissiperoient peu-à-peu ; que les objets prendroient leurs formes, leur place et leur valeur.

Permettez-moi de vous soumettre encore une réflexion, ma chère tante. Quand je lis la vie des personnages illustres qui ont été victimes du sort et des hommes, je me demande comment il eût été possible qu'ils soutinssent tant d'épreuves, sans cette heureuse flexibilité de notre nature qui nous permet de nous abandonner à des illusions enchanteresses,

et de donner ainsi le change à la douleur. Lorsque les ronces embarrassoient devant leurs pas, le sentier de la vie, ils se détournoient pour quelques instans, vers un gazon émaillé de fleurs brillantes et fraîches; et après y avoir repris haleine, ils revenoient avec plus de courage à la tâche de la vie. Comment Raleigh auroit-il supporté sa longue captivité? Comment Milton et le Tasse auroient-il résisté, l'un au malheur de perdre la vue, l'autre à des persécutions sans exemple, s'ils n'avoient eu les secours de cette amie fidèle, de cette imagination créatrice de prodiges, qui les transportoit sur son aîle légère jusque dans les régions de la féerie? Ecoutez sur ce sujet le grand poête de notre temps dans ses *Plaintes du Tasse* (1).

» O poëme consolateur! ami des jours de ma détresse!
» si j'arrose de larmes la dernière de tes pages, tu sais
» que mes chagrins ne m'en ont jamais arraché une *seule!*
» O production chérie de mon âme! Enfant de ma pensée!
» toi qui ne me quittois jamais et me souriois toujours;
» toi qui savois si bien me distraire de moi-même! Hélas!
» tu m'as quitté! et toute ma consolation est partie avec
» toi.....Ah! c'est pour cela que je pleure! c'est pour
» cela que mon cœur saigne! C'est là le coup qui a brisé
» le roseau!......... »

« Rappelez-vous, ma chère tante, les circonstances de la mort de ce même Raleigh que je viens de citer. Après un séjour de plusieurs années dans les prisons, pour prix de grands services rendus à son pays, il se voit condamné à périr de la main du bourreau. Cède-t-il aux terreurs de sa situation? Le voit-on agité et tremblant à l'approche du moment fatal? Il monte sur l'échafaud avec sérénité; il pose le doigt, en souriant, sur le tranchant de la hache

---

(1) Voyez *Bibl. Univ.* Littér. Vol. VII. p. 85.

qui va séparer du corps cette tête riche de pensées et forte de caractère. C'est la fée protectrice des grands génies, c'est l'imagination qui lui prête son aide et qui le fait triompher.

Dans la société, les résultats sont les mêmes. Je lisois l'autre jour la vie d'une poëte peu connu. Il joignoit à beaucoup d'imagination, une sensibilité véritablement maladive. Il n'étoit nullement propre à braver les difficultés que le monde présente à chaque pas, à se défendre de l'injustice, et à repousser la malveillance. Timide, défiant de ses forces, redoutant le ridicule et la censure, il avoit d'ailleurs cette ignorance des hommes et des choses, qui résulte d'une éducation solitaire. Le sort le jeta dans le tumulte de la societé, et dans la complication des affaires. Généreux, et disposé à la confiance en l'honnêteté d'autrui, il fut dupe dans tous ses projets. Il trouva partout l'ingratitude, la fraude, et la calomnie. Il tomba dans la pauvreté. Des chagrins du cœur vinrent compléter ses misères. Il parut destiné à épuiser la coupe de l'infortune. Eh bien: il supporta tout. Il traversa la vie, à l'abri d'une armure impénétrable, ou, si vous le voulez, couvert du manteau magique de la muse bienveillante. Sa sensibilité auroit suffi à le tuer, si l'imagination ne lui eût prêté son secours. Quand tout étoit désolation et ténèbres autour de lui, quand la raison et le calcul le laissoient sans consolation, il s'élançoit dans un monde de sa création, et en dépit du sort et des hommes, il y trouvoit du bonheur.

Ne m'accusez pas d'entêtement. Ne dites pas, ma bonne tante, que je manque de déférence à vos avis. Je sens que cette manière de penser c'est moi-même; si on me l'ôtoit, je ne serois plus rien. Il ne faut donc pas m'en vouloir, si je m'obstine dans ma thèse. Conservez-moi, je vous en supplie, vos bontés, en dépit de mon obstination, et aimez toujours votre ADELINDE CONINGSBY.

Cependant l'automne approchoit ; et Coningsby commençoit à prendre plus d'intérêt à la vie, car la chasse alloit s'ouvrir.

Adelinde voyoit passer les fleurs, et elle soupiroit doucement. Chacune de ces fleurs s'étoit liée dans son souvenir avec quelque sentiment ou quelque effusion de sa pensée.

Elle se promenoit, un matin, sur l'éminence où la chapelle étoit située. Au-delà des champs cultivés, s'étendoit la bruyère que bordoit un taillis. Le ciel étoit pur ; les teintes du feuillage commençoient à changer ; l'aspect de la campagne étoit délicieux, et Adelinde toujours rêvant, chemina du côté du bois, en suivant un sentier tortueux. Quand elle arriva au bord du taillis, un coup de fusil partit à peu de distance. Elle crut que c'étoit son père, mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'un jeune chasseur, sorti du taillis traversa le sentier devant elle. Il la salua d'une manière à laquelle elle n'étoit point accoutumée ; et quand il l'eut dépassée, il s'arrêta, et se retourna pour la regarder. Il avoit une belle figure ; une physionomie forte et pleine d'intelligence. Il paroissoit frappé comme d'une vision. En effet, Adelinde émue, agitée, tremblante, baissant et détournant les yeux, avoit tout à la fois un éclat de beauté et un charme irrésistible. Elle revint à la maison d'un pas précipité, et sans oser retourner la tête. Elle monta dans son appartement ; elle s'y enferma, et fut long-temps avant de pouvoir calmer son agitation.

Coningsby ne rentra pour dîner, qu'à la nuit. Il avoit fait une chasse abondante. Il étoit de bonne humeur. Il ne fit aucune observation sur la préoccupation de sa fille. Elle auroit bien voulu oser faire quelques questions sur sa vision du matin ; mais la parole lui manqua toutes les fois qu'elle voulut essayer de parler ; et elle n'osa pas même demander

si les Anglais ne venoient pas quelquefois faire des parties de chasse en Irlande. Coningsby détestoit les Anglais, et il se donnoit souvent carrière à leurs dépens. Adelinde étoit Anglaise, par sa mère; et elle s'étoit souvent fait raconter la généalogie de sa famille, qu'elle avoit très-bien dans la tête.

Dès le matin du jour suivant, Adelinde se rendit à la petite chapelle pour se livrer à ses réflexions. Les idées, les images, les sentimens se succédoient en elle, comme les nuages qui passent l'un après l'autre devant le soleil dans un jour d'orage. Rentrée à la maison, elle attendit son père jusqu'à la nuit. Comme le jour baissoit, elle aperçut une figure qui traversoit la bruyère, et qui lui parut celle de l'étranger. Elle courut à la fenêtre. C'étoit trop tard: elle ne le vit plus. Elle s'efforça, pendant la soirée, de cacher à son père son émotion, en prenant un livre qui lui servit de prétexte pour ne pas causer.

Le lendemain elle retourna dans sa petite chapelle, dont elle avoit fait son cabinet d'étude. Elle remarqua que la table n'étoit pas dans la même position que la veille, et elle trouva un papier plié en quatre, qu'elle saisit avec empressement. Elle y lut ce qui suit, écrit au crayon.

« Est-ce une vision? Est-ce un être descendu du ciel, » qui a frappé mes regards? Il est impossible qu'un tel » être soit né dans ces climats. Son image est pour moi » comme la mémoire d'un songe. Son autel n'est-il point en » ces lieux? Son charme m'environne. Il attire l'influence des » cieux sur cette enceinte solitaire..... Mais pourtant tous » les attraits de la beauté terrestre se trouvent réunis » dans cette forme de nymphe, et animés des rayons qui » viennent d'en haut. Ah! que ne m'est-il permis de l'ado- » rer, et de brûler à ses pieds l'encens de l'admiration! »

Adelinde n'étoit point une personne vaine; mais ce fut

le plus heureux moment de sa vie. Elle lut et relut ces lignes. Elle respiroit avec peine et délices ; le chant des oiseaux lui paroissoit plus doux, l'éclat des fleurs plus vif et plus beau. Il existoit donc un homme à-peu-près de son âge, qui s'occupoit d'elle. Cet homme étoit un Anglais peut-être. Cet Anglais pouvoit être d'un nom et d'un rang assortis aux siens. Il l'avoit remarquée ; il s'adressoit à elle dans le langage enivrant de l'inspiration poétique. Elle se sentoit grandie à ses propres yeux : elle éprouvoit une conscience de l'existence tout-à-fait nouvelle ; et son sort lui paroissoit changé.

Des heures se passèrent dans cette méditation doucement agitée ; et enfin cette agitation fit place à l'abattement, puis au sommeil. En s'éveillant elle crut que des sons harmonieux avoient frappé son oreille. Elle écouta avec attention, et n'entendit plus rien. Le zéphir lui apporta quelques notes mélodieuses. Elles cessèrent, puis se fortifièrent avec un autre mouvement du zéphir ; et enfin elles ne se firent plus entendre.

L'heure du dîner la rappeloit à la maison. Elle le regretta. Ses yeux se portoient toujours vers le taillis. Deux ou trois fois elle crut entendre marcher; et son cœur bondit dans sa poitrine, comme si elle alloit étouffer.

Elle se coucha tard. Elle eut de la peine à s'endormir, et elle rêva qu'elle entendoit de la musique sous ses fenêtres.

Le lendemain matin, elle se rendit à la chapelle, mais elle éprouvoit une certaine inquiétude qui ne lui permit pas d'y rester. Elle se mit à se promener sur la bruyère. Elle se trouvoit à un bon quart de lieue de la maison, quand elle découvrit, à quelque distance, un jeune homme couché sur l'herbe, son fusil à côté de lui et son chien à ses pieds.

Celui-ci aboya. Le jeune chasseur se leva tout-à-coup : c'étoit l'étranger! Elle se retira à pas précipités, en laissant tomber, sans s'en apercevoir, un livre qu'elle avoit sous le bras. Le jeune homme le releva, et la suivit pour le lui rendre. Elle entendit ses pas, et se retourna. Il lui fit signe qu'elle avoit perdu le livre qu'il tenoit à la main. Elle s'arrêta pour le prendre. Il le lui présenta avec embarras; et quand elle le remercia, il lui dit : « Ah! vous me devez, en effet, des remerciemens, miss Coningsby, car je me sépare d'une chose à laquelle je mets un grand prix! » Elle étoit rouge comme le feu, et toute tremblante. Il lui fut impossible d'articuler une syllabe. Elle se sentoit gauche et embarrassée, quand elle auroit sur-tout désiré se montrer à son avantage. Elle avoit le sentiment d'avoir fait une chose peu convenable, en allant si loin de la maison.

Le jeune homme étoit presqu'aussi embarrassé qu'elle. Il cheminoit à ses côtés, en silence. La bruyère étoit épaisse. Adelinde avoit de la peine à marcher. Il lui offrit son bras, qu'elle hésita à accepter.

«Vous avez du scrupule, miss Coningsby, » lui dit-il, « Je suis pour vous un étranger; et cependant, si je me nommois, vous verriez qu'il y a entre nous des rapports de parenté : je suis fils de lord Grandchester. »

Adelinde fit un cri de surprise. Ses yeux se tournèrent vers lui avec vivacité, et elle lui dit : « Quoi ! vous seriez parent de ma mère ! »

Il prit sa main, et la porta à ses lèvres ; puis il lui dit avec émotion : « Depuis que je vous ai rencontrée, je me suis informé de vous. J'aurois dû m'éloigner, et je le voulois ; car les terres de votre père ne sont pas celles sur lesquelles je devrois chasser ; mais je n'ai jamais eu la force de quitter ces lieux : j'y suis retenu par un charme irrésistible. »

Ce langage étoit nouveau pour Adelinde. Le ton passionné qui l'accompagnoit, en augmentoit l'effet sur elle; mais quoiqu'elle en fût en quelque sorte enivrée, elle avoit du doute sur la convenance d'écouter de tels discours. Elle auroit eu mille questions à lui faire sur les parens de sa mère; elle auroit voulu savoir s'il étoit le fils aîné de Lord Grandchester, et s'il portoit par conséquent le nom de Lord Drayton; mais elle n'osoit pas articuler une parole. Ils cheminoient tous deux en silence. Elle avoit accepté son bras, mais elle ne s'appuyoit point sur lui. Enfin ils arrivèrent au bosquet voisin de l'esplanade qui étoit devant la maison, avant de s'en être doutés. Lord Drayton s'arrêta, et lui dit en pâlissant: « Je ne dois pas risquer de rencontrer votre père. Il faut que je m'arrête. » Adelinde cherchoit en vain à cacher son émotion. Il prit sa main. Elle tenoit son petit livre. Il lui dit d'une voix mal assurée: «Donnez-le moi, ce livre, comme un souvenir.»

» Non, non! » s'écria-t-elle, pour rien au monde! Ce sont des notes au crayon qui n'ont été écrites que pour moi seule. »

» Ah! c'est précisément ce qui me le rend précieux. Donnez-le moi, je vous en conjure! » Et en parlant ainsi il faisoit effort pour le lui enlever. Elle le retenoit bien ferme; mais sa main délicate fut trop foible: le livre resta à Lord Drayton, et elle se mit à fondre en larmes. Il fut touché; il fit son possible pour l'appaiser, mais il n'avoit pas le courage d'abandonner ce trésor. Elle le supplia inutilement. Il lui dit enfin qu'il le lui rendroit le lendemain matin, à l'endroit où ils s'étoient rencontrés sur la bruyère.

Comme il achevoit ces mots, un coup de fusil partit vers la maison. C'étoit le signal du retour de Mr. Coningsby. Adelinde effrayée rentra en courant, et Lord Drayton s'éloigna avec sa proie.

Quand il fut à quelque distance, il s'arrêta pour rassem-

bler ses idées. Son admiration de la beauté d'Adelinde l'avoit mis hors de lui-même. Les informations qu'il avoit reçues des paysans des environs la lui représentoient comme un ange de bonté; et le contraste de l'extrême simplicité de ses manières, avec le brillant de ses compositions poétiques achevoient de le charmer. Il s'étoit établi dans une mauvaise auberge de village à une lieue de là, pour chasser pendant une quinzaine de jours, et faire ainsi diversion à la monotonie du grand monde qui le fatiguoit. Il n'osa point ouvrir le livre obtenu d'Adelinde, parce qu'il y avoit des feuilles volantes qu'il craignoit de perdre. Il se hâta de gagner son gîte; et là, il explora, tout à son aise, le trésor qu'il avoit conquis. C'étoit un volume des poésies de Collins, avec des notes d'Adelinde, et divers morceaux de sa composition, qui montroient un goût exquis et une belle imagination. Cette lecture acheva l'effet d'enchantement produit par la beauté de cette nymphe de la solitude.

Lord Drayton, avec le cœur le plus franc et le plus noble, avoit des défauts qui le rendoient difficile à vivre. Il étoit singulièrement irritable, et disposé à se blesser, sur des intentions présumées. Les mécomptes qu'il avoit éprouvés dans le monde lui avoient donné le goût de la solitude. Il avoit de l'énergie et de l'activité; mais dans le cercle resserré de ses occupations, ses facultés manquoient d'aliment. Il auroit été propre aux affaires publiques, où ses talens auroient trouvé leur emploi; mais dans le retour journalier des insipides amusemens de la société et de ses petits intérêts, il languissoit inquiet et découragé.

Lord Drayton se trouvoit proche parent du premier mari de la mère d'Adelinde, lequel avoit épousé sa cousine.

Adelinde ignoroit l'histoire du divorce de sa mère. On avoit pu la lui cacher d'autant plus aisément, que ce premier mari étoit mort peu de temps après la séparation. Ce

qu'elle savoit seulement, c'est qu'il existoit beaucoup d'animosité entre son père et la famille de Lord Drayton.

En passant en Irlande pour une excursion de chasse, celui-ci s'étoit bien proposé d'eviter la présence de Coningsby, contre lequel il avoit de violentes préventions. Il n'avoit plus entendu parler d'Adelinde depuis la première enfance de celle-ci, mais les renseignemens qu'il avoit reçus des paysans des environs avoit excité sa curiosité.

On peut imaginer ce qui se passoit dans la tête et dans le cœur d'Adelinde, quand elle se rappeloit les circonstances de cette entrevue, et qu'elle se représentoit que le lendemain elle devoit revoir cet homme qui lui avoit paru si distingué. Le sentiment des convenances ne l'abandonna point. Elle se répétoit que ce jeune homme s'étoit présenté lui-même, et qu'elle n'avoit que sa parole pour garant de son assertion qu'il étoit bien véritablement Lord Drayton. Elle se demandoit s'il étoit probable qu'un homme de son rang eût abandonné les beautés de la Cour pour apporter son hommage à une personne élevée dans les solitudes d'Irlande.

Tout cela agitoit ses sens, et troubla son sommeil.

A peine le soleil avoit-il fait évaporer la rosée des bruyères, qu'Adelinde les fouloit de son pied léger. Sa respiration pressée, son teint animé, ses regards timides, et les battemens redoublés de son cœur, disoient assez le trouble de son âme. Le courage lui manquoit par momens. Elle pâlissoit tout-à-coup, ses genoux trembloient, ses yeux se mouilloient de larmes. Elle s'arrêtoit, et se disoit à elle-même : O Dieu ! Que m'est-il arrivé ? Qu'est devenu cette tranquillité dont je jouissois encore il y a huit jours?

Une figure parut dans le lointain. C'étoit un chasseur avec deux chiens; et elle ne tarda pas à reconnoître lord Drayton.

Il avoit à la main le livre qu'il avoit emporté la veille. Il

l'éleva en s'approchant, et lui dit : « Vous voyez miss Coningsby, que je tiens ma parole ; mais je vous en conjure, laissez-moi en possession de ce trésor. »

Elle sourit en refusant, et elle tendit la main pour reprendre le livre. Il la saisit, et la porta à ses lèvres, en renouvellant sa prière avec vivacité. Elle ne put soutenir le feu de son regard. Elle détourna les yeux, et lui dit d'une voix foible : « Gardez-le donc. »

Il plaça le don précieux sur son cœur, et pendant quelques instans il resta en silence.

Adelinde auroit été moins embarrassée, s'il eût parlé. Elle fit un effort pour lui adresser une question, et elle lui demanda s'il connoissoit Mad. Falconer, sa tante.

« Sans doute, je la connois ; » dit-il, « c'est une femme du premier mérite, et qui est encore belle ; mais vous savez qu'ayant eu à se plaindre d'un homme qui lui adressoit des soins, elle a toujours refusé d'engager sa liberté. Ne vous a-t-on jamais dit que vous aviez, avec elle, des rapports de figure ? autant du moins que la perfection de la beauté et de la grace que vous réunissez, peut souffrir de comparaison avec qui que ce soit. »

« Oh ! je vous en prie, lord Drayton, ne me faites pas de complimens. Vous me traitez comme une idiote élevée dans la solitude. »

Chaque mot d'Adelinde ajoutoit à l'admiration enthousiaste de lord Drayton, et à l'embarras qu'il éprouvoit devant elle. Il y avoit dans l'expression d'innocence parfaite d'Adelinde, un prestige si imposant, quelque chose de si pur, et de si respectable, que lord Drayton se trouvoit intimidé, pour la première fois, peut-être, devant une femme.

Ils sentirent l'un et l'autre sans l'articuler, qu'il y avoit un extrême péril à prolonger cette entrevue si près de la maison. Il ne chercha point à retenir Adelinde, et celle-ci

ne réussit pas à cacher son émotion en lui disant adieu......

....

Dans la nuit du lendemain, lord Drayton erroit au clair de la lune, près de la maison de Coningsby. Il vit une lumière dans un appartement qu'il supposa celui d'Adelinde. Il s'approcha, à couvert des arbustes voisins de la maison, et il se mit à chanter une romance à demi-voix. Adelinde, qui étoit occupée à lire, se leva avec émotion et s'approcha de la croisée, sans oser l'ouvrir. Coningsby qui étoit au rez-de-chaussée, entendit marcher, et courut à sa fenètre en criant: « qui va là? » Il ne reçut point de réponse; et lâcha un coup de fusil. Adelinde, déjà tremblante, en fut tellement épouvantée qu'elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, l'image de lord Drayton s'offrit à son imagination; elle crut le voir blessé et mourant. Elle ouvrit sa fenêtre et ne découvrit rien. Aucun bruit ne se faisoit entendre. Elle eut la pensée que lord Drayton avoit été tué. Dans l'état d'angoisse où la jeta cette crainte, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle descendit au jardin. Tremblante et respirant à peine, elle s'avança jusqu'au bosquet d'où la voix s'étoit fait entendre. Elle entrevit un homme qui se glissoit sous le feuillage. C'étoit lord Drayton. Il vint à elle d'un air respectueux, en lui faisant à voix basse mille excuses, de la terreur qu'il lui avoit causée.

« Puisque vous êtes sauvé, » lui dit-elle d'une voix émue, « je vous pardonne tout; mais au nom du ciel, allez-vous en; et ne vous exposez plus ainsi. »

« Promettez-moi donc de venir à la chapelle, demain, à l'heure ordinaire. »

« Non, c'est impossible!

» Eh bien, après demain. »

« Mon Dieu! allez-vous en! »

« Après-demain, n'est-il pas vrai?

« Oui, oui : après-demain. Allez-vous en ! »

« Adieu, miss Coningsby ! Je vais compter les minutes, jusqu'à cet instant heureux. »

Elle rentra dans un état d'agitation extrême. Elle versa des larmes ; elle adressa à Dieu ses prières ; elle appela à son secours tous les principes de sagesse et de prudence qu'elle connoissoit en théorie. Elle se dit, que lord Drayton pouvoit être un libertin, un homme pervers, qui cherchoit à la tromper ; mais elle ne s'arrêta guères à cette supposition : elle trouvoit à ses discours un caractère de vérité, qui éloignoit la défiance. Le charme opéroit avec toute sa force. Elle ne pouvoit se rendre nettement compte de ses espérances ; mais son imagination lui représentoit le bonheur d'être aimée d'un tel homme comme une félicité sans mesure.

Elle ne dormit pas de la nuit. Elle étoit pâle, distraite, occupée, lorsqu'elle descendit, pour déjeûner avec son père. Il ne fut point question de l'incident du coup de fusil. Coningsby ne parut pas remarquer sa préoccupation ; il parla peu, et ne tarda pas à partir pour la chasse.............

Il rentra tard pour dîner. Il se livra, plus qu'à son ordinaire, à son goût pour le vin. Il parloit avec une extrême volubilité, et disoit du mal des Anglais, selon sa coutume, mais avec un redoublement d'aigreur. Adelinde souffroit. Elle gardoit le silence, ou ne répondoit que quelques mots pour ne pas l'animer d'avantage. Des larmes s'échappoient de ses yeux. Elle prit un livre, pour que sa voix ne trahit pas son émotion ; et elle attendit avec impatience le moment où elle pourroit se retirer dans son appartement........

(Les rendez-vous se répètent dans la chapelle voisine. Lord Drayton obtient d'Adelinde de l'épouser secretement. Tous deux craignent les fureurs de Coningsby, et n'osent s'en instruire. Il avoit éprouvé de la part de lord Granchester une mortelle injure. La mere d'Adelinde en avoit été victime.

Celle-ci ignoroit cette déplorable histoire, lord Drayton la connoissoit mal; mais tous deux savoient que Coningsby nourrissoit contre les Anglais en général, et sur-tout contre la famille de lord Grandchester, une haine invétérée. Lord Drayton, prend enfin son parti. Il se fait présenter, sous le nom emprunté de Parker, à Coningsby, qui l'invite à dîner.)

...... Cependant Adelinde s'étoit glissée jusque dans sa chambre. Elle étoit encore tremblante de la rencontre qu'elle avoit faite, dans le bosquet voisin de la chapelle, d'un homme qui paroissoit aposté pour guêter ses pas, et qui l'avoit vue au moment où lord Drayton se séparoit d'elle. Le bruit que faisoit son père dans son appartement, attira son attention. Elle l'entendit qui parloit seul et d'une voix forte. Elle prêta l'oreille, et distingua des imprécations qui la pénétrèrent d'horreur. Il maudissoit l'Angleterre, et les femmes, il crioit à la perfidie; il appeloit la vengeance. Elle crût même entendre sortir de sa bouche le nom de Drayton, avec des menaces violentes. Enfin, un rire convulsif, plus effrayant que toutes ses fureurs, vint porter le désespoir dans le cœur de sa fille.

Depuis long-temps elle soupçonnoit que son père n'*étoit* pas entièrement dans son bon sens. Elle fut convaincue que le dérangement de son cerveau étoit complet. Pénétrée de douleur et d'angoisses, elle se mit à invoquer les secours du ciel sur son malheureux père. Elle hésita si elle écriroit à lord Drayton, de prendre un prétexte pour ne pas venir dîner le lendemain. Elle sentoit que, si même son père n'avoit pas l'esprit dérangé, il étoit absolument sous l'empire de ses passions haineuses, et pourroit se porter contre lord Drayton à quelque acte de violence, s'il venoit à découvrir qui il étoit, et quelle relation venoit de se former en secret.

Ralena, qui entra dans sa chambre, la trouva baignée de larmes. Lorsqu'elle en apprit la cause, elle assura Adelinde,

que les seules contrariétés de la chasse, ou les moindres contretemps, montoient souvent son maître jusqu'à proférer des imprécations à haute voix, lorsqu'il étoit seul, mais que sa colère se dissipoit promptement en paroles.

Adelinde avoit besoin de la croire, et elle se sentit soulagée; mais elle avoit entendu des paroles qui lui revinrent à la mémoire, et qui lui ôtèrent toute illusion. Elle passa une nuit affreuse. L'aurore la surprit avant que ses yeux se fussent fermés par le sommeil.

Le moment du déjeûner revint, et ne lui laissa pas la possibilité d'éviter la présence de son père. Il fixa sur son visage pâle, et sur ses yeux mouillés de larmes, des regards où la colère se mêloit à la tendresse; puis se levant tout-à-coup, sans lui parler, fredonnant un air, il s'avança vers la fenêtre qu'il ouvrit. Il donna un coup de sifflet, comme pour appeler son chien; et à l'instant un homme de mauvaise mine sauta la barrière, s'approcha humblement de Coningsby, et lui dit: « Monsieur, c'est entendu ! » Adelinde reconnut en cet homme, l'individu qui l'avoit surprise la veille, au moment où lord Drayton lui disoit adieu. Mille terreurs vinrent l'assaillir; et dans l'état d'ébranlement où elle étoit, elle ne put résister à cette émotion : elle s'évanouit.

Toute la tendresse de son père parut renaître, au moment où il eut de l'inquiétude pour sa vie. Quand elle revint à elle-même, elle le vit agité de craintes, et la secourant avec sollicitude; mais elle ne put se défendre d'une impression de terreur qui dominoit ses sentimens.

Aussitôt qu'elle parut remise, il lui dit de se préparer à recevoir un étranger à dîner; et il n'ajouta pas un mot. Il sortit, et se promena sur la bruyère, à pas inégaux, s'arrêtant souvent, gesticulant avec violence, et donnant tous les signes du dérangement d'esprit que sa fille avoit soupçonné.

Un médecin, cependant, auroit hésité à prononcer qu'il y eût aliénation chez lui. Celui qui s'abandonne à ses passions, qui néglige de régler ses sentimens, qui dédaigne les ménagemens pour les foiblesses et les besoins d'autrui, qui juge les hommes par leurs vices et par les injustices qu'il a essuyées, voit ses pensées et ses résolutions s'égarer, et se soustraire à son empire. Ses passions deviennent alors des tyrans dont les caprices le tourmentent. Un homme qui a renoncé à être guidé par sa propre raison, ne cesse point d'être responsable, lorsque celle-ci ne controle plus ses actions.

Toutefois, Coningsby étoit à plaindre plus encore qu'à blâmer. Son expérience de la vie avoit été prise dans un monde dissolu, où quelques notions d'honneur se mêloient à beaucoup de fausseté, de vices et de désordres, et où les succès momentanés du crime lui avoient fait illusion sur les inévitables châtimens qui l'attendent. Dans la solitude où il avoit vécu depuis, il étoit entouré d'êtres rampans et dévoués à ses caprices, qui le flattoient dans ses goûts, et se faisoient les instrumens de ses desseins et de ses fantaisies. L'orgueil étoit sa passion dominante. Sur ce point il étoit irritable à l'excès. L'attachement qu'il avoit pour Adelinde se montroit aussi sous cette forme. Il exigeoit pour elle des égards exagérés. Elle avoit toujours trouve cette prétention déraisonnable : au moment de l'épreuve qui se préparoit, elle voyoit cette exigeance avec effroi, et elle n'espéroit pas que lord Drayton, dînant chez son père sous un nom supposé, pût éviter de le blesser dans ses préjugés ou dans ses caprices : elle en considéroit avec terreur, les suites probables.

Lord Drayton se fit annoncer sous le nom de Parker. Depuis le moment où il avoit inventé ce subterfuge, il en avoit eu un regret amer. L'idée d'une fraude quelconque répugnoit

pugnoit à son caractère franc et élevé. Il éprouva donc de l'embarras en abordant Coningsby. Celui-ci affecta beaucoup de prévenance. Adelinde se troubla de plus en plus. Son père la regarda fixement ; et il sourit avec amertume, comme s'il eut pénétré la cause de leur confusion.

Pendant le dîner, Coningsby fit des efforts pour être poli, et agréable à son hôte. Il avoit conservé de son habitude du monde, des manières gràcieuses et de l'aisance ; il parloit facilement, il contoit bien, et on voyoit que s'il avoit quitté la société, ce n'étoit pas qu'il n'y fût très-propre, mais uniquement parce que les hasards de sa destinée en avoient ainsi ordonné.

Lord Drayton étoit tout surpris. Il s'étoit fait de Coningsby une idée très-différente. Il jouissoit de trouver dans le père d'Adelinde, un homme doué de ce genre de mérite, qu'il n'avoit point espéré. Mais de temps en temps, et comme par éclairs, un regard fulminant portoit dans son ame le doute et l'effroi. Dans les courts momens où Coningsby paroissoit s'oublier, son œil rouloit comme celui du léopard ; sa bouche se contractoit, comme s'il eût voulu cacher l'expression du triomphe et de la vengeance. Puis s'abandonnant à la plaisanterie, racontant des anecdotes, mêlant à la conversation des sarcasmes piquans contre les femmes en général, il donnoit à Lord Drayton l'idée d'un homme qui a vécu en mauvaise compagnie, et qui a mal employé de beaux talens et d'éminentes facultés. Enfin, le défaut d'accord dans ses idées, ses raisonnemens mal suivis, les principes faux ou absurdes qu'il mit en avant à plusieurs reprises, une sorte d'égarement qui se trahissoit dans ses discours à mesure qu'il se livroit d'avantage, firent soupçonner à Lord Drayton qu'il n'étoit pas dans son bon sens, ou que le vin commençoit à lui troubler la tête.

Adelinde avoit quitté la table quand son père avoit paru

se livrer à son goût pour le vin. Elle rentra pour faire le thé après le repas. Lord Drayton fixa sur elle ses yeux pleins d'amour. Il oublioit la présence de Coningsby, et quand il tourna ses regards sur celui-ci, il surprit une expression sombre et menaçante.

Il étoit nuit. Il s'étoit élevé un vent furieux. On entendit aboyer un chien. Coningsby fit un mouvement extraordinaire. Un silence suivit. « Il semble » dit Lord Drayton, « que le temps se dérange, et que votre chasse sera contrariée demain. »

« Demain ? » répéta Coningsby avec un sourire amer : « qui est-ce qui peut parler avec assurance du lendemain? » Adelinde fut effrayée du mot et du ton de son père.

Coningsby sortit pour quelques momens. Lord Drayton prit la main d'Adelinde. Une émotion sympathique l'agitoit. Il lui dit d'un ton découragé : « Notre félicité eût été trop parfaite! la terre n'en comporte point de pareille. Ah! mon Adelinde! des nuages menaçans se rassemblent autour de nous. »

Coningsby rentra. Adelinde voulut sortir pour cacher son trouble; mais il l'arrêta. « Un peu plus de cérémonie avec un étranger! » lui dit-il, d'un air de malice et d'un ton colère. Adelinde le regarda sans répondre, mais avec une expression qui imploroit la pitié.

Un coup de sifflet se fit entendre, et les chiens recommencèrent à aboyer. Coningsby parut inquiet, et il se fit encore un silence. Lord Drayton fit un effort pour le rompre, et lui demanda si les habitans du pays avoient jamais menacé sa demeure. « Les habitans? » répondit Coningsby avec vivacité : « ils sont mes esclaves. Ils préviennent mes volontés; au moindre signe, ils se jettent au feu ou à l'eau pour me plaire. Je suis un Irlandais, entendez-vous? ajouta-t-il avec un sourire diabolique. Le sang des rois d'Erin

coule dans mes veines, et fonde ma puissance. Un véritable Irlandais ne craint rien de ce qui vient de l'Angleterre. »

Adelinde fit signe à Lord Drayton de changer de sujet. Elle étoit épuisée de fatigue; et elle demanda la permission de se retirer. Rentrée dans son appartement, elle ne put y trouver aucun repos. Les plus sombres pressentimens l'agitoient. Toutes sortes de suppositions fâcheuses ou funestes se succédoient dans sa pensée. Elle crut entendre élever la voix dans le sallon, marcher avec précipitation, ouvrir et refermer la porte. Elle descendit pleine d'effroi, et prêta l'oreille. « O Dieux! des gémissemens! une lutte violente!..... Hors d'elle-même, elle ouvre le sallon; Lord Drayton étranglé, gisoit sans vie sur le parquet!..... Adelinde jeta un cri perçant et tomba sans connoissance. L'infortunée languit quelques semaines dans un état convulsif, et sans reprendre l'usage de sa raison, avant de reposer dans le tombeau.

Coningsby disparut, et on n'a jamais sû ce qu'il étoit devenu, sa tête étoit sans doute dérangée; mais l'habitude de céder à ses passions avoit amené ce dérangement. Il avoit appris par ses espions les entrevues des amans, et le nom de Lord Drayton; mais il avoit ignoré le mariage. Il croyoit qu'Adelinde s'étoit livrée à un séducteur; et l'idée que ce séducteur étoit le fils de son mortel ennemi, avoit monté son orgueil et sa rage jusqu'à le déterminer à un assassinat, pour lequel il avoit employé le même scélérat qui avoit surpris les amans dans le taillis.

On n'a point sû en Angleterre, de quelle manière Lord Drayton étoit mort : on a cru qu'il avoit été tué à la chasse, par accident.

TABLE DES ARTICLES

DU DIX-NEUVIÈME VOLUME,

NOUVELLE SÉRIE,

de la division, intitulée LITTÉRATURE.

EXTRAITS.

Fin de la table du dix-neuvième volume, nouvelle série; de la partie intitulée : LITTÉRATURE.

